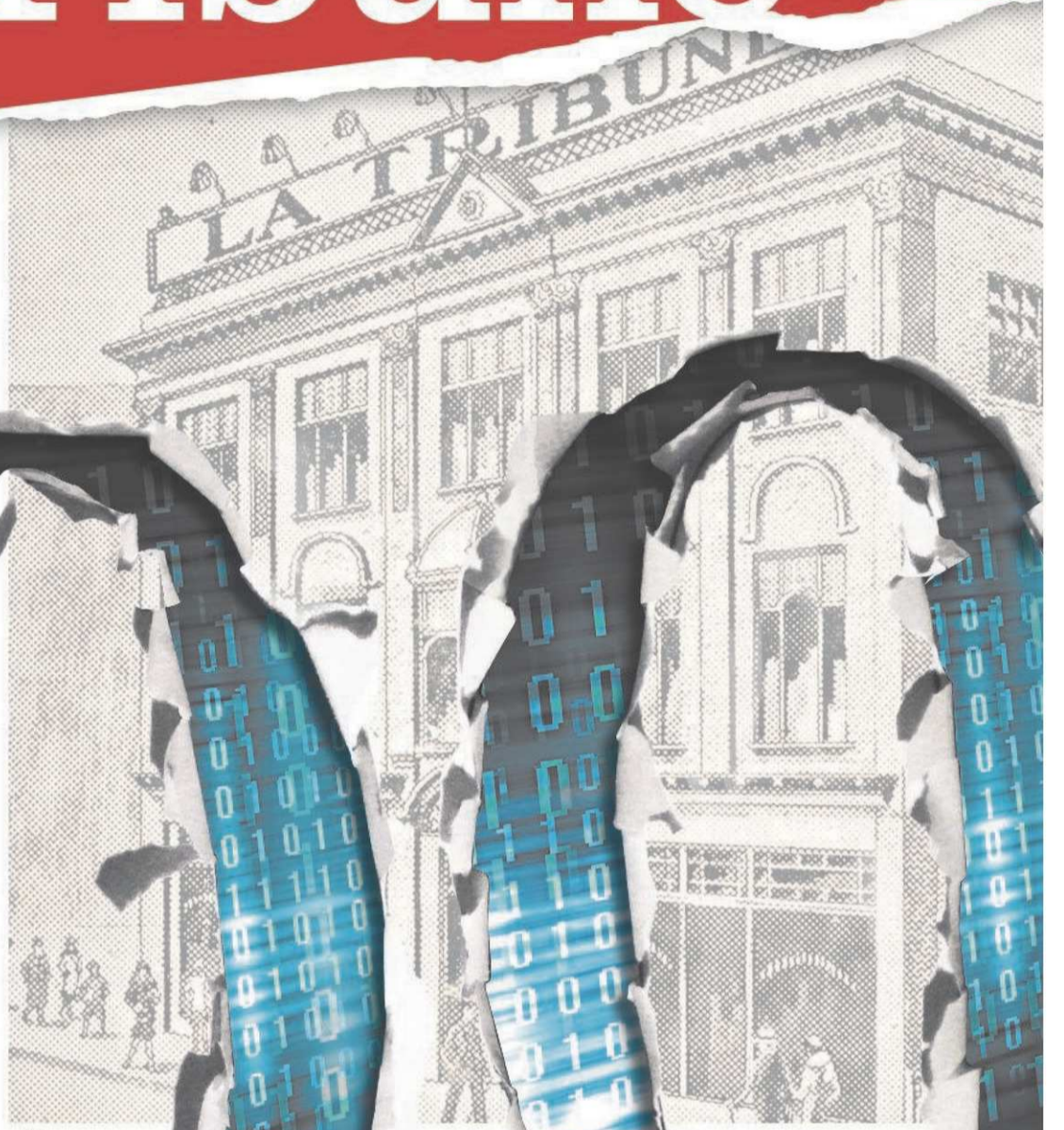


La Tribune



...objet la res-
...beaucoup plus vivement
que toute critique, même acerbe,
cinglante ou injuste. Le journal
vit de critique, mais il commen-
ce à dépérir du moment qu'il ne
provoque plus autour de lui que
de l'indifférence.

Or, nous le disons sans orgueil,
la TRIBUNE n'a pas eu à subir, au
cours de ses vingt années d'exis-
tence, l'épreuve de l'indifférence.
Critiquée, elle l'a été et souvent
mais méconnue, non pas. On n'a
dit eu et qu'elle ait
points faibles
s'en excuse
par ailleurs
forts qu'elle
le programme
et pour
disait vou
ti à mieux
tueuse dé
la
TRIBUNE a
jour d'au
lecteurs
fidèle
d'am
es
voir
se
année.
T
te du

L
en p
est d
te
ette pé
ri
moins
plus
transi-
tion
par
laq
Sans
doute, elle
cerner le tit
sans défauts
ment assés
en une toil
réprochable.
tions ne von
laisse à d'au
tribuer semb
pendant, s'il
sister sur un p
ce soit sur celui-ci.
ble bonne volonté à
toute la rigueur et l'ac
ce mot la population de
des Cantons de l'Est et, p
les meilleurs intérêts
région qui l'environne.

grande ambition, l'unique
desir des fondateurs de la TRIBU-
NE, de ses administrateurs actuels
et de son personnel, a toujours été
et est encore de pousser sans cesse
plus avant dans la voie du progrès,
afin de servir de mieux en mieux
ses lecteurs et le public en général.
Sur ce point, elle ne peut
tolérer qu'avec chagrin les repro-
ches, car les directeurs du jour-
nal et tous ceux qui y tiennent
emploi, du premier au dernier et
du dernier au premier, sont, c'est
une joie de le redire, animés d'ex-
cellentes intentions et prêts à se
dévouer au bénéfice du public
dans toute la mesure de leurs ta-
lents, des convenances et du pos-
sible. Que l'on doute, si l'on
veut, de la qualité intrinsèque et
extrinsèque de notre journal, que
l'on doute de sa belle apparence,
voire même de l'influence qu'il
peut avoir dans tel ou tel milieu,
en telle ou telle circonstance, nous
ne pouvons que lui répondre par
une commande.

Nous ne nous
dire ici ce que la
depuis vingt ans,
sa clientèle une
abondante et sain
ce qu'elle consid
nes causes, pour
dangers qui se
ions religie
our assener de t
nos direc
de
se, p
tous les b
ents asant à renfo
et consolider nos nombreuses
excellentes œuvres catholiques
paroissiales, pour encourager
bonne formation intellectuelle
morale, pour apprécier et fe
apprécier les hommes qui se
pensent inlassablement pour t
tes les causes sacrées; nous ne
rons pas non plus les obligati
onéreuses qu'elle a dû assur
pour rivaliser avec les autres jo
naux dans le progrès, dans la c
urrence et au point de vue dé
loppements purement techniq
et matériels, enfin pour présen
à sa clientèle un journal de bi
facture. Tout cela est affaire
région interne, de conscience p
fessionnelle, de métier, et ne
aimons mieux taire ces détails
nous prévalant de l'étiquette jo
nalistique qui, du reste, nous
commande.

Nous dirons cepant, au
quo d'influence extrinsèque
nous commande de taire

tion qu'elle d
inappréciables.
sément appréciés
vrai, le beau, ont tr
ce qui menace à leur n
et trouveront toujours
toutes les institutions
re. Bien plus, les
dre matériel et fir
qu'elle dut su
brée

La Tribune a suffisa
écu pour que l'on puiss
elle a traversé la périod
que qui menace à leur n
toutes les institutions
re. Bien plus, les
dre matériel et fir
qu'elle dut su
brée

La Tribune a suffisa
écu pour que l'on puiss
elle a traversé la périod
que qui menace à leur n
toutes les institutions
re. Bien plus, les
dre matériel et fir
qu'elle dut su
brée

ANS

Que ces personnes en revien-
nent de leur étonnement. La
TRIBUNE compte bel et bien vingt
années d'existence, et cela non
pas de ce jour, mais depuis le 21
février 1930. Mais, comme elle
est un peu femme, (de nom seu-
lement) elle n'a voulu l'avouer
qu'aujourd'hui... On lui pardon-
nera sans doute ce retard à accu-
ser son âge, si l'on tient compte
de l'énorme surcroît de travail
des éditions
paration du vo-
de cent pages
hui de ses pres-
va trouver, par la
soins diligents
des abon-
desquels
ucoup
oute

...son âge.
presque ten-
car vieillir,
est pas une
ambition, un

...ordonner
services de
cistes qui
que jour,
heures,
atelier,
et de
li-
aides
ment assés
en une toil
réprochable.
tions ne von
laisse à d'au
tribuer semb
pendant, s'il
sister sur un p
ce soit sur celui-ci.
ble bonne volonté à
toute la rigueur et l'ac
ce mot la population de
des Cantons de l'Est et, p
les meilleurs intérêts
région qui l'environne.

En filigrane, un texte de Louis-Philippe Robidoux (rédacteur en chef de 1921 à 1957),
tiré du cahier souvenir du 20^e anniversaire publié le 29 novembre 1930.

Présente avec vous

Dans les grands et petits événements, les victoires comme dans les défaites, les moments de joie ou de grande douleur, *La Tribune* est présente avec vous au cœur de la vie de notre grande communauté depuis 100 ans.

Témoigner, questionner, analyser, débattre, défendre, documenter, animer et divertir, tous ces verbes expriment bien le rôle crucial que joue aujourd'hui, comme il y a 100 ans, votre quotidien.

Les moyens de production changent, le contenant et le contenu évoluent et suivent les tendances de société, mais l'essentiel, la mission, demeure : informer et bien informer.

Au-delà du travail remarquable de ses artisans, *La Tribune* célèbre ce moment magique grâce à vous. C'est la communauté qui s'exprime dans *La Tribune*, la lit et lui donne toute sa crédibilité.

Nous avons été animés par cette pensée dans la réflexion initiale pour bâtir cette édition qui marque les 100 ans du journal. Bien sûr, il est question de l'histoire de notre entreprise, mais il est surtout question de vous, de la communauté, car un journal se veut le miroir de la société dans laquelle il vit et grandit. À plus forte raison pour son centenaire.

Vous avez entre les mains une édition qui fait une grande place aux événements et aux personnes qui ont façonné ce que nous sommes aujourd'hui. Vous reconnaîtrez des personnes qui ont marqué la région. Nous avons aussi donné la parole à des personnes qui ont vécu des moments historiques. N'est-ce pas là le rôle essentiel d'un journal que de faire une grande place aux acteurs et témoins de notre évolution?

Nous avons misé sur une déclinaison générale des 100 dernières années par décen-



IMACOM, FRÉDÉRIC CÔTÉ

nies et par dizaines dans une grande partie du contenu. Le coordonnateur rédactionnel du projet, le journaliste André Laroche, a réalisé un travail colossal, avec de nombreux collègues et collaborateurs, dans l'accomplissement de son mandat. Je tiens à le remercier d'avoir plongé tête baissée dans la réalisation de ce qu'il appelle lui-même «une édition de collection».

Tirée à 100 000 exemplaires, cette édition spéciale de 128 pages enveloppe notre édition quotidienne et se retrouve aujourd'hui à toutes les portes

dans la grande région de Sherbrooke et de Magog.

Dans l'édition du jour, vous retrouverez également plusieurs pages de reportage et de photos sur la soirée-spectacle du centenaire qui a eu lieu lundi soir au Centre culturel de l'Université de Sherbrooke. Cette soirée a permis également d'honorer tous les lauréats 2009 de notre programme du Mérite estrien.

Bonne lecture !

Maurice Cloutier
Rédacteur en chef



Mémoire affective



IMACOM, FRÉDÉRIC CÔTÉ

La mission était claire : il fallait marquer cet anniversaire important avec une publication jamais vue en Estrie au cours des 100 dernières années. Sortir des sentiers battus pour démarrer une nouvelle page d'histoire. Rien que ça.

La tâche n'était pas mince. Il suffit de jeter un coup d'œil aux cahiers spéciaux, certains magistraux et colossaux, d'autres splendides et imaginatifs, publiés à chaque étape majeure de *La Tribune* depuis des lustres pour mesurer l'ampleur du défi.

C'est en feuilletant ces archives qu'on prend conscience de la valeur d'un média comme votre journal quotidien.

Une fascination s'empare de soi à la lecture des événements rapportés, jour après jour, dans une grande entreprise de mémoire collective et affective. On s'identifie sans peine et avec plaisir au lec-

teur d'une autre époque qui savoure, dans des textes tapissés sur une page bien tassée, des échanges corsés, à des lieux de la rectitude politique, à l'hôtel de ville.

À l'inverse, on frissonne d'effroi à la lecture des dépêches sur la montée d'Hitler dans l'Allemagne des années 1930. On s'imagine les lecteurs de *La Tribune* lire ces manchettes dans l'ignorance de l'enfer en gestation, comme quiconque sur le globe. Quelle inconscience! a-t-on envie de s'écrier.

C'est à la lecture de ces milliers de journaux que s'est dessiné cette édition de collection. Nous nous sommes mis à imaginer le journal de tous les journaux. Écrire l'histoire comme *La Tribune* rapporte l'actualité tous les jours depuis désormais 100 ans. Rapporter les faits de la vie quotidienne estrienne de chaque époque, comme l'ont fait des générations de journalis-

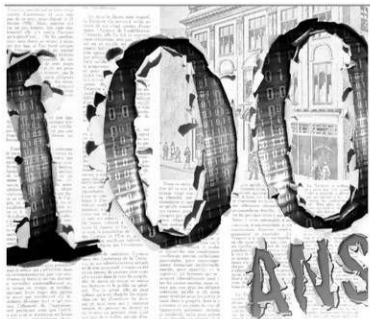
tes sherbrookois, au diapason des grands événements nationaux et mondiaux.

Tous les artisans de *La Tribune* se sont investis dans ce projet gigantesque. Ce jalon historique, croyons-nous, en valait l'effort. Nous espérons que vous apprécierez votre lecture, au point de vouloir conserver ce numéro spécial dans vos archives personnelles.

Un remerciement tout spécial doit être adressé à Jean-Pierre Kesteman, professeur émérite de l'Université de Sherbrooke, et à Hélène Liard, de la Société d'histoire de Sherbrooke, pour leur soutien sans réserve à la préparation de cette édition de collection.

André Laroche

Au nom de tous les journalistes qui signent cette édition de collection



Présidente et éditrice
Louise Boisvert

Rédacteur en chef
Maurice Cloutier

Directeur de la publicité
Sylvain Denault

La Tribune
latribune.cyberpresse.ca
1950, rue Roy
Sherbrooke, J1K 2X8

La Tribune

ÉDITION DE COLLECTION

Coordination de la rédaction
André Laroche

Coordination publicitaire
Alain LeClerc

Conception graphique
Marie-Eve Girard

Illustration
Hervé Philippe

Rédaction
Steve Bergeron, Albert Bérubé,
Jean-Pierre Boisvert, Sonia Bolduc,
David Bombardier, Marianne
Dandurand, Serge Denis, Denis
Dufresne, Jean-François Gagnon,
François Gougeon, Alain Goupil,
André Laroche, Luc Laroche, Laura
Martin, Isabelle Pion, Claude Plante,
Yanick Poisson et René-Charles Quirion

Correction
Steve Bergeron

Édition
Marianne Dandurand
Josiane Guay
Marc Laprise

Réalisation
Équipe de production de *La Tribune*



IMACOM, JOCELYN RIEUNDEAU

Cent ans et bien de son temps

«**A**s-tu lu ça dans *La Tribune* ce matin?» Voilà maintenant 100 ans que la question se pose chaque jour entre collègues, amis et voisins, parce que *La Tribune* s'inscrit comme LA référence dans la région et parce que les lecteurs y sont profondément attachés. En cet anniversaire, mes premiers remerciements vont aux 100 000 personnes qui nous lisent fidèlement et qui donnent à notre travail et à nos écrits toute leur signification.

Entre les lignes de *La Tribune*, c'est notre démocratie et notre identité qui s'expriment haut et fort.

Même si *La Tribune* a 100 ans, elle se réveille chaque matin aussi jeune que la veille puisque, chez nous, chaque jour est synonyme de renouvellement et de recommencement. Nous ne pouvons nous asseoir sur nos lauriers en feuilletant l'édition de la veille : nous avons un autre journal à produire, aussi bon, sinon meilleur, que le dernier. De la première réflexion à la der-

nière distribution, la mission qui s'accomplit, voire le miracle qui s'opère, m'impressionne chaque fois. Je remercie tous ces fiers artisans qui ont su se renouveler au fil des 100 dernières années ainsi que toute l'équipe actuelle qui, 100 fois sur le métier, remet son ouvrage avec passion, rigueur et professionnalisme.

Je suis intimement convaincue que c'est un privilège pour une région d'avoir son journal quotidien. Combien de paroles se seraient envolées si *La Tribune* ne les avait pas imprimées! En feuilletant nos archives, toute l'histoire de notre région prend vie, à travers ses petites et ses grandes batailles, à travers les gens qui l'animent et la bâtissent. Entre les lignes de *La Tribune*, c'est notre démocratie et notre identité qui s'expriment haut et fort.

Un journal local et régional, pour moi, c'est un lieu de débat sur tous les enjeux de notre société. C'est une porte ouverte sur des solutions porteuses d'avenir. Ce serait bien prétentieux de dire que *La Tribune* influence toutes les actions qui contribuent au développement et au mieux-être de

notre région, et ce n'est pas ce que je prétends. Je crois toutefois qu'elle joue très bien le rôle qui la garde vivante et pertinente depuis 100 ans. Tantôt elle provoque le débat. Tantôt elle agit comme partenaire pour favoriser l'avancement et la diffusion des idées. Tantôt elle s'inscrit comme simple observateur, en rapportant les faits et en informant la population.

J'ai lu les journaux comme vous. Nous savons tous que la presse écrite connaît des changements importants actuellement et que plusieurs prétendent que l'internet va faire mourir les éditions papier. Ce que peu de gens savent, par contre, c'est qu'en 1845, on prédisait déjà la mort de la presse écrite au profit du télégraphe, tout comme on l'a annoncée lors de la naissance de la radio, puis celle de la télévision. À la lumière de ce «sursis» qui dure depuis maintenant 165 ans, je me permets d'affirmer qu'il y aura toujours de la place pour une information de qualité et pour un fidèle complice qui témoigne de notre réalité. De plus, les journaux locaux et régionaux sont ceux qui, présentement, tirent le

mieux leur épingle du jeu.

Au cours des prochaines années, les supports vont se diversifier, les plateformes vont évoluer, mais l'intérêt pour le contenu va toujours demeurer. D'ailleurs, je constate que la réflexion est déjà bien amorcée dans notre société : les gens réalisent de plus en plus que l'éthique journalistique, la rigueur et la recherche ont un prix et qu'elles confèrent aux écrits une réelle valeur ajoutée. À travers le lot d'information offerte, les gens recherchent encore des sources fiables et crédibles.

Un quotidien bien de son temps... Voilà ce qui définit *La Tribune* aujourd'hui et ce qui lui permettra de relever les défis de demain. Si l'on avait écrit dans la première édition de 1910 qu'on aurait un jour accès à de l'information en temps réel, comme c'est le cas via notre page d'accueil sur Cyberpresse.ca, les lecteurs auraient sûrement dit : «Impossible! Jamais dans 100 ans!» Et pourtant...

Louise Boisvert
Présidente et éditrice
de *La Tribune*

LA NAISSANCE

ANDRÉ LAROCHE

Le premier numéro de *La Tribune* sort d'une presse plate installée dans un édifice de la rue Wellington Nord le 21 février 1910 à 16 h, soit avec deux heures de retard. Il a huit pages. Grâce à l'avocat Jacob Nicol, Sherbrooke compte désormais un quotidien francophone populaire.

En ce début de siècle apparaît un nouveau type de journaux, dits populaires à un sou. Les lecteurs délaissent la presse traditionnelle, véritables feuilles de combat consacrées aux idées et à l'éditorial. Ils jettent désormais leur dévolu sur les journaux offrant des comptes rendus d'événements coiffés de gros titres et parfois illustrés de photos.

Dévoué au développement de sa ville, M^e Nicol avait convaincu quelques semaines plus tôt des notables sherbrookoïses, notamment le marchand Eugène Codère, le cultivateur Alfred Beaudin et le procureur du Séminaire Saint-Charles-Borromée, M^{rs} E.C. Tanguay, de racheter les actifs du défunt *Daily News* (un éphémère journal libéral). Les Cantons-de-l'Est avaient besoin, avait-il argué, d'un journal en français pour leur développement.

Grand organisateur libéral, Me Nicol aurait aussi amassé des fonds auprès des députés libéraux de la région, Sydney Fisher (Brome) et Edmund W. Tobin (Richmond). Mais c'est un imprimeur de Montréal, Michael A. Foley, qui devient le principal associé du jeune avocat. Il assumera la gérance de *La Tribune* jusqu'à son départ en 1913.

Les premiers numéros ont six pages. Le feuilleton y occupe une bonne place et la publicité est importante.

Rompant avec la tradition des journaux de partis, *La Tribune* se déclare apolitique malgré l'engagement libéral de son fondateur. Elle se targue même d'être «un journal de famille indépendant des partis politiques» dans son premier numéro.

Ce credo s'avèrera un vœu pieux. *La Tribune* démontrera un parti pris libéral jusqu'à la fin des années 1930.

Journal catholique avant tout, elle assure également qu'elle fermera la porte aux «idées subversives» et à toute «littérature douteuse quant à sa moralité». D'ailleurs, quand il est révélé en juillet 1910 que le rédacteur en chef Omer Chaput est franc-maçon, celui-ci est promptement limogé!

L'adoption rapide du nouveau quotidien par les lecteurs tient à

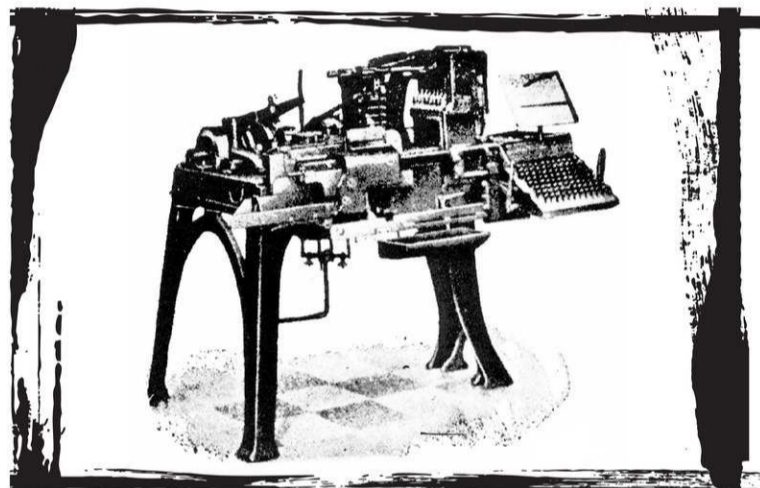
son immense réseau de correspondants payés (!) dans la région. Dès les premiers numéros, *La Tribune* publie des articles sur plusieurs localités. De Bromptonville à Robertsonville, de Granby à Disraeli, en passant par Eastman, Warwick et East Angus. Ses dirigeants visent le plus large public possible.

Les Cantons-de-l'Est avaient besoin, avait argué Jacob Nicol, d'un journal en français pour leur développement.

Jacob Nicol voulait procurer un journal aux Cantons-de-l'Est pour faire la promotion de la région. Il donne à ses habitants francophones un canal direct pour communiquer entre eux, dans leur langue.



**LA UNE DU
21 FÉVRIER 1910**
LA PREMIÈRE ÉDITION



**MONOTYPE
ATELIER DE LA TRIBUNE**
LA PREMIÈRE PRESSE DU QUOTIDIEN



**LA
TRIBUNE**
LE PREMIER ÉDIFICE



En 1928, devant les locaux de la rue Dufferin, les camelots de *La Tribune* forment déjà une grande famille.

FONDS RODRIGUE GUILBAULT, SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

« Jamais homme plus honorable »

« Je n'ai jamais connu un homme plus honorable que Jacob Nicol », a déjà dit le premier ministre québécois Alexandre Taschereau.

Cet hommage décrit bien le fondateur du journal *La Tribune*, le premier magnat de la presse au Québec et l'homme politique à l'influence considérable.

Mais M. Nicol attribuait avec modestie sa réussite à la population des Cantons-de-l'Est.

Le sénateur Nicol était l'homme de Sherbrooke, l'homme des Cantons-de-l'Est dans tous les domaines et sur tous les fronts.

Né le 4 mars 1876 de parents qui cultivaient la terre à Roxton Pond, il a fréquenté l'école du village avant de s'inscrire au Feller Institute et à l'Université McMaster, où il a donné des cours de français pour pouvoir apprendre l'anglais.

M. Nicol a effectué en deux ans un cours de droit qui en durait trois à l'Université Laval tout en travaillant pour payer ses études et il a fait sa cléricature avec le

trésorier provincial H.T. Duffy et M^e Alexandre Taschereau.

Après son admission au Barreau, il s'est établi à Sherbrooke et son cabinet est devenu rapidement le plus important de la ville.

M^e Nicol a joué un rôle dans plusieurs procès retentissants, a été bâtonnier du district, mais a refusé d'accéder à la magistrature.

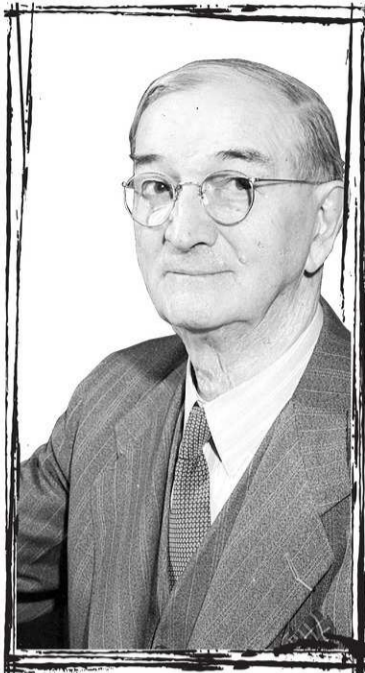
En 1921, le premier ministre Taschereau lui a demandé de succéder au trésorier provincial démissionnaire Walter Mitchell, le père du juge retraité William Mitchell, et il fut élu par acclamation député de Richmond, puis réélu en 1923 et en 1927 dans le comté de Compton.

Le trésorier provincial a démissionné de son poste le 12 septembre 1928 pour devenir conseiller législatif.

C'est à ce moment-là que M. Taschereau a déclaré qu'il n'avait jamais connu d'homme plus honorable que Jacob Nicol.

Après avoir été orateur de la chambre haute, il fut ministre sans portefeuille du 25 juillet 1934 au 11 juin 1936.

M^e Nicol a accédé au Sénat le 14 juillet 1944 pour y représenter la division de Bedford.



JACOB NICOL

Fondateur, en 1910, de *La Tribune*, qu'il dirigea jusqu'en 1955, il a acheté en 1929 *Le Soleil* de Qué-

bec et *L'Événement* de Québec, ainsi que *Le Nouvelliste* de Trois-Rivières en 1934.

M^e Nicol fut président des compagnies Stanstead and Sherbrooke Insurance, de Missisquoi and Rouville Mutual Fire Insurance Company of Canada, vice-président de la Banque canadienne nationale, directeur du Sherbrooke Trust et du Trust Général du Canada, et administrateur de plusieurs autres entreprises.

Mécène, ami des lettres et des arts, il a été fait aussi Chevalier de la Légion d'honneur.

M^e Nicol a été nommé gouverneur à vie de l'Université de Sherbrooke et a reçu des doctorats des universités de Montréal, Laval, Bishop's et McMaster.

Il est décédé le 23 septembre 1958 à l'hôpital à l'âge de 82 ans des suites d'une chute dans un escalier de sa résidence.

On a dit à juste titre que le sénateur Nicol était l'homme de Sherbrooke, l'homme des Cantons-de-l'Est dans tous les domaines et sur tous les fronts.

Le texte reproduit ici a été publié dans l'édition du 90^e anniversaire de *La Tribune*.



ARCHIVES. LA TRIBUNE

L'édifice de la rue Dufferin a abrité les locaux de *La Tribune* jusqu'au déménagement en octobre 1976.

À l'époque des caractères d'imprimerie en plomb, la composition des pages exigeait beaucoup de temps et d'efforts. Le monteur Rosario Blais met une dernière touche à sa page avant de l'envoyer aux presses.

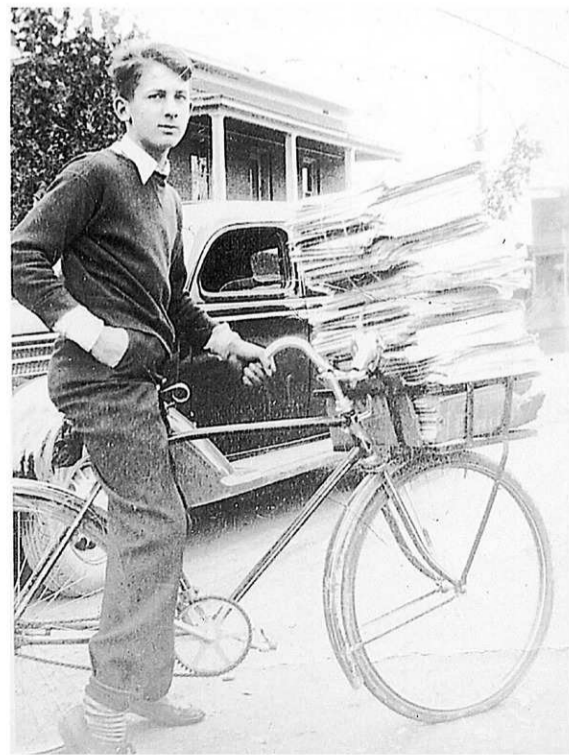


ARCHIVES. LA TRIBUNE



COLLECTION PERSONNELLE DE LÉO CADORETTE

En 1920, un groupe d'employés fait une pause. Il s'agit de Léo Cadorette, messenger avant de devenir journaliste, Alphonse Bergeron, artisan des matrices, Antonio Lacharité, responsable des «p'tites jobs» (cartes de visite, circulaires...), ainsi qu'Ephrem Breton et Placide Rancourt, pressiers. Debout à l'arrière, Aurèle Breton, commissionnaire.



COLLECTION PERSONNELLE DE RAYMOND BONNEAU

Entre l'âge de 9 et 16 ans, Raymond Bonneau a parcouru avec assiduité le quartier ouest de Sherbrooke pour livrer *La Tribune*. Cette photo a été prise le 29 septembre 1935.

L'ÉVOLUTION

ANDRÉ LAROCHE

Jacob Nicol est un homme affable et discret, mais il est passionné par les médias. Non seulement il demeure propriétaire de *La Tribune* pendant 45 ans, il acquiert aussi *Le Soleil* et *L'Événement* de Québec en 1929. Cinq ans plus tard, il achète *Le Nouvelliste* de Trois-Rivières.

À l'affût des nouvelles technologies, M^e Nicol ne se cantonne pas à la presse écrite. À Sherbrooke, il ouvre deux stations de radio (CHLT et CKTS) et obtient une licence de télédiffusion dès 1954 pour fonder CHLT-TV.

C'est carrément un empire médiatique régional qu'il cède l'année suivante pour la somme de 1,5 million \$. Ses entreprises occupent

plusieurs édifices au coin des rues Frontenac et Dufferin, notamment l'élégant Library and Arts Building où il avait déménagé *La Tribune* en 1928.

À la vente, le journal compte 325 employés et 154 correspondants. Il possède des bureaux dans sept villes de la région. Chaque jour, ses puissantes presses installées au sous-sol impriment 32 000 copies distribuées par 625 camelots.

L'influence du quotidien sherbrookoise est indéniable au fil des ans. Le journal se fait notamment l'allié des évêques progressistes Alphonse-Osias Gagnon et Philippe Desranleau dans leurs efforts d'action sociale catholique. Il suit aussi les efforts de l'abbé Ira Bourassa dans sa défense des travailleurs face au capitalisme.

Lors d'une fête en mars 1951 pour son 75^e anniversaire de naissance, Jacob Nicol déclare : « *La Tribune* est plus qu'une entreprise commerciale. C'est une institution publique qui travaille au développement de sa collectivité... »

Son influence culturelle n'est pas dédaignable non plus. Travailler à *La Tribune* permet à plusieurs auteurs de vivre de leur plume dans les années 1920 et 1930. Au cours de cette période florissante, une dizaine de journalistes de *La Tribune* publient 34 livres à eux seuls. Le plus célèbre d'entre eux est bien sûr le poète Alfred DesRochers.

Leur influence s'avère si forte que *La Tribune* est considérée en 1930 par le critique littéraire Louis Dantin comme un foyer intellectuel,

un centre d'art et de pensée dans les Cantons-de-l'Est.

À l'affût des nouvelles technologies, M^e Nicol ne se cantonne pas à la presse écrite. À Sherbrooke, il ouvre deux stations de radio (CHLT et CKTS) et obtient une licence de télédiffusion dès 1954 pour fonder CHLT-TV.

En avril 1960, un réputé Sherbrookoise, le notaire Léonidas Bachand, écrit : « *La Tribune* nous a permis de mieux prendre conscience de notre valeur dans tous les domaines. »



ALFRED DESROCHERS
JOURNALISTE



JOVETTE-ALICE BERNIER
JOURNALISTE



LOUIS-PHILIPPE ROBIDOUX
RÉDACTEUR EN CHEF



LOUIS-C. O'NEIL
JOURNALISTE



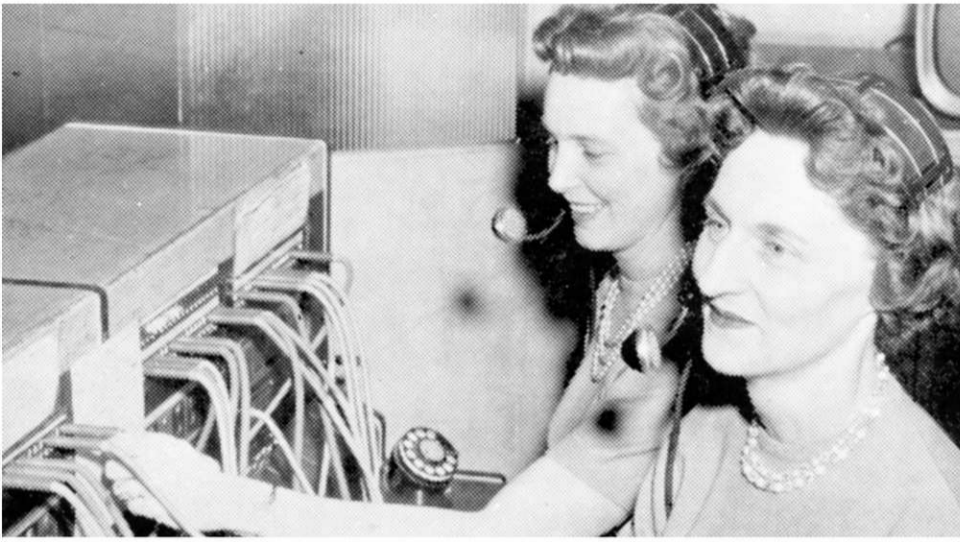
ARCHIVES, LA TRIBUNE

Les commerçants de l'Estrie peuvent compter depuis longtemps sur un département de création publicitaire à *La Tribune*. Plusieurs annonces des années 1950 et 1960 portent la signature de Kurt V. Hosper.



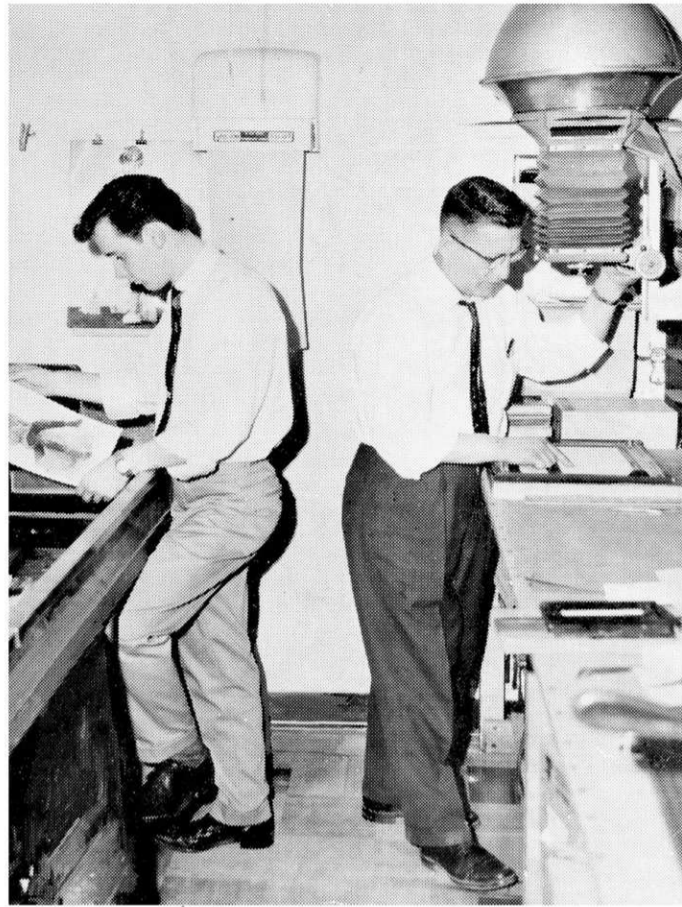
ARCHIVES, LA TRIBUNE

Le chef de l'information au début des années 1960, Yvon Dubé, en discussion avec le journaliste Lucien Bouchard.



ARCHIVES, LA TRIBUNE

L'édifice de *La Tribune* regroupait à une certaine époque non seulement les bureaux du quotidien, mais aussi deux stations de radio et une station de télévision. Les opératrices (Mme Roger Drapeau et Mme Colette Boudreau) ne devaient pas chômer.



ARCHIVES, LA TRIBUNE

Les photographes Eddie Grenier et Royal Roy dans leur chambre noire en 1960.



ARCHIVES, LA TRIBUNE

François Vaillancourt, chef du service de la publicité au tournant des années 1960, discute avec le vendeur Dawson Beaulieu.

Novaderma révèle la beauté des gens d'ici.

Merci à La Tribune qui, depuis 5 ans,
fait rayonner notre présence!

Novaderma

● ● ● Traitements
dermato-esthétiques
sans chirurgie



« Paul aimait beaucoup le journal »

La période de 1955 à 1966 a été la plus belle dans la carrière de l'homme d'affaires Paul Desruisseaux, alors propriétaire de *La Tribune*.

C'est ce qu'affirme avec conviction M^{me} Céline Desruisseaux, née Duchesne, celle qui a partagé la vie de ce Sherbrookoïse durant 45 ans et qui lui a donné quatre enfants.

Maintenant âgée de 81 ans, le pas alerte et l'œil vif, M^{me} Desruisseaux se rappelle fort bien de cette période où son mari « a travaillé sans relâche pour donner au journal sa véritable place dans la région ».

« C'était tellement stimulant », lance M^{me} Desruisseaux, pour qui *La Tribune* demeure toujours « son journal » qu'elle se fait un devoir de lire quotidiennement.

Elle précise que c'est par occasion d'affaires que son époux s'est porté acquéreur du journal, au mois d'août 1955. « Le sénateur Jacob Nicol était malade et Paul a alors décidé de lui faire une offre d'achat, en compagnie d'Alphée Gauthier qui était déjà en place au journal. »

M^{me} Desruisseaux avance le chiffre de 1,5 million \$ comme prix d'achat de l'entreprise qui comprenait, en plus du journal, une imprimerie commerciale, deux postes de radio (anglophone et francophone) et une station de télévision qui allait diffuser ses premières émissions un an après son acquisition.

M^{me} Desruisseaux se rappelle avec amusement le tollé de protestations des abonnés qui, un peu après l'achat du journal, avaient dû subir une augmentation du tarif qui était alors passé de 3 à 4 cents par jour... Les gens reprochaient alors aux nouveaux propriétaires de

s'enrichir sur le dos des moins bien nantis.

« Pourtant, nous étions loin d'être aussi riches que les gens le pensaient à cette époque. Paul a dû mettre en garantie tout ce qu'il possédait pour acheter *La Tribune*, de sorte que s'il n'avait pas survécu à son premier infarctus, en 1959, nous aurions été dans le chemin. Mais, heureusement, ce qui l'a gardé en vie, c'est sa détermination de vouloir réussir. »

Pour M^{me} Desruisseaux, *La Tribune*, c'est aussi le souvenir de son père Georges Duchesne qui, à l'âge de 65 ans, a accepté de relever un nouveau défi en prenant en main le département de l'expédition du journal. « Paul avait engagé son beau-père pour mettre de l'ordre et pour s'assurer que le journal serait livré tôt le matin. »

M^{me} Desruisseaux soutient que son mari était sévère et que plusieurs employés le craignaient.

« Mais, dit-elle, il était incapable de congédier un employé. Il préférerait plutôt embaucher un jeune travailleur pour pallier le manque de rendement d'un autre. »

Et, selon elle, c'est ce qui explique le fait que Power Corporation a procédé au congédiement d'une quinzaine d'employés dès l'acquisition du journal, en 1966.

Invitée à commenter la rumeur voulant que son mari ait regretté d'avoir vendu *La Tribune*, M^{me} Desruisseaux hésite quelque peu avant de répondre, ni dans l'affirmative, ni dans la négative.

« Paul aimait beaucoup le journal. Mais les circonstances ne lui auraient pas permis de le garder bien longtemps. »



COLLECTION PERSONNELLE DE FRANÇOIS DESRUISSEAU

Dans les années 1950, le sénateur Jacob Nicol, président du conseil d'administration de *La Tribune*, regarde un exemplaire du journal, entouré de Louis-Philippe Robidoux, rédacteur en chef du quotidien, Paul Desruisseaux, son président et éditeur, Jean-Louis Gauthier, gérant de CHLT-TV et de CKTS, et Alphée Gauthier, vice-président et gérant général de *La Tribune*.

Les circonstances, c'est son accession au sénat le 8 juillet 1966. C'est son deuxième infarctus, qui l'obligeait à ralentir ses activités. C'est aussi le souvenir pénible de la grève du 15 octobre au 10 décembre 1965 qui a durement touché la famille Desruisseaux. « Je ne blâme pas les employés d'avoir fait la grève. Mais Paul en a beau-

coup souffert. Moi et les enfants aussi. »

Heureusement, les mauvais souvenirs se sont estompés de sorte que M^{me} Desruisseaux dit garder un attachement particulier pour *La Tribune*. « Encore aujourd'hui, ça m'insulte d'entendre quelqu'un critiquer le journal. »



Bon Anniversaire et BRAVO pour votre bon travail!
Nous vous souhaitons un autre 100 ans!

partenaire avec La Tribune depuis 35 ans!



RÉPARATIONS

Petits appareils électroménagers,
Appareils de soins personnels,
Rasoirs



ENTRETIEN

Nettoyage de rasoirs et d'humidificateurs,
Détartrage de cafetières, de machines
espresso et de fers à repasser



AIGUISAGE

Couteaux, ciseaux,
Lames de tondeuses à cheveux
Outils de jardinage



PIÈCES ET ACCESSOIRES

Rasoirs, appareils de soins personnels,
Petits appareils électroménagers

305749

Carrefour de l'Estrie | 819.346.8979 |

CENTRE DE SERVICE AUTORISÉ
pour plus de 30 marques

L'information d'abord

«**L**a vie de cet homme a été une réussite à tous les niveaux», commentait le 2 février 1982 le président du sénat, Jean Marchand, à l'annonce du décès du sénateur Paul Desruisseaux.

De son côté, l'ancien maire de Sherbrooke Armand Nadeau soulignait les efforts considérables que M^e Desruisseaux avait déployés pour que sa ville et les Cantons-de-l'Est occupent la place qui leur revient au Canada.

Ces deux témoignages résument bien la carrière du sénateur Desruisseaux qui a dirigé la destinée de *La Tribune* de 1955 à 1966.

M. Desruisseaux est né le 1^{er} mai 1905 à Sherbrooke, où son père était propriétaire de l'ancien hôtel American House, situé dans le centre-ville.

Il a fait ses études primaires chez les Frères du Sacré-Cœur, classiques au collège Saint-Charles, philosophiques au Séminaire de Montréal, légales à l'Université de Montréal et commerciales à l'École des hautes études, à l'Institut Babson et à l'Université Harvard, à Boston.

Admis au barreau en 1934, il a commencé à exercer le droit au bureau du sénateur Jacob Nicol et a pratiqué avec M^{es} Carrier Fortin et Jean Rouillard, qui devaient accéder à la magistrature.

Il est devenu officier de l'infanterie de l'artillerie royale pendant la dernière guerre et a servi le pays comme assistant député juge avocat général.

M^e Desruisseaux, qui a toujours manifesté de l'intérêt pour les affaires et l'information, a consacré une partie de sa vie à *La Tribune*, qu'il a plus tard regretté d'avoir vendue.

M^e Desruisseaux a été le premier vice-doyen de la faculté de commerce de l'Université de Sherbrooke. L'université sherbrookoise lui a décerné un doctorat honorifique en droit, il a été fait commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, chevalier de Grâce magistrale de l'Ordre de Malte et il a reçu les médailles Bene Merenti, de l'Alliance française et de l'Union latine.

Après son accession au sénat le 8 juillet 1966, M^e Desruisseaux s'est particulièrement occupé des problèmes de la région, des questions économiques nationales et des affaires bancaires.

Sa mort à l'âge de 76 ans a été une lourde perte pour les Cantons-de-l'Est.

Nous reproduisons ces deux textes publiés le 3 février 2000 dans le cahier du 90^e anniversaire de La Tribune.

L'EXPANSION

Au début des années 1970, le nombre d'abonnés est à la hausse et les moyens de production sont désuets. Pour preuve, voici un extrait d'un cahier souvenir publié en 1976 pour souligner l'acquisition de nouvelles presses installées dans un édifice moderne.

«Combien de camelots se sont levés tôt le matin (les parents aussi) pour aller livrer le journal, ont bravé le froid, la neige, la pluie pour se rendre chez le dépositaire et constater que *La Tribune* était... encore en retard. Les presses tremblotantes et agonisantes avaient une fois de plus fait la grève sur le tas... de journaux.»



ARCHIVES, LA TRIBUNE

Le 23 octobre 1975 a lieu la cérémonie de la première pelletée de terre. On invite à cette occasion Ephrem Breton (second à gauche), un ancien pressier entré à l'emploi de *La Tribune* en 1915. Il a pris sa retraite après une carrière de 55 ans. Il est entouré de l'entrepreneur général Armand Jeanson, d'Yvon Dubé, président et éditeur de *La Tribune*, ainsi que de l'architecte Louis Faucher.



ARCHIVES LA TRIBUNE, DOUG GERRISH

En hiver 1976, la structure du nouvel édifice est déjà presque complétée. Une grève chez le manufacturier de la presse, à Chicago, occasionne cependant un long retard de livraison.

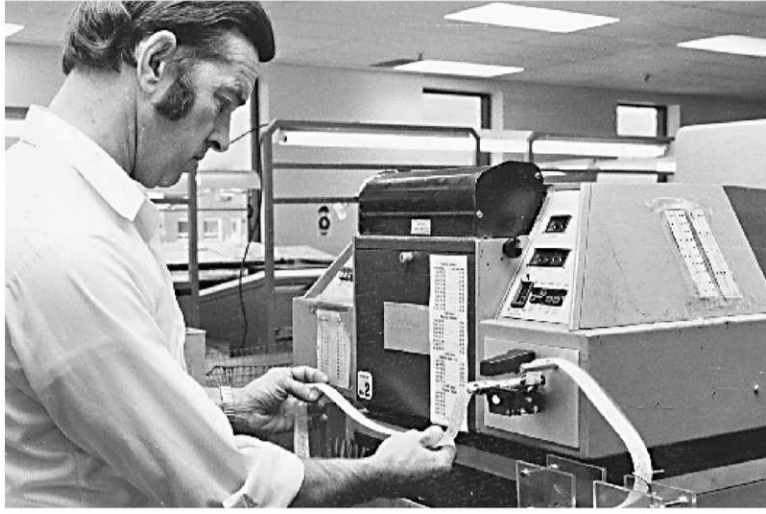
Félicitations La Tribune!

LE MARCHÉ Végétarien

Le goût de la santé!

SHERBROOKE
MAGOG
DRUMMONDVILLE
VICTORIAVILLE
TROIS-RIVIÈRES
CAP-DE-LA-MADELEINE
MONT-SAINT-HILAIRE
BELOEIL

Sherbrooke mercredi 17 février 2010 • Édition de collection • La Tribune
 839906



ARCHIVES, LA TRIBUNE

Avec le déménagement dans le nouvel édifice de la rue Roy en 1976, *La Tribune* en profite pour adopter des techniques modernes de production. Des rubans perforés sont lus par l'appareil Photon, entretenu par le technicien Frédéric Viens. Il en ressort un papier contact qui sera collé en page.



IMACOM, JOCELYN RIENDEAU

Une importante équipe œuvre à la mise en page du journal dès le soir venu. Cette étape est aujourd'hui complètement informatisée. Jeannot Bernier occupe le poste de chef de pupitre depuis près de 20 ans. Il discute avec les journalistes Pierre Dubois (debout) et Serge Denis (à droite).



ARCHIVES, LA TRIBUNE

Sur la rue Roy, avec la composition à froid, les monteurs ne manipulent plus de lourdes pages de plomb. Les monteurs Gérard Laurencelle et Gilles Rancourt, en 1976, découpent les papiers contact pour les coller sur les pages.



ARCHIVES, LA TRIBUNE

La salle de rédaction dans l'édifice de la rue Dufferin.



ARCHIVES, LA TRIBUNE

La Tribune déménage en octobre 1976 dans un édifice construit expressément pour de puissantes rotatives off-set de marque Goss. Elles remplacent des presses vieilles de 80 ans.

LA MUTATION

ANDRÉ LAROCHE

La Tribune trouve un nouveau souffle au milieu des années 1950. Sous l'impulsion de ses nouveaux propriétaires, Paul Desruisseaux et Alphée Gauthier, le quotidien sherbrookois prend réellement une envergure régionale. Son tirage fait des bonds de géant avec des abonnés à Granby, Drummondville, Victoriaville et Thetford Mines.

Cette mutation s'accélère au milieu des années 1960 après la vente à Paul Desmarais et Jacques Francœur. Ces derniers ont le flair de confier la direction de *La Tribune* à Yvon Dubé, journaliste de carrière. En quelques années, le nouvel éditeur transforme un journal encore artisanal en média à la fine pointe de la technologie.

Dès son arrivée, Yvon Dubé amorce la modernisation du quotidien sherbrookois. Il fait passer la

fabrication du journal à l'ère électronique au tournant des années 1970 avec l'introduction d'ordinateurs à ruban perforé.

Les changements s'accroissent les années suivantes jusqu'à ce qu'un déménagement pur et simple s'impose : les bris répétés des vieilles presses, âgées de 80 ans, causent fréquemment des retards de livraison. Or, il est impossible d'installer des rotatives modernes dans le vieil édifice de la rue Dufferin.

Les nouvelles presses off-set de la rue Roy, capables d'imprimer 50 000 copies à l'heure, font l'orgueil de *La Tribune*. En 1977, *La Tribune* devient l'une des premières salles de rédaction complètement informatisées. Les reporters sherbrookois écrivent désormais leurs textes sur des terminaux reliés à un immense ordinateur.

Sous Yvon Dubé, *La Tribune* devient vraiment un journal estrien,

non plus simplement sherbrookois. Apôtre de Jacob Nicol, l'éditeur se dit convaincu en 1970 du rôle à jouer de *La Tribune* «dans le bien-être des citoyens de la région».

«Il nous faudra plonger dans des campagnes pour obtenir des améliorations pour les diverses régions que nous desservons.»

Fort de cette vision, il mène *La Tribune* à un record de vente le samedi 9 avril 1988 : 50 507 copies vendues.

La Tribune n'échappe cependant pas à la lente désaffection des lecteurs de journaux. Une crise économique au début des années 1990, l'apparition des réseaux de nouvelles en continu et l'émergence de l'internet comme média d'information bousculent le monde traditionnel de la presse.

À l'aube du nouveau millénaire, une nouvelle mutation apparaît nécessaire. *La Tribune* apparaît sur

l'internet dès 1999 avec son propre site web avant de joindre le portail *Cyberpresse* trois ans plus tard. Autre transformation, le 30 janvier 2006 : comme plusieurs journaux du monde, le quotidien sherbroo-

En quelques années, le nouvel éditeur transforme un journal encore artisanal en média à la fine pointe de la technologie.

kois délaisse ses grandes pages et ses différents cahiers pour adopter le format compact.

En outre, depuis cet automne, ses abonnés peuvent recevoir chaque matin tout leur journal dans leur ordinateur.

La Tribune continue ses mutations au bénéfice de ses lecteurs.



YVON DUBÉ

PRÉSIDENT-ÉDITEUR
1967 - 1989



JEAN-GUY DUBUC

PRÉSIDENT-ÉDITEUR
1989 - 1993



RAYMOND TARDIF

PRÉSIDENT-ÉDITEUR
1993 - 2002



DENIS MESSIER

JOURNALISTE



MARIO GOUPIL

JOURNALISTE



LUC LAROCHELLE

JOURNALISTE



Le nombre d'exemplaires de *La Tribune* a fait des bonds de géant au milieu du siècle dernier avec des abonnés à Granby, Drummondville, Victoriaville et Thetford Mines. *La Tribune* devait posséder une flotte de camions pour assurer une livraison rapide.

ARCHIVES, LA TRIBUNE

Clémence, Jeanne

STEVE BERGERON

Clémence DesRochers est trop jeune pour avoir connu la belle époque de son père à *La Tribune*. Celle où Alfred DesRochers, en plus d'exercer différentes fonctions pour le quotidien de la rue Dufferin, se trouvait au cœur même du bouillonnement littéraire des Cantons-de-l'Est et y faisait même imprimer son célèbre recueil *À l'ombre de l'Orford*.

«Je revois encore mon père revenant à la maison, avec son béret et sa *Tribune* sous le bras.»

Clémence était trop jeune, mais sa grande sœur Jeanne, qui a amorcé sa carrière de journaliste à *La Tribune* avant de la poursuivre au journal *La Presse* à Montréal, se souvient des réunions de l'Association des écrivains de l'Est. Celles-ci se tenaient dans le salon familial, souvent avec des invités de Montréal.

Elle a ainsi vu passer les Robert Choquette, Claude-Henri Grignon, Louis Dantin, Jeanne Grisé-Allard

et Françoise Gaudet-Smet, dont elle allait écrire la biographie plus tard. «Mon frère et moi, nous nous cachions en haut des escaliers pour entendre. Jusqu'à ce que mon père s'en aperçoive : "Jean-Marc! Jeanne! Allez-vous coucher!"» se souvient-elle en riant.

Alfred DesRochers avait un allié de taille à *La Tribune*, le gérant Florian Fortin. Mais d'autres directeurs ne l'ont pas toujours soutenu. «Alors qu'il était responsable de la publicité, il s'est fait dire qu'il devrait s'occuper moins des écrivains et davantage des annonceurs», rapporte la dame de 81 ans.

D'ailleurs, le poète donna sa démission en 1934, après le départ de Florian Fortin. Il y reviendra de 1935 à 1950, hormis une période de quatre ans, de 1942 à 1946, où il s'enrôlera comme soldat et deviendra ensuite traducteur à Ottawa.

EMBAUCHÉE MALGRÉ PAPA

Il était d'ailleurs dans la capitale quand sa fille aînée fut engagée. «Bien malgré lui», dit-elle. «J'avais rencontré Bella Kerr, qui s'occupait des pages féminines. Elle m'a fait taper une lettre pour voir si je pouvais écrire sans fautes.

C'est un ami de mon père, Gilles Desrochers, qui s'occupait de l'embauche. Il lui a tout de suite téléphoné pour lui dire: "J'ai engagé ta fille!"» raconte celle qui avait bénéficié de la rigueur paternelle quant à la maîtrise du français et la connaissance de l'anglais.

«Cela faisait partie des valeurs familiales. J'ai sûrement appris à lire plus vite à cause de *La Tribune*, surtout les *comics*. Dès que nous revenions de l'école, mon frère et moi, nous nous partageons le journal.»

Même si la Révolution tranquille n'était pas encore amorcée, Jeanne DesRochers dit avoir bénéficié de la grande souplesse de ses patrons, ce qui lui a permis de s'éloigner du carnet mondain. Elle s'est ainsi trouvée à couvrir bien davantage que les conférences des cercles féminins.

«J'ai souvent dépanné en allant aux réunions des clubs Rotary et Lions. Je touchais donc à toutes sortes de sujets. De temps en temps, je m'arrangeais pour sortir de mes affaires habituelles. J'avais lancé une série de portraits intitulé *Femmes à l'œuvre*.»

C'est elle aussi qui a organisé un rendez-vous entre son patron et



FONDS JOHN S. BOURQUE, SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

Jeanne DesRochers en 1948

INFORMEZ-VOUS
SUR NOS
DIFFÉRENTS
PROJETS

Allergie | Hypertension | Insomnie
Dépression | Perte de désir
Maladie pulmonaire
Post-infarctus | Autres

Q&T La Santé,
RECHERCHE notre raison d'être

www.qtrecherche.com
95, rue Camirand, bureau 130 • Sherbrooke
819 562-0777

Le secret infailible
pour perdre du poids

MIEUX se nourrir
pour MIEUX maigrir

Venez constater tout ce que nous sommes en mesure de faire pour vous!

- NATUROPATHE DIPLÔMÉE
- PROGRAMME PERSONNALISÉ
- TEST DE MÉTABOLISME
- CONSULTATION PRIVÉE
- NUTRITION SANTÉ
- SUIVI HEBDOMADAIRE

Nous avons tous les outils pour vous aider à modifier vos habitudes alimentaires.

CENTRE
NUTRITION SANTÉ
BIOLIGNE

21, rue Morris, Sherbrooke

CONSULTATION SANS FRAIS

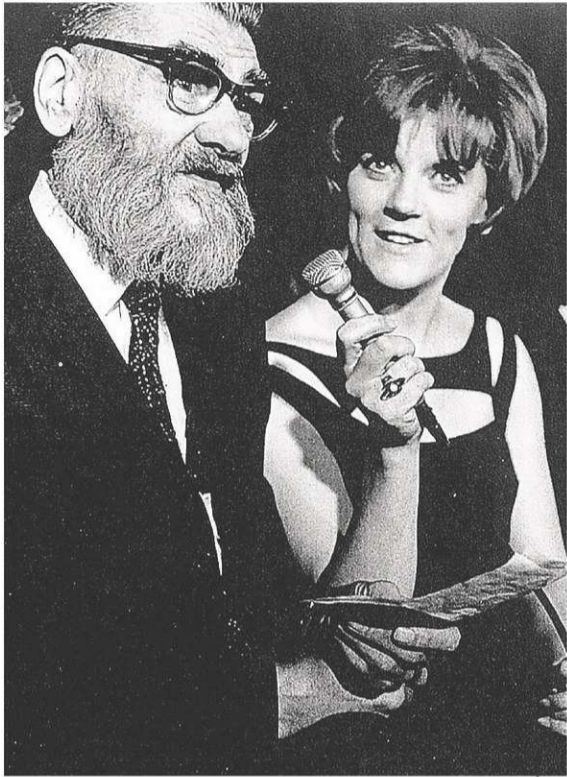
819 821-3646

La majorité des assurances collectives remboursent les frais.

www.centrebionline.ca

Depuis 15 ans, la méthode Biologique fait ses preuves en Estrie!

et la *Tribune* d'Alfred



Clémence DesRochers en compagnie de son père Alfred.

ARCHIVES, LA TRIBUNE

Fernand Dansereau, lequel deviendrait son mari pendant plusieurs années et le père de ses enfants. «Lui aussi a travaillé quelque temps au journal. J'ai aussi côtoyé les jumeaux Fournier peu avant de quitter.»

CLIQUEZ DE RÉDACTION

«Je revois encore mon père revenant à la maison, avec son béret et sa *Tribune* sous le bras», se rappelle pour sa part Clémence DesRochers. «Je sais qu'il a commencé au bas de l'échelle, qu'il a même couvert les sports, qu'il a ensuite formé beaucoup de jeunes journalistes. Il était très sévère. Mais tout ça m'a été raconté. Sauf le journaliste qui lançait sa dactylo dans la rivière Magog. Ça, il me l'a raconté lui-même.»

«Mon seul véritable souvenir, c'est de lui avoir apporté son lunch le midi. Je marchais de la rue du Pacifique jusqu'à la rue Dufferin. Quand j'entrais dans la salle de rédaction, tout le monde était en train de taper, clic! clic! clic! Ça m'impressionnait. Mon père avait aussi une machine à écrire à la maison. J'aimais beaucoup cet

objet. Je jouais souvent avec.»

L'humoriste se souvient aussi des batailles entre frères et sœurs pour accaparer le supplément de bandes dessinées du samedi. «Le premier qui l'avait s'assoit dessus pour ne pas se le faire voler. J'ai déjà livré *La Tribune* avec mon frère camelot. J'ai aussi fait des chapeaux avec!»

«Quand ma sœur Jeanne a gagné ses premiers salaires, elle m'a acheté à Noël un beau sac d'école en cuir et la *Semaine de Suzette*. Je passais des heures à lire ça. Après, ç'a été les *Bécassine*. Elle s'était aussi achetée une belle petite jupe. Il arrivait que ma sœur et moi, nous lui empruntions avant qu'elle se lève. Ça la mettait en colère, mais elle nous pardonnait, c'était une fille très, très douce. Mais je bifurque, là...»

«À Noël, le patron de *La Tribune* nous faisait livrer un grand panier de jouets», ajoute-t-elle.

RACHEL ET PIERRETTE

Les autres souvenirs de Clémence DesRochers liés à *La Tribune* sont les entrevues accordées aux journalistes Pierrette-Hélène

Roy et Rachel Lussier. «Il m'a fallu du temps pour remplir les grandes salles de Sherbrooke. Nous avons trouvé le public d'ici très difficile au début. Mais quand Pierrette ou Rachel écrivait un bon papier, on voyait la différence.»

«Rachel Lussier faisait toute une littérature. Elle m'aimait beaucoup. C'était de la sentir tellement passionnée par son métier, enthousiasmée par son amour des créateurs! Elle avait toujours les mots pour bien décrire mes créations. Elle mentionnait l'importance que cela avait pour les femmes. Elle relevait des choses que peu de journalistes avaient écrites. Des fois, je trouvais qu'elle en mettait trop, mais c'était parce qu'elle m'aimait et appréciait ce que je faisais.»

«J'ai sûrement appris à lire plus vite à cause de *La Tribune*, surtout les comics.»

«Pierrette était différente, moins littéraire, mais elle avait un côté poète. Je n'ai que des beaux souvenirs de ces entrevues. Et je suis toujours abonnée au journal.»

LES TAPIS DONALD BLANCHETTE

Tapis Blanchette couvre toutes les facettes en matière de revêtements de plancher!

Depuis 1972, Tapis Donald Blanchette a habillé le sol de milliers de maisons et immeubles à logements de la région. Une longévité en affaires qui s'explique notamment par la qualité du service, de l'estimation à l'installation!

Dès qu'on franchit les portes du magasin, des conseillers qui maîtrisent parfaitement le domaine vous écoutent, analysent vos besoins puis vous expliquent les différents produits qui pourraient répondre à vos attentes. «Nous offrons du revêtement souple (tapis, prélat, tuile) et dur (céramique, bois franc, bois flottant), dans une large variété de modèles et de gammes de qualité, pour tous les goûts, tous les budgets», précise Patrick Blanchette, qui a joint ses parents Donald et Lise au sein de l'entreprise familiale il y a 20 ans.

Pour des mesures exactes, un estimateur pourra se rendre chez vous. Le travail peut également être effectué par des installateurs chevronnés. «Nous avons une équipe solide, des gens d'expérience tout aussi passionnés que nous!» révèle M. Blanchette qui est entouré d'une dizaine d'employés. Dans le secteur commercial, Tapis Blanchette jouit d'ailleurs d'une excellente réputation grâce au travail de Serge Bergeron, maintenant appuyé de Stéphane Cloutier. «Le volume que nous procure le secteur commercial, combiné à nos nombreuses années dans le domaine, nous permet de bénéficier de bons prix auprès de nos fournisseurs. En bout de ligne, tous nos clients en profitent.»



Vous offrir pleine satisfaction, voilà l'objectif de l'équipe de Tapis Donald Blanchette, de l'estimation à l'installation!

Bon centenaire à *La Tribune*, un excellent partenaire d'affaires pour les entreprises de chez nous!

PUBLIREPORTAGE

1831, RUE DUNANT, SHERBROOKE

819 569-8141 lestapisdonaldblanchette.com

30662



La Société de construction

GÉRATEK

 Itée

Nous bâtissons...

DES RELATIONS DE CONFIANCE



Fiers de souligner
le centenaire du journal *La Tribune*

535, rue Pépin, Sherbrooke (Québec) J1L 1X3
Tél. : 819 564-2933 • Téléc. : 819 569-0361 • Granby : 450 361-1054
www.geratek.qc.ca

Sherbrooke mercredi 17 février 2010 • Édition de collection • *La Tribune*

C13

Messages de bons souhaits, voeux À L'OCCASION DU CINQUANTENAIRE D

Message de Sa Majesté la reine d'Angleterre



"La reine vous remercie sincèrement ainsi que les administrateurs et le personnel de LA TRIBUNE pour leur bon et loyal message à l'occasion du 50e anniversaire de ce journal. Sa Majesté envoie ses félicitations à tous ceux qui sont responsables de sa publication et ses meilleurs souhaits à tous ses lecteurs".

Le secrétaire privé.

Message du t. h. Diefenbaker,



Gouvernement du Québec
Message du premier ministre

à l'occasion du 100^e anniversaire du journal La Tribune

Sherbrooke, le 21 février 2010

Si la source d'information quotidienne des Sherbrookoïses ne s'est pas tarie avec les années, si elle continue de faire rayonner la région et sa population, c'est parce que des gens exceptionnels se sont succédé dans l'équipe du journal La Tribune. Des gens passionnés du métier, des gens engagés dans leur milieu, des gens qui ont à cœur d'offrir un contenu et une qualité d'information qui répondent toujours aux attentes et aux intérêts de leurs milliers de lecteurs. De Drummondville à Thetford Mines, en passant par Victoriaville, c'est toute l'Estrie qui bénéficie d'un quotidien francophone qui lui ressemble.

Aujourd'hui, peu de journaux régionaux peuvent se targuer de célébrer un siècle d'existence. C'est 100 ans dans la presse écrite, c'est autant de révolutions dans les technologies de l'information que d'évolutions dans la façon de faire et de couvrir la nouvelle.

Je tiens à adresser mes félicitations à madame Louise Boisvert, présidente et éditrice, à ses prédécesseurs messieurs Yvon Dubé, Jean-Guy Dubuc et Raymond Tardif, ainsi qu'à tous celles et ceux qui font tous les jours un travail remarquable.

Monsieur Jacob Nicol serait fier aujourd'hui de voir se poursuivre son œuvre d'aussi belle façon. Comme député de Sherbrooke, je partage cette fierté. Et je souhaite longue vie à La Tribune.

Jean Charest



PRIME MINISTER - PREMIER MINISTRE



Le 21 février 2010

Vœux du Premier ministre

Je suis ravi d'offrir mes meilleurs voeux au personnel et aux lecteurs du journal La Tribune à l'occasion de son 100^e anniversaire.

Fondé en 1910, ce quotidien régional a rendu compte des plus importants événements du siècle passé. La célébration de son centenaire nous rappelle le rôle crucial qu'il a joué dans la vie de la ville de Sherbrooke et de la région avoisinante. En publiant les plus importantes nouvelles du jour, La Tribune a non seulement permis d'informer la population, mais également de conserver la riche mémoire de cette région vitale.

Au nom du gouvernement du Canada, je tiens à rendre hommage à tous ceux qui ont participé à la production ou à la distribution de ce quotidien. Je vous prie d'accepter mes sincères félicitations à l'occasion des célébrations entourant cette grande étape ainsi que mes meilleurs voeux de succès.

Le très honorable Stephen Harper, C.P., député
Premier ministre du Canada



CABINET DE LA MAIRIE
SHERBROOKE (Québec)



Au nom de la population sherbrookoïse et du conseil municipal, je tiens à offrir mes plus sincères félicitations à Madame Louise Boisvert, présidente et éditrice ainsi qu'à toute l'équipe du quotidien La Tribune pour son centenaire.

Tout au long de ces 100 ans, La Tribune a été témoin des grands événements qui ont façonné l'histoire des Cantons-de-l'Est. Grâce au travail de tous ses artisans et artisanes, le quotidien sherbrookoïse est devenu une institution dont toute la population est fière.

En plus de son rôle principal de bien informer ses lecteurs et lectrices sur l'actualité quotidienne, La Tribune a toujours été très impliquée dans la concrétisation des grands projets régionaux. Que l'on pense à la création de l'Université de Sherbrooke, à l'avènement du Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke et, plus récemment, à l'obtention des Jeux du Canada 2013, La Tribune a toujours été et continue d'être un fidèle partenaire du développement estrien.

Média d'information incontournable, forum de discussion et lieu d'échanges privilégié, notre quotidien a su s'intégrer aux nouvelles technologies pour devenir un outil de communication et une plateforme d'animation qui contribue grandement à notre démocratie municipale.

La Tribune s'est toujours présentée comme un citoyen corporatif engagé et responsable ainsi qu'un employeur de premier plan de notre économie du savoir. C'est pourquoi je me fais également le porte-parole de tous les organismes sociaux et communautaires de la Ville de Sherbrooke pour vous souhaiter des célébrations à la hauteur de votre grand talent. Votre journal dévoile, mieux que quiconque, la richesse de notre milieu dans toutes ses nuances, ses perspectives, ses couleurs et sa profondeur.

Que La Tribune accompagne l'essor de notre ville et de notre région pour de nombreuses décennies encore!

Le maire de Sherbrooke,

Bernard Sévigny

Dans son voeu, l'honorable premier ministre a dit entre autres que le rôle de la presse est aussi millénaire que dans le passé, peut-être davantage vu le désir de plus en plus vif qu'éprouve notre population d'améliorer ses connaissances et de se tenir au courant de l'actualité régionale, provinciale, nationale et internationale. Au cours de sa remarquable carrière d'un demi-siècle, La Tribune a rendu des services signalés à la région qu'elle dessert. Il faut en féliciter chaleureusement tous les responsables même les plus humbles, et exprimer le voeu que ce quotidien maintienne dans l'avenir ces mêmes qualités qui lui ont valu l'excellente réputation qui est la sienne."



Le sénateur Howard

L'hon. Onésime Gagnon
Le lieutenant-gouverneur de la province a fait parvenir le message suivant: "Suis très heureux de vous offrir mes chaleureux voeux à l'occasion de cet important anniversaire pour des succès toujours croissants."

Joann
8

14
17

dans la vie
à ce der-
beix qui lui
son exis-
trop appré-
vail que se
sieurs de se
des conti-
sidiens fran-
reproches
ner ne se
aux homma-
sistères
semble ma-
sion... Je
votre jour-
prosperité
que vie

neur
deau

te et l'esprit de tout un peuple, written a glorious chap-
Je veux rendre hommage à la history of Canada. The
Tribune pour laquelle j'ai eu la traditions of the ex-
vantage de travailler et qui, je when men worked to-
crois, a voulu servir les meil- wrest their livelihood
leurs intérêts économiques, so- soul, the rivers and the
ciaux, moraux et patriotiques. is well preserved in y-
de la région des Cantons de l'Est vince. La "Tribune" is
et de la province en général." it is in Sherbrooke, the
Quebec's Eastern Town- am sure has done much
ship the initiative and let
to keep the wheels of
turning".
La Presse Canadienne
De M. Charles H. Peters, pré-
sident de la Presse Canadienne:
"La Tribune et l'organisa-
tion de la région de la cueil-



HISTOIRE RÉGIONALE

Peu de livres relatent l'histoire générale de l'Estrie. Bien sûr, on ne compte plus le nombre de thèses, d'essais, de brochures ou d'ouvrages sur des sujets historiques bien circonscrits.

Bien difficile, cependant, de parcourir autant d'écrits avant d'obtenir une vue d'ensemble de notre histoire.

C'est pourquoi *La Tribune* propose aujourd'hui à ses lecteurs ce qu'elle accomplit chaque jour depuis sa fondation : offrir l'actualité politique, économique, culturelle et sportive en un seul tour d'horizon. Non pas cette fois-ci sur les événements d'hier, mais sur l'histoire régionale des 100 dernières années.

Et déjà, demain, *La Tribune* commencera à publier l'histoire des 100 prochaines années. Chaque jour, pour vous.

DOMTAR

Pour enfin éliminer la douleur!

Retrouvez votre vie active avec la décompression neuro-vertébrale.

Une alternative sécuritaire et efficace pour la résorption de votre hernie discale.



Traitement non chirurgical et sans injections

« En 2009, j'ai ressenti une douleur au bas du dos. J'avais de la difficulté à m'asseoir et à me lever. À l'urgence, on a diagnostiqué une entorse lombaire sévère, peut-être même une hernie discale. Les anti-inflammatoires et relaxants musculaires n'ont rien changé. J'ai même empiré, je ne pouvais plus me lever de mon lit. Je me suis rendue en ambulance à l'hôpital. J'ai été deux mois en arrêt de travail et traitée en physiothérapie. De retour au travail, je ressentais encore de la douleur et ne pouvais donner mon 100%. J'ai vu la publicité sur la décompression neuro-vertébrale et j'ai aussitôt pris un rendez-vous. Après un seul traitement je ressentais déjà les bienfaits. Je peux maintenant fonctionner comme avant. L'équipe a été formidable et à l'écoute de mes besoins, vous êtes un miracle dans ma vie. **MERCI de m'avoir redonné une vie normale!** »

Nancy Leblond, Sherbrooke

Dégénérescence discale
Maux de dos sévères
Hernie discale
✓ Sciatique

 Solution lombaire AMS
Décompression neuro-vertébrale

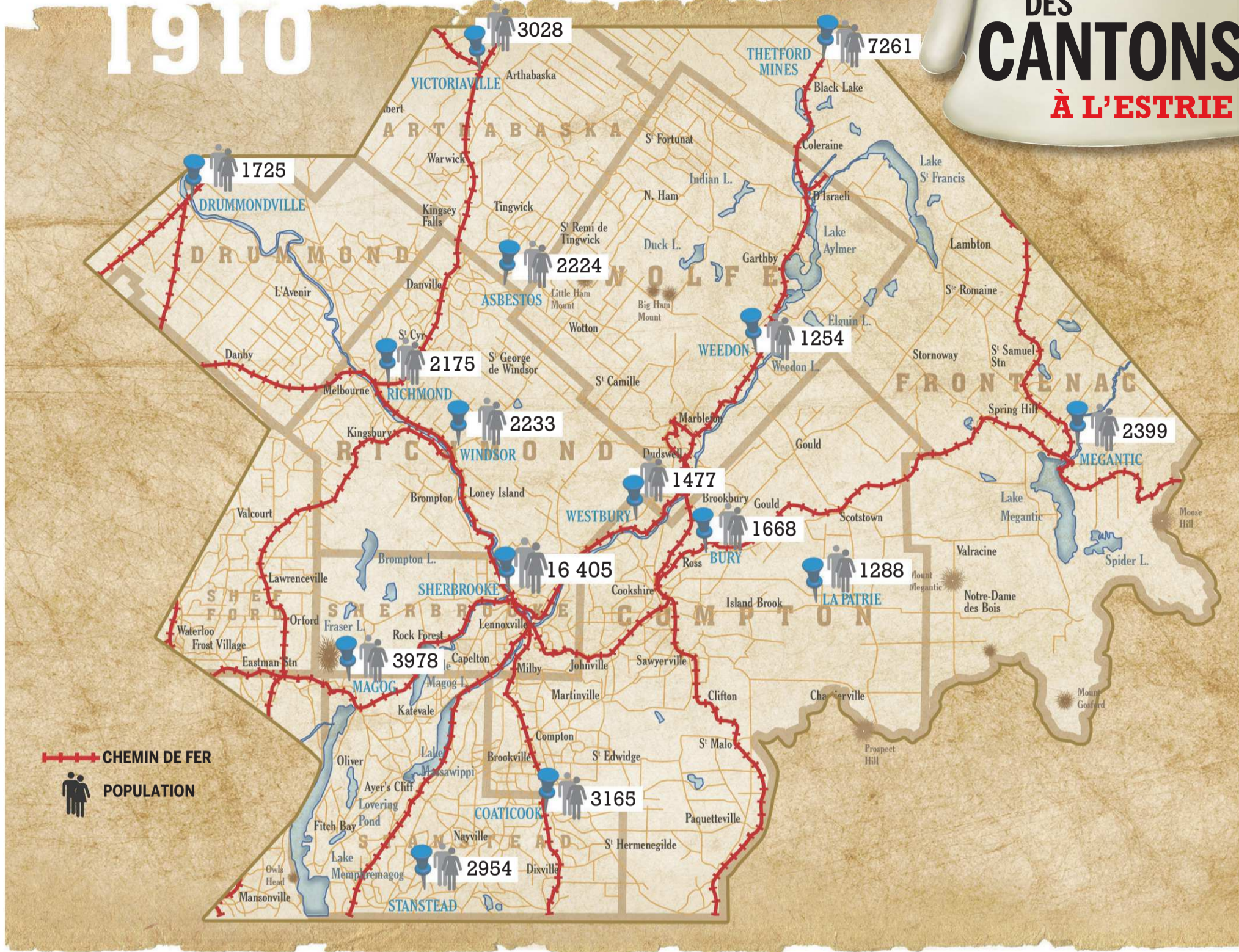
Félicitations pour le centenaire de *La Tribune* et un merci particulier à M. Lachance, notre conseiller publicitaire!

6082, chemin de St-Élie, Sherbrooke • 819 573-0277 • www.solutionlombaire.com



DES
CANTONS
À L'ESTRIE

1910



CHEMIN DE FER
 POPULATION

RECHERCHE
SERGE DENIS

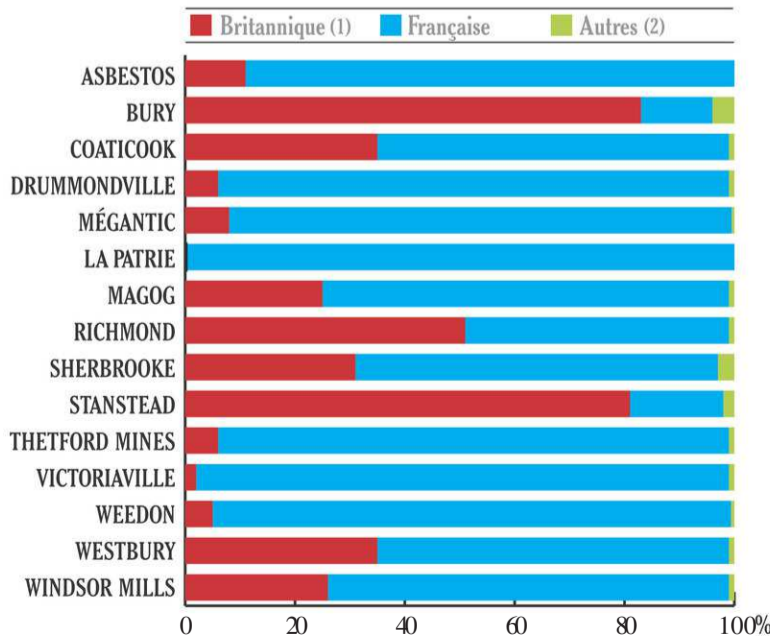
UN VISAGE DIFFÉRENT

On le devine sans peine. Les lecteurs de *La Tribune* de 2010 vivent dans une région tout à fait différente des lecteurs des premières éditions.

Mais pour le plaisir de la chose, nous nous sommes amusés à faire un bond dans le passé pour imaginer les Cantons-de-l'Est de l'époque de Jacob Nicol. L'effet est étonnant, voire spectaculaire.

Nous avons retenu la population, la langue, les religions et les principaux réseaux de transport pour marquer les différences. Nous aurions pu ajouter les principales industries, les états civils ou encore les territoires agricoles, mais il y aurait eu trop-plein d'information.

ORIGINE



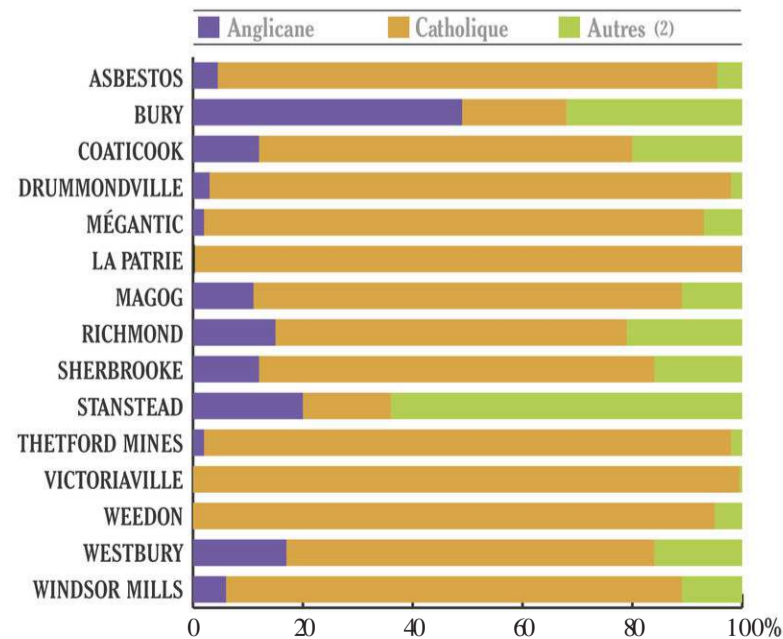
(1) Inclut anglaise, irlandaise, écossaise, autres.

(2) allemande*, belge*, bulgare et roumaine, chinoise, hollandaise*, grecque, italienne*, japonaise, juive*, scandinave* et suisse.

* Présence notable

Source: Recensement du Canada de 1911

RELIGION

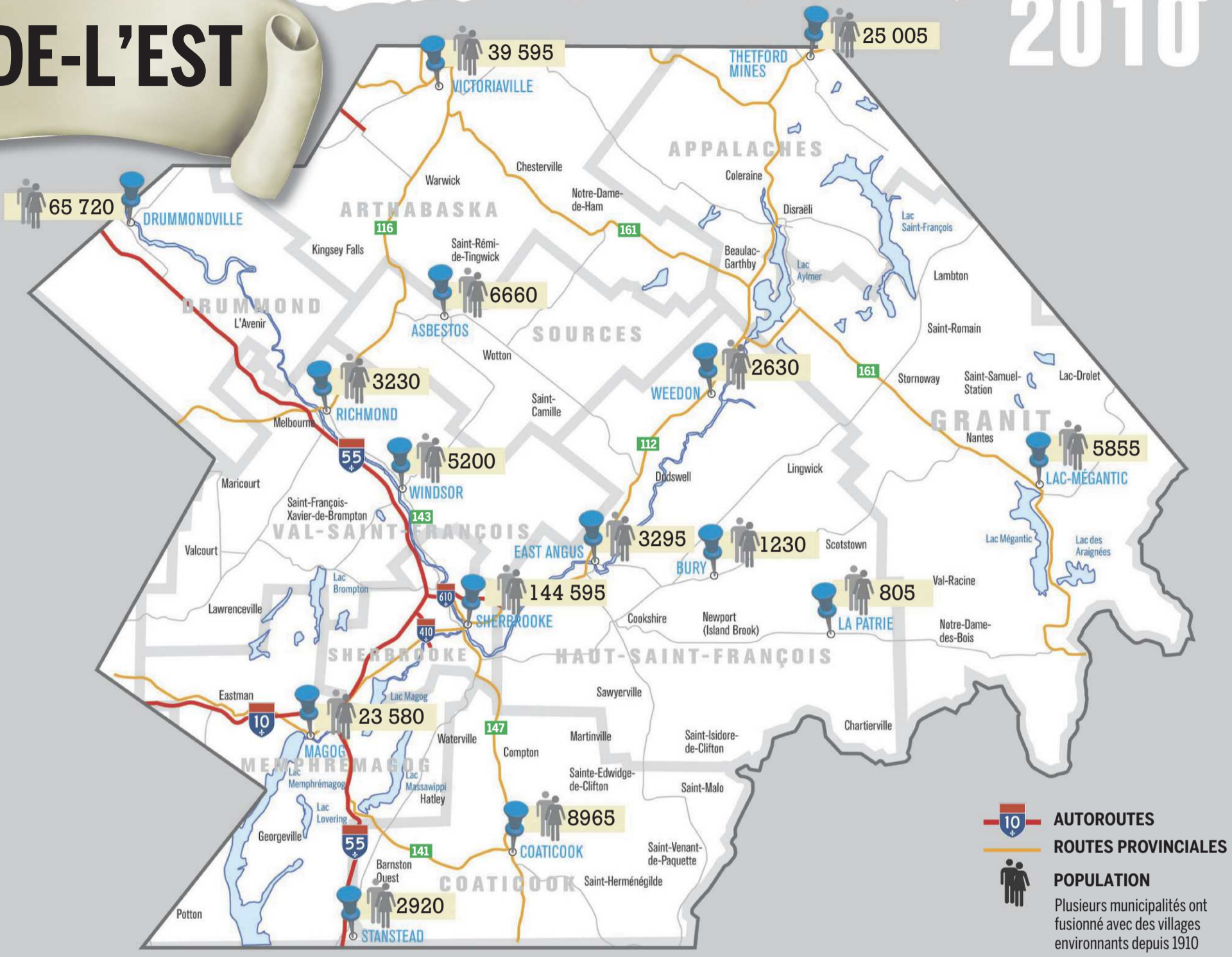


(2) Inclut adventiste*, baptiste*, congrégationniste*, disciple, friend, Église grecque, juive, luthérienne, menotiste, méthodiste*, presbytérienne*, Armée du Salut, protestante, autres sectes, chrétienne non incluse ailleurs, non spécifié.

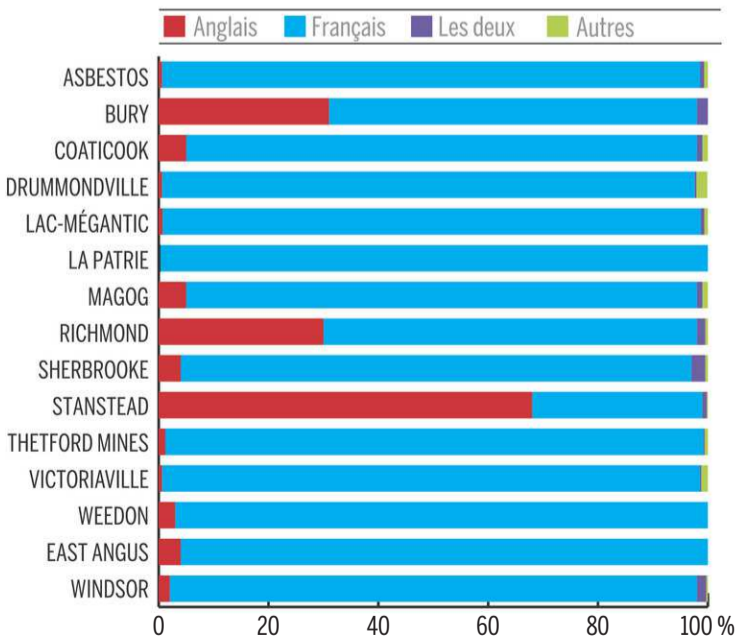
* Présence notable

DE-L'EST

2010

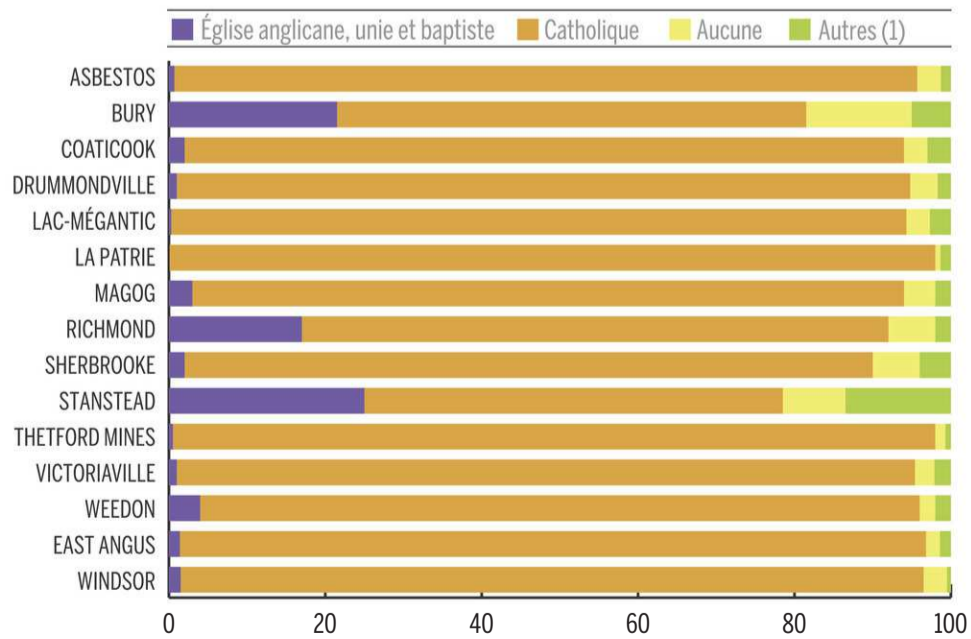


LANGUE D'USAGE



Source: Recensement du Canada de 2006

RELIGION



(1) Autres: musulmane*, témoins de Jéhovah*, luthérienne*, presbytérienne, pentecôtiste*, juive, bouddhiste*, hindoue, sikh, orthodoxe grecque, catholique ukrainienne, Église de Jésus-Christ des Saints des derniers jours (mormone), Église missionnaire évangélique, adventiste*, orthodoxe ukrainienne, méthodiste, frères dans le Christ, orthodoxe serbe, chrétienne non incluse ailleurs*, orthodoxe non incluse ailleurs et protestante non incluse ailleurs*.
 * Présence notable

Source: Recensement du Canada de 2001

Remerciements
 Kathie Curtis (Musée Colby-Curtis de Stanstead), Serge Gaudreau (Société d'histoire de Magog), Ghislaine Gervais (Société d'histoire et de généalogie de Thetford Mines), Donald Healy (référence historique de Richmond), Guy Laperrière (professeur d'histoire à l'Université de Sherbrooke), Hélène Liard (Société d'histoire de Sherbrooke), Thérèse Lavertu (Société d'histoire de Weedon), Thérèse Nguyen (Statistique Canada), Mandoline Royer (Statistique Canada), Jason Thiffault (Société d'histoire de Drummondville).

QUELQUES CANTONS

Connaissez-vous l'histoire régionale des cent dernières années? Par exemple, d'où la ville d'East Angus tire-t-elle son nom? Ou pourquoi des rues se nomment Denault ou McManamy à Sherbrooke? Voici quelques questions pour tester vos connaissances.

1. Comment s'appelait le régiment sherbrookois envoyé au Débarquement de Normandie?

- a) The Sherbrooke Hussars
- b) Le Régiment de Saint-François
- c) Les Carabiniers de Sherbrooke
- d) The Sherbrooke Fusilier Regiment

2. Quels joueurs sherbrookois ont porté les couleurs du Canadien de Montréal avec Maurice Richard?

- a) Gérard Plamondon
- b) Yvan Cournoyer
- c) Jean Béliveau
- d) Gilles Dubé

3. La charte de l'Université de Sherbrooke appartenait à l'origine à quelle institution scolaire?

- a) L'École supérieure de Sherbrooke
- b) Le Séminaire Saint-Charles-Borromée
- c) L'École normale de Sherbrooke
- d) Le collège Mont-Notre-Dame

4. Louis S. Saint-Laurent, ancien premier ministre du Canada, était originaire de...

- a) Danville
- b) Arthabaska
- c) Compton
- d) East Angus

5. Quelle travailleuse de la Penman's de Coaticook est devenue sénatrice?

- a) Yvette Rousseau
- b) Françoise Gaudet-Smet
- c) Thérèse Lavoie-Roux
- d) Solange Chaput-Roland

6. Dans quel ordre ces événements sont-ils survenus entre 1954 et 1959?

- a) Ouverture de CHLT-TV
- b) Création de l'Université de Sherbrooke
- c) Inauguration de la cathédrale Saint-Michel
- d) Invention du Ski-Doo à Valcourt

7. De quel parti politique provenait la majorité des députés estriens aux élections de 1976?

- a) Parti québécois
- b) Parti libéral
- c) Ralliement créditiste
- d) Union nationale

8. Quelle émission jeunesse les comédiens sherbrookois Jean Besré et Clémence DesRochers ont-ils écrite ensemble?

- a) Grujot et Délicat
- b) Sol et Gobelet
- c) La souris verte
- d) La boîte à surprises



COURTOISIE MUSÉE J. ARMAND BOMBARDIER



VOTRE PARE-BRISE EST-IL ENDOMMAGÉ ?

0 \$

Aucune franchise à payer pour une réparation de pare-brise réclamée à l'assurance!

DURO vitres d'autos choisit La Tribune comme super héros des médias écrits depuis 34 ans. Voilà pourquoi DURO lui lance aujourd'hui 100 BRAVOS pour son excellence au quotidien!



M. Pierre Verpaelt
Copropriétaire



M. Serge Poulin
Copropriétaire

- Service mobile au domicile ou au travail
- Auto de courtoisie disponible

DURO
vitres d'autos

2700, rue King Ouest, Sherbrooke
819 565-2727

1085, rue King Est, Sherbrooke
819 569-9543

2380, rue Sherbrooke, Magog
819 843-8465

70, boul. Labbé Sud, Victoriaville,
819 752-9679

DE PIÈGES

9. Qui a inventé le nom «Estrie» pour remplacer l'appellation «Cantons-de-l'Est»?

- a) John S. Bourque
- b) Jacob Nicol
- c) Ti-Blanc Richard
- d) M^{re} Maurice O'Bready

10. L'épiciersherbrookoise Antoine Turmel a créé quelle bannière?

- a) Metro
- b) Steinberg
- c) Provigo
- d) IGA

11. La rue Galt a été baptisée en l'honneur de quel personnage?

- a) Un député de Sherbrooke
- b) Un commissaire de la British American Land Company
- c) Un père de la Confédération canadienne
- d) Un ministre fédéral des Finances

12. Combien de communautés religieuses sont admises dans le diocèse de Sherbrooke entre 1940 et 1960?

- a) Cinq
- b) Dix-sept
- c) Vingt-huit
- d) Quarante-deux

13. Quelle était la vocation d'origine des bâtiments du camp Val-Estrie de Waterville, bâtis en 1942 ?

- a) Collège des Sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie
- b) Orphelinat agricole des Frères de Sainte-Croix
- c) Séminaire des Frères du Sacré-Coeur
- d) Résidence religieuse des Servites

14. Quelle municipalité s'appelait Springhill avant d'être rebaptisée en français en 1957?

- a) Lac-Drolet
- b) Milan
- c) Nantes
- d) Val-Racine

15. En quelles années les Castors de Sherbrooke ont pris part au tournoi de la Coupe Memorial?

- a) En 1975, 1977 et 1982
- b) En 1977, 1980 et 1982
- c) En 1975, 1980 et 1982
- d) En 1975, 1977 et 1980

16. En l'honneur de qui le Foyer Wales Home de Richmond a-t-il été nommé?

- a) Le fils aîné du roi d'Angleterre
- b) Un marchand de Richmond
- c) St. David of Wales
- d) Un évêque protestant

17. Quel fut le premier ministre assumé par Jean Charest?

- a) Condition physique et Sport amateur
- b) Environnement
- c) Industrie, Sciences et Technologie
- d) Jeunesse

18. Quel honneur le poète Alfred DesRochers n'a pas reçu?

- a) Prix David
- b) Prix Duvernay
- c) Prix d'Action intellectuelle
- d) Prix Émile-Nelligan

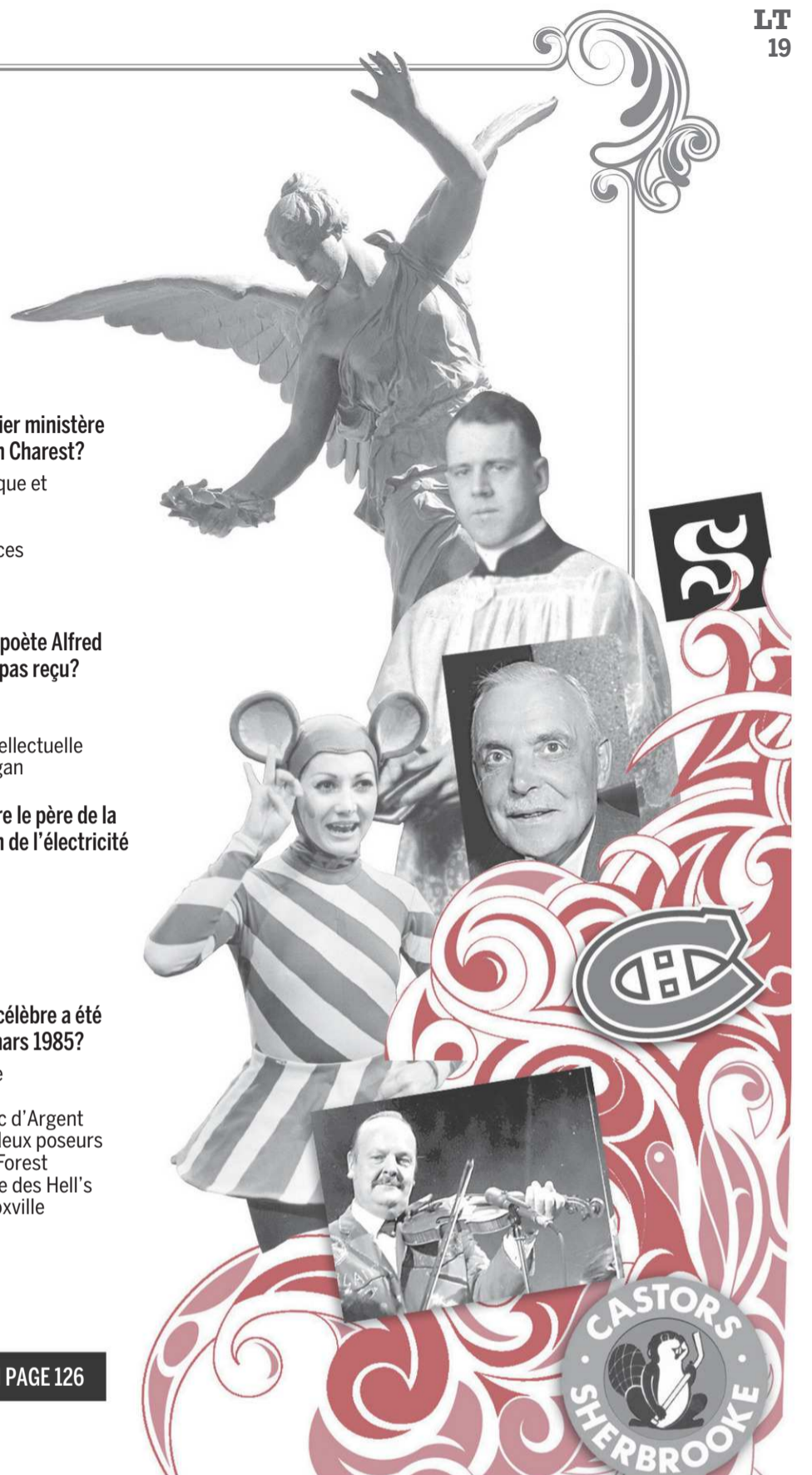
19. Quelle rue honore le père de la municipalisation de l'électricité à Sherbrooke?

- a) Sylvestre
- b) McManamy
- c) Bachand
- d) Farewell

20. Quel fait divers célèbre a été perpétré le 24 mars 1985?

- a) L'enlèvement de Charles Marion
- b) L'accident du lac d'Argent
- c) Fusillade tuant deux poseurs de tapis à Rock Forest
- d) Tuerie au repaire des Hell's Angels de Lennoxville

RÉPONSES EN PAGE 126



Elles répondent aux plus hauts standards de qualité, sont fabriquées chez nous et vendues à prix accessibles puisque sans intermédiaire. Depuis 20 ans, les portes et fenêtres Pro-Fenex sont le choix de nombreux consommateurs et entrepreneurs des Cantons-de-l'Est, du Centre-du-Québec et de la Rive-sud de Montréal.

Seul fabricant de portes d'acier et de fenêtres en PVC à Sherbrooke, Pro-Fenex a bâti sa renommée sur l'excellence : celle des matériaux utilisés, mais aussi des procédés de fabrication, de l'installation et du service conseil.

Exigeant, le personnel de Pro-Fenex l'est d'ailleurs à chaque étape. «C'est ainsi que s'est bâtie l'entreprise fondée par mon père, et encore aujourd'hui, c'est une volonté quotidienne. Rien n'est laissé au hasard», précise Jean-François Bernier, qui assure la relève à la tête de Pro-Fenex avec son frère Simon.

L'achat des portes et fenêtres constituant l'un des plus importants investissements d'une

Des portes et fenêtres sherbrookoises haut de gamme à votre portée



Les deux propriétaires (au centre), Simon Bernier et Jean-François Bernier, entourés de toute leur équipe, plus d'une vingtaine d'employés et 8 installateurs.

maison, il est primordial de choisir avec soin ces éléments essentiels pour qu'ils puissent ajouter une valeur importante. Et avec Pro-Fenex, vous ne vous tromperez pas.

Des modèles pour chaque besoin

Dans sa vaste salle de montre, agrandie et

réaménagée il y a quelques mois, Pro-Fenex présente plusieurs des produits qu'il conçoit et fabrique selon les spécifications de chaque client. «Nos clients ont l'embarras du choix : du portique fermé à la porte fenêtre, en passant par les fenêtres à guillotine, battants, coulissantes et les portes en acier», souligne

Jean-François Bernier. «Ils peuvent même décider de les accompagner de un ou deux panneaux latéraux pleins ou vitrés avec des motifs givrés, éclatés, biseautés, avec sérigraphies, couleurs incrustées ou vitrail», ajoute celui qui compte une production annuelle de 8 000 fenêtres et 2 500 portes.

Bien guidés par des conseillers à l'écoute de leurs besoins, les consommateurs peuvent ainsi dénicher portes et fenêtres convenant à leur maison, leurs goûts... et leur budget. Ils sont aussi assurés d'une installation réalisée dans les règles de l'art.

Réputé pour son expertise dans le domaine - entrepreneurs, architectes et maîtres-d'oeuvre n'hésitent pas à les solliciter pour résoudre des problèmes techniques - Pro-Fenex a prouvé que style, performance et bon prix pouvaient cohabiter avec succès.

4890, boul. Industriel, Sherbrooke
819 566-5454
www.profenex.com



PUBLIREPORTAGE



La Tribune • Édition de collection • Sherbrooke mercredi 17 février 2010

DE LA MAISON BLANCHE AU CHUS – HÔTEL-DIEU

1910 : Le Dr Jean-Émile Noël acquiert la Maison blanche

1917 : Les premiers patients sont reçus

1992 : L'hôpital change de nom pour l'Hôtel-Dieu

2008 : Le CHUS – Hôtel-Dieu ajoute une nouvelle aile à ses installations et est à la fine pointe de la technologie. Plus de 10 000 patients y sont hospitalisés chaque année.

DE CLINIQUE À CENTRE HOSPITALIER UNIVERSITAIRE

1969 : la Clinique de l'Université de Sherbrooke accueille ses premiers malades. Joutant la Faculté de médecine, les étudiants reçoivent sur place l'enseignement clinique tandis que les médecins exercent un triple rôle : enseignant, clinicien et chercheur.

1995 : fusion des hôpitaux de soins de courte durée de Sherbrooke. Le CHUS est désormais formé de l'Hôtel-Dieu et de l'Hôpital Fleurimont.

En 2010, les deux établissements du CHUS ont une vocation régionale et suprarégionale de soins généraux spécialisés et ultraspecialisés. Ils comptent 712 lits, 91 400 visites à l'urgence et 32 000 hospitalisations par année. La mission universitaire est toujours présente.



LE CHUS, SON CENTRE DE RECHERCHE CLINIQUE ET SA FONDATION SOUHAITENT LONGUE VIE À LA TRIBUNE QUI EST AU CŒUR DE NOTRE QUOTIDIEN DEPUIS MAINTENANT 100 ANS!

UN LEADER EN RECHERCHE MÉDICALE

Depuis près de 30 ans, le Centre de recherche clinique Étienne-le Bel du CHUS assure un leadership scientifique et technologique novateur, tant au plan régional, national qu'international.

NOMBRE DE CHERCHEURS

1980 : 22

2010 : 180

NOMBRE D'ÉTUDIANTS

1980 : 26

2010 : 540

FINANCEMENT

1980 : 2,9 M\$

2010 : 34 M\$



✓ Dr André Lussier, premier directeur du Centre, accompagné du chercheur Rinaldo de Médicis au microscope.

✓ Brigitte Guérin, chercheuse, devant le cyclotron qui permet de produire des isotopes médicaux.



△ Jean Besré, patron d'honneur, et Louis Bilodeau, co-animateur, posent avec un jeune patient, Louis Plante, devant les téléphonistes lors du téléthon du 8 novembre 1985.



△ 30^e téléthon de la Fondation du CHUS, le 27 novembre 2009.

30 ANS DE GÉNÉROSITÉ

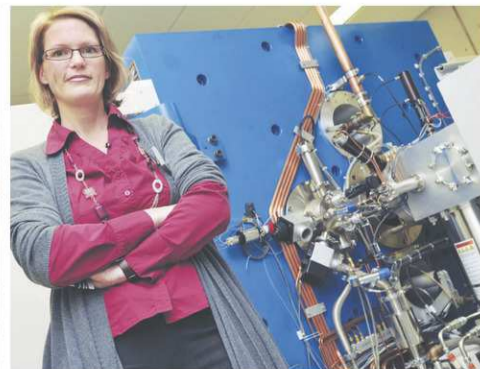
1980 - 1^{er} téléthon : **296 182 \$**

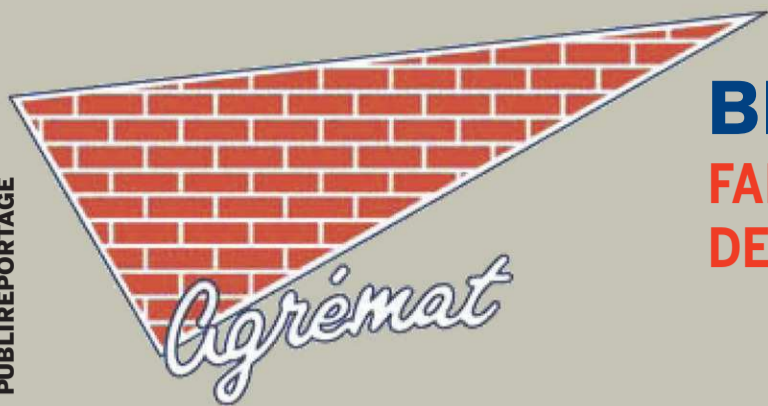
2009 - 30^e téléthon : **3 579 853 \$**



LES ANNÉES FILENT, MAIS VOTRE GÉNÉROSITÉ ENVERS LA FONDATION DU CHUS NE SE DÉMENT PAS.

MERCI!





DIVISION ESTRIE

BRIQUE & PIERRE

FABRICANT ET DISTRIBUTEUR DE PRODUITS DE BÉTON

AGRÉMAT BRIQUE & PIERRE

Donnez du caractère à votre propriété dans le respect de votre budget

Trop dispendieux, la brique, les pierres ou le pavé? «Les gens sont surpris de l'accessibilité de ces matériaux. En fait, nous en offrons de toutes les gammes, pour tous les prix. Ça vaut la peine de demander une soumission», souligne Roger Lessard, qui partage la direction avec son fils Éric de la division estrienne d'Agrémat Brique & Pierre.

Cette entreprise familiale toute québécoise se spécialise depuis 14 ans dans la vente de produits servant au revêtement extérieur et à l'aménagement paysager, proposant une gamme impressionnante de produits dont plusieurs marques exclusives, qu'on pense à Techo-Bloc, Brampton, Pierres décoratives J.R., F. Letendre, Trans-Pavé et Century Stone.

Ouvert à Sherbrooke il y a cinq ans, Agrémat Brique & Pierre vous offre, dans ses vastes installations de la rue King Est, l'embarras du choix! «Difficile de prédire les coups de cœur 2010 des consommateurs, nous avons donc en inventaire plusieurs produits, plusieurs teintes, plusieurs designs. Le pouvoir d'achat d'Agrémat, qui possède d'autres divisions à travers la province et qui fabrique aussi ses propres blocs de ciment, nous permet par ailleurs de profiter de bons prix... qui bénéficient par la suite à nos clients », précise Éric Lessard.

Au service des consommateurs

Bien qu'Agrémat Brique & Pierre puisse répondre adéquatement aux besoins des commerces et industries, c'est une entreprise ouverte au public qui offre un service très personnalisé à toute personne désirant rehausser sa propriété.

La beauté, la texture et l'atmosphère que dégagent les briques, pierres, blocs, agrégats et pavés apportent énormément de caractère à une résidence et rehaussent considérablement sa valeur et son allure.

« Le principal défi, lorsqu'on lance une nouvelle entreprise, c'est de se faire connaître, et c'est ce que *La Tribune* nous a permis de faire. Grâce au rayonnement de *La Tribune*, nous avons pu rejoindre des milliers de consommateurs. En cinq ans, notre chiffre d'affaires a toujours été en croissance, et *La Tribune* a contribué à notre essor.»

- Famille Thibault, Agrémat Brique & Pierre

2910, rue King Est, Sherbrooke

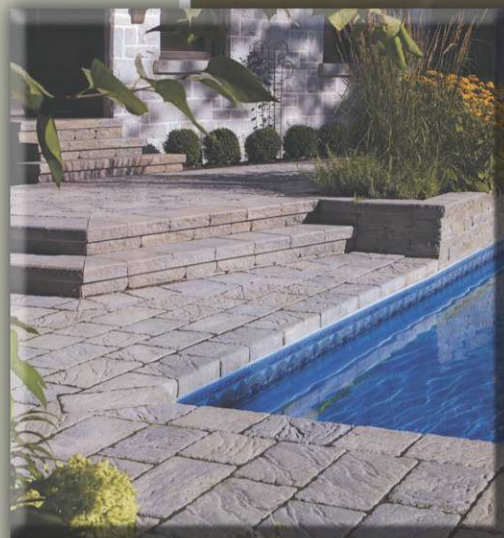
819 565-4444

Roger Lessard cumule une trentaine d'année de métier, et son fils Éric travaille avec lui depuis 13 ans. Les deux hommes connaissent donc parfaitement leur domaine et sauront bien vous diriger dans le choix du revêtement ou de l'aménagement qui correspondra à vos goûts, vos attentes... et votre budget.

«Agrémat Brique & Pierre appartient à une famille, et dans ses divisions, on retrouve aussi des familles à la direction. L'approche est donc très personnelle, pour une ambiance conviviale. Nous sommes d'abord là pour aider les gens, les conseiller, leur expliquer les différents produits. Le service à la clientèle est notre priorité.»

Vous voulez installer vous-même les produits? On se fera un plaisir de bien vous expliquer le procédé; des guides ont d'ailleurs été conçus pour faciliter le travail. «Sinon, on peut vous référer à des installateurs de confiance.»

Avant d'opter pour d'autres solutions, faites donc un tour chez Agrémat Brique & Pierre; vous serez surpris par la diversité des solutions, et surtout leur prix concurrentiels!



Que ce soit pour rafraîchir l'aspect intérieur ou extérieur de votre demeure, créer une ambiance unique ou donner du relief à vos murs, Agrémat Brique & Pierre pourra répondre à votre besoin.



Éric Lessard

Fabien Madore

Roger Lessard

Marie-Pierre Gendron

Entreprise familiale, Agrémat se spécialise dans la vente de produits servant au revêtement extérieur et à l'aménagement paysager. À Sherbrooke, l'entreprise est sous la direction de Roger Lessard et de son fils Éric.

LA GRANDE GUERRE



ANDRÉ LAROCHE

Pour espérer vaincre l'armée du Kaiser, la Grande-Bretagne réalise très vite qu'elle a besoin de soldats supplémentaires, mais également d'immenses stocks militaires.

Les Cantons-de-l'Est offrent à la mère patrie de l'Empire britannique une contribution tant en hommes qu'en matériel. Une semaine à peine après l'invasion de la Belgique et du Luxembourg par l'armée allemande, le 53rd Sherbrooke Regiment et le 54^e Carabiniers de Sherbrooke parquent côte à côte le 11 août 1914 dans un grand défilé militaire au centre-ville de Sherbrooke.

Deux semaines plus tard, au milieu d'une foule de 7000 personnes, 116 soldats des régiments sherbrookoïses partent s'entraîner à Valcartier, en banlieue de Québec. Cette ferveur populaire refroidit cependant très rapidement et, dès le mois de novem-

bre, les recruteurs éprouvent de la difficulté à grossir les rangs de leurs troupes.

Quelques mois plus tard, le gouvernement canadien mobilise l'industrie du pays pour produire de l'équipement militaire. À Sherbrooke, plusieurs manufactures reçoivent d'importants contrats. Les usines marchent jour et nuit à plein régime! Les ouvriers de Jenckes Machine, Rand Drill, McKinnon Steel ou Canadian Brakeshoe fabriquent des obus et des munitions. Les tisserands et couturières de la Paton et de la Walter Blue produisent des uniformes. Ils sont 2000 hommes et femmes affectés à la production militaire.

Ces emplois permettent d'attirer des familles et, du coup, la population sherbrookoïse passe, entre 1915 et 1917, de 19 000 à 23 000 personnes. Forts de cette prospérité, les ouvriers remettent

leurs chevaux et carrioles pour se procurer une automobile. En 1916, les Cantons-de-l'Est possèdent à eux seuls un cinquième du parc automobile du Québec!

La plupart des usines ont délaissé la force des rivières Magog, Saint-François ou Coaticook. Elles utilisent désormais l'électricité pour faire fonctionner leur équipement. Plusieurs villes et villages de la région ont d'ailleurs créé leur propre réseau municipal au cours de la décennie précédente.

Maître de l'énergie de la Magog, Sherbrooke joue à fond la carte de l'électricité à rabais pour attirer de nouvelles industries. Dans sa stratégie de marketing, elle se baptise elle-même la «ville électrique».

Sherbrooke subira cependant la concurrence d'une petite compagnie de... tramway. Achetée en 1910, la Sherbrooke Railway And Power se convertit rapidement à la production et la distribution d'électricité dans la région. Rebaptisée Southern Canada

Power, elle cherche à attirer de nouvelles industries pour leur vendre de l'énergie. Elle deviendra d'ici la nationalisation de l'électricité en 1963 l'une des compagnies majeures d'électricité du Québec.

À la fin de la guerre, les Cantons-de-l'Est sont transformés. Ils ne revendiquent plus le titre de première région minière du Québec, même si l'industrie de l'amiante se trouve en pleine expansion. L'Abitibi leur a damé le pion. Mais la région compte désormais des usines modernes, notamment pour le papier, le textile et la machinerie.

CULTURE

La musique occupe une place importante dans les Cantons-de-l'Est depuis des décennies. Des villages comme Rock Island, Coaticook ou Cookshire possèdent des salles capables de présenter des récitals, des opérettes et des opéras depuis la fin du XIX^e siècle.



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

Les Bénédictins s'installent à Saint-Benoît-du-Lac en 1912. Cette photo représente la première abbaye dans les années 1920.

1910

- Fondation de *La Tribune*
- Arrivée des Rédemptoristes à Sherbrooke
- Ouverture de l'hôpital Saint-Joseph à Thetford Mines

- Fondation des Carabiniers de Sherbrooke qui prendront le nom de Fusiliers en 1933

1911

- Construction du barrage hydroélectrique de Rock Forest

1912

- Les Bénédictins s'installent à Saint-Benoît-du-Lac
- Création de l'Asbestos Corporation of Canada à Thetford Mines

1913

- Ouverture de l'école des gardes-malades laïques de l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul
- Création de la compagnie Southern Canada Power

- Construction de la filature Canadian Connecticut Cotton Mills, future Dominion Textile, rue du Pacifique



École secondaire de Bromptonville
Externat mixte - Pensionnat garçons



Une école pas ordinaire pour jeunes extraordinaires!

BRAVO À LA TRIBUNE POUR SA LONGÉVITÉ!

Informations : 819 846-2738



125, rue du Frère-Théode, Sherbrooke (Québec) J1C 0S3
Téléphone : 819 846-2738
www.esb.bromptonville.qc.ca

306323

Joyeux 100 ans à La Tribune

Un quotidien incontournable à préserver.



Parc historique de la **Poudrière** de Windsor
www.lapoudriere.qc.ca

819-845-5284
342, rue St-Georges, Windsor

EXPOSITIONS - VISITES GUIDÉES - ACTIVITÉS DIVERSES

306322



Un premier orchestre symphonique est fondé en 1910 à Sherbrooke sous la direction du professeur Irwin Sawdon. Il trouve probablement son public auprès d'une petite bourgeoisie, instruite au Collège Mont-Notre-Dame et au Séminaire de Sherbrooke où l'on procure une éducation musicale de grande qualité.

Mais c'est l'adoption en masse du cinéma qui marque cette décennie. La région compte pas moins de 41 salles de cinéma en 1913! Cinq ans plus tard, le cinéma représente 95 % des «amusements» si l'on se fie aux relevés de la «taxe d'amusement».

SPORT

La rivalité est forte entre chaque petite ville industrielle de la région. Chacune possède ses équipes de hockey et de baseball. Les lecteurs de *La Tribune* suivent les résultats avec assiduité dans les pages sportives.

Mais un nouveau sport fait son apparition dans les Cantons-de-l'Est : le ski alpin. Ses adeptes peuvent joindre le Sherbrooke Ski Club, fondé en 1911. Il sera cependant longtemps éclipsé par la raquette.

Tout comme Coaticook l'avait fait en 1903, Sherbrooke municipalise son réseau de production et de distribution d'électricité. Dans la décennie 1910, elle offre son énergie à rabais pour attirer des industries.



FONDS IRÈNE MCMULLEN, SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

La rivalité est forte entre chaque localité des Cantons de l'Est. Elles s'affrontent sur la patinoire de hockey ou le terrain de baseball.



FONDS GILLES COUTURE, SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

LA BATAILLE DE L'ÉPOQUE

L'électricité à bas coût s'avère la meilleure carte de Sherbrooke pour attirer les industries. Mais encore faut-il s'assurer que le réseau municipal puisse produire toute l'énergie nécessaire aux nouvelles usines. La Ville se voit donc rapidement dans l'obligation de construire de nouveaux barrages.

Selon les règles municipales de l'époque, la Ville ne peut contracter le moindre emprunt pour ces chantiers sans tenir un référendum auprès des propriétaires. Elle doit se plier à ces règles à deux reprises, d'abord en 1911 pour la construction de la centrale de Rock Forest, puis en 1917 pour l'achat du barrage de Weedon.

À ces deux occasions, au nom du progrès de la région, *La Tribune* se dit favorable à ces projets. Elle met notamment tout son poids dans le débat passionné de la centrale de Weedon.

D'un côté, des industriels comme Andrew Sangster, gérant de l'Ingersoll-Rand, ou encore Frank McCrea, président de la Brompton Pulp and Paper, militent pour laisser la production d'électricité à l'industrie privée. Ils brandissent le spectre d'une hausse de taxes par l'achat d'un éléphant blanc.

Les échevins canadiens-français, notamment le maire Ernest Sylvestre, vantent au contraire la rentabilité de l'électricité. Les revenus tirés du barrage de Weedon se traduiraient plutôt en baisse de taxes.

La Tribune publie une série d'éditoriaux approuvant le projet. De grandes publicités s'étalent sur



ses pages, destinés à convaincre ses lecteurs ouvriers : «Si vous voulez doubler et tripler nos industries [...], de meilleurs salaires à la classe ouvrière, allez voter pour!»

Le lundi 26 mars 1917, lors d'une assemblée politique sur la conscription au théâtre His Majesty's, le règlement 362 est adopté sous les applaudissements. Lorsque tous les travaux d'aménagement et de modernisation sont complétés en 1921, la Ville de Sherbrooke dispose d'une puissance de 6480 kVA. C'est avec confiance qu'elle peut envisager sa croissance d'après-guerre.

1914
• Ouverture de la ferme expérimentale à Lennoxville

1915
• Grève générale à Thetford Mines
• Début de la carrière du boxeur Léonard Dumoulin, alias Jack Renault, à Montréal

1916
• Création de la compagnie Johns Manville pour exploiter la mine Jeffrey à Asbestos

1917
• Ouverture de l'hôpital Noël, futur Hôtel-Dieu de Sherbrooke
1918
• 1500 personnes meurent de la grippe espagnole dans les Cantons-de-l'Est

1919
• Fondation des Sœurs missionnaires de Notre-Dame-des-Anges à Lennoxville
• Débuts de la filature Julius Kayser

Une évolution au rythme de l'actualité

Bravo pour les 100 ans de La Tribune

306685

5 ans déjà... avec vous! Merci!!!!

CAROLINE NADEAU
Agent immobilier agréé
GHISLAIN CLOUTIER
Agent immobilier affilié
819 821-0000
PRISME
IMMOBILIER
COURTIER IMMOBILIER AGRÉÉ

La Tribune, toujours aussi jeune et dynamique à 100 ans...
comme nous depuis 5 ans!

www.prismeimmobilier.com

8389906

LES ANNÉES FOLLES



ANDRÉ LAROCHE

À la fin de la Première Guerre, les francophones de Sherbrooke ont pris en main la destinée de leur ville. Leur élite s'est non seulement chargée de

leurs intérêts, grâce à la municipalisation bien menée de l'électricité, elle a aussi gagné l'appui de la population ouvrière.

Les anglo-protestants ne bénéfici-



FONDS CLOVIS-ROY, SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

cient désormais que d'une influence réduite à l'hôtel de ville, bien que la petite bourgeoisie francophone de Sherbrooke demeure exclue des cercles d'influence politique ou de la grande finance. Mais forte de son monopole de l'énergie, celle-ci rêve de contrôler une partie de son économie. C'est l'outil nécessaire, croit-elle, pour résister aux diktats des compagnies de plus en plus puissantes au pays.

L'avenir lui donne en partie raison. Une fois l'économie remise sur ses rails après la déprime mondiale d'après-guerre, Sherbrooke connaît une forte expansion à partir de 1925.

En moins de trois ans, sa population passe de 23 500 à 28 000 habitants. Plusieurs manufacturiers, comme les filatures Kayser, Paton et Canadian Silk, se trouvent en pleine croissance. Pour répondre à leurs besoins d'énergie, on augmente la puissance des barrages de Weedon (1926) et de Drummond (1927), en plus de construire le barrage de Westbury (1929). C'est l'apogée du système municipal d'électricité.

Cinquante ans avant la Révolution tranquille, les francophones de Sherbrooke deviennent ainsi maîtres chez eux. La plupart d'entre eux, ouvriers ou cols blancs, possèdent leur maison, même s'il s'agit la plupart du temps de masures. Souvent avec l'aide du clergé catholique, ils créent de grandes institutions scolaires, médicales et artistiques pour les prochaines générations.

En 1926, une foule impressionnante est rassemblée dans la côte de la rue King pour l'inauguration du cenotaphe commémoratif de la Première Guerre mondiale.

Cette prise de pouvoir demeure cependant limitée. Le capital manufacturier parle encore anglais à Sherbrooke. La bourgeoisie francophone demeure souvent la simple direction locale de grandes compagnies américaines ou anglo-canadiennes. Ces notables ne parviennent pas à renouer avec les hautes sphères politiques à Ottawa le contact perdu lors du départ des anglophones de la région pour les nouvelles province de l'Ouest.

Bref, autrefois au centre d'une région aux commandes de ses industries, Sherbrooke devient une simple ville de province, dépourvue du poids politique essentiel à son développement.

Les ouvriers aussi cherchent à prendre en main leur destinée. Dans le ralentissement mondial de l'après-guerre, plusieurs familles n'ont pas d'autre choix que de quitter la région pour trouver de l'emploi ailleurs au Québec ou en Nouvelle-Angleterre.

Par contre, les papetiers et les cheminots demeurent dans la région et cherchent à améliorer leurs conditions de travail. Leurs salaires, plus élevés que la moyenne, les incitent à demeurer au service de leurs compagnies. Enracinés désormais dans des villes prospères comme Bromptonville, Windsor, Richmond ou East Angus, ils tissent une solidarité ouvrière. Ils revendiquent des semaines de travail plus courtes et des mesures de protection.

Les ouvriers de la Brompton Pulp and Paper mènent ainsi une grève de 31 jours en avril 1920. Ils acceptent cependant de retourner au travail sans avoir pu améliorer leur sort.

La même année, en novembre, les mineurs de Thetford Mines connaissent une grève désastreuse. Mais ce n'est que partie remise. L'année suivante, ils chassent le gérant général de l'Asbestos Corporation de la ville. L'un de ses successeurs crie

- 1920**
- Construction du barrage hydroélectrique de Weedon
 - Ouverture du Wales Homes à Richmond

- Fondation du sanctuaire de Beauvoir, consacré au Sacré-Coeur de Jésus

- 1921**
- Constitution du village de Rock Forest

- 1922**
- L'hôpital Noël devient l'Hôtel-Dieu de Sherbrooke

- À la suite d'une violente explosion, l'usine de poudre noire de Windsor ferme ses portes

La Ville d'East Angus, la banlieue en pleine nature!

Si le flot de la rivière St-François lie notre ville à celle de Sherbrooke, il y a aussi **La Tribune** qui afflue dans notre communauté telle une source intarissable d'actualité.

Votre siècle d'histoire fait aussi partie de notre histoire. Merci de nous servir au quotidien!



East Angus
Ma ville, ma vie

306607

La Tribune

100 ans,
et toujours NOUVELLE!



20 ans,
et toujours plus belle.

www.ideacom.ca

306686



au bolchévisme! Trois ans plus tard, les travailleurs expulsent un autre gérant impopulaire. Le président a beau ordonner son retour, escorté par 40 policiers, une foule de 3000 personnes à la gare l'empêche de descendre du train.

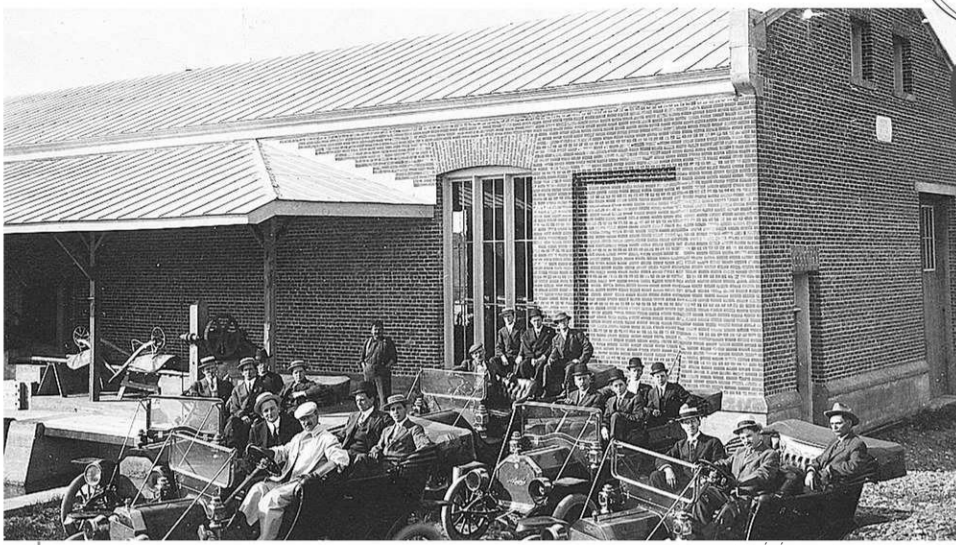
CULTURE

Le journaliste Alfred DesRochers crée autour de lui, surtout dans la salle de rédaction de *La Tribune*, un mouvement littéraire très fort à partir de 1925. Il organise chez lui des soirées littéraires et il entretient une correspondance soutenue avec de nombreux poètes, romanciers, critiques et éditeurs. Inspirés, les journalistes Jovette-Alice Bernier, Eva Sénécal, Louis et Marthe O'Neil, François Gaudet, Edouard Hains et Louis-Philippe Robidoux forment avec DesRochers un groupe nommé les Écrivains de l'Est.

SPORT

Un campagnard de Notre-Dame-des-Bois parvient au cours des années 1920 à se hisser parmi les hauts rangs de la boxe professionnelle. Léonard Dumoulin, alias Jack Renault, avait livré ses premiers combats à Montréal en 1915. Porté par ses rêves et la force de ses poings, il réussit ce qu'aucun autre boxeur québécois n'avait fait avant lui : devenir un des principaux aspirants à la couronne mondiale des poids lourds, le titre sportif individuel le plus prestigieux d'Amérique.

Présentation de moutons devant les hangars du terrain de l'Exposition agricole de Sherbrooke de 1923.



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

Des étudiants et des professeurs du Séminaire de Sherbrooke se rendent visiter la centrale Drummond. Cette station de pompage devient une centrale électrique en 1927 quand on lui installe un groupe turbine-alternateur d'une capacité de 725 kW.



FONDS DESMOND MCKEON SR, LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

LA BATAILLE DE L'ÉPOQUE

Une quinzaine d'années après l'arrivée de la Ford T, la sécurité routière fait les manchettes de *La Tribune*. Les accidents mortels se multiplient à Sherbrooke et dans la région.

Au printemps 1924, *La Tribune* monte au créneau. À répétition, elle exige que la municipalité place des agents de circulation aux carrefours jugés dangereux, notamment juste à côté de son édifice de la rue Dufferin.

Il faut admettre qu'il est difficile de voir arriver les voitures, à moteur ou à cheval, ainsi que les piétons au coin des rues Frontenac et Marquette. Par contre, l'indiscipline des conducteurs est aussi pointée du doigt.

«Nous demanderons à répétition qu'un agent de circulation soit en fonction à cet endroit tant que la Ville n'aura pas accédé à notre demande», insiste-t-on en éditorial.

En entrevue, le président de *Sherbrooke Auto Club* affirme que son organisme s'assure que tous ses membres conduisent avec civilité, sans excès de vitesse. Il fait aussi la promotion d'une grande prudence au volant après avoir bu de l'alcool.

Enfin, la Ville annonce à la fin mai une innovation «qui est appelée à rendre de réels services aux conducteurs de véhicules et qui ne pourra qu'avoir le bon résultat d'éviter une foule d'accidents».

Il s'agit de feux clignotants, placés sur un poteau et une base de béton au centre de sept intersections. Au sommet trônent les indications *À votre droite* et *To your right* pour obliger les automobilistes à suivre les voies désignées.

Cette nouvelle signalisation a été financée par le fabricant des cigarettes Rex. Les poteaux portent des panneaux publicitaires dans les quatre directions.



1927

- Agrandissement de l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul

1929

- Mise en opération du barrage hydroélectrique de Westbury
- Ouverture du théâtre Granada

- Canada Paper à Windsor passe sous le contrôle de la Howard Smith Paper Mills



Coopérative de développement régional de l'Estrie

Pour une société prospère... l'Estrie coopère

Félicitations à toute l'équipe de La Tribune

Toujours au coeur de l'actualité

Maison de la coopération
550, rue Dufferin
Sherbrooke Qc
819 566-0234
www.cdrestrie.com

306551



165, rue Moore
Sherbrooke
Tél. : 819 566-8595
Courriel : info@csisher.com
Site : www.csisher.com



Félicitations à La Tribune pour ses 100 ans d'histoire!

Le CSI désire souligner la contribution exceptionnelle de La Tribune dans l'expression locale d'enjeux liés à la solidarité internationale.

- Appui financier à des projets outre-mer
- Stages de solidarité à chaque année
- Activités de sensibilisation aux enjeux internationaux
- Promotion et vente de produits équitables

306570

LA GRANDE DÉPRESSION



ANDRÉ LAROCHE

Une seule journée d'octobre 1929 change le cours de l'histoire : en quelques heures, l'économie canadienne est dévaluée de cinq milliards (!) de dollars. Du jour au lendemain, bien des compagnies se retrouvent ruinées. Mais pas elles seulement : beaucoup de simples gens perdent leurs épargnes et, du coup, leur pouvoir d'achat.

«Les dactylos jouaient tout leur salaire en bourse avant le krach et achetaient chaque semaine une nouvelle paire de bas de soie, mais plus maintenant», déclare le gérant de la Kayser pour expliquer pourquoi la filature sherbrookoise a dû licencier la moitié de ses mille employés pendant l'hiver 1930.

Des milliers d'ouvriers perdent leur emploi. L'usine de papier d'East Angus ferme sa production quelques semaines après le krach. L'Ingersoll-Rand coupe ses quarts de travail... La vie tourne au ralenti.

Les Cantons-de-l'Est n'ont cepen-

dant pas autant souffert que le reste du pays de la Grande Dépression. En fait, même avec 16 % de chômage en 1934 à Sherbrooke, ils sont la région du Québec la plus épargnée. Le taux atteint 65 % à Chicoutimi à cette époque.

Pourquoi la région s'en tire bien? Grâce au protectionnisme adopté rapidement par le premier ministre canadien Mackenzie King, l'industrie régionale du textile est mise à l'abri. En 1932, les usines de Sherbrooke marchent même jour et nuit! La Dominion Textile installe 200 nouveaux métiers à sa filiale de la Sherbrooke Cotton.

La Kayser, elle, renoue avec le plein emploi en 1936. Elle produit 9000 douzaines de paires de bas de soie par semaine, le double de sa production de 1926. Ses effectifs grimpent même à 1300 travailleurs en 1938.

Cet élan n'empêche pas la pauvreté de faire des ravages. Les patrons en ont profité pour réembaucher à

salaire réduit leur personnel mis à pied. La paie moyenne à Sherbrooke, déjà peu élevée avant la crise, a reculé de 20 % entre le krach et 1933!

La colère ouvrière couve. Inutile d'aller chercher du travail dans d'autres régions, il n'y en a pas plus ailleurs. Désormais ancrés dans leurs villes et villages, les hommes et les femmes se regroupent en ligues, comités de solidarité ou syndicats pour améliorer leur sort. Ils trouvent un allié à la cathédrale Saint-Michel.

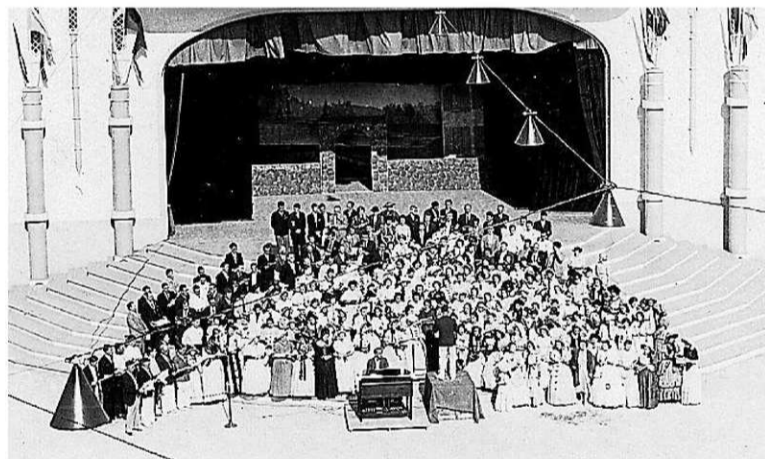
L'Église catholique québécoise appuie les mouvements ouvriers pour lutter contre le capitalisme inhumain, mais aussi contre le communisme athée. Plusieurs religieux, comme les abbés Pierre Gravel et Joseph Campagna, sont des activistes notoires à Thetford. À Asbestos, l'abbé Alfred Aubert devient l'âme dirigeante du syndicat des travailleurs de l'amiante.

L'évêque de Sherbrooke, M^{gr} Alphonse-Osias Gagnon, assigne au tribun ecclésiastique Ira Bourassa la mission de soutenir la création de syndicats catholiques.

L'abbé Bourassa s'acquitte de sa tâche avec zèle. Il crée la Fondation ouvrière de Sherbrooke. Il enquête sur les conditions des chantiers forestiers où la Ville de Sherbrooke veut envoyer des ouvriers en chômage. Il patronne des candidatures d'ouvriers aux élections municipales. Il organise à la fête du Travail de 1933 un défilé de deux cents hommes en chemises brunes à travers Sherbrooke, le bras tendu pour le salut fasciste!

Le chômage et la misère de l'ouvrier deviennent un sujet de préoccupation civique. *La Tribune*, toujours dirigée par le libéral Jacob Nicol, défend la pensée sociale de l'Église plutôt que la pensée conservatrice du patronat.

La fermeture d'une filature par Dominion Textile en 1936 provoque l'ire du gouvernement libéral. Si bien qu'il instaure une commission d'enquête sur l'industrie textile. Lors des audiences à Sherbrooke, des ouvriers et ouvrières de la Dominion Textile, de la Kayser et d'autres manufactures dénoncent des



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

Plus de 3000 chanteurs, danseurs et figurants participent à un pageant historique (spectacle à grand déploiement) lors du «faux» centenaire de Sherbrooke, en 1937.

1930

- Bénédiction, le 17 août, du nouvel hôpital Saint-Joseph à Thetford Mines
- Les Petites Sœurs de la Sainte-Famille emménagent

dans leur nouveau couvent à Sherbrooke.

1931

- Première troupe scout catholique à Sherbrooke, fondée dans la paroisse

Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours

- Le bureau de poste de Glen-Iver prend le nom de Saint-Élie-d'Orford.
- Antonio Poliquin est pendu

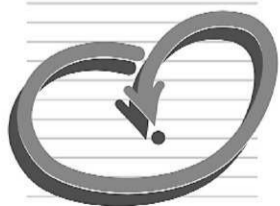
le 20 février à la prison de Sherbrooke pour le meurtre de son épouse.

- Albert Vincent, 28 ans, est pendu le 15 mai à la prison de Sherbrooke pour le

meurtre d'Edmond Trudeau.

1932

- Albert Saint-Pierre, 31 ans, est pendu le 6 mai à la prison de Sherbrooke pour le meurtre de René Malloy.



CENTRE D'ASSISTANCE ET D'ACCOMPAGNEMENT aux plaintes

ESTRIE

POUR PLUS D'INFORMATION, CONTACTEZ-NOUS
819 823-2047,
1 877 767-2227
www.caapestrie.qc.ca

Au service de la communauté

Merci de donner une voix et une visibilité aux organismes et aux citoyens de la région.

La Tribune, depuis 100 ans pour et avec les gens d'ici!

306684



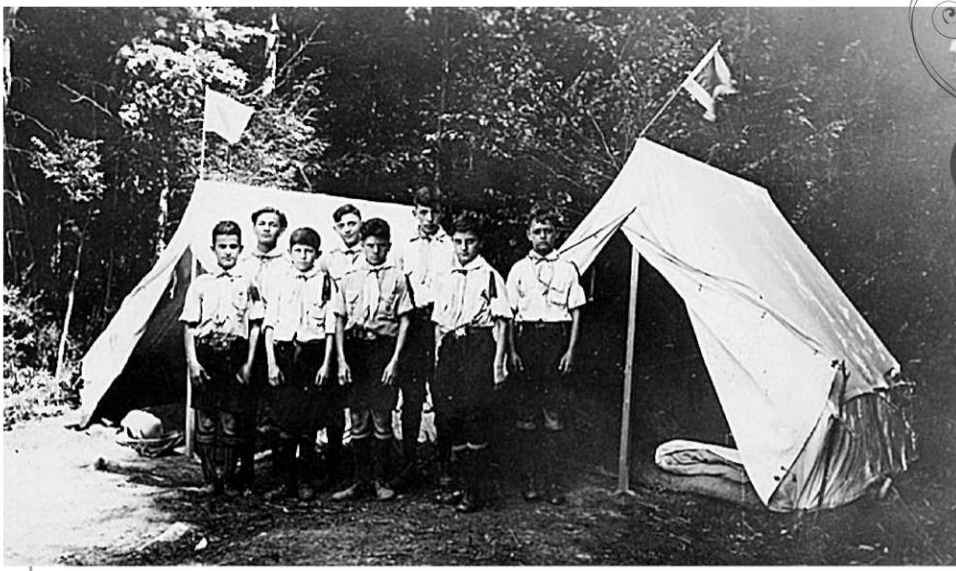
Windsor au début du siècle : rue Principale



conditions déplorables : pas de salaire pendant plusieurs mois à de très jeunes employés sous prétexte qu'il s'agit d'«apprentis»! La rémunération de pères de famille pouvait être aussi basse que huit cents de heure (4,40 \$ pour une semaine de 55 heures).

Informés, organisés et soutenus par les aumôniers syndicaux, les travailleurs multiplient les arrêts de travail, parfois violents. En 1935 à Asbestos, les travailleurs de la Johns Manville forcent la démission du maire de la ville qu'ils soupçonnent de sympathie patronale. Deux ans plus tard, à la fin d'une grève, des mineurs enlèvent en pleine nuit le gérant de la compagnie pour le conduire à l'hôtel de ville en le frappant, en l'insultant et en le volant avant de lui intimer l'ordre de quitter la ville.

La même année, les quartiers ouest de Sherbrooke sont secoués par plusieurs conflits de travail à la Dominion Textile. Pourtant, à quelques coins de rue, dans le centre-



DISTRICT DE L'ESTRIE, ALBUM D'ALBERT POULIN

La patrouille Laval de la première troupe scout du diocèse de Sherbrooke fait une sortie en plein air, en 1935.

ville et le quartier Est, on célèbre le «centenaire» de Sherbrooke.

CULTURE

Un violoneux de 17 ans, originaire de Martinville, profite de l'ouverture de la station radiophonique CHLT (les deux dernières lettres signifient *La Tribune*) pour faire ses débuts derrière le micro. Ce sera la première d'une série de 3000 émissions d'Adalbert Richard, surnommé Ti-Blanc, avant qu'il ne fasse son apparition à CHLT-TV dès 1956. La puissance des antennes sherbrookoises le fera rayonner

dans tout le sud de la province et le nord-est des États-Unis. Il se produit dans les clubs et les festivals. Il contribuera aussi aux bandes sonores de plusieurs films québécois dont *L'apparition* et *Quelques arpents de neige*.

SPORT

Sherbrooke fait son entrée dans les ligues sportives. La construction d'un aréna tout neuf en 1929 et d'un nouveau stade de baseball en 1938 au parc Victoria permet aux athlètes des Cantons-de-l'Est de jouer dans des ligues de fort calibre.



FONDS GÉRARD AURAY, LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

Deux animateurs de CHLT, J-C Fournier et Roland Bayeur, attirent les curieux lors d'une émission produite à l'extérieur des studios en 1937. Le technicien est J.C. Charlebois.

LA BATAILLE DE L'ÉPOQUE

Même favorisés par le protectionnisme, les Cantons-de-l'Est sont aux prises avec un grave problème de chômage à la suite du krach de 1929. Sans filet social, des familles se trouvent complètement démunies.

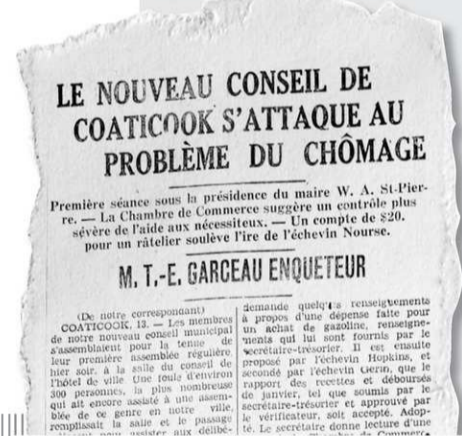
Des municipalités organisent des soupes populaires, appelées «cuisines municipales», pour venir à leur rescousse. Mais les coûts de cette mesure suscitent plusieurs chauds débats dans les hôtels de ville. Bien des édiles considèrent en effet que des chômeurs abusent de la générosité des payeurs de taxes.

Dans sa vision d'action catholique, l'évêché de Sherbrooke se porte à la défense des travailleurs en soutenant la Fédération des ouvriers de Sherbrooke (FOC), proche de la Confédération des syndicats catholiques du Canada. *La Tribune* publie de longs textes sur les actions du tribun ecclésiastique Ira Bourassa, grand pourfendeur de la bourgeoisie sherbrookoise.

En hiver 1934, au lieu de financer la cuisine municipale, la Ville de Sherbrooke décide de faire travailler les chômeurs. Après accord avec la FOC, elle verse un salaire quotidien de 15 sous pour chaque personne à charge du chômeur.

À Coaticook, la Chambre de commerce suggère un contrôle plus sévère de l'aide aux nécessiteux. La commission locale des pauvres se penche, par exemple, sur une allocation de deux dollars par semaine à une «certaine personne». Le remboursement d'un râtelier (dentier) soulève aussi l'ire du conseiller Nourse. Selon lui, «il est déjà suffisant de fournir de la nourriture aux sans-travail sans être tenu de leur fabriquer des râteliers pour leur permettre de la manger».

Les gouvernements lancent de grands travaux d'infrastructure pour stimuler l'emploi. Mais en éditorial, *La Tribune* propose plutôt une véritable politique de colonisation «assez large pour permettre à nos gens qui le demandent de pouvoir produire de quoi manger, se vêtir, s'abriter, se chauffer».



- 1936**
- Élection de l'unioniste John Samuel Bourque dans le comté provincial de Sherbrooke

- 1937**
- Constitution de la municipalité d'Ascot-Nord, rebaptisée Fleurimont en 1972
- Mise au point du B7 par Joseph-Armand Bombardier

- Mise en ondes de la station radiophonique CHLT
- 1938**
- Ouverture de l'hôpital La Providence à Magog
- Création du parc du

Mont-Orford grâce à des terres acquises par 27 municipalités, puis cédées au gouvernement du Québec

- 1939**
- Établissement de la compagnie Carnation à Sherbrooke

ASPIR • MAX

Parmi les meilleurs au pays
a joint le Club 20 de Beam Canada

23 ANNÉES D'EXPÉRIENCE
EN ASPIRATEURS CENTRAUX BEAM

Joyeux 100^{ème} à toute l'équipe de La Tribune!

RBQ : 8282-5910-19

4266, boulevard bourque, Sherbrooke
819 564-1084

306192

Le Centre culturel de l'Université de Sherbrooke **salue** les 100 ans de La Tribune, **partenaire essentiel au rayonnement de notre culture!**

Centre culturel UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

306648

LA SECONDE GUERRE



ANDRÉ LAROCHE

La défaite rapide de l'armée française face à Hitler au printemps 1940 secoue la Grande-Bretagne et ses alliés : il devient évident qu'un effort total est inévitable pour repousser les ambitions des nazis.

Le Canada avait déclaré la guerre à l'Allemagne en septembre 1939, dix jours après que l'armée germanique eut envahi la Pologne. Le premier ministre Mackenzie King n'était pas emballé par l'idée d'envoyer des troupes outre-mer. Mais la déroute française change la donne.

Les réservistes sherbrookoïses n'hésitent pas. Leurs deux régiments, le francophone (les Fusiliers de Sherbrooke) et l'anglophone (The Sherbrooke Regiment), s'unissent pour former The Sherbrooke Fusilier Regiment, qui devient par le fait même le premier régiment bilingue du Canada.

Mais cet empressement n'est pas général au sein de la population, au contraire. Partout en province, c'est la course au mariage, car tous les hommes mariés après le 14 juillet 1940 seront considérés comme célibataires en vertu de la loi de mobilisation. Pas moins de 125 mariages sont célébrés en une fin de semaine dans les huit églises catholiques de Sherbrooke. À Thetford Mines, ce sont 90 nouveaux couples qui s'unissent en une seule journée!

Les magasins manquent bien vite d'alliances, de robes et de couronnes!

Le nouveau régiment sherbrookoïse, lui, demande à l'état-major canadien de rejoindre l'armée active. Mobilisé le 27 juillet 1940, il est le seul détachement de l'armée canadienne autorisé à être mis sur pied. À l'origine régiment d'infanterie, le corps sherbrookoïse est

converti en unité blindée en 1942 après avoir été affecté à une base de Terre-Neuve pour surveiller les côtes canadiennes.

Pendant ce temps, dans les Cantons-de-l'Est comme ailleurs au pays, les industries profitent des trois milliards de dollars consacrés en cinq ans par Ottawa à la fabrication militaire. Elles se sortiront ainsi de la crise de la décennie précédente.

Le chômage disparaît bien vite. Les usines de l'acier et de mécanique (Ingersoll-Rand, Canadien Pacifique, Superheater) fabriquent des moteurs, des obus et du matériel de chemin de fer. Les filatures (Paton, Dominion Textile, Rubin) tournent à plein rendement pour la confection d'uniformes.

La main-d'œuvre se fait si rare qu'Ottawa interdit l'embauche de travailleurs déjà employés par les fabriques de munitions!

À Valcourt, l'inventeur Joseph-Armand Bombardier se voit confier par le ministère des Munitions et des Approvisionnements le mandat de mettre au point un prototype d'autoneige militaire pour le transport des troupes dans les

zones enneigées, notamment en Norvège.

En quelques semaines, à partir de sa nouvelle autoneige B12, Bombardier crée le prototype B1. Ravies, les Forces canadiennes passent rapidement une commande de 130 véhicules, livrables dans un délai de quatre mois. Les véhicules sont produits à Montréal, mais l'inventeur fait fabriquer ses pièces par ses employés de Valcourt.

L'homme d'affaires propose ensuite le prototype blindé Kaki, qui permet la création des trois véhicules blindés de la série Mark. Plus de 1900 véhicules chenillés destinés à des fins militaires sont produits, d'après des concepts de Joseph-Armand Bombardier, entre 1942 et 1946.

Dans l'est de Sherbrooke, on établit en automne 1940 un camp d'internement dans les anciens ateliers de la compagnie de chemin de fer Québec Central, sur les terrains aujourd'hui occupés par le centre de détention Talbot.

On y enferme d'abord des réfugiés juifs britanniques, dont on craint la complicité avec l'ennemi.



MUSÉE J. ARMAND BOMBARDIER

C'est au milieu de ses employés, dans son atelier de Valcourt, que l'inventeur Joseph-Armand Bombardier a travaillé au développement de son entreprise.

1940

- Construction du Grand Séminaire de Sherbrooke
- Fondation de l'Orchestre symphonique de Sherbrooke

1941

- Sherbrooke compte 36 000 habitants.
- Arrivée en politique de Louis-S. Saint-Laurent, de Compton, aussitôt nommé

ministre de la Justice par Mackenzie King

- Première coopérative d'habitation du Québec fondée à Asbestos

1942

- Constitution de l'Auto-Neige Bombardier à Valcourt
- Fondation de l'orphelinat Saint-Joseph de Waterville, devenu le camp Val-Estrie en 1990

1943

- Agrandissement de l'Hôtel-Dieu de Sherbrooke
- Inauguration du chalet de ski du mont Orford

vous présente la 28^e édition du

La Capitale assurances générales

Grand Prix ski-doo® de Valcourt

19-20-21 FÉVRIER 2010

snocross • ovale • motos • vtt

GRANDPRIXVALCOURT.COM • 1 866-532-7543

Merci à La Tribune pour sa qualité d'information depuis 100 ans!

Comité exécutif :

Paul Proulx, Président

Jacques St-Pierre, Vice-président

Nicole Bergeron, Secrétaire-trésorière

Clément Nault, Administrateur

Bertrand Racine, Administrateur

Autres administrateurs du Comité de Promotion industrielle de Brompton : Michel Lamontagne, Stéphane Reynolds, Philippe Bergeron, Pierre Dagenais

58, rue Alfred-Paradis, Sherbrooke, Qc J1C 0G3
819 846-2757
819 349-3793
nancy.rouleau6@sympatico.ca

CPIB



Ils sont relâchés peu à peu pour être remplacés par des marins civils allemands. On les vêt d'un costume avec un grand cercle dans le dos pour les reconnaître en cas d'évasion.

Le 6 juin 1944, les blindés du régiment sherbrookoïse débarquent en Normandie à Bernières-sur-Mer (plage Juno). Ils livrent la première bataille de chars d'assaut sur le sol français, avec la mission de prendre le contrôle de l'aérodrome de Caen. Face à la 12^e Panzer Division de SS, le régiment détruit 33 chars. Du coup, il empêche une contre-attaque qui aurait pu rejeter les troupes alliées à la mer.

L'unité sherbrookoïse poursuit son avancée durant les mois suivants, si bien qu'elle se prépare à attaquer Aurich, en Basse-Saxe, lorsque l'Allemagne capitule le 8 mai 1945.

L'unité est démobilisée à son retour à Sherbrooke, le 26 janvier 1946. Elle ramène un de ses chars Sherman, surnommé le Bomb Tank, le seul de l'armée canadienne à avoir combattu du débarquement jusqu'à la fin de la guerre. Il est stationné au Champ-de-Mars pour rappeler les 128 morts et les 262 blessés du régiment.

CULTURE

Le 21 janvier 1940 à 13 h 30, réunis au Séminaire Saint-Charles-Borromée, une trentaine de musiciens amateurs amorcent la première répétition officielle de l'Orchestre symphonique de Sherbrooke en vue du concert d'avril.

L'idée vient d'un enseignant du Séminaire, Horace Boux, arrivé de Winnipeg où il jouait dans un orchestre symphonique. Il rallie rapidement à son projet quelques supérieurs du séminaire et des musiciens de Sherbrooke. Il convainc le jeune pianiste Sylvio Lacharité de prendre la baguette.



BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA

Postés en Europe pendant la Deuxième Guerre mondiale, des soldats du Sherbrooke Fusiliers Regiment discutent autour du tank Sherman, aujourd'hui stationné au Champ-de-Mars à Sherbrooke.

Dès les premières saisons, l'OSS embauche des solistes prestigieux. Quelques jours avant Noël 1945, les mélomanes sherbrookoïses ont notamment la chance de voir Witold Malcuzynski interpréter le *Concerto no 3* de Rachmaninov, une œuvre jamais jouée au Québec à l'époque. Quelle audace pour les 57 musiciens amateurs de Sherbrooke!

SPORT

Au printemps 1946, le Canadien de Montréal remporte la sixième coupe Stanley de son histoire. Parmi l'alignement, aux côtés des Richard, Lach et Blake, se trouve l'ailier gauche sherbrookoïse Gérard Plamondon. Il lui faut cependant attendre deux autres saisons, en 1947-1948, avant de prendre une place permanente dans l'équipe.

Cette saison-là, il est rejoint par un autre ailier sherbrookoïse. Le fougueux Norm Dussault se hisse rapidement parmi les meilleurs marqueurs de l'équipe. Son style électrisant soulève les foules au Forum.

Un troisième Sherbrookoïse, Gilles Dubé, porte le chandail tricolore lors de cette décennie. Il dispute 12 matchs en 1949-1950 avant d'être

«loué» aux Saints de Sherbrooke. Il remporte la coupe Stanley avec les Red Wings de Detroit en 1954.

LA BATAILLE DE L'ÉPOQUE

En 1942, l'Allemagne étend son emprise sur toute l'Europe et l'Afrique du Nord. Staline demande depuis plusieurs mois l'ouverture d'un front ouest. Il a stoppé la marche d'Hitler devant Moscou, mais la pression demeure énorme sur l'Armée rouge.

Au Canada, le premier ministre Mackenzie King s'était engagé à ne pas rendre la conscription obligatoire. Mais cette année-là, il organise un référendum pancanadien pour se désengager de cette promesse.

Durant tout le mois d'avril, les camps du Oui et du Non publient de grandes pages de publicité dans *La Tribune*. Cependant, même si le journal ne prend pas position de manière officielle, il est facile de percevoir l'allégeance libérale de son propriétaire.

En effet, les discours des ténors libéraux québécois font les manchettes à répétition au fil des jours, alors que les allocutions de leurs opposants sont reléguées en bas de page ou carrément passées sous silence.

Les éditoriaux insistent sur la justesse et la pertinence des arguments présentés par le camp du Oui.

De plus, *La Tribune* publie régulièrement des photos du régiment de Sherbrooke à l'entraînement à Collinsville (aujourd'hui le quartier du Triolet), dé-

ménagé ce mois-là sur les terrains et dans les bâtiments de l'Exposition agricole. Elle publie les listes des officiers, sous-officiers et soldats enrôlés depuis les débuts de la guerre. Elle en rajoute en tenant en haleine ses lecteurs sur l'identité du prochain commandant du régiment.

Le jour du plébiscite, *La Tribune* se garde de suggérer un vote en faveur du service militaire obligatoire. En éditorial, elle se permet simplement d'insister sur les rumeurs d'invasion européenne. Elle se dit assurée que «les Alliés attendront le moment opportun pour rencontrer l'ennemi commun».

Le 27 avril, Mackenzie King obtient carte blanche malgré l'opposition de sept Québécois sur dix.



FONDS RADIO-QUÉBEC, SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

Dès l'automne 1940, des prisonniers sont internés dans le camp Newington, aménagé dans les anciens ateliers de la compagnie de chemin de fer Québec Central à Sherbrooke.

- La municipalité de Petit-Lac-Magog adopte le nom de Deauville.
- Fondation du Collège Sacré-Cœur à Sherbrooke

- **1946**
- Mise en ondes de la station radiophonique CKTS
- **1948**
- Nomination de Louis-S. Saint-Laurent comme premier ministre du Canada

- Ouverture de l'hôpital d'Asbestos
- Fondation du Collège Mont-Sainte-Anne de Rock Forest

- **1949**
- Importante inondation à Bromptonville causée par le bris du barrage
- Léopold Drolet fonde la fabrique de bâtons de hockey Sherwood Woodcraft.

- Grève des travailleurs de l'amiante à Asbestos et à Thetford Mines

FÉLICITATIONS ET MERCI POUR CES 100 ANS DE PRÉSENCE ET DE COUVERTURE RÉGIONALE !

LE CHEF DE FILE DU RÉUSINAGE DE PRESSE D'IMPRIMERIE EN AMÉRIQUE DU NORD

Établi à Sherbrooke depuis bientôt 18 ans, **Litho Service** est reconnu comme chef de file dans la modernisation des presses d'imprimerie en Amérique du Nord.

Pour assurer notre croissance, nous misons sur la compétence et le dynamisme de notre personnel qui se voit relever des défis tous les jours dans un environnement créatif et stimulant.



135, rue Oliva-Turgeon Sherbrooke (819) 846-6863

306324

Déjà 15 ans! Ça se fête en grand!

École et boutique de danse **baladi** de l'Estrie

Consultez notre site www.baladiestrie.com pour connaître nos activités du 15^e anniversaire.

Production à ne pas manquer! **O'Ra**

Un spectacle de danse qui sera présenté au Centre culturel le 11 septembre 2010
40 artistes sur scène avec, comme danseur invité, la superstar égyptienne Mohamed El Hosseny.

FÉLICITATIONS à toute l'équipe de La Tribune pour ses **100 ans!**
Vous faites partie de notre réussite.

Pour information : Lise Lambert 819-566-6297

306410

LES GERMES D'UNE MÉTROPOLE



ANDRÉ LAROCHE

«**S**herbrooke aura son université.» Cette manchette surprend toute la province. Rien n'avait filtré des réunions, tractations et discussions secrètes que tenaient à Québec et à Rome depuis des mois une poignée de personnalités influentes de Sherbrooke.

L'idée de fonder une université catholique dans les Cantons-de-l'Est avait germé une douzaine d'année plus tôt dans l'esprit d'un ambitieux évêque de Sherbrooke, M^{gr} Philippe Desranleau. Tout au long de son règne, cet homme d'action sociale avait inlassablement œuvré à accroître l'importance de sa ville. Il avait notamment réussi à élever Sherbrooke au rang d'archidiocèse avant de mourir des suites d'un accident de voiture en 1952.

Dès son accession, onze ans auparavant, il avait tâté la possibilité d'acheter l'Université Bishop's, alors en difficulté financière. Il avait

fait une nouvelle tentative, à la fin des années 1940, en songeant acquérir



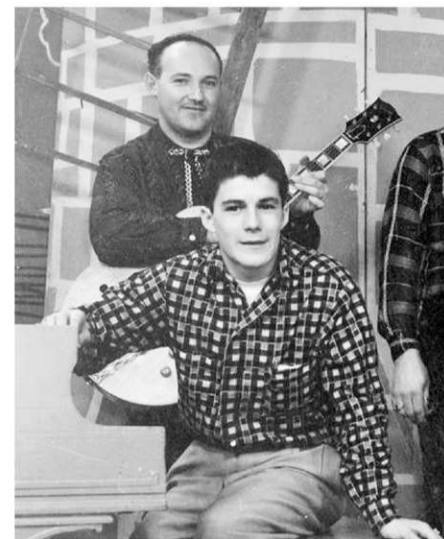
Trois violonistes s'exécutent au nouveau camp des Jeunesses musicales du Canada, à Orford, en 1956.

le Bishop's College School (appelé collège Ross à l'époque). Mais ses efforts étaient demeurés vains.

C'est son successeur, M^{gr} Georges Cabana, qui réalise son rêve avec l'aide de l'élite laïque sherbrookoise, l'avocat Albert Leblanc en tête. Il tire profit d'un contact privilégié au Vatican pour élever la charte du Séminaire de Sherbrooke au rang d'université. Il bénéficie aussi de la complicité du ministre sherbrookoise Johnny Bourque, bras droit de Maurice Duplessis, pour tirer les ficelles à Québec.

Sherbrooke devient alors le troisième pôle universitaire de la province.

La nouvelle université répond aux aspirations de l'élite francophone montante de l'«Estrie» - un nouveau nom proposé en 1946 par M^{gr} Maurice O'Bready. La région n'a toujours pas accès à des capitaux financiers pour développer ses propres industries. Cependant, ses leaders s'imposent de plus en plus dans la culture, les hôpitaux, les écoles et les bureaux professionnels de la région.



ARCHIVES, CHLT-TV

L'émission de Ti-Blanc Richard à CHLT-TV.

C'est donc par ses institutions que Sherbrooke cherche à s'imposer comme un pôle urbain d'importance, malgré la perte de vitesse de ses industries du textile, du caoutchouc et du métal. Pour y parvenir, elle a besoin ainsi de former ses propres notaires, avocats, comptables, ingénieurs et même médecins.

Jusqu'à présent, sa jeunesse est contrainte à s'exiler à Montréal ou Québec - ou pire aux yeux des catholiques : aller étudier à Bishop's - pour compléter des études universitaires désormais incontournables pour accéder aux professions libérales.

Pour offrir une alternative aux catholiques, les frères du Sacré-Cœur, à l'initiative du frère Théode, avaient créé en 1945 une 13^e année scientifique (illégal) à l'École primaire supérieure de Sherbrooke (actuel centre d'éducation Saint-Michel). Mais moins d'une dizaine de candidats avaient réussi leur examen d'admission à Laval, aux HEC ou à la Polytechnique en quatre ans!

Une université est donc devenue

1950
• Achat du moulin à papier de la compagnie Brompton Falls Pulp and Paper par la compagnie Kruger

1951
• Accession du diocèse de Sherbrooke au rang d'archidiocèse
• Déménagement du Sherbrooke Hospital dans la rue Argyle

1952
• Ouverture de l'hôpital de Windsor
1953
• Ouverture de l'hôpital de Coaticook

• Rachat de l'Eastern Townships Telephone par Bell Canada
1954
• Fondation de l'Université de Sherbrooke
• Première entrée scolaire au

Juvénat de Bromptonville, rebaptisé École secondaire de Bromptonville en 1967
• Fondation de la compagnie Lake Asbestos. Elle déplace le lit de la rivière Bécancour pour

35^e CLASSIQUE

Merci à
La Tribune
pour ces
35 ans de
couverture
journalistique
et de
partenariat.

Pif ★ **VACANCES transat**

AMBIANCE | DESIGN | ÉCOLOGIE

Idéal pour les condos et les maisons de ville

foyer éco o
Sherbrooke inc.

VENTE spéciale
5% à 20%
sur démos en magasin

AVANTAGES
S'installe comme un cadre, sur toute surface de mur.
L'intensité de la flamme s'ajuste.
Dégage une douce chaleur.
Écologique, brûle sans odeur ni fumée.
Amovible, se déplace dans toutes les pièces de la maison.
Alimenté au bioéthanol.
NE REQUIERT AUCUNE CHEMINÉE!

Aussi
FOYER EXTÉRIEUR
Foyer extérieur pour patio, balcon, jardin, véranda, gazébo, verrière.

470, rue King Est, Sherbrooke
819 346-3265
www.foyerecoloshherbrooke.com
info@foyerecoloshherbrooke.com

Heures d'ouverture
Mardi au samedi: 10 h à 17 h



essentielle à Sherbrooke. La campagne de financement en 1953 permet d'amasser 3,6 millions \$! Une seconde campagne, démarrée en 1958, remporte sensiblement le même succès.

En plus d'un campus universitaire, Sherbrooke se dote peu après de deux autres puissants symboles métropolitains : une station de télévision en 1956 et une cathédrale l'année suivante.

Un an après avoir acheté *La Tribune*, les nouveaux propriétaires Paul Desruisseaux et Alphée Gauthier inaugurent les studios de CHLT-TV. Encore grâce à l'intervention de Johnny Bourque, ils peuvent installer au sommet du mont Orford un émetteur de 300 000 watts, l'un des plus puissants du Canada. Celui-ci leur permet de diffuser dans une grande partie de la province et du nord-est des États-Unis.

Affiliée à Radio-Canada, CHLT-TV diffuse 16 heures de programmation locale dès son ouverture. Son avènement soulage l'élite locale qui s'inquiète de l'influence envahissante de la culture américaine transmise notamment par la télévi-

sion de la Nouvelle-Angleterre.

M^{re} Maurice O'Bready, premier secrétaire de l'UdeS, décriait cette « bostonite » : « Nous courons acheter chez les Juifs après avoir arboré le fleurdelisé... [Nos vitrines] puent l'importation yankee, nous suçons des hot dogs, nous dansons des fox-trots, nous rendons un culte au juke-box jazzique, nous lisons des revues d'outre-45°, nous adorons la télévision du mont Washington et le sport passif. »

Avec l'émergence d'une classe moyenne en Estrie, *L'American Way of Life* gagne en effet du terrain. Les annonces de réfrigérateurs, de cuisinières électriques et d'appareils de télévision emplissent les pages de *La Tribune*. C'est sans compter l'arrivée d'un supermarché Steinberg rue Wellington et... le village de Rock Forest qui prend des allures de banlieue.

Les germes d'une métropole estrienne sont semés.

CULTURE

À la fin de 1958, une séance de signatures à Montréal tourne à l'émeute. La raison de tout cet émoi? Le jeune Michel Louvain. Comparé à Elvis Presley pour l'engouement qu'il suscite, ce chanteur de Thetford Mines est vite devenu l'idole des jeunes Québécoises avec ses succès *Buenas noches mi amor*, *Lison* et *Dors mon amour*.

Nommé l'artiste le plus populaire cette année-là lors du Gala des Splendeurs, il amorce une carrière radiophonique l'année suivante à CKAC. Il deviendra un artiste majeur du début de la décennie suivante. Élu Monsieur Radio-télévision en 1965, il reçoit la même année un disque d'or pour souligner 1 million de disques vendus depuis le début de sa carrière.

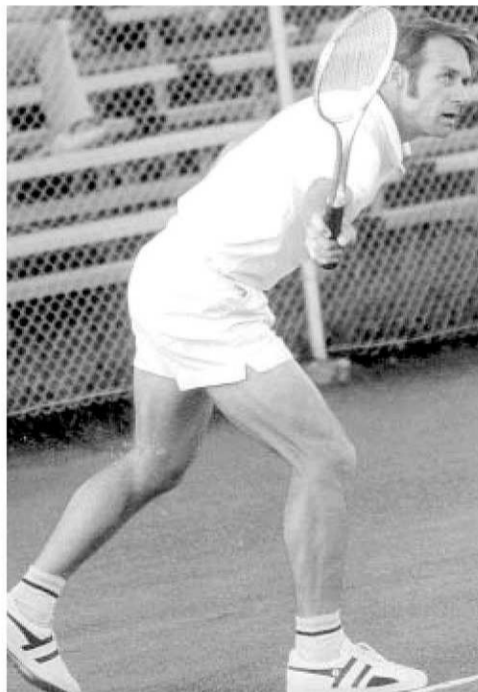
En 2009, le réalisateur Claude Demers a tourné un documentaire sur les toujours fidèles admiratri-

ces du chanteur. L'Assemblée nationale a honoré Michel Louvain en novembre.

SPORT

Après une deuxième place en 1954, le Sherbrookoise Robert «Bob» Bédard remporte les Internationaux de tennis du Canada pour la première fois en 1955. Il répète cet exploit en 1957 et en 1958. Il est encore aujourd'hui le dernier Canadien à avoir remporté ce tournoi. Il fait aussi équipe avec Don Fontana en 1955, 1957 et 1959. Il répètera l'exploit avec Bob Puddicombe en 1970.

Avec Henriette Laframboise, sa partenaire féminine en double mixte, il remporte la finale en 1959. Bédard sera classé numéro un au Canada pendant plus de dix ans, soit de 1956 à 1965. Au cours de cette période, un seul autre Canadien, Reider Getz, de Vancouver, parvient à le battre au cours du tournoi de Québec en 1964!



ARCHIVES. LA TRIBUNE

LA BATAILLE DE L'ÉPOQUE

Le transport aérien se développe rapidement à la fin des années 1950. Il apparaît urgent de doter Sherbrooke d'un aéroport afin que la ville conserve, ou mieux, améliore son image industrielle auprès des réseaux d'affaires du pays.

Cette idée n'est pas nouvelle. Déjà en 1927, dans la foulée de la traversée de l'Atlantique de Charles Lindbergh, la Chambre de commerce de Sherbrooke avait fait pression dans *La Tribune* pour que la Ville construise une piste d'atterrissage. « Cette innovation [...] serait une addition importante aux facteurs de l'essor industriel de Sherbrooke », écrivait-on.

La Seconde Guerre mondiale avait procuré d'autres arguments aux promoteurs du

projet, notamment au maire Marcus Armitage : afin d'établir une école de pilotes de guerre, le gouvernement fédéral paierait la facture d'entretien du futur aéroport. Mais le président du comité des finances, Eugène Thibault, s'oppose : un aéroport n'est pas une responsabilité municipale, argue-t-il.

L'école des pilotes sera établie finalement à Saint-François-Xavier-de-Brompton.

Le projet refait surface au milieu des années 1950. Le gouvernement fédéral offre d'assumer les coûts d'aménagement des pistes, à la condition que la Ville achète les terrains nécessaires. Mais la facture de 135 000 \$ est salée, jugent plusieurs citoyens.

« Les moyens de communication par voie des airs prennent chaque jour de plus en plus d'importance et il est certain qu'un centre urbain comme Sherbrooke ne peut que voir s'accroître son développement par suite de l'installation d'un aéroport à proximité de ses limites », écrit *La Tribune* en éditorial, le 12 septembre 1957.

La Ville de Sherbrooke procède finalement à l'achat des terres. Il faudra cependant attendre à 1964 avant que la piste soit inaugurée, puis trois autres années avant la construction de l'aérogare.



Le tennisman Robert Bédard, enseignant au Bishop's College School, a remporté trois victoires en quatre ans aux Internationaux de tennis du Canada, entre 1955 et 1958.

assécher en 1959 le lac Noir afin d'atteindre le gisement sous le lac.
• Obtention de la licence de CHLT-TV par Jacob Nicol

1955

• Vente de *La Tribune* à Paul Desruisseaux et Alphée Gauthier

1957

• Louis Saint-Laurent subit une

défaite électorale aux mains du chef progressiste-conservateur John George Diefenbaker.
• Achèvement de la cathédrale Saint-Michel à Sherbrooke

1958

• Tournage à Sherbrooke du documentaire *Les raquetteurs* par Gilles Groulx et Michel Brault, considéré comme le début du cinéma direct à l'ONF

• Invention de la motoneige par Joseph-Armand Bombardier
1959

• Fondation du Séminaire Salésien

Vous construisez ou vous rénovez ?

Pensez **ESCATEK**
Produits haut de gamme

ESCALIERS
intérieurs de bois franc réalisés selon vos goûts

SERVICE
d'installation

TRAVAIL
de qualité

Escatek inc.
2519, chemin des Ecosais Sherbrooke
Tél.: 819 346-8478
Télééc.: 819 346-0020

R.B.Q. : 8103-3409-07
Membre de l'APCHQ

Venez voir notre salle de montre

SAO PRÉSENTE LE **FESTIVAL DES TRADITIONS DU MONDE DE SHERBROOKE**

EN COLLABORATION AVEC

Félicitations pour votre centenaire!

À l'année prochaine, du 11 au 15 août 2010.

POUR VOIR LE MONDE D'UN AUTRE ŒIL

FTMS.ca

LA RÉVOLUTION TRANQUILLE



ANDRÉ LAROCHE

Après un règne sans partage de 15 ans, baptisé plus tard la Grande Noirceur, les

unionnistes sont relégués le soir du 22 juin 1960 aux banquettes de l'opposition. Sur le territoire de *La Tribune*, seuls les comtés de Compton et de Frontenac résistent à la vague libérale.

Même le ministre des Finances John Samuel Bourque, l'indélogeable député de Sherbrooke, subit un premier revers en 24 ans de vie politique! Cette défaite de l'ordre établi n'est qu'un signe annonciateur d'une décennie de rébellions, contestations et révolutions.

Les signaux de fin d'époque se multiplient partout dans la région. De grands employeurs, comme des ateliers de couture,

de ganterie et des filatures, ferment leurs portes. La Southern Canada Power est nationalisée et rachetée par Hydro-Québec. Les rues principales sont désertées peu à peu au profit des centres commerciaux modernes, comme les Promenades King ou le centre Belvédère à Sherbrooke, ou encore les Promenades Saint-Noël à Thetford Mines.

Les fils d'agriculteurs, eux, ne reprennent pas les fermes familiales. La désertion des campagnes s'accélère. L'Estrie perd en une décennie le tiers de ses agriculteurs. Des villages, comme Valcourt ou Waterville, prennent un visage mono-industriel.

Sherbrooke, elle, voit disparaître son industrie traditionnelle. Depuis longtemps, elle ne peut plus vendre son électricité à rabais pour attirer de nouveaux employeurs. Ses usines désuètes, de propriété souvent américaine, ne sont pas modernisées. Elle comprendra une décennie plus tard la nouvelle culture américaine axée sur les parcs industriels.

Les chemins de fer estriens ne confèrent plus à la région un statut de plaque tournante du transport des marchandises. La voie maritime du Saint-Laurent maintenant ouverte à l'année et l'apparition des autoroutes confirme le nouveau règne du camionnage. La construction d'une autoroute vers Montréal semble salutaire pour amener des nouvelles industries.

Pouvoir se rendre dans la métropole en 90 minutes provoque cependant un effet inattendu : l'autoroute 10 devient la porte

d'accès des Montréalais vers les grands espaces verts de l'Estrie. Elle provoque, dans les vingt années suivantes, la mutation de l'industrielle Magog en ville touristique.

De son côté, Sherbrooke se mue résolument en ville d'institutions et de services. Elle se dote d'un plan directeur, déposé en 1960 par l'urbaniste-conseil Jean-Claude La Haye, pour mettre de l'ordre dans son expansion échevelée et se donner un visage moderne : doublement avec terre-plein de la rue King Ouest, cellules domiciliaires à l'américaine, parcs de quartier... Peine perdue. Elle sera longtemps écartelée entre ses campus, ses nouveaux commerces et ses institutions disséminées aux quatre coins.

Ces changements apparaissent dans le bonheur ou dans l'indifférence. Cependant, bien des Estriens se sentent bousculés par le nouvel État québécois de Jean Lesage, jugé envahissant. Ils avaient tourné le dos à l'immobilisme unioniste, mais ils n'acceptent pas d'emblée les réformes libérales servies à toute vapeur. Les Pèlerins de Saint-Michel, surnommés les Bérés blancs, défilent à Sherbrooke en juillet 1961 contre les politiques du régime libéral.

Le retrait de l'enseignement secondaire des petites commissions scolaires locales suscite notamment une levée de boucliers dans les villages. La création d'un ministère québécois de l'Éducation déplaît même à l'évêque de Sherbrooke, M^{gr} Georges Cabana : «Il ne faut pas permettre de faire des maîtres ou professeurs de fonctionnaires», déclare-t-il dans *La Tribune* en 1963.

Les autobus jaunes commenceront néanmoins à transporter les adolescents, soir et matin, vers de nouvelles écoles secondaires.



FONDS CARMEN FORTIER, SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

Suzanne Brazeau a été la première reine du carnaval de l'Université de Sherbrooke en février 1960.

1960
• Construction des Promenades King à Sherbrooke et des Promenades Saint-Noël à Thetford Mines

1961
• Sherbrooke compte 66 600 habitants.
• Inauguration de la «cité universitaire», devenue le campus Ouest, le 14 octobre

• Le moulin à papier de Windsor est acquis par Dominion Tar, renommée Domtar en 1965.
• Ouverture de la chocolaterie Lowneys, dernière grande usine à s'implanter à

Sherbrooke au XX^e siècle
• Achat du Domaine Howard par la Ville de Sherbrooke
1963
• Une travailleuse de la manufacture Penmans Limitée

de Coaticook, Yvette Rousseau, devient vice-présidente de la CSN. Présidente de la Fédération des femmes du Québec en 1970, elle est nommée sénatrice en 1979.

NOUS, transformons...

concevons, imprimons, perforons, coupons, plions, assemblons et livrons le papier et le carton de qualité supérieure en documents imprimés prestigieux pour toutes les industries et les commerces de l'Estrie

Martineau
Communication & Impression
Médias imprimés et sites internet

Contactez-nous dès maintenant nous transformerons tous vos projets en **RÉUSSITE**

Notre passion...

• Conception • Design graphique • Rédaction
• Infographie • Photographie • Impression

92, rue Principale Nord
Windsor (Québec) J1S 2C7
Tél. : 819.845.5488

Télé. : 819.845.3706
www.martineauci.com
info@martineauci.com



Depuis 25 ans à votre service

Votre agence au centre-ville



Fier partenaire de *La Tribune*,
notre quotidien depuis 100 ans!
Félicitations!

POUR VOS RÉSERVATIONS À L'AVANCE OU DE DERNIÈRE MINUTE

819 566-5595

219, rue Wellington Sud, Sherbrooke
stanbuy@stanbuy.com

Forfaits tout inclus - Croisières - Billets d'avion - Circuits accompagnés - Forfaits sur mesure

Détenteur d'un permis du Québec



L'attitude autoritaire de l'évêque de Sherbrooke sera d'ailleurs contestée. «C'est un homme qui lutte contre [...] avec la conscience de combattre le mal, il lutte contre l'alcool, l'impureté, les témoins de Jéhovah, le communisme et le rapport Parent», écrit Jean Proulx dans une analyse publiée dans la revue *Maintenant*.

Son successeur, M^{gr} Jean-Marie Fortier, trouve un diocèse en crise en 1968. Une soixantaine de prêtres quittent les ordres et le recrutement s'avère si difficile que l'archevêque devra se résoudre à vendre le Grand Séminaire en 1972.

La jeunesse préfère désormais préparer son avenir à la nouvelle université et au nouveau cégep. Ces institutions amènent à Sherbrooke un lot d'étudiants bigarrés, trépidants et contestataires. Les nuits tranquilles de la métropole naissante s'animent désormais au rythme des discothèques, des bals de mini-jupes et des danses à gogo. Le Vicomte, rue King Ouest, annonce ses danseuses *topless*. Les drogues douces et dures se mettent à circuler. Une guerre de motards profile à l'horizon.

CULTURE

Dans le bouillonnement des années 1960 survient le théâtre professionnel et la construction de salles neuves sur les campus universitaires de Sherbrooke et de Lennoxville.

Sherbrooke possédait déjà une certaine tradition théâtrale, surtout grâce à l'animation assumée par l'abbé Léonard Saint-Laurent au Séminaire de Sherbrooke de 1907 à 1949.

Lionel Racine a joué aussi un rôle prépondérant avec l'Union théâtrale. De 1946 à 1988, cette troupe donnera quelque 24 000 représentations. Elle permet aussi au jeune Jean Besré de faire ses premiers pas.



ARCHIVES, LA TRIBUNE

Sherbrooke ne sera membre de la Ligue senior provinciale que pendant cinq années. Pendant cette courte période, les Castors seniors laissent leur marque, s'emparant du championnat provincial à leurs deux premières saisons.

Mais pour la première fois, une troupe sherbrookoise passe en 1968 dans les rangs professionnels. Le théâtre de l'Atelier, fondé au Séminaire huit ans plus tôt par le comédien Pierre Gobeil et le metteur en scène Roger Thibault, fait sa marque rapidement. Il s'impose en 1963 avec la pièce *En attendant Godot* de Samuel Beckett.

Autre fait marquant de la décennie : André Poulain, considéré comme un précurseur, fonde en 1968 le Théâtre du Petit Thé des Bois à Deauville.

SPORT

Trois clubs marquent l'âge d'or du hockey senior au Québec : Sherbrooke, Drummondville et Victoriaville.

Les Castors seniors de Sherbrooke disputent seulement cinq saisons dans la Ligue senior provinciale du Québec entre 1964 et 69. Mais ce temps leur est suffisant pour devenir une équipe mythique. Dès les deux premières saisons, ils remportent le championnat du circuit pour se rendre au tournoi de la Coupe Allan. En 1966, ils partent en tournée européenne pour remporter le trophée Bunny-Ahearne.

L'année suivante, les Aigles de Drummondville ne font qu'une bouchée des Spurs de Calgary. Puis en 1968, les Tigres de Victoriaville deviennent la dernière équipe de la région à mettre la main sur l'emblème de la suprématie du hockey canadien.

LA BATAILLE DE L'ÉPOQUE

Une autoroute entre Sherbrooke et Montréal devient essentielle au tournant des années 1960. Les gens d'affaires recherchent un lien rapide avec le centre industriel de Montréal.

Le chemin de fer, avec ses tracés inflexibles et ses horaires fixes, est désormais considéré comme d'une autre époque. L'avenir est au camionnage. Sauf que passer à travers le chapelet de villages de la route 1 (renumérotée ensuite 112) s'avère non seulement laborieux, mais dangereux à cause de ses courbes, ses montées et ses descentes.

Depuis 1957, ce projet crée des remous entre les politiciens et les gens d'affaires. La multiplicité des tracés proposés, où chacun cherche à favoriser ses intérêts, risque de torpiller les chances de la région auprès du nouveau gouvernement Lesage, sûrement réfractaire à l'idée de faire des mécontents.

En septembre 1960, *La Tribune* publie en éditorial un plaidoyer pour un front commun régional. L'appel à l'unité est entendu et, dans les jours suivants, un projet de tracé est adopté.

C'est même le président-éditeur de *La Tribune*, Me Paul Desruisseaux, qui dirige une délégation d'une quarantaine de politiciens municipaux et de manufacturiers à Québec. Devant le premier ministre et plusieurs ministres, il dépose un mémoire où il fait valoir les intérêts du second centre industriel du Québec et de la plus forte densité de population de la province.

Cette pression politique, menée par *La Tribune*, a un effet immédiat. Devant la délégation, Jean Lesage reconnaît que les routes vers les Cantons-de-l'Est sont inadéquates. Il demande aussitôt à son ministre de la Voirie de se pencher sur le projet d'autoroute suggéré.



L'autoroute des Cantons-de-l'Est sera achevée en décembre 1964. Elle sera inaugurée l'année suivante.

• Les frères Lemaire achètent le moulin de Kingsey Falls, berceau de la papetière multinationale Cascades.

1964

• Inauguration de l'aéroport

de Sherbrooke
• Ouverture en décembre de l'autoroute des Cantons-de-l'Est

1965

• Inauguration du Palais des

sports de Sherbrooke

1966

• Daniel Johnson, natif de Danville, est élu premier ministre du Québec.

• Vente de *La Tribune* à Québec Télémedia, puis revente à Jacques Francoeur et Paul Desmarais

1968

• Le nouveau cégep de

Sherbrooke prend possession de l'École normale des garçons et de l'Institut de technologie, aujourd'hui intégrée à l'école secondaire du Triolet.



Le Canton de Valcourt
vous propose la tranquillité dans un site champêtre parsemé de monts et de vallées.



Municipalité du Canton de Valcourt,
9040, rue de la Montagne,
Valcourt (Québec) JOE 2L0

450 532-2688
www.cantonvalcourt.qc.ca

289588



Lecteurs, lectrices,

Je profite de l'occasion afin de souligner l'apport essentiel de *La Tribune* qui, depuis un siècle, contribue à la vie journalistique et démocratique de la région. Depuis bientôt six ans, j'ai le privilège de représenter les citoyens de la circonscription de Compton—Stanstead.

Six années durant lesquelles j'ai été témoin du professionnalisme exemplaire que l'équipe de *La Tribune* met de l'avant, jour après jour.

Longue vie à *La Tribune*!

France Bonsant

Députée fédérale **BLOC QUÉBÉCOIS**
Circonscription de Compton—Stanstead

1955, rue Belvédère Sud
Bureau 100
Sherbrooke (Québec) J1H 5Y3
Tél. : 819 347-2598
Télé. : 819 347-3583
bonsaf1@parl.gc.ca



GUERRE ET PAIX



ANDRÉ LAROCHE

Le technicien Yves Olivier et la réalisatrice Rachel Lussier, qui deviendra plus tard journaliste culturelle à La Tribune.

Le meurtre du ministre libéral Pierre Laporte convainc le premier ministre du Canada, Pierre Elliot Trudeau, d'appliquer la Loi sur les mesures de guerre à la demande du premier ministre du Québec Robert Bourassa. Du coup sont suspendus au pays les droits individuels.

En Estrie, la GRC, la Sûreté du

Québec et les corps policiers municipaux sont sur les charbons ardents. Des indices laissent croire que des felquistes se trouvent dans un chalet dans la région de Bromptonville ou du lac Brompton. La tension monte encore d'un cran lorsque des bombes explosent aux abords du manège militaire de Sherbrooke, puis du pavillon Armand-Nadeau.

Dans cette atmosphère explosive, des perquisitions sont faites chez les sympathisants souverainistes, notamment Clémence DesRochers et d'autres artistes de Magog et North Hatley. Chaque automobile roulant la nuit devient suspecte. Les policiers procèdent à des arrestations arbitraires sans devoir porter d'accusations.

Ces événements tragiques marquent les grandes tensions entre la droite et la gauche de l'époque. Dans cette foulée, les grandes centrales syndicales adoptent une

idéologie «marxiste» et, dans un front commun, affrontent le gouvernement québécois comme un État de la bourgeoisie dirigeante.

Cette radicalisation ne plaît pas aux travailleurs estriens, surtout du papier et du textile. Encore fortement influencés par les traditions britanniques, et de nature autonomistes, ils se révoltent en tournant dos à la CSN pour rejoindre la toute nouvelle CSD.

Cette mentalité très conservatrice trouve aussi écho aux élections provinciales de 1976. Alors que les péquistes de René Lévesque obtiennent la faveur populaire presque partout au Québec, les Estriens envoient trois unionistes et un libéral les représenter à l'Assemblée nationale. Seuls les électeurs de Sherbrooke et Saint-François optent pour le parti souverainiste.

La tradition de catholicisme social particulièrement forte, héritée de l'action vigoureuse des évêques Gagnon, Desranleau et Cabana, trouve une nouvelle façon de s'exprimer en ces années troubles : l'action communautaire.

À Sherbrooke, plusieurs groupes de secours direct émergent des presbytères et des sous-sols d'église. Bien des organismes d'action politique municipale naissent aussi du militantisme d'étudiants-animateurs formés par le département de sciences sociales de la jeune université. Enfin, leurs coopératives apparaissent pour aider les familles à se loger, s'éduquer et s'administrer.

Les valeurs d'entraide et de solidarité ne sont pas l'apanage des Sherbrookoises. Inspirés par le Mai 68 français et le *Flower Power* américain, des citoyens surtout montréalais quittent la ville pour créer des communes dans les régions de Coaticook, Stoke et Racine. La plus célèbre s'avère sans doute celle créée par les musiciens Richard et Marie-Claire Séguin à

Saint-Venant de Paquette.

Ces communes favoriseront quelques années plus tard l'émergence du créneau de l'agriculture biologique au Québec.

L'agriculture traditionnelle, elle, commence à se diversifier. En 1971, les trois quarts des fermes estriennes se spécialisent dans la production laitière. Si certains sont prospères, une pauvreté générale affecte les campagnes. Un tiers de ces fermes laitières ne produisent même pas un revenu annuel de 5000 \$. Si bien que de nombreux fermiers gagnent plutôt leur vie dans les petites et grandes usines de Valcourt, Kingsbury, East Angus ou Asbestos. D'autres délaissent le lait pour produire plutôt du bœuf, du porc, du gros gibier... ou des sapins de Noël.

Les femmes prennent aussi le chemin des usines ou des ateliers de vêtements, disséminés désormais dans les villages, là où la main-d'œuvre est meilleure marché qu'en ville. Les couturières sherbrookoises, comme une bonne partie des travailleurs du textile, voient leurs emplois disparaître.

Les ouvriers sherbrookoises de la métallurgie et de la fabrication mécanique subissent le même sort. La vieille ville industrielle, l'une des premières du Québec à l'extérieur de Montréal, périlite désormais avec ses usines d'un autre âge. Leurs propriétaires américains ou anglo-canadiens, attirés un demi-siècle plus tôt avec des bas coûts d'électricité et des taxes foncières réduites, préfèrent investir ailleurs. Les rivalités entre la ville-reine et ses banlieues, attisées par les fortes personnalités de leurs maires, n'aident en rien la capacité de la région d'attirer de nouvelles industries.

La vision du triangle industriel Montréal-Québec-Sherbrooke pâlit. Les économistes avaient tort.



ARCHIVES CHLT-TV

1970

- Apparition de la bannière Provigo, créée par l'épicier sherbrookoise Antoine Turmel

1971

- Sherbrooke compte un record

de 80 700 habitants. Sa population diminuera par la suite jusqu'à la fusion municipale, 30 ans plus tard.

- Construction de la 410 à Sherbrooke, à l'origine à une

seule chaussée

1973

- Ouverture du Carrefour de l'Estrie

1974

- Ouverture de l'autoroute 55

entre Drummondville et Sherbrooke. Elle n'aura qu'une chaussée jusqu'à son doublement complet réalisé entre 2001 et 2006.

- Record de production

d'amiante par les mines de la région : 1,5 millions de tonne.

- Mise en ondes de CKSH-TV à Sherbrooke

1975

- Intégration du Centre de

PROGYM
FÉLICITE LA TRIBUNE
POUR SES 100 ANS
EN PLEINE SANTÉ!



DEUX ADRESSES POUR MIEUX VOUS SERVIR !

PROGYM

1261, rue King Est
819 562-8524



4796, boul. Bourque
819 822-8524

290808

Un quotidien à notre image

Le Cégep de Drummondville
félicite les artisans d'hier
et d'aujourd'hui de La Tribune
pour ces

100 ANS



960, rue Saint-Georges, Drummondville (Québec) J2C 6A2

291764

www.cdummond.qc.ca

Cégep de Drummondville

Six années durant, au cours des années 1970, le Festival des Cantons a animé Sherbrooke, dont la rue Wellington Nord. La manifestation culturelle était jusque-là la plus importante à s'être tenue à Sherbrooke et une des fêtes populaires les plus prestigieuses du Québec.



FONDS DE LA VILLE DE SHERBROOKE, SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

La ville bat de moins en moins à la cadence des quarts de travail des usines ou des filatures. Elle vit plutôt au rythme de ses bureaux, succursales de grands magasins, hôpitaux et universités. Sans compter la vie nocturne de ses étudiants.

CULTURE

Une petite scène à Magog devient un chef-lieu d'une culture en émergence. Le Café du quai accueille de nouveaux artistes comme Serge Fiori et Harmonium, ou encore Richard et Marie-Claire Séguin. Le duo consacre d'ailleurs une chanson à son endroit de prédilection sur son premier album, simplement intitulé *Séguin*.

C'est aussi au Café du quai que sera découvert le duo folk Jim et Bertrand. Ce sera le début d'une carrière fructueuse pour le Sherbrookoise Jim Corcoran.

Les humoristes Claude Meunier et Jacques Grisé connaîtront le même parcours. Ils donnent le premier spectacle de Paul et Paul sur la scène magogoise, avant d'inviter Serge Thériault à joindre leur groupe. On connaît aujourd'hui la suite de cette soirée magogoise sur la culture québécoise.

Le Café du quai sera détruit dans un incendie.

SPORT

Le Canadien de Montréal a instauré une dynastie dans la Ligue natio-



FONDS DE LA VILLE DE SHERBROOKE, SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

Lors des Jeux du Québec de 1977, tenus dans la Reine des Cantons-de-l'Est, le journaliste sportif de *La Tribune* Jean-Paul Ricard remet des médailles à deux jeunes nageuses.

nale de hockey des années 1970. Les Castors de Sherbrooke exercent le même règne dans la Ligue junior majeure du Québec.

Entre les saisons 1975 et 1982, les hommes de Ghislain Delage finissent six fois dans les deux premières positions au classement général! Durant la saison 75-76, ils subissent seulement douze revers en 72 matchs! Ils gagnent la coupe du Président et prennent part au tournoi de la coupe Memorial en 1975, 1977 et 1982.

L'histoire des Castors est aussi marquée par un accident routier, le 24 novembre 1974. Dans le parc des Laurentides, leur autobus fait une sortie de route dans laquelle périt le hockeyeur drummondvillois Gaétan Paradis. L'équipe revient au jeu le 1^{er} décembre contre le National de Laval. Devant 5743 de ses partisans, elle remporte une partie chargée d'émotions par le compte de 7-1.

Un mois et demi plus tard, les Castors vont réaliser un véritable tour de force en défaisant 7-0 l'URSS, championne juniore mondiale en titre, devant un public survolté.

LA BATAILLE DE L'ÉPOQUE

Un parc provincial doit-il compter une station de ski sur son territoire? Cette question est soulevée en 1979 alors que le gouvernement québécois tient des audiences publiques sur l'avenir du parc du Mont-Orford.

Les écologistes souhaitent que le massif du mont Orford soit désigné d'abord comme une zone de conservation. Pas question de déménager la station de ski, mais celle-ci devrait être exclue des limites du parc. En fait, le parc ne devrait abriter aucune activité commerciale. Les activités humaines devraient être limitées pour protéger la nature.

Les exploitants touristiques prônent plutôt une utilisation récréative du parc, tout en protégeant certains secteurs fragiles.

Une première proposition du ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche, jugée sans envergure, avait déçu beaucoup de gens. «On est convaincu que la zone Magog-Orford demeurera un modeste centre touristique si la proposition du ministère est appliquée intégralement», affirme l'Association touristique de l'Estrie dans *La Tribune* du 24 mars 1979.

La semaine suivante, en éditorial, *La Tribune* demande au ministre Yves Duhaime de se rendre à la volonté régionale. «M. Duhaime, écoutez-nous», exige l'éditorialiste en soulignant les 52 mémoires déposés par la région en audiences publiques.

À la fin de l'été, le ministre annonce un plan d'investissement de 4,7 millions \$ destiné à agrandir et aménager le parc du Mont-Orford. Le projet comprend notamment une plage et un camping au lac Fraser. Il ouvre même la porte à construire une seconde station de ski, cette fois-ci sur le versant ouest de la montagne.

Mais surtout, comme le demande la région, le ministre confirme la vocation récréative du massif.

\$4.7 millions au parc Orford



SHERBROOKE — D'ici 1984, le ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche consacrerait environ 4,7 millions au Parc du Mont-Orford, soit 23 millions à l'investissement en 1983. L'investissement de 4,7 millions est destiné à agrandir et aménager le parc du Mont-Orford. Le projet comprend notamment une plage et un camping au lac Fraser. Il ouvre même la porte à construire une seconde station de ski, cette fois-ci sur le versant ouest de la montagne.

- Porte ouverte au ski sur le versant ouest
- De nombreuses questions trouvent enfin une réponse
- Débrayage de fonctionnaires provinciaux page 9

villégiature Jouvence au parc du Mont-Orford

1976
• *La Tribune* déménage dans un édifice moderne de la rue Roy.

1977
• Présentation des finales provinciales d'été des Jeux du Québec à Sherbrooke
• Enlèvement du directeur de crédit de la Caisse

populaire de Sherbrooke-Est, Charles Marion. Il s'agit encore aujourd'hui du plus long enlèvement (82 jours) au Canada. Charles Marion s'est suicidé en 1999.

• Fin des activités à la vieille filature Paton à Sherbrooke
1978
• Inauguration de l'Observatoire du mont Mégantic
• Quarante personnes périssent

noyées à Eastman lorsque leur autobus aux freins défectueux s'enfonce dans le lac d'Argent. Il s'agira pendant près de 20 ans de la pire tragédie routière du Canada.

Félicitations!

La Chambre de commerce de Fleurimont désire souligner les 100 ans du quotidien *La Tribune*. 100 ans à nous livrer l'information, mais également 100 ans à s'impliquer pour le milieu des affaires.

Merci pour votre partenariat!

Michel Tessier, président



La Chambre de commerce de Fleurimont

798, rue du Conseil, Sherbrooke (Québec) J1G 1L2
Tél. : 819 565-7991 • www.cfleurimont.com



291765



Félicitations pour cent belles années de journalisme!

Pierre Reid
député d'Orford



101, rue Du Moulin, bureau 201
Magog (Québec) J1X 4A1
819 847-3911

290454

ESTRIE INC.



ANDRÉ LAROCHE

Comme partout au Québec, le 20 mai 1980, la plupart des Estriens fixent leur téléviseur lorsque le premier ministre René Lévesque lance à ses sympathisants en pleurs au centre Paul-Sauvé de Montréal : «Si je vous ai bien compris, vous êtes en train de dire "À la prochaine fois!"»

Un autre référendum, les Estriens n'en souhaitent certainement pas. Ce jour-là, dans toutes les circonscriptions, ils ont coché «non» au projet de souveraineté-association. Le décompte est sans appel, surtout dans les villages et campagnes d'Orford et de Mégantic-Compton : deux électeurs sur trois ont manifesté leur opposition.

De cet échec des péquistes naît une nouvelle attitude québécoise. Pris dans une impasse politique, désabusés des valeurs socialistes

des années 1970, les Québécois se prennent d'engouement pour la finance et les affaires. Ainsi surgit une génération de gens d'affaires ambitieux. On surnomme cette vague *Québec inc.*

En Estrie, quelques grands administrateurs cherchent à donner

un nouveau souffle à une région industrielle en déclin.

Laurent Beaudoin sert en quelque sorte d'inspiration après avoir transformé la petite compagnie de motoneige de son beau-père Joseph-Armand Bombardier en une multinationale spécialisée dans l'aéronautique, le transport ferroviaire et les véhicules récréatifs. Après avoir produit des motocross dans les années 1970, les travailleurs de Valcourt construisent des jeeps militaires, puis des motomarines.

Léopold Drolet a aussi réussi à hisser sa compagnie Sherwood-Drolet parmi les leaders mondiaux de la fabrication de bâtons de hockey.

Pendant ce temps, un universitaire devenu directeur général de Sherbrooke, Serge Racine, se lance en affaires en créant Shermag à partir d'une modeste manufacture. À force d'acquisitions rapides, il bâtit un géant régional capable de scier son propre bois, lui apposer du placage, créer ses composantes et fabriquer ses meubles. Bientôt ses scieries, son usine de placage et ses usines de meubles emploient quelque 1700 travailleurs dans la région.

À Ascot, un homme réputé ingénieux et audacieux profite des

accords de libre-échange avec les États-Unis pour procéder à l'expansion de sa compagnie PPD. Si bien que Raymond Morrissette doit bâtir son propre parc industriel à Waterville pour loger ses nombreuses filiales œuvrant autant dans la construction ferroviaire que la fabrication automobile ou l'outillage médical.

Un immigrant britannique nommé Dennis Wood crée en 1982 une imprimerie de papier peint dans l'est de Sherbrooke. Inspiré par cette réussite, il lance avec d'autres actionnaires tels que le notaire Louis Lagassé la construction d'une usine de composantes électroniques. Le succès rapide de C-MAC permet d'espérer un nouveau créneau industriel pour Sherbrooke.

À Waterville, un groupe d'entrepreneurs locaux a le flair de racheter l'usine de B.F. Goodrich, fermée en 1977. Il décroche d'importants contrats de sous-traitance des géants automobiles américains, si bien qu'il doit rapidement embaucher des centaines de travailleurs. Il revend l'usine au groupe japonais Gosei en 1988, qui la renomme Waterville T.G.

Malgré ce nouvel élan, l'Estrie ne parvient pas encore à retrouver une vitesse de croisière. Les employés des filatures perdent leur travail, de même que les ouvriers des fonderies et de fabrication mécanique. On mise encore sur l'université pour donner naissance à une industrie à fort contenu scientifique. Mais les résultats se font toujours attendre.

Entre-temps, sur le plan politique, les Estriens comme l'ensemble des Canadiens se laissent tenter par l'ouverture d'esprit d'un nouveau chef conservateur, Brian Mulroney. Contre toute attente, un jeune avocat sherbrookois de 26 ans profite de cette vague bleue pour se faire élire. Ce sera le début de l'ascension de Jean Charest.



ARCHIVES. LA TRIBUNE

Créé à partir d'une modeste manufacture, Shermag devient vite un géant régional employant quelque 1700 travailleurs.

- 1980**
- Présentation des finales provinciales des Jeux d'hiver du Québec à Thetford Mines
- 1981**
- Présentation des finales provinciales des Jeux d'hiver du Québec à Victoriaville

- Nationalisation des mines d'amiante par le gouvernement péquiste

- 1982**
- Fondation du Musée des Beaux-Arts de Sherbrooke
- 1983**
- Faillite de la compagnie Canadian Johns Manville

- Première édition du Grand Prix de Valcourt
- Des policiers abattent par erreur deux poseurs de tapis au motel Châtillon de Rock Forest.

- 1984**
- Élection du conservateur Jean Charest comme député fédéral de Sherbrooke

Centraide Estrie

Centraide Estrie félicite **La Tribune** pour son centième anniversaire et souligne le sentiment d'appartenance de ce quotidien à la communauté sherbrookoise.

L'histoire de **La Tribune** est aussi celle de notre communauté estrienne, et **Centraide** sait que c'est une alliée indispensable pour les organismes de notre région.

Nous soulignons également le travail assidu de ses employés sans qui, **La Tribune** n'aurait pas survécu au temps et aux changements.

305748

Le Groupe Gabriel Couture et fils ltée, une entreprise familiale qui travaille pour vous depuis plus de 30 ans.

**CONNAISSANCE
COMPÉTENCE
CONFIANCE**

ACE Le groupe Gabriel Couture et fils ltée

Quincaillerie du Carré, Danville Tél. : 819 839-3777
Richmond Matériaux Tél. : 819 826-3777
Quincaillerie Coles, Richmond Tél. : 819 826-5995

281776



ARCHIVES, LA TRIBUNE

Jean Charest a 26 ans quand il se fait élire, en 1984, comme député fédéral de Sherbrooke.

Sylvie Daigle et Jean-Marc Rozon, deux médaillés des Jeux de Calgary sont nommés athlètes de l'année en Estrie.



ARCHIVES CHLT-TV

Sherbrooke produisait plusieurs heures de télévision locale dans les années 1980, grâce notamment au dynamisme de CHLT-TV. À cette occasion, les journalistes France Gauthier, Jean-Luc Mongrain et François Paradis participent à une émission d'avant-midi avec l'animateur Robert de Courcel et le chef Jean-Louis Thémis.



ARCHIVES, LA TRIBUNE

LA BATAILLE DE L'ÉPOQUE

Tout Windsor est en alerte en hiver 1985 : Domtar pourrait quitter la ville. La vieille usine est désuète et polluante. La compagnie papetière caresse le projet de construire un complexe ultramoderne de 1,2 milliard \$. Mais elle ne garantit pas qu'elle la bâtira à Windsor. Elle a besoin d'une aide financière.

De crainte de perdre 700 emplois directs et indirects, les autorités de la municipalité montent aux barricades. Un front commun entre les politiciens locaux, les syndiqués, les producteurs de bois et la direction locale mène une cabale à Québec et à Ottawa pour garder la compagnie.

La Tribune, notamment le journaliste Michel Morin, publie des articles chaque jour pendant plusieurs semaines pour suivre les tractations politiques. Le 7 mars 1985, en éditorial, *La Tribune* condamne la lenteur, l'improvisation et les tergiversations du gouvernement Mulroney dans la sauvegarde de Domtar.

Enfin, le dossier débloque au début d'avril. Les deux ordres de gouvernement consentent un prêt de 150 millions \$ étalé sur dix ans. Québec accorde en plus une subvention de 21 millions \$.

En conférence de presse, le ministre québécois du Travail Raynald Fréchette souligne la force d'un consensus régional. «Comme l'écrit l'éditorialiste du quotidien local, c'est cette concertation qui fera que la région de l'Estrie obtiendra encore plus dans l'avenir.»

Les travaux de construction débutent dès le mois de juin. La nouvelle usine commence à produire deux ans plus tard.

CULTURE

Fait nouveau sur la scène estrienne : la danse devient professionnelle.

Cet art était arrivé tard dans la région. Il a fallu attendre 1948 pour qu'une première troupe semi-professionnelle soit créée à Sherbrooke grâce à Alphonse Saumier, alors journaliste à *La Tribune*. Le danseur Pierre Lapointe, en 1957, avait pris le relais. Sa troupe donne des spectacles locaux et à l'extérieur. En 1985, son centre dramatique prend le nom de Centre culturel et artistique Pierre Lapointe.

Cette même année est fondée la compagnie de danse Sursaut pour présenter des spectacles à la jeunesse et à la famille. Trois ans plus tard naît la compagnie

Axile, consacrée à la danse contemporaine.

SPORTS

Le 17 avril 1985, quelques heures avant le quatrième match des quarts de finale de la Ligue américaine de hockey entre les Canadiens de Sherbrooke et l'Express de Fredericton, un jeune gardien de 20 ans confie à son coéquipier Gaston Gingras : «Je joue ce soir.»

Rien n'est moins sûr. Troisième gardien de l'équipe, à peine rappelé des rangs juniors, Patrick Roy est destiné à la galerie de presse. Au mieux, il peut espérer être appelé comme gardien substitut car l'épouse du gardien Paul Pageau doit bientôt accoucher.

En effet, ce soir-là, l'entraîneur

Paul Creamer envoie dans la mêlée le second gardien Greg Moffett. Mais alors que Sherbrooke perd 2-0, l'improbable se produit : Moffett se replie au vestiaire pour réparer une jambe.

Envoyé devant la cage, Patrick Roy réussit aussitôt deux ou trois arrêts importants. Pierre Creamer le garde dans les buts et Sherbrooke remporte le match 5-4. Devenu le cerbère de confiance, Roy signe dix victoires et subit seulement trois revers pour mener les Canadiens à la coupe Calder.

«J'ai demandé à Patrick de m'expliquer ce qui était arrivé avec la jambe de Moffett. La seule réponse à laquelle j'ai eu droit, c'est un petit sourire en coin», prétend Gingras. «J'ai toujours douté et je doute encore aujourd'hui.»

L'aide de 150 millions \$ acceptée

Feu vert au projet de Domtar

par Michel Morin

WINDSOR — La société Domtar annoncera, vraisemblablement aujourd'hui en fin d'après-midi, ou demain au plus tard, qu'elle accepte l'offre de 150 millions \$ présentée par les gouvernements fédéral et provincial et, par conséquent, qu'elle peut maintenant réaliser son projet de construction d'une nouvelle usine de papiers fins à Windsor.

Selon les informations obtenues par le journaliste de *La Tribune*, Québec et Ottawa ont accepté de consentir des prêts dont la valeur totaliserait 150 millions \$.

Le prêt consenti par Québec serait possiblement de 100 millions \$, alors que le gouvernement fédéral aurait assuré Domtar d'un prêt de 50 millions \$.

Cette proposition impliquerait aussi une prise en charge, du moins en partie, et limitée sur

les hauts dirigeants de la société, à qui a été présentée l'offre des deux paliers de gouvernement, auraient d'ores et déjà donné leur aval à la proposition.

Il ne reste plus qu'à réunir les membres du conseil d'administration (ce qui doit se faire cet après-midi) avant que la décision soit officiellement entérinée.

Du côté provincial, le Conseil des ministres s'est réuni hier et

1985

- Abolition des postes de péage sur l'autoroute des Cantons-de-l'Est
- Purge intestinale au repaire des Hell's Angels de Sherbrooke

1987

- Le palais de justice de Sherbrooke emménage dans un nouvel édifice.

- Mise en opération de la nouvelle papetière Domtar à Windsor
- Création du parc de Frontenac

1988

- Fermeture de la filature Kayser
- l'ancien palais de justice devient l'hôtel de ville de Sherbrooke.

- Inauguration du Centre des congrès de Sherbrooke
- Fermeture de la chocolaterie Lowney's à Sherbrooke



Orfie...

l'hébergement de loisir en montagne

achat-location



www.levertendre.com - 450 297.2007 - Eastman

faites relâche!

27 février au 20 mars 2010

3 nuitées - 650\$

4 nuitées - 750\$

7 nuitées - 1200\$

le vertendre

ANNÉES DE CRISE



Sherbrookoïsis de voter toujours pour Jean Charest. Cette fidélité permet à leur député de s'avérer l'un des deux seuls survivants du PC, balayé en 1993 d'un océan à l'autre. Charest est nommé illico chef de la formation moribonde, mais il ne parvient pas à redresser la barre aux élections de 1997. L'année suivante, il accepte de diriger le Parti libéral du Québec.

Aussitôt élu, le nouveau recteur Pierre Reid apprend que le ministre de l'Éducation réduit le financement de l'université. Le reste de la décennie sur le campus se fera sous le signe de l'austérité, de la remise en question et même de guerres intestines. En avril 1998, sept des neuf doyens réclament le départ de Pierre Reid. Le conseil d'administration choisit plutôt de démettre le secrétaire général et trois des quatre vice-recteurs.

Malgré cette forte présence politique, les Estriens perdent de plus en plus leur spécificité. Ils écoutent de moins en moins leur télévision et leur radio régionales, amalgamés à des réseaux dirigés à Montréal. Ils comptent bien peu de leaders économiques, leurs grandes industries étant remplacées par une myriade de petites et moyennes entreprises. Leurs commerces se trouvent en grande partie contrôlés par des grandes chaînes nationales.

Le réseau hospitalier sherbrookoïsis vit aussi de grands bouleversements. Forcés de se réorganiser, comme partout ailleurs au Québec, les cinq hôpitaux fusionnent pour former un centre universitaire et un institut de gériatrie. L'hôpital Saint-Vincent-de-Paul est fermé, avant d'être converti en résidence pour personnes âgées.

En outre, ils n'ont que peu d'emprise sur des décisions politiques prises à Québec ou Ottawa. À ce titre, l'état désastreux des finances publiques provoque bien des remous dans la région.

Les commissions scolaires vivent aussi une réorganisation. Non seulement elles doivent délaissier leur caractère religieux, mais également se regrouper. Soudainement, une seule commission coordonne l'immense territoire compris entre

ANDRÉ LAROCHE

Deux députés estriens provoquent un changement en profondeur du paysage politique canadien en mai 1990.

Un effet domino débute le 17 mai de cette année-là, lorsque le Sherbrookoïsis Jean Charest dépose une série de recommandations pour sauver l'Accord du lac Meech.

Cette entente était survenue trois ans plus tôt, entre les onze gouvernements canadiens, pour amener le Québec à ratifier la nouvelle constitution canadienne. Elle reconnaît notamment que le pays est formé de deux nations. Mais pour son entrée en vigueur, les parlements des provinces doivent ratifier cet accord d'ici le 23 juin 1990.

Devant la levée de boucliers dans le Canada anglais, le premier ministre Brian Mulroney demande à Jean Charest, reconnu comme un homme de compromis, de séduire les provinces réfractaires

à reconnaître le Québec comme une société distincte. Six semaines avant l'échéance, il remet un rapport, adopté par le Parti conservateur, où le caractère distinct du Québec se voit dilué.

Choqués, des députés fédéraux québécoïsis claquent la porte du PC. Le député de Mégantic-Compton-Stanstead, M^e François Gérin, fait partie des démissionnaires. Il fonde dans les mois suivants avec un petit groupe de députés, dirigé par Lucien Bouchard, un parti fédéral souverainiste : le Bloc québécoïsis.

Les électeurs estriens, comme ailleurs au Québec, se réjouissent de cette affirmation politique. En 1993, ils envoient cinq députés bloquistes à Ottawa. Et même s'ils élisent surtout des députés libéraux provinciaux en 1994, ils sont majoritaires à cocher l'option «oui» au second référendum sur la souveraineté l'année suivante.

Cela n'empêche pas non plus les



ARCHIVES, LA TRIBUNE, JOCELYN RIEUNDEAU
Du 26 au 28 février 1999, les bolides du premier Challenge sur glace du Canada survolent la piste glacée du circuit Bertrand-Fabi.

1990
• Fermeture de la prison Winter de Sherbrooke, vieille de 125 ans

1993
• Défaite de Jean Charest contre Kim Campbell dans la course à la direction du Parti conservateur. Il est l'un des deux seuls candidats du PC

élus aux élections fédérales la même année.
• Inauguration de l'École de musique de l'Université de Sherbrooke

1994
• Création du parc national du Mont-Mégantic
• Fermeture des compagnies Ingersoll-Rand et Combustion Engineering à Sherbrooke

• La compagnie Sherwood est vendue au Groupe Drolet.



club voyages
Orford

Club Voyages Orford est fière d'être partenaire avec le Journal La Tribune depuis 30 ans.

Cet endroit dont vous rêvez, nous vous y conduirons !

réservation de billets d'avion, train, nuits d'hôtel • location d'auto • achat/rachat • forfaits Sud & Europe • Croisières • Circuits • Voyages de groupes • Circuits autocars de Voyages Bellevue • Assurances voyages • Transport à l'aéroport • etc.

306048

Permis du Québec

SHERBROOKE NORD 819 563-7131	SHERBROOKE EST 819 564-4433	MAGOG 819 843-4747	WINDSOR 819 845-3317	LAC-MÉGANTIC 819 583-2801
---------------------------------	--------------------------------	-----------------------	-------------------------	------------------------------

www.orford.clubvoyages.com

md/mc Marque déposée/de commerce d'AIR MILES International Trading B.V., employée en vertu d'une licence par LoyaltyOne, Inc. Et par Transat Distribution Canada Inc.



SERVICE DE PNEUS COMEAU INC.

Vente et installation de pneus

- Michelin
- Uniroyal
- BF Goodrich
- Hankook
- Yokohama

Félicitations et longue vie à La Tribune!

Votre garagiste de confiance !

133, rue Angus Sud,
EAST ANGUS

(819) 832-3928

UNI PRO
freins
silencieux
suspension
alignement

306514

Lac-Mégantic, East Angus et Coaticook. Une seconde couvre un espace aussi vaste, de Magog jusqu'à Asbestos en passant par Windsor et Valcourt.

Seul le territoire de la Commission scolaire catholique de Sherbrooke, renommée Région-de-Sherbrooke, reste inchangé. Néanmoins, ses limites démontrent bien les frontières de la future métropole. Car le monde municipal devra lui aussi à brève échéance subir une transformation majeure.

Mais pour ça, il faut changer de millénaire.

CULTURE

Au milieu des années 1990, la soirée la plus courue au bar Liquor Store de Magog, c'est le dimanche! Sur scène se trouve un jeune chanteur à la voix rauque et à l'énergie contagieuse. Il se nomme Pierre Garand, ou Garou.

En été 1997, le Sherbrookoise est remarqué par Luc Plamondon alors en vacances d'été dans la région. Le célèbre parolier québécois croit avoir trouvé celui qui pourra habiter le personnage complexe et inusité de Quasimodo. Il l'invite illico à une audition pour le spectacle musical *Notre-Dame de Paris*. Dès qu'il entonne les premières notes de la chanson *Belle*, la partie est gagnée.

Garou endosse le rôle de Quasimodo jusqu'en 2000 dans la version anglaise donnée à Londres. Depuis lors il poursuit une carrière internationale.

SPORT

Après une absence de dix ans, le hockey junior revient au Palais des sports de Sherbrooke. Un groupe d'hommes d'affaires sherbrookoises achète la concession des Draveurs de Trois-Rivières en été 1992. Il la rebaptise Faucons de Sherbrooke.

Parmi les jeunes joueurs de l'équipe se trouve un gardien de but dénommé Jocelyn Thibault. À peine âgé de 17 ans, il inspire son équipe jusqu'en finale de la Ligue de hockey junior majeur du Québec contre le Titan de Laval avant de subir l'élimination.

Au désespoir des Sherbrookoises, Thibault perce l'alignement des Nordiques de Québec dès la saison suivante. Dépouillée de sa vedette, l'équipe peine à remplir les gradins.

Malgré quelques tentatives de relance, même si elle reprend le nom prestigieux des Castors en 1998, l'équipe sherbrookoise demeure dans le bas du classement jusqu'à son départ au terme de la saison 2003.



ARCHIVES, LA TRIBUNE

Le grand verglas, en janvier 1998, n'épargne pas la région. Des milliers de personnes sont privées d'électricité pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines dans certains cas.



ARCHIVES, LA TRIBUNE

Le rôle de Quasimodo dans *Notre-Dame de Paris*, à la fin des années 1990, a fait découvrir Garou au monde entier. Depuis, le Sherbrookoise monte sur les planches aux quatre coins du globe.

LA BATAILLE DE L'ÉPOQUE

L'Estrie a longtemps rêvé d'une école universitaire de musique. Au début des années 1970, la région connaît un important développement de l'enseignement musical dans les écoles primaires, secondaires et collégiales.

La Commission scolaire catholique de Sherbrooke et le Collège de Sherbrooke, en particulier, offrent un parcours musical de manière coordonnée. Pour assurer la continuité de cette formation, il ne manque qu'un programme universitaire en français.

Or, l'Université de Sherbrooke cherche justement de nouvelles façons de se développer. Elle décide de créer une école de musique. Cette décision est entérinée par Jacques-Yvan Morin, ministre de l'Éducation du Québec à l'époque, qui accepte de financer l'implantation du programme.

Mais le projet se heurte vite à des mesures d'austérité, si bien que l'école vivote pendant quelques années. Après avoir accueilli à peine une dizaine d'élèves, elle ferme ses portes en 1985.

La même année, l'UdeS profite du sommet socioéconomique de l'Estrie pour présenter cinq grands projets, notamment une réelle école de musique. Les décideurs se rangent derrière cette idée, mais malgré toute la volonté politique, le projet tarde à se concrétiser.

À la fin de la décennie 1980, l'idée de l'école resurgit. Le ministère des Affaires culturelles du Québec suggère une école mixte «conservatoire et école d'enseignement supérieur», ce qui ne plaît pas tout à fait à l'UdeS. De toute façon, ce projet traîne lui aussi en longueur.

Au début des années 1990, le rectorat de l'UdeS multiplie les tractations politiques. Il peut compter notamment sur l'appui du député libéral de Sherbrooke, André J. Hamel, qui assume le poste d'adjoint parlementaire de Lucienne Robillard, ministre de l'Enseignement supérieur et de la Science.

Enfin, le 21 mai 1991, la création de l'école espérée est annoncée. Au terme d'une attente de 15 ans, l'inauguration officielle a lieu le 6 février 1993.



- 1995**
- Présentation des finales provinciales des Jeux d'été du Québec à Sherbrooke
 - Fusion des cinq hôpitaux sherbrookoises pour créer

le Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke et l'Institut universitaire de gériatrie de Sherbrooke

- 1996**
- André Gaumond succède à M^{gr} Jean-Marie Fortier à la tête de l'archidiocèse de Sherbrooke.

- 1997**
- Le Petit Théâtre de Sherbrooke naît de la fusion des théâtres du Sang neuf et Entre chien et loup.

- 1998**
- Nomination de Jean Charest à la tête du Parti libéral du Québec



100 ans et encore son coeur d'enfant

Bravo à La Tribune, un média qui a su garder la flamme au fil du temps

6288, route Louis-S.-St-Laurent, Compton (Québec) J0B 1L3
info@arbrisseaux.qc.ca
www.arbrisseaux.qc.ca

PORTES OUVERTES 2010 20 février, 17 avril

Transport offert pour différentes villes de l'Estrie, des Bois-Francs, du Centre-du-Québec, de la Montégérie et du Granit

Transport quotidien Sherbrooke-Compton

Information : 819 835-9503



SÉMINAIRE DE SHERBROOKE
INSTITUTION D'ENSEIGNEMENT PRIVÉE
secondaire et collégial

Rapprocher les gens quotidiennement...

Depuis 100 ans!

Bravo et merci à La Tribune!

1875-2010 Un monde de réussites! www.seminaire-sherbrooke.qc.ca

UN TEMPS NOUVEAU



ANDRÉ LAROCHE

La catastrophe tant redoutée du bogue de l'an 2000 n'a finalement jamais eu lieu. Le 1^{er} janvier du nouveau millénaire, la vie en Estrie se déroule comme auparavant. Des perturbations majeures se pointent cependant à l'horizon.

Les travailleurs d'Asbestos et de Danville sentent qu'ils pourront enfin tourner la page sur une décennie éprouvante. Leur amiante, désormais banni dans plusieurs pays, trouve difficilement preneur. Le chômage devient endémique. Mais la mise en opération de la grande usine de magnésium Magnola dans

leur cour laisse entrevoir une nouvelle ère de prospérité.

Un vent d'optimisme souffle aussi parmi les employés de l'université. Non seulement le gouvernement québécois rehausse le financement de leur institution, mais l'avènement d'un jeune recteur visionnaire ramène la confiance et l'audace dans les facultés. Sous l'inspiration de Bruno-Marie Béchard s'enclenche à grand rythme la construction de nouveaux bâtiments, la rénovation de laboratoires désuets, l'embauche de nouveaux professeurs, la construction d'un stade de football...

Nullement en reste, le monde municipal amorce lui aussi une modernisation. Forcées par le gouvernement du Québec de se regrouper, Sherbrooke et sa banlieue choisissent de négocier entre elles les règles de leur fusion plutôt que d'attendre leur imposition. Quelque 40 ans après les premières ambitions métropolitaines du maire Nadeau, en mars 2001, une grande ville de 144 000 habitants naît en Estrie.

Enfin, l'ouverture d'un parc biomédical en 2002 rend concrètes les aspirations de renouveau industriel à fort contenu scientifique évoqué depuis longtemps comme la voie d'avenir pour la région. Tout semble en place pour un temps nouveau : de grandes entreprises locales présentes sur les marchés mondiaux, une

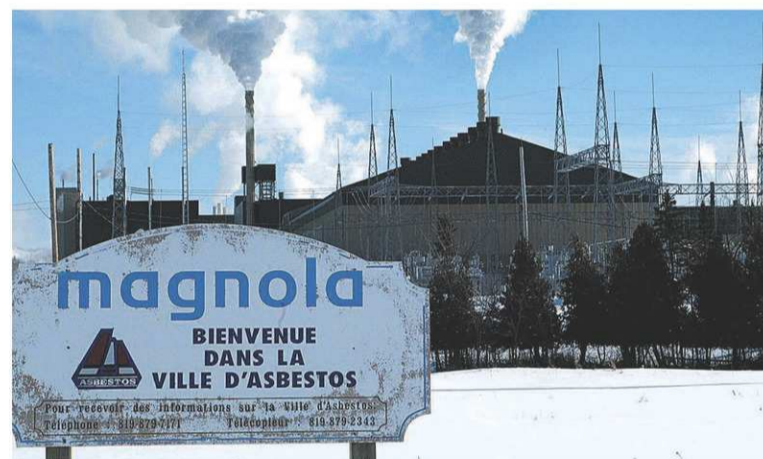
université ambitieuse, une métropole forte...

Soudainement, après des années de déclin, Sherbrooke fait figure de ville d'avenir. Prometteuse, du moins.

C'est sans compter l'accession du député de Sherbrooke au titre de premier ministre de la province. En 2003, on parle du «Townships Power» avec la nomination au cabinet des députés Monique Gagnon-Tremblay (Saint-François) et Pierre Reid (Orford). En outre, Jean Charest nomme un éminent chirurgien du CHUS, Philippe Couillard, à la tête du ministère de la Santé.

Mais cette année-là s'avère une cascade de mauvaises nouvelles.

La suspension des activités de



ARCHIVES, LA TRIBUNE

La nouvelle ère de prospérité annoncée par la mise en activité de l'usine Magnola à Asbestos a été de bien courte durée.

2001

- Fusion des municipalités de Sherbrooke, Rock Forest, Fleurimont, Ascot, Lennoxville, Deauville, Saint-Élie-d'Orford et Bromptonville en une seule

- ville de 144 000 habitants, divisée en six arrondissements
- Le parc de Frontenac acquiert le statut de parc national.

2002

- Nomination de Henri-Paul Rousseau, de Coaticook, à la tête de la Caisse de dépôt et placement du Québec. Il quitte en 2008.

- Réouverture du Musée de la nature et des sciences de Sherbrooke dans l'ancienne filature Julius-Kayser

2003

- Élection de Jean Charest comme premier ministre du Québec
- Présentation des Mondiaux jeunesse d'athlétisme

100 ans
dont 20 avec Phoenix

Depuis 30 ans, nous offrons les services d'entretien ménager dans les espaces à bureaux dans les locaux commerciaux. Nous sommes fiers de participer au succès de La Tribune depuis 20 ans!



Bon centenaire!

PHOENIX
ENTRETIEN MÉNAGER

TÉL. : 819 822.2425
WWW.PHOENIXINC.CA

Magnola sème d'abord la consternation à Asbestos, d'autant plus que la mine Jeffrey risque désormais la faillite. La situation est à peine plus rose à Thetford Mines, où les mineurs de Lab Chrysotile et Bell subissent désormais des fermetures temporaires à répétition.

Puis Bombardier fait craindre le pire avec sa décision de se départir de sa division des produits récréatifs. La délocalisation des chaînes de montage plane au-dessus des travailleurs de Valcourt, d'autant plus qu'un autre fleuron estrien, Shermag, a déjà mis un premier pied en Chine. Les trois usines sherbrookoises de C-MAC perdent leur siège social dans leur vente à la firme californienne Solectron.

Les travailleurs de Magog sont frappés de plein fouet avec des fermetures successives d'entreprises que l'on croyait bien établies. Se rajoutent les contrecoups subis par les hôteliers et les restaurateurs devant l'avenir incertain de la station de ski du mont Orford. La solution de construire des condominiums au pied des pentes, pratiquement imposée par le gouvernement Charest, provoque un tollé populaire si fort que le projet avorte.

Il faudra attendre la décennie suivante pour connaître le dénouement de ce chapitre de l'histoire régionale.

Mais on sait maintenant que Valcourt n'a pas perdu ses chaînes de montage. Elles produisent désormais le révolutionnaire véhicule Spyder, sorti du centre de recherche agrandi de BRP. Cinquante ans après la naissance de l'université, l'économie basée sur l'activité scien-

tifique semble prendre racine dans la région. Des centres consacrés à la recherche sont sortis de terre, ces dernières années, à Sherbrooke et Magog.

L'Estrie tire ainsi de plus en plus avantage de la raison de son essor, puis de son déclin. Née de l'attrait de l'industrie pour ses rivières et sa nature, elle a périclité dans la seconde moitié du XX^e siècle lorsque les voies de transport l'ont placée à l'extrémité de la zone d'influence de Montréal.

Mais la technologie numérique change désormais la donne : les entreprises, attirées notamment par la qualité de vie et la distance raisonnable de Montréal, choisissent l'Estrie pour établir leurs installations de recherche.

Les Estriens peuvent enfin voir apparaître les premiers signes concrets d'une vision longtemps caressée, soit une région verte et innovatrice.

CULTURE

Au milieu de la décennie, un couple d'artistes de Compton prend un risque. Delaf et Dubuc envoient chez Dupuis, l'un des grands éditeurs de bandes dessinées du monde francophone, quelques planches qu'ils avaient fait publier auparavant dans le magazine humoristique *Safari*.

Ce fut le coup de foudre outre-Atlantique, puis partout dans la francophonie. Ainsi sont nés *Les Nombrils*, désormais l'une des BD les plus vendues dans le monde. La première édition de leur dernier album, lancé l'automne dernier, fut imprimée à quelque 180 000 exemplaires. C'est sans compter les nombreuses traductions.



ARCHIVES. LA TRIBUNE. JOCELYN RIEUNDEAU

Plus de 1500 athlètes provenant de 160 pays rivalisent de vitesse, de puissance et d'endurance lors des nombreuses compétitions des Jeux mondiaux jeunesse d'athlétisme condensées en une semaine, à Sherbrooke, en juillet 2003.

SPORT

Plus de 8000 spectateurs assistent le 9 juillet 2003 aux cérémonies d'ouverture des Jeux mondiaux jeunesse d'athlétisme. Cinq jours de compétitions, une vingtaine de disciplines, plus de 1500 athlètes provenant de 160 pays. Durant cette semaine, Sherbrooke rime avec athlétisme.

Au passage, l'Université de Sherbrooke s'enrichit d'un nouveau stade destiné ensuite à la toute nouvelle équipe de football Vert & Or.

LA BATAILLE DE L'ÉPOQUE

En automne 2000, le projet de la rénovation de Saint-Vincent-de-Paul piétine. Depuis trois ans, les autorités régionales de la santé cherchent à convertir l'ancien hôpital en résidence pour personnes âgées. Mais elles n'obtiennent jamais l'argent nécessaire de Québec.

En attendant, plus de 150 pensionnaires de la Résidence de l'Estrie vivent dans des installations désuètes. L'édifice des années 1940, autrefois le Grand Séminaire de Sherbrooke, ne compte que des chambres exiguës, des corridors étroits et des installations sanitaires d'une autre époque. Les mauvaises odeurs flottent partout en raison de l'absence de système d'aération.

Le chroniqueur Mario Goupil sonne la charge, le 12 décembre. «Je me permets de douter que M. Bouchard (ndlr : Lucien B., premier ministre du Québec), M. Landry (ndlr : Bernard L., ministre des Finances du Québec) ou tout autre haut gradé de la politique accepteraient que l'on limite sa mère ou son père à une douche ou un bain par semaine.»

Une série d'articles et d'éditoriaux de *La Tribune*, publiée les jours suivants, donne des munitions au chef de l'opposition et député de Sherbrooke, Jean Charest, pour attaquer le gouvernement péquiste.

Les chroniques de Mario Goupil inspirent même une chanson à l'humoriste Jean Lapointe. Des extraits sont lus à l'Assemblée nationale. En coulisses, même le député péquiste de Johnson,

Claude Boucher, rajoute de la pression sur le premier ministre afin qu'il trouve les fonds nécessaires.

Enfin, le 21 décembre, Québec annonce en grande pompe l'injection de 33,5 millions \$ dans le projet afin

de déménager près de 200 personnes dans l'hôpital reconverti, dès l'été 2002.



- à Sherbrooke
- Présentation des finales provinciales d'été des Jeux du Québec dans la MRC de l'Amiante
- Mise en ondes de la station

- radiophonique Génération Rock, devenue CKOY en 2008.
- 2005**
- Fondation de l'École Vision School

- 2006**
- La seconde voie de l'autoroute 55 entre Sherbrooke et Drummondville est complétée, 25 ans après son ouverture.

- 2007**
- Lancement du véhicule Spyder, construit par les usines BRP de Valcourt

- 2009**
- Inauguration à Longueuil du nouveau campus de l'Université de Sherbrooke

Bravo!

Plus qu'une vitrine,
La Tribune donne le ton
au développement de notre région!

Bravo à ce partenaire de longue date
qui partage **notre souci d'excellence.**

les peintures
de Armond^{inc.}

Complices de vos projets depuis 50 ans!

800, rue Conseil, Sherbrooke 819 569-7095

Une bonne école



JEAN-FRANÇOIS GAGNON

Des gens de grande renommée ont oeuvré au journal *La Tribune* au fil du temps. Parmi eux, le réalisateur Claude Fournier, qui a fait partie de l'équipe de journalistes entre 1949 et 1953. Plus de 50 ans après son départ du quotidien, il raconte avec un plaisir apparent son expérience ainsi que les moeurs journalistiques de l'époque.

Son embauche, survenue alors qu'il n'avait que 18 ans, s'est effectuée de façon particulière. Il s'était présenté au chef des nouvelles de l'époque, le poète Alfred DesRochers, avec l'espoir d'être engagé à titre de correcteur d'épreuves. Mais il avait finalement obtenu un poste plus intéressant.

«Alfred DesRochers m'avait demandé si je savais taper à la machine et justement, j'avais appris ça durant mon cours classique. Il m'avait ensuite envoyé écrire un texte au pupitre. Après l'avoir lu, il avait dit à René Boissay, un journaliste, qu'il devenait correcteur d'épreuves. Et moi, je prenais sa place», se souvient-il.

« [Jacob Nicol] était un grand sec maigre économe, pas exhibitionniste de sa richesse. Il imposait le respect par sa prestance. On le sentait très intelligent et à son affaire. »

Claude Fournier confie que René Boissay lui en a «voulu à mort pendant deux ans» après son embauche, qui lui avait en quelque sorte valu d'être rétrogradé. «Mais on s'est retrouvés par la suite à Radio-

Canada, qui nous avait embauchés, et on a fait la paix», note-t-il.

À *La Tribune*, Claude Fournier a d'abord été affecté aux «chiens écrasés». Il a aussi rapidement eu pour mission de traduire les nombreuses dépêches en anglais qui parvenaient au quotidien.

Lorsqu'on était chargé des «chiens écrasés», il fallait en outre se rendre aux funérailles de personnalités importantes du milieu, anciens députés, élus municipaux ou autres. On notait les noms de toutes les personnes présentes, qui étaient publiés les jours suivants.

«Ceux qui ne venaient pas mais qui auraient dû être là nous contactaient et nous donnaient un ou quelques dollars pour qu'on inscrive malgré tout leur nom dans la liste des participants aux funérailles.»

Pour faire mieux comprendre ce qui le motivait à accepter de tels «cadeaux» en argent, Claude Fournier raconte qu'il ne gagnait que 18 \$ par semaine à ses débuts à *La Tribune*. «Une fois mon logement et ma bouffe payés, je n'avais plus rien», affirme-t-il, avouant cependant que son salaire hebdomadaire à son départ était presque quatre fois plus élevé.

Travaillant plus de dix heures par jour, les journalistes de *La Tribune* commencent à l'époque à envisager la syndicalisation, ce qui leur vaut d'être soudainement tous mis à la porte. Finalement, au bout de quelques jours, ils sont réembauchés et le syndicat est créé.

Malgré ces heurts avec la direction, le fondateur et grand patron du quotidien, Jacob Nicol, avait le respect du personnel de la salle de rédaction. «C'était un grand sec maigre économe, pas exhibitionniste de sa richesse. Il imposait le respect par sa prestance. On le sentait très intelligent et à son affaire», mentionne le réalisateur.



LA TRIBUNE, JEAN-FRANÇOIS GAGNON

Claude Fournier, auteur et cinéaste, a commencé sa carrière dans le monde des médias au journal *La Tribune*.

partie de la ligne de conduite de Jacob Nicol de se mêler du contenu rédactionnel.»

Un des traits marquants des journalistes à l'époque était leur penchant pour la bouteille. «Le vendredi, à part quelques sobres, tout le monde était soûl dans la salle de rédaction. On faisait quand même un bon journal pour le lendemain!», assure Claude Fournier.

Même si le quotidien était clairement associé aux libéraux et que les pots-de-vin étaient acceptés par les journalistes, les articles étaient habituellement objectifs, selon Claude Fournier. «Je ne pense pas que ça faisait

partie de la ligne de conduite de Jacob Nicol de se mêler du contenu rédactionnel.»

La **Fondation Rock Guertin** est très fière d'être associée au quotidien **La Tribune** et veut profiter de l'occasion pour **remercier tous ses bénévoles et donateurs** qui sont en grande partie des lecteurs du journal. Félicitations à **La Tribune** pour ses 100 ans!

Fondation Rock-Guertin
la faim justifie les moyens
rockguertin.com



Souvenirs écrits

Le standard sonne sans répit. Elle branche, débranche ses fiches avec une rapidité déconcertante, sans donner l'impression qu'elle regarde ce qu'elle fait. Puis, dans un rare moment d'accalmie, elle fait un appel très court et me dit :

– Vous allez droit devant vous et, passé les portes doubles, vous tournerez à gauche, tout de suite après la grosse distributrice de Coke : c'est la rédaction, vous demanderez M. DesRochers.

J'arrive à l'entrée d'une salle qui me paraît immense. Une vingtaine de gros pupitres de chêne y sont disposés, sans ordre apparent, où sont assis des journalistes qui tapent à la machine, parlent au téléphone ou s'agitent d'une manière ou d'une autre, presque tous une cigarette suspendue aux lèvres. Je suis frappé par le désordre sur chaque pupitre : des monceaux de journaux, de tablettes à noter, de dictionnaires, de feuillets pour écrire et, à travers ce fouillis, toujours un grand cendrier de verre mordoré, débordant d'allumettes calcinées, de mégots, de boulettes de gomme à mâcher et autres rognures. Le fracas des chutes qui entre par une grande fenêtre homogénéifie le tumulte ambiant.

Je parviens à attirer l'attention d'une journaliste à qui je demande où se trouve M. DesRochers. Elle m'indique d'un signe de tête un homme imposant avec de longs cheveux gris ondulés et une barbe, grise elle aussi, et si touffue que c'est une cigarette qui marque l'endroit où doit normalement se trouver la bouche. Je fige sur place. Cet homme, je le connais, sa photo est dans les manuels de littérature : c'est le poète Alfred DesRochers.

Je m'approche de son bureau qui fait face à tous les autres. La tête appuyée dans sa main gauche, il parcourt un article de plusieurs pages en suivant studieusement avec un

crayon de mine et ne me voit pas. Sur ses doigts fins et osseux, les jointures ressortent comme des nœuds, ses ongles sont plutôt longs, ceux du pouce et de l'index jaunis par la nicotine [...].

La Tribune, quelle faune!

En commençant par son propriétaire, le sénateur et conseiller législatif Jacob Nicol, rigide comme un pieu, des lèvres minces, des yeux perçants derrière ses lunettes à fine monture métallique, l'air sec d'un calviniste. Fils d'un cultivateur de Roxton Pond, Jacob Nicol, tout en pratiquant le droit à Sherbrooke, avait édifié un imposant empire dans le domaine des communications, d'abord en fondant *La Tribune*, en 1910, puis en acquérant d'autres quotidiens, *Le Soleil* de Québec et *Le Nouvelliste* de Trois-Rivières, ensuite des stations radiophoniques, CHLN de Trois-Rivières, CHLT et CKTS de Sherbrooke. Il avait été député et plusieurs fois ministres dans les gouvernements Taschereau, il accumulait maintenant les directeurs de banques et de compagnies d'assurances. Il était très riche et très économe, tout le contraire de son autre collègue sherbrookois, le sénateur Charles B. Howard, un millionnaire rubicond et dépensier, libéral et nommé lui aussi par William Lyon Mackenzie King.

Le sénateur Nicol conduisait lui-même sa modeste Chevrolet et avait peu d'estime pour le sénateur Howard, qui se laissait conduire dans une luxueuse voiture à chauffeur et (dans la vie) par sa femme, une riche Américaine à qui il devait une partie de son train de vie princier.

M. Nicol avait son bureau au premier étage du journal, mais il était si discret, si effacé, qu'on l'entrevoyait

seulement montant ou descendant le grand escalier qui y menait. Et il me fallut des mois pour apprendre qui était cet homme toujours vêtu de sombre et saluant d'un petit coup de tête ceux qu'il croisait [...].

Les machines à écrire crépitaient comme des mitrailleuses, des estafettes couraient de la salle de rédaction vers l'atelier, à l'étage au-dessous, les bras chargés de dépêches, revenaient avec des épreuves de pages sentant l'encre et le plomb, les étalaient sur le bureau de M. DesRochers qui, tout en les parcourant, vociférait à ses trouves les encouragements et les admonestations.

Dans le tohu-bohu, des noms ressortaient souvent; c'étaient les souffre-douleur favoris du commandant : O'Neil pour Louis-C. O'Neil. De la même génération que DesRochers, il était le plus ancien de la salle, il y était depuis 1928. Il avait un béret bleu vissé sur la tête, ne se rasait qu'occasionnellement et tapait à deux doigts, par rafales, se rongant ensuite les ongles avec avidité comme pour alimenter sa réflexion. Il embaumait la rédaction des odeurs de la ferme qu'il habitait, du côté du club de golf, sport qu'il pratiquait chaque été avec une certaine habileté, se faisant un point d'honneur de n'emporter que cinq bâtons dans son sac, dont un putter qui (selon des malins) était dans les bagages des ancêtres O'Neil, à leur arrivée en Amérique autour de 1740.

On entendait souvent aussi des Amédée! parce qu'à Amédée Gaudreault, DesRochers ne passait rien, pas le moindre accroc à la grammaire, le moindre usage impropre ou abusif, ni même un oubli de ponctuation. Gaudreault était chroniqueur politique, ce qui, dans son cas, équivalait à une mission de propagation de foi libérale, avec une exception : l'appui qu'il avait toujours accordé à Johnny Bourque. Chaque

fois qu'il fallait louer les mérites de Johnny S. Bourque, héros de la Première Guerre dans le régiment du Royal 22^e, député de Sherbrooke sans interruption de 1936 à 1960, ministre et homme fort de l'Union nationale de Maurice Duplessis, la tête d'Amédée se mettait à bouillir, le couvercle de sa marmite sautait! Il se laissait piéger par des erreurs grossières : mauvais accord de verbe, oubli d'un pluriel, et DesRochers fondait sur lui comme un épervier sur sa proie. Amédée devenait apoplectique, plus rouge que le parti qui était sa religion, puis il encaissait, mais longtemps après on pouvait encore l'entendre ronchonner, comme le tonnerre qui n'arrête pas de gronder après l'orage.

Je fige sur place. Cet homme, je le connais, sa photo est dans les manuels de littérature : c'est le poète Alfred DesRochers.

Il y en avait aussi, et DesRochers les connaissait, qu'il fallait prendre avec des pincettes : Roland Gagné, par exemple, dont le seul travail était de traduire les dépêches d'agences qui arrivaient toutes en anglais. Vieux garçon misanthrope, Gagné rongait son travail méthodiquement avec la ténacité d'une maladie incurable. Une fois commencé, le clic-clac de sa machine ne s'arrêtait pour ainsi dire pas, mais si Gagné avait bu, et s'il était contrarié, ce qui n'était pas toujours évitable, il disjonctait; il empoignait sa machine à écrire, marchait comme un robot jusqu'à la fenêtre, l'ouvrait et lançait la machine dans les eaux tourbillonnantes de la rivière, il enfilait ensuite son veston et, regardant droit devant lui, traversait la salle comme un automate et disparaissait pour plusieurs jours.

Reproduction avec l'aimable autorisation de l'auteur.



Créateur de relève

100 ans de récits au quotidien

Pour toutes ces années à couvrir les petits et les grands événements qui ont façonné l'histoire de notre région, félicitations à La Tribune!

cégep
de Sherbrooke

cegepsherbrooke.qc.ca

VOUS CHERCHEZ MIEUX ? BONNE CHANCE.



LOCATION

CIVIC BERLINE DX 2010

198 \$[†] / MOIS **48 MOIS**

TRANSPORT ET PRÉPARATION
INCLUS

1 240 \$ COMPTANT REQUIS

ACHAT

CIVIC BERLINE DX 2010

258 \$^{††} / MOIS

72 MOIS À 2,4 %

0 \$ COMPTANT

TRANSPORT ET PRÉPARATION
INCLUS

AUSSI DISPONIBLE :
TAUX DE FINANCEMENT À
L'ACHAT JUSQU'À 60 MOIS

0,9 %*

P.D.S.F. RÉVISÉ DE 1 000 \$^{***}

15 990 \$



Vous louez déjà
une Honda ?

Obtenez une réduction
de taux jusqu'à **1% + 500 \$^{**}**

pour l'achat ou la location de tous véhicules Honda 2010.

Honda Canada est le manufacturier automobile ayant reçu le plus
de prix ALG – valeur résiduelle par segment individuel.



HONDA
VÉHICULES D'OCCASION
Certifiés

OUI, ON A FAIT
LE PLEIN

L'Association des concessionnaires Honda du Québec

HONDA

Pour obtenir l'adresse d'un concessionnaire près de chez vous, visitez honda.ca ou composez le 1 888 9-HONDA-9.

HONDA.CA

†L'offre de location-bail est faite par Services Financiers Honda Inc. (SFHI), sur acceptation du crédit. Cette offre porte sur la Civic berline DX manuelle 2010 neuve (modèle FA1E2AEX). Franchise de kilométrage de 96 000 km; frais de 0,12 \$ le kilomètre excédentaire. Transport et préparation inclus. Les frais de RDPRM (jusqu'à 46 \$), taxes et droits, assurances, immatriculation et frais d'administration (le cas échéant) sont en sus. ††L'offre de financement à l'achat est faite par Services Financiers Honda Inc. (SFHI), sur acceptation du crédit. Cette offre porte sur la Civic berline DX manuelle 2010 neuve (modèle FA1E2AEX). Transport et préparation inclus. Le montant financé à 2,4% est de 17 385,00 \$. Le total des frais de crédit est de 1 191,00 \$ pour une obligation totale de 18 576,00 \$. Les frais de RDPRM (jusqu'à 46 \$), taxes et droits, assurances, immatriculation et frais d'administration (le cas échéant) sont en sus. *Le taux de financement à l'achat de 0,9% est disponible pour tous les modèles Civic 2010 pour une période allant jusqu'à 60 mois. **La réduction de 1% + 500 \$ est offerte aux particuliers qui ont déjà un véhicule en location auprès de SFHI et dont les paiements sont à jour au moment de se prévaloir de l'offre. Cette réduction est applicable sur le taux de financement à l'achat ou celui applicable à la location du nouveau véhicule Honda 2010 au plus tard le 1^{er} mars 2010. Cette réduction ne peut être transférée à aucune autre personne. ***Transport et préparation (1 395 \$), taxes et droits, assurances, immatriculation et frais d'administration (le cas échéant) sont en sus. Offres valides uniquement pour les résidents du Québec chez les concessionnaires Honda du Québec pour plus de détails. Photo à titre indicatif seulement. Offres d'une durée limitée sujettes à changement sans préavis par le manufacturier. Valides sur les véhicules en inventaire seulement. Voyez votre concessionnaire Honda pour plus de détails.

AU COEUR DU MARCHÉ DU TRAVAIL *en Estrie*

Emploi
Québec 
Estrie



Emploi-Québec Estrie salue la précieuse contribution
de La Tribune à la communauté estrienne.

VISITEZ NOTRE SITE WEB :
emploiquebecestrie.net

Qui furent les dix plus grands politiciens au cours des 100 dernières années sur le territoire de *La Tribune*? Quels noms retenir pour cette (trop) courte liste des dix plus grands athlètes? Qui ont été les plus grands artistes?

Pour ce 100^e anniversaire, *La Tribune* a organisé des tables rondes d'historiens, de connaisseurs et de journalistes pour se prêter à cet exercice périlleux... et délicat, susceptible de déclencher des débats houleux.

Résumer 100 ans en dix noms a forcé les participants à adopter des critères très pointus, trop longs à énumérer en ce petit espace. À contrecœur, il a fallu rayer des bâtisseurs, des enseignants, des gens dévoués à leur art, à leur sport ou à la société.

Au terme de leur difficile sélection, tous les experts ont fait le même constat : les Cantons-de-l'Est comptent un grand nombre d'ambassadeurs.



BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA

LOUIS S. ST-LAURENT

1882-1973
SEUL PREMIER MINISTRE CANADIEN NÉ DANS LES CANTONS-DE-L'EST

Né à Compton, Louis S. Saint-Laurent arrive en politique sur le tard après une carrière d'avocat et de professeur de droit. En 1941, à la demande du premier ministre canadien Mackenzie King, il devient ministre de la Justice et procureur général. Après la guerre, il est nommé secrétaire d'État aux Affaires étrangères et est choisi premier ministre en 1948, poste qu'il occupera jusqu'en 1957. Il créa le système de péréquation, assura le début de la voie maritime du Saint-Laurent et fit adhérer le Canada à l'OTAN.

10 PERSONNALITÉS 100 ANS POLITIQUE

JOHN SAMUEL BOURQUE

1894-1974
DÉPUTÉ ET MINISTRE DE L'UNION NATIONALE

Né à Sherbrooke, John Samuel Bourque fait une carrière militaire chez les Carabiniers (plus tard les Fusiliers) de Sherbrooke, puis est soldat dans le Royal 22^e Régiment au sein duquel il s'embarque pour la Grande-Bretagne en 1915. Conseiller municipal à la Ville de Sherbrooke, de 1934 à 1938, il est élu député de l'Action libérale nationale à Sherbrooke, en 1935, et réélu sous la bannière de l'Union nationale jusqu'en 1956. Il dirigera plusieurs ministères, puis sera défait en 1960.



ARCHIVES. LA PRESSE CANADIENNE

SIR WILFRID LAURIER

1841-1919
PREMIER CANADIEN FRANÇAIS À OCCUPER LA FONCTION DE PREMIER MINISTRE DU CANADA

Né à Saint-Lin, Laurier est le premier Canadien français à devenir premier ministre du Canada. Élu député libéral des Communes pour Drummond-Arthabaska en 1874. Chef du Parti libéral et de l'opposition de 1887 à 1896, puis premier ministre du Canada de 1896 à 1911, il a accueilli le Yukon, l'Alberta et la Saskatchewan dans la Confédération et a développé les chemins de fer. De nouveau chef de l'opposition, de 1911 à 1919, il s'est opposé à la conscription de 1917.

JACOB NICOL

1876-1958
AVOCAT, POLITICIEN ET HOMME D'AFFAIRES

Né à Roxton Pond. Avocat, il pratique à Sherbrooke et est bâtonnier du district de Saint-François. Il participe en 1910 à la fondation de *La Tribune* et possède plusieurs journaux, dont *Le Soleil* et *Le Nouvelliste*. De 1921 à 1929, il représente successivement les circonscriptions provinciales de Richmond et Compton comme député libéral. Ministre des Affaires municipales et trésorier provincial dans le cabinet du premier ministre Louis-Alexandre Taschereau. Nommé au Conseil législatif en 1934, puis au Sénat en 1944.



Les Planchers Bois franc Mercier
Garantie 35 ans
Au meilleur prix!

TAPIS V.N. inc.

- Vinyle flottant
- Plancher flottant nouvelle génération
- Céramique
- Carpettes décoratives

VOYEZ TOUS NOS PRODUITS SPÉCIALISÉS

- Plancher exotique
- Plancher pour condos

MAURICE GINGUES

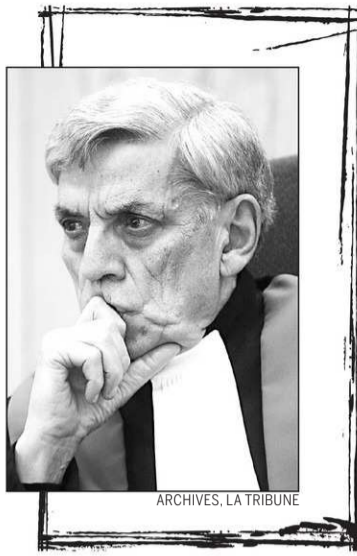
1903-1960
PREMIER DÉPUTÉ CANADIEN-FRANÇAIS
DE SHERBROOKE AUX COMMUNES

Ex-travailleur de l'usine Kayser et courtier immobilier, Maurice Gingues est élu député du Parti libéral du Canada de Sherbrooke, en 1940, devenant ainsi le premier député canadien-français de cette circonscription à la Chambre des communes. En 1944, il démissionne lorsqu'il est nommé ministre sans portefeuille dans le cabinet provincial de Joseph-Adéland Godbout, dont le gouvernement préfigure la Révolution tranquille. En 1944, à la suite de la défaite du gouvernement Godbout au Québec, M. Gingues retourne à la politique fédérale.

ARMAND NADEAU

1910-1982
MAIRE DE SHERBROOKE

Né à Saint-Agapit, Armand Nadeau obtient sa licence en droit de l'Université Laval de Québec et pratique à compter de 1937. Il s'établit à Sherbrooke et devient coroner du district de Saint-François. Il est élu conseiller municipal en 1948. Après deux tentatives infructueuses, en 1950 et 1952, il se fait élire à la mairie de Sherbrooke en 1955, où il restera jusqu'en 1970, soit pendant 15 ans. Il est considéré comme l'un des grands bâtisseurs de Sherbrooke.



ARCHIVES, LA TRIBUNE

RAYNALD FRÉCHETTE

1933-2007
DÉPUTÉ ET MINISTRE

Né à Asbestos. Avocat, il est élu député de l'Union nationale à Sherbrooke en 1966. Défait en 1970, il retourne à la pratique du droit et anime une émission radiophonique à CHLT en 1979 et 1980. Élu député du Parti québécois pour Sherbrooke en 1981, il est ministre du Revenu dans le cabinet Lévesque, puis ministre du Travail, de 1982 à 1985, et ministre de la Justice et ministre du Travail dans le cabinet de Pierre-Marc Johnson. Défait en 1985. Il est nommé juge à la Cour supérieure de Montréal en 1988, puis est affecté au district judiciaire de Saint-François en 1991.

JEAN PERRAULT

1945 -
MAIRE DE SHERBROOKE

Champion canadien de ski nautique et membre de l'équipe canadienne de ski alpin, Jean Perrault est enseignant puis directeur du Centre de l'activité physique du Collège de Sherbrooke. Conseiller municipal dès 1982, il crée la Fête du lac des Nations et met en place la Société de développement économique de Sherbrooke. Élu maire de Sherbrooke en 1994. Il procède à la fusion avec les municipalités de banlieue, lance le projet Cité des rivières, le Centre multisports de Sherbrooke et obtient les Jeux du Canada de 2013. Il préside l'Union des municipalités du Québec, de 2005 à 2009, et la Fédération canadienne des municipalités, de janvier 2008 à juin 2009.

JEAN CHAREST

1958 -
DÉPUTÉ ET MINISTRE
CONSERVATEUR, PREMIER MINISTRE
DU QUÉBEC DEPUIS 2003

Né à Sherbrooke, Jean Charest est élu à la Chambre des communes en 1984, puis réélu en 1988, 1993 et 1997. Il occupe plusieurs postes de ministre (Condition physique et Sport amateur, Environnement, Industrie et Sciences). Chef du Parti conservateur de 1993 à 1998 et vice-président du Comité national des Québécoises et Québécois pour le Non, en 1995, il devient chef du Parti libéral du Québec en avril 1998. Élu député de Sherbrooke à l'Assemblée nationale, la même année, il est chef de l'opposition officielle jusqu'aux élections générales d'avril 2003, où il devient premier ministre du Québec. Réélu en avril 2007 et décembre 2008.

Merci aux membres de la table ronde:
Isabelle Lacroix, politologue de l'Université
de Sherbrooke, et Denis Dufresne, journaliste
à *La Tribune*.



ARCHIVES, LA TRIBUNE

MONIQUE GAGNON-TREMBLAY

1940 -
DÉPUTÉE DE SAINT-FRANÇOIS ET MINISTRE

Née à Plessisville. Diplômée en droit notarial et d'abord conseillère municipale à Ascot Corner, elle est élue députée libérale de Saint-François en 1985 et est réélue sans interruption depuis. Titulaire successivement de plusieurs ministères, elle a aussi fait partie de nombreux comités et commissions. Vice-première ministre de 2003 à 2005, elle est présidente du Conseil du trésor depuis décembre 2008 et ministre responsable de l'Estrie.

Vous n'êtes pas seul

Depuis 35 ans, la Coopérative funéraire de l'Estrie accompagne les gens d'ici dans les moments difficiles.

Vous pouvez compter sur nous,
24 heures par jour.



ENGAGEMENT
SOLIDARITÉ
ENTRAIDE
ÉQUITÉ

VOILÀ AUTANT DE VALEURS
QUE NOUS METTONS À PROFIT

Nous
sommes
la



COOPÉRATIVE
FUNÉRAIRE
DE L'ESTRIE

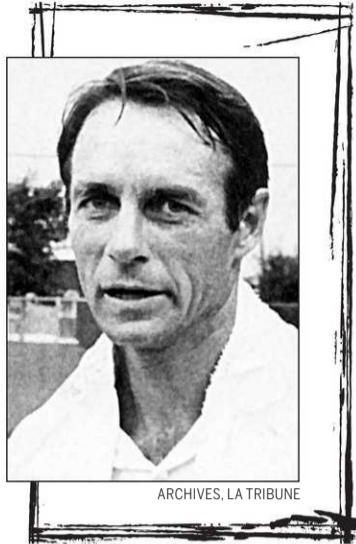
Complexe principal :
485, rue du 24-juin
Sherbrooke (Québec) J1E 1H1
819.565.7646

Autres centres de service :
Weedon - Windsor - East-Angus - Asbestos
Sherbrooke (3 centres de service)
www.coopfuneraire.com

ROBERT BÉDARD

1931 -
TENNIS

En tête du classement canadien pendant onze années consécutives (1955-1965), Robert Bédard a été membre de l'équipe de la coupe Davis (1953-1961 et 1967) en plus de se qualifier pour les Internationaux de France et de Wimbledon. Athlète accompli (il excella au hockey et au baseball), il fut intronisé au Panthéon du sport canadien en 1996.



ARCHIVES, LA TRIBUNE

SYLVIE DAIGLE

1962 -
PATINAGE DE VITESSE

Spécialiste de la courte piste, Sylvie Daigle a été championne canadienne et championne du monde avant de participer aux Jeux olympiques d'hiver de Lake Placid (1980), Sarajevo (1984), Calgary (1988), Albertville (1992) et Lillehammer (1994). Elle a remporté sept médailles, dont une d'or au relais 3000 m (1992) et une d'argent (1994) dans cette même épreuve.



ARCHIVES, LA TRIBUNE

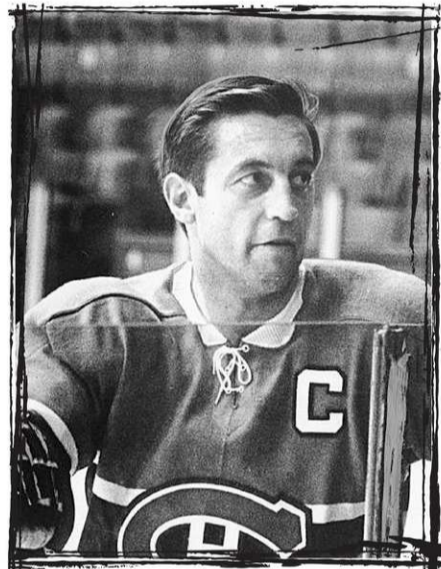
10 PERSONNALITÉS ANS SPORT

Le sport a rapidement fait partie des moeurs dans la région. Des dizaines d'athlètes ont fait leur marque dans l'élite nationale, mais aussi également mondiale. De longs débats ont été nécessaires pour déterminer notre équipe de rêve.

JEAN BÉLIVEAU

1931 -
HOCKEY

Ambassadeur du Canadien de Montréal et l'un de ses plus illustres capitaines, Jean Béliveau a porté l'uniforme du Tricolore de 1953 à 1971. Intronisé au Temple de la renommée du hockey, il a participé à 1125 matchs, récoltant 507 buts, 712 mentions, en plus de remporter la coupe Stanley dix fois.



ARCHIVES, LA PRESSE

NICOLAS FONTAINE

1970 -
SKI ACROBATIQUE

Outre sa médaille d'argent aux Jeux olympiques d'Albertville (1992), Nicolas Fontaine a participé à quatre Jeux olympiques d'hiver, terminant trois fois parmi les dix premiers. Champion du monde de sa discipline, il a élevé le niveau de difficulté de ce sport en étant le premier à exécuter deux quadruples sauts lors des championnats canadiens, en 2000, au mont Gabriel.



ARCHIVES, LA PRESSE

ANNIE PERREULT

1971 -
PATINAGE DE VITESSE

Triple médaillée olympique, dont deux d'or aux Jeux de Nagano (1998), championne du monde par équipe à trois occasions, Annie Perreault est la seule patineuse de vitesse de la région à avoir remporté l'or au moment où le patinage de vitesse courte piste faisait partie des disciplines olympiques officielles.

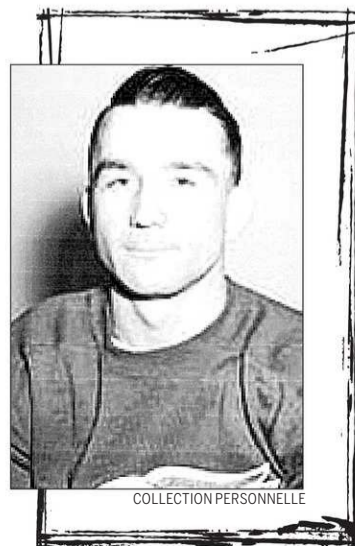


ARCHIVES, LA PRESSE CANADIENNE

CONNIE DION

1918 -
HOCKEY, GOLF

Véritable légende vivante du sport dans les Cantons-de-l'Est, Connie Dion a fait sa marque dans de nombreux sports, notamment au hockey en tant que gardien de but des Red Wings de Detroit. Il a ensuite consacré sa vie à former d'autres athlètes au hockey et au golf. L'aréna d'Asbestos porte aujourd'hui son nom.



COLLECTION PERSONNELLE



ARCHIVES, LA TRIBUNE

ANDRÉ VIGER

1952-2006
FAUTEUIL ROULANT

Vainqueur des plus prestigieux marathons du monde (Boston, Montréal, Iota, au Japon), médaillé des cinq Jeux paralympiques auxquels il a participé, André Viger est devenu, aux Jeux olympiques de Los Angeles (1984), le premier athlète paralympique canadien à remporter une médaille à un sport de démonstration.

Merci aux membres de la table ronde: Marcel Bureau, directeur général de la Société Saint-Jean Baptiste; Denis Messier, ex-chef des pages sportives de *La Tribune* et Jacques Petit, d'Excellence sportive Sherbrooke

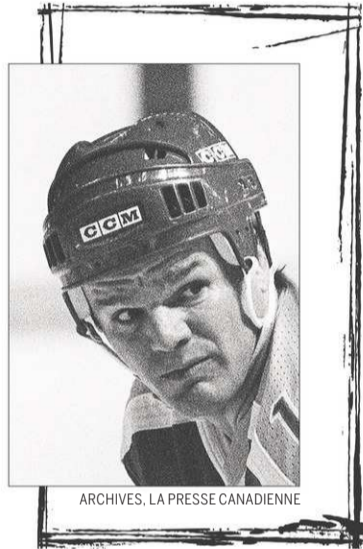


ARCHIVES, LA TRIBUNE

RENÉ PÉPIN

1930-1996
HOCKEY

En tant que capitaine des Castors seniors de Sherbrooke, il fut l'un des principaux artisans de la fameuse conquête de la coupe Allan de 1965, considérée comme l'un des plus importants exploits sportifs jamais réalisés par une équipe sherbrookoise. L'année suivante, en Europe, il aida l'équipe à remporter le prestigieux trophée Bunny Ahearne.



ARCHIVES, LA PRESSE CANADIENNE

MARCEL DIONNE

1951 -
HOCKEY

Repêché au deuxième rang par les Red Wings de Detroit lors de la séance de sélection de 1971, Marcel Dionne a été l'un des meilleurs compteurs de la Ligue nationale de son époque. Ses 731 buts le placent au 4e rang des meilleurs buteurs de la LNH. Un aréna de Drummondville porte son nom.

GARTH SMITH

1931 -
ENTRAÎNEUR, ADMINISTRATEUR

Figure appréciée et estimée de la communauté anglophone, Garth Smith a consacré la majeure partie de sa vie au développement du sport, notamment à l'Université Bishop's où, durant 38 ans, il fut successivement et simultanément directeur, administrateur, entraîneur (basket-ball, golf), tout en agissant à titre de professionnel de golf à Milby et au Vieux-Lennox.



COLLECTION PERSONNELLE

Le **TOURISME**, une vitrine sur le monde

Le centenaire de notre quotidien est un gage de vitalité pour notre région.

Félicitations à LA TRIBUNE!

Tourisme

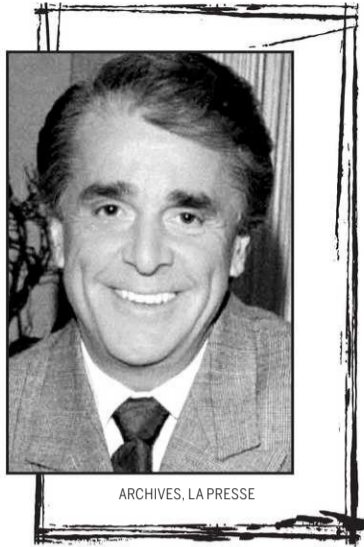
CANTONS DE L'EST



JEAN BESRÉ

1936-2001
COMÉDIEN

Ce comédien sherbrookoïse a marqué la télévision québécoise avec quelques grands rôles, notamment l'ineffable Rémi Duval (*Jamais deux sans toi*), récompensé par trois Gémeaux. Au milieu des années 1980, il reprend avec brio le rôle de Joseph-Arthur Lavoie (*Le temps d'une paix*). Il a eu également une carrière prolifique au théâtre.



ARCHIVES, LA PRESSE

10 PERSONNALITÉS UANS ARTS

Les arts et les Cantons-de-l'Est sont intimement liés. La région a été adoptée très vite par les peintres charmés par ses paysages. Les musiciens ont rapidement trouvé un public. Ces dix artistes se sont démarqués par leur inspiration, leur créativité et leur attachement à la région.

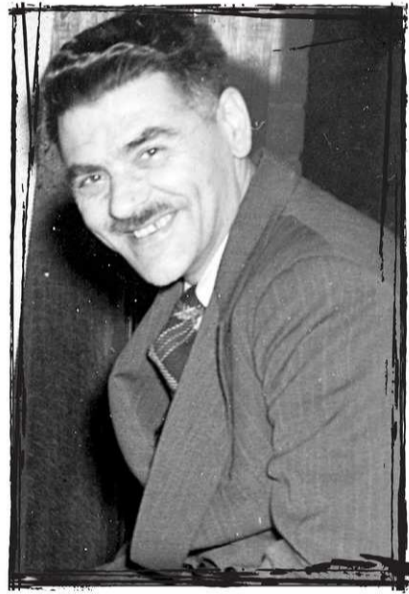


SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

LOUIS-NAPOLÉON AUDET

1881-1971
ARCHITECTE

Sa prestigieuse carrière s'étend sur six décennies pendant lesquelles il a dessiné notamment l'archevêché et la cathédrale Saint-Michel de Sherbrooke, le couvent des Petites Sœurs de la Sainte-Famille, la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré et deux cathédrales dans les Maritimes. En tout, il a apposé sa signature sur plus de 50 églises, hôpitaux et institutions d'enseignement.



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

ALFRED DESROCHERS

1901-1978
POÈTE

Son vers *Je suis un fils déchu de race surhumaine* s'avère peut-être l'un des alexandrins les plus célèbres de la poésie québécoise. Journaliste à *La Tribune*, il est l'instigateur et l'animateur du mouvement littéraire des Cantons-de-l'Est. Il incite plusieurs femmes à prendre la plume. Il reçoit plusieurs prix littéraires au cours de sa carrière. On réimprime encore son oeuvre.

FREDERICK SIMPSON COBURN

1871-1960
PEINTRE

Ses scènes d'hiver de la vallée du Saint-François ont gagné très vite l'admiration des collectionneurs. Les tableaux de Coburn font désormais partie de la représentation classique de la campagne québécoise de la première moitié du XX^e siècle. Ce natif d'Upper Melbourne était membre de l'Académie royale des arts du Canada.



CONSEIL DES ARTS DU CANADA

MICHEL GOULET

1944 -
SCULPTEUR

Les gracieuses chaises d'acier installées au lac des Nations, c'est lui! Cet artiste d'Asbestos est surtout connu pour ses oeuvres d'art public. Il a représenté le Canada à la Biennale de Venise de 1988. Il a reçu ensuite le prix Paul-Émile-Borduas, la plus haute distinction du Québec dans le domaine des arts visuels, ainsi que le prix du Gouverneur général.



ARCHIVES, LA TRIBUNE

JIM CORCORAN

1949 -
AUTEUR-COMPOSITEUR-
INTERPRÈTE

Il fallait probablement un anglophone francophile de Sherbrooke pour jouer avec les mots avec autant de talent et d'originalité. Résultat : des textes figiolés, des mélodies ludiques, un répertoire unique dans la chanson québécoise. Il a mis la main sur le Félix de l'auteur-compositeur-interprète en 1990.

MACK SENNETT

1880-1960
CINÉASTE

Nous lui devons la découverte de Charlie Chaplin. Ayant grandi à Danville et à Lac-Mégantic, il gagne les États-Unis à 17 ans et fait son apprentissage de comique sur Broadway. Il fonde sa propre maison de production en Californie, Keystone, et il produit quelque 1500 films. Surnommé le «roi de la comédie», il reçoit un Oscar spécial en 1937.



ARCHIVES, LA PRESSE CANADIENNE

CLÉMENCE DESROCHERS

1933 -
MONOLOGUISTE

Fille du poète Alfred DesRochers, cette Sherbrookoise a touché plusieurs formes d'art, toujours avec talent. Chanteuse, comédienne et auteure prolifique, elle a créé sa propre boîte à chansons en 1965 avant de jouer à la télévision et de monter plusieurs spectacles mémorables. Elle est également apparue au cinéma. En 2001, elle a reçu la Médaille de Chevalier de l'Ordre national du Québec.



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE



FONDS DE LA FAMILLE LABBÉ, SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

SERGE GARANT

1929-1986
COMPOSITEUR

Conquis par la musique contemporaine lors de ses études en Europe, il en devient une figure de proue au Canada. Professeur et chef d'orchestre, il étale sur trois décennies sa création musicale. Cofondateur de la Société de musique contemporaine du Québec, il voit son rôle d'avant-garde reconnu par un prix du Conseil des arts du Canada et par le titre d'Officier de l'Ordre du Canada.

TI-BLANC RICHARD

1920-1981
FOLKLORISTE

Ce violoneux de Martinville se fait connaître d'abord par son émission à la radio CHLT en 1937 avant d'amorcer une carrière de télévision en 1956. Très populaire dans tout le Canada pour ses talents de musicien et de fantaisiste, il a aussi contribué aux bandes sonores de plusieurs films québécois dont *L'apparition* et *Quelques arpents de neige*.

Merci aux membres de cette table ronde :

Antoine Sirois, professeur émérite de l'Université de Sherbrooke; Monique Saumier, historienne de l'art; Sylvie L. Bergeron, enseignante en langue, littérature et communications au Cégep de Sherbrooke; André Laroche, chef de la section des arts de *La Tribune*.

Ce n'est pas d'hier que les journaux nous aident à vendre nos voitures **GM** !

McLaughlin 1908, GM



La Tribune et Thibault :
un partenariat durable.
Bon anniversaire!

Thibault

CHEVROLET • CADILLAC • BUICK • GMC

VOTRE CONCESSIONNAIRE **GM** DE SHERBROOKE

3839, rue King Ouest • 819 563-7878
www.thibaultgm.ca

FRANCIS MCCREA

1852-1926

Ce commerçant et fournisseur de bois de Durham s'installe à Sherbrooke en 1901. Il achète et met sur pied des entreprises forestières (Sherbrooke Lumber Co. et Lotbinière Lumber Co.). Il préside pendant près de 20 ans la Brompton Pulp and Paper (usines à Bromptonville et East Angus). Député libéral fédéral de Sherbrooke pendant près de quatorze ans, à partir de 1911.



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

EDMUND WILLIAM TOBIN

1865-1938

Ce marchand général (Tobin Store) achète une scierie à Brompton Falls en 1901 et y installe la papetière Brompton Pulp and Paper qui deviendra Kruger. Il fait construire un moulin à bois de plancher, portes et châssis. Longtemps député libéral fédéral de Richmond-Wolfe (1900 à 1930) puis sénateur.



CENTRE D'ARCHIVES DE LA RÉGION DE THETFORD

AZIZ SETLAKWE

1873-1933

D'origine arménienne, Aziz Setlakwe arrive au Québec en 1904. Il s'installe à Disraeli, travaille comme colporteur et fonde son magasin à Thetford Mines en 1908. L'entreprise actuelle compte trois magasins à rayons : un à grande surface à Thetford, les autres à Disraeli et Sainte-Marie-de-Beauce. Aujourd'hui, la 4^e génération de Setlakwe emploie 175 personnes et possède aussi onze boutiques Silhouette au Québec.

10 PERSONNALITÉS D'AFFAIRES

Les Cantons-de-l'Est ont été bâtis par des entrepreneurs, de grands industriels et des commerçants audacieux. Ces dix hommes d'affaires ont changé la région par leur vision et leur témérité.

ANTOINE TURMEL

1918 -

Natif de Thetford Mines, ce propriétaire du grossiste sherbrookoise en alimentation Denault Ltée a créé la bannière Provigo en 1969 lorsqu'il a négocié la fusion de trois chaînes régionales d'épicerie. L'entreprise regroupait à ce moment 1100 employés, 9000 distributeurs détaillants et 13 entrepôts. Il se retire de Provigo en 1985. L'Université de Sherbrooke lui a décerné un doctorat honorifique en 1982.



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

ANTONIO FABI

1883-1942

Arrivé d'Italie en 1906, il a eu neuf fils et une fille et a fait sa marque comme entrepreneur (Fabi & fils) qui a construit en Estrie des chemins, ponts (tels Joffre, Montcalm et Jacques-Cartier à Sherbrooke) et aqueducs. Ses fils ont pris la relève (asphalte, béton), et l'entreprise est à l'origine de Sintra inc.

L'union fait la force. L'expérience fait la différence.

GNR CORBUS

Parce que la qualité exige du métier



Les experts à votre service.



Corporation des maîtres mécaniciens en tuyauterie du Québec



PARTENAIRE CERTIFIÉ



Corporation des maîtres électriciens du Québec

Commercial | Industriel | Institutionnel | Résidentiel

Plomberie | Chauffage | Ventilation | Climatisation | Réfrigération | Géothermie | Ammoniaque | Gaz naturel

GNSCORBUS.COM
R.B.Q. : 2238-9480-25

SHERBROOKE
4070, rue Brodeur, Sherbrooke (Québec) J1L 1V9
Tél. : 819 564-2300

GRANBY
600, rue Laurent, Granby (Québec) J2G 8T4
Tél. : 450 375-5030

COWANSVILLE
109, rue Dean, Cowansville (Québec) J2K 3Y2
Tél. : 450 263-9320

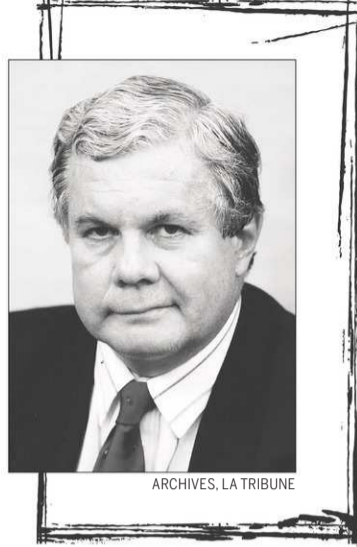


MUSÉE J. ARMAND BOMBARDIER

JOSEPH-ARMAND BOMBARDIER

1907-1964

L'inventeur du véhicule à chenilles et de la motoneige, Joseph-Armand Bombardier, est à l'origine de ce qui est devenu, sous l'impulsion de son gendre (Laurent Beaudoin), le célèbre fabricant d'avions régionaux et de matériel de transport ferroviaire, sans oublier les véhicules récréatifs BRP. Ce groupe compte 55 000 employés aujourd'hui.



ARCHIVES, LA TRIBUNE

JEAN DUPÉRÉ

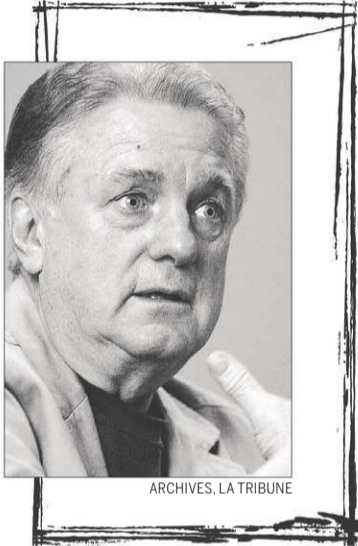
1945-2002

Pilier de l'industrie de l'amiante, il a gravi les échelons jusqu'à la présidence de Lac d'Amiante du Québec en 1981. Puis il a agi, de 1986 à 2002, comme président et chef de la direction de la société en commandite LAB Chrysotile. De 1997 à 2001, LAB a investi 77 millions \$.

SERGE RACINE

1940 -

Né à Farnham, cet ex-directeur général de la Ville de Sherbrooke (1972-1977) a enseigné à l'Université de la Floride et à l'UdeS. Il s'installe en 1977 aux commandes de Shermag, qui compte alors cinq employés. Deux ans plus tard, le fabricant de meubles dirige 200 employés, puis 2000 dans seize usines, avec un chiffre d'affaires de 200 millions \$ lorsqu'il quitte en 2001.



ARCHIVES, LA TRIBUNE

ANTONIO LEMAIRE

1907-1986

Il fonde en 1950 à Drummondville la Drummond Pulp and Fiber, une entreprise de récupération de rebuts. Avec lui, ses fils Bernard et Laurent achètent l'usine de papier Kingsey Falls et leur compagnie devient Cascades. Alain se joint ensuite à l'équipe en 1967. Cascades entre en Bourse en 1982. Le groupe compte près de 15 000 employés en Amérique et en Europe.



CASCADES

LOUIS LAGASSÉ

1947 -

Ce Sherbrookoise emploie, dans une dizaine d'entreprises (telles Gexel et Media5), plus de 1200 personnes, dont 950 au Québec et le reste en France et en Allemagne, surtout dans des centres d'appel et des entreprises de fabrication d'équipement de communication. Il a jeté les bases du fabricant de composants électroniques C-MAC.

Merci aux membres de la table ronde :

Jean-Pierre Kesteman et Guy Laperrière, historiens à l'Université de Sherbrooke;
Michel Harnois, directeur général de la Société d'histoire de Sherbrooke;
Albert Bérubé, journaliste à *La Tribune*.

Notre équipe... désire saluer les 100 ans de La Tribune !

Nous prenons soin de vous et de votre famille **24 heures sur 24** en nous occupant de toutes les étapes à franchir lors de la période du deuil.

STEVE ELKAS
RÉSIDENCE FUNÉRAIRE
CRÉMATORIUM

819 565-1155 steveelkas.com



**JEAN-PIERRE
ADOUL**

1943 -

ET

**CLAUDE
LAFLAMME**

1953 -

COMPRESSION DES SIGNAUX DE LA PAROLE

Cette technologie développée par ces deux chercheurs de l'Université de Sherbrooke est utilisée dans des milliards d'ordinateurs et de téléphones mobiles partout sur la planète. La technologie Acelp permet de compresser la voix à l'aide d'une formule algébrique et est devenue une norme incontournable dans le marché des télécommunications.

**JOSEPH-ARMAND
BOMBARDIER**

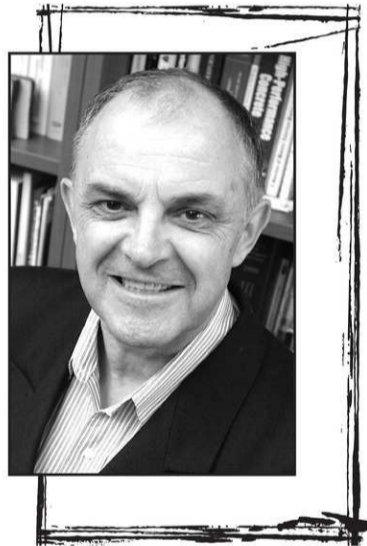
1907-1964
MOTONEIGE

Le plus célèbre des inventeurs estriens a consacré sa vie à concevoir un véhicule motorisé individuel pouvant «flotter» sur la neige. Le système de traction barbotin-chenille, mis au point en 1935 par le Valcourtois, a été le premier pas vers le succès. Plusieurs véhicules se sont succédé, jusqu'à la concrétisation du rêve, en 1958.

**PIERRE-CLAUDE
AÏTCIN**

1938 -
**BÉTON HAUTE
PERFORMANCE**

Pour ce professeur émérite de l'Université de Sherbrooke, le béton n'est pas un simple mélange de ciment, d'eau et de granulats. Les recherches du P^r Aïtcin l'ont amené à perfectionner ce matériau millénaire. Ses avancées lui ont permis de contribuer à bâtir le pont de la Confédération, la tour Burj Khalifa à Dubaï et... la passerelle du pont Noir à Sherbrooke.



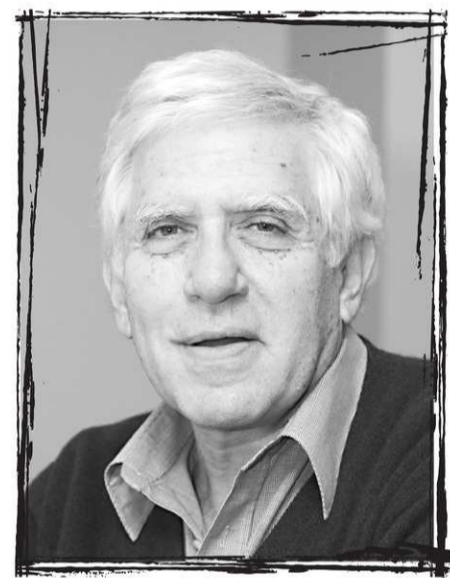
10 PERSONNALITÉS UANS INVENTION

Créatifs et inventifs, ils sont nombreux à avoir révolutionné le monde à leur façon, parce qu'ils n'ont jamais cru que le problème posé était impossible à résoudre. Voici dix de ces inventeurs marquants de la région, et quelques-unes de leurs innombrables trouvailles.

**MAHER
BOULOS**

1942 -
PLASMA INDUCTIF

Le plasma est le quatrième état de la matière : un gaz chauffé qui devient une bouillie d'atomes et d'électrons aux propriétés particulières. L'intérêt n'est pas que théorique pour ce professeur de l'Université de Sherbrooke devenu entrepreneur. La torche au plasma, qu'il a mise au point, est la première de ses inventions qui lui a permis de passer de la théorie à la pratique.



**ESTEBAN
CHORNET**

1949 -
ÉNERGIES ALTERNATIVES

S'il est aujourd'hui possible de transformer les déchets en énergie, c'est en grande partie grâce aux recherches de ce professeur de l'Université de Sherbrooke converti en entrepreneur. Des usines de gazéification des déchets urbains poussent maintenant un peu partout à travers le monde, contribuant à donner une seconde vie, verte, à de vulgaires résidus devenus ressource.

La passion de l'environnement



Chez Nova Envirocom, nous croyons à la nécessité de l'éducation et de la sensibilisation pour l'atteinte du développement durable.

Nova Envirocom tient à féliciter La Tribune à l'occasion de son 100^e anniversaire.

175, rue Oleg Stanek, Sherbrooke (Québec) J1L 2V4
Tél. : (819) 820-0291 • Sans frais 1 866 898-6682
Télé. : (819) 820-2853 • Sans frais 1 888 442-4589
www.novaenvirocom.ca • info@novaenvirocom.ca





REGINALD AUBREY FESSENDEN

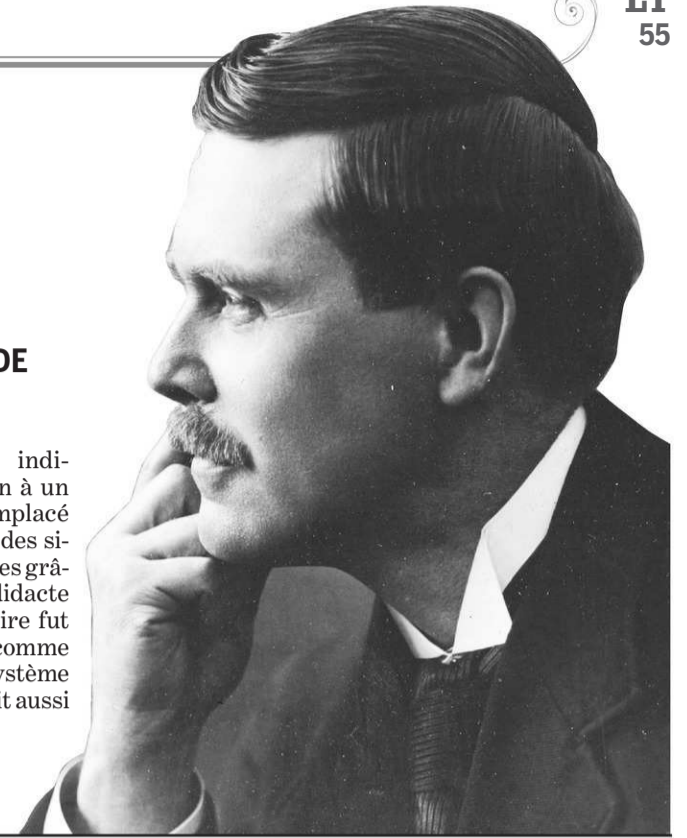
1866-1932
RADIODIFFUSION

Un an avant que l'illustre Marconi n'y arrive, la voix de Reginald Fessenden a été transmise entre deux tours distantes par un signal sans fil. C'était la naissance de la radio, en décembre 1900. La veille de Noël 1906, l'inventeur originaire d'Austin a réalisé la première émission de radio.

JOSEPH LEMIRE

1870-1953
SIGNAUX LUMINEUX DE PASSAGE À NIVEAU

Le vétuste sémaphore indiquant l'approche d'un train à un passage à niveau a été remplacé partout dans le monde par des signaux lumineux automatiques grâce à l'impulsion de cet autodidacte drummondvillois. Joe Lemire fut le premier à utiliser le rail comme conducteur électrique. Le système d'alarme en circuit fermé fait aussi partie de son héritage.



COURTOISIE SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE DRUMMOND

GEORGE FOOTE FOSS

1876-1968
AUTOMOBILE À ESSENCE

La Fossmobile fut la première voiture à essence à rouler au Canada. Forte de ses quatre chevaux, unicylindrée, elle pouvait atteindre 15 milles à l'heure et surtout gravir toutes les pentes de Sherbrooke. Le moteur situé à l'avant et l'arbre de transmission monté sur la colonne de direction étaient deux innovations de la voiture de Foss.

ROGER LECOMTE

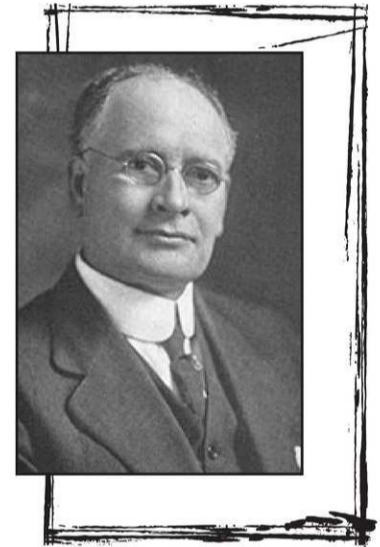
1951 -
TOMOGRAPHIE
D'ÉMISSION PAR POSITRONS

Pour observer l'intérieur du corps en trois dimensions sur un écran, le professeur de l'Université de Sherbrooke a développé un scanner permettant des images d'une telle qualité qu'elles sont utilisées en recherche biomédicale et préclinique. À terme, la technologie pourrait servir au diagnostic de plusieurs pathologies, comme la détection du cancer dès ses débuts.

FRANCIS HENRY SLEEPER

1862-1937
MACHINERIE INDUSTRIELLE

Voilà un autre inventeur qui a multiplié les révolutions. Le Coaticookois a conçu toutes sortes de machineries qu'il a mises au point ou améliorées au fil des ans. Machines-outils, presses à imprimer, instruments électriques. Le *Norton jack*, un cric qui porte le nom de celui qui a acheté les droits du dispositif, est son invention la plus célèbre.



Merci aux membres de la table ronde:

Bruno Lévesque, responsable de l'information de l'UdeS; Jacques Beauvais, vice-recteur à la recherche de l'UdeS; Pierre-Richard Gaudreault, directeur du Service de la recherche et de la création de l'UdeS; Jean-Pierre Kesterman, historien, et Marianne Dandurand, journaliste à *La Tribune*.

SAVIEZ-VOUS QUE...

- 25 % des étudiants de l'Université Bishop's sont francophones ?
- Ces étudiants peuvent remettre leurs travaux et compléter leurs examens en français ?
- La taille moyenne des groupes est de 23 étudiants, ce qui permet une attention personnalisée.

Pour obtenir de plus amples renseignements :

819 822-9600 poste 2681

www.ubishops.ca/francais/



UNIVERSITÉ
BISHOP'S
UNIVERSITY



Agence Québec Plus Ltée.
célèbre sont 30^e anniversaire



Agence Québec Plus Ltée. Lauréate pour une 3^e année consécutive!

Agence Québec Plus Ltée. se qualifie pour une troisième année
consécutive parmi les 50 sociétés les mieux gérées au Canada.

La direction d'Agence Québec Plus Ltée.
désire rendre hommage aux membres de l'équipe :

- | | | |
|----------------------|-------------------------|------------------|
| Ricardo Arrechavala | Francis Dugal | Dalila Mostefai |
| Geneviève Bélanger | Kathleen Duplessis | Chloé Picard |
| Dominic Bilodeau | Lydia Drolet | Sonia Poulin |
| Marc Bilodeau | Caroline Fauteux | Anabelle Quirion |
| Anick Bisson | Pierre-Luc J Gauthier | Sarah Quirion |
| Lisâ Cliche | Maryse Guilbault | Julie Ranger |
| Marc Côté | Mélanie Guillette | Éric Rhéaume |
| Charles Custeau | Marie-France Jacques | Yves Simard |
| Denis Custeau | Nicole Lebrun | Luc Tardif |
| Philippe Custeau | Michel Lemieux | Bruce Trigg |
| Christine Custeau | François Ménard-Kilrane | Mario Vallée |
| Nathalie Doyon | Anne Morency | Nancy Viger |
| Jean-Sébastien Dugal | | |



Lauréate 2007, 2008 et 2009

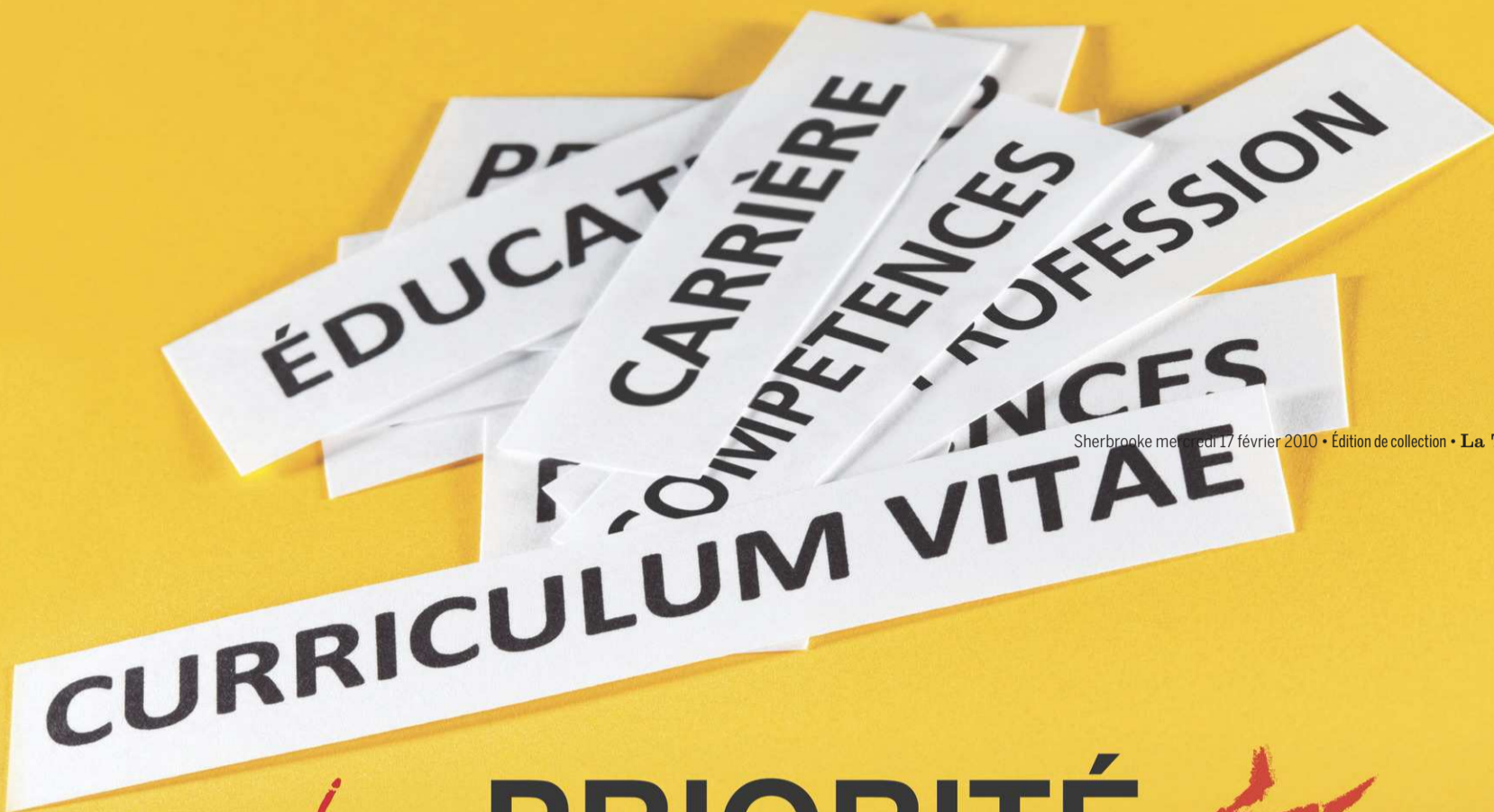
L'équipe d'Agence Québec Plus Ltée. remercie sa clientèle pour son support et sa fidélité.

Un remerciement particulier aux agences de ventes :

Pellerin Sport Marketing (Atlantique et Terre-Neuve) ; Guy Pellerin , Agence Lewis Lévesque (Québec) ; Lewis Lévesque,
Les Agences Jean Poiré (Québec) ; Jean Poiré et Guy Chartier, Les Agences Alain Knapp (Québec) ; Alain Knapp, Sébastien Rhéaume et Julie Véronneau,
L & T Group Inc. (Ontario) ; Ted Thompson, Laurie Gignac et Didier Chung, Opyc Enterprises (Ontario) ; Dean Opyc, Goodman Agencies Inc.
(Saskatchewan) ; Kim Goodman et Deanna Goodman, Troy Richardson Agencies Ltd. (Manitoba et Ontario) ; Troy Richardson et Sue Richardson,
Absolute Sports (Alberta) ; Bob J. Thompson, J. Lawson Sales & Marketing Agency (Colombie-Britannique) ; Jill Lawson et Donna Wanless.

Une division de :





Sherbrooke mercredi 17 février 2010 • Édition de collection • La Tribune

C57
201010

Salon **PRIORITÉ
EMPLOI**

www.prioriteemploi.qc.ca

SURVEILLEZ
LES ACTIVITÉS
DE LA SEMAINE
DE L'EMPLOI SUR
LE SITE WEB



VENDREDI
26 mars 2010
de 9 h 30 à 17 h 30

SAMEDI 27 mars 2010
de 9 h 30 à 16 h

ÉDIFICE D'EXPO-SHERBROOKE 300, rue Du Cégep, Sherbrooke
INFORMATION 819 820-7770 ou visitez le www.prioriteemploi.qc.ca

Ne manquez pas le guide complet du Salon Priorité-Emploi dans *La Tribune* du mercredi 24 mars 2010

EMPLOYEURS il ne vous reste que **trois jours** pour vous inscrire.



CENTRE D'ARCHIVES DE LA RÉGION DE THETFORD

100 ÉVÉNEMENTS ANS

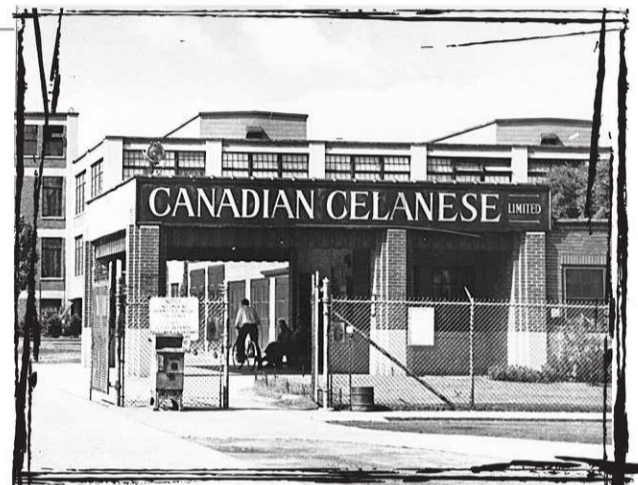
Quels sont les dix événements qui ont transformé définitivement la région au cours des 100 dernières années? Des gestes et des idées sans lesquels la région ne serait pas comme on la connaît aujourd'hui? Ces dix moments historiques ont changé à jamais le territoire de *La Tribune*.

1915 GRÈVE DES MINEURS DE THETFORD MINES

Le 18 octobre, les mineurs déclenchent la grève. Ils obtiennent rapidement d'être payés régulièrement toutes les deux semaines et le droit de dépenser leur paie dans d'autres commerces que ceux détenus par leur employeur. Deux autres conflits feront date au cours du siècle : celui de 1949, à Asbestos et Thetford Mines, sera le prélude à la Révolution tranquille, selon plusieurs historiens; celui de 1975, à Thetford Mines, révélera les risques pour la santé associés à cette exploitation. Cette industrie ne s'en remettra jamais.

1936 LA CANADIAN CELANESE DOUBLE SA PRODUCTION À DRUMMONDVILLE

Au plus fort de la grande crise qui a suivi le krach de 1929, l'usine de tissage de soie Canadian Celanese de Drummondville double sa production pour donner du travail jusqu'à 2500 personnes. Si bien que la région traversera mieux que tout autre cette douloureuse période. Gagnée à cet esprit d'entreprise, Drummondville parviendra à diversifier son économie et à compenser, par son dynamisme, le ralentissement des activités de Celanese jusqu'à sa fermeture en 1990.



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE DRUMMOND

1937 INVENTION DU B-7 PAR JOSEPH-ARMAND BOMBARDIER

Si des chenilles peuvent faire avancer un char d'assaut dans le sable, pourquoi pas sur la neige? De cette judicieuse intuition du jeune garagiste «patenteux» de Valcourt Joseph-Armand Bombardier naîtra le B-7, la toute première mouture de l'autoneige. La motoneige individuelle fabriquée en série ne verra le jour qu'en 1959 et créera du même coup la première multinationale aux racines régionales. Le Grand Nord québécois et les campagnes du Sud ne seront plus jamais les mêmes.

1938 QUÉBEC DEVIENT PROPRIÉTAIRE DU PARC DU MONT-ORFORD

La polémique entourant l'avenir du parc du Mont-Orford ne devrait surprendre personne compte tenu de sa naissance difficile, au terme de 18 ans d'efforts. D'abord pour convaincre les municipalités et les citoyens à céder leurs droits sur ce vaste espace, mais surtout pour convaincre le gouvernement du Québec à s'en porter acquéreur. Reste que les pèlerins George Austin Bowen et Louis-Arthur Giroux ont laissé un trésor inestimable en assurant l'intégrité de ce magnifique territoire de 40 km², auquel se sont ajoutés 18 km² en 1976.

1951 OUVERTURE DU CAMP DES JEUNESSES MUSICALES DU CANADA

La musique est partout dans la région et c'est un peu à Gilles Lefebvre qu'elle le doit. En 1949, ce violoniste d'exception met sa carrière en veilleuse pour fonder le mouvement des Jeunesses musicales du Canada. Trois ans plus tard, l'organisme établit à Orford son camp d'été mixte, au grand déplaisir du clergé. Devenue le Centre d'arts Orford, l'organisation embauche des professeurs de l'étranger et reçoit des élèves de partout, en même temps que les gens de la région s'éprennent de cette musique servie nature.

La Tribune • Édition de collection • Sherbrooke mercredi 17 février 2010



Maison recyclée des artisans du rebut global

Victoriaville
150

1861 • ANS • 2011

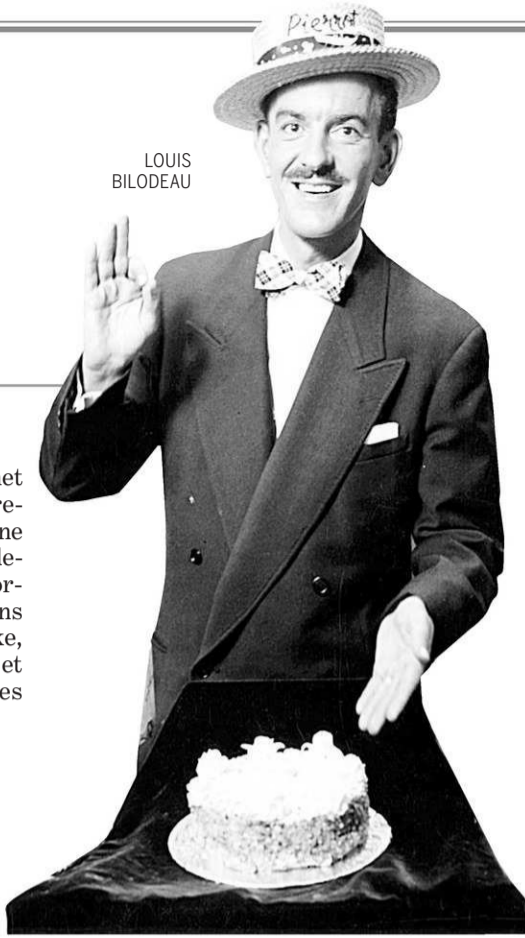
La Ville de Victoriaville offre
ses meilleurs voeux
à l'équipe de La Tribune
pour son 100^e anniversaire!



Victoriaville
Berceau du développement durable

1956
MISE EN ONDES DE CHLT-TV

La télévision, c'était la révolution internet de l'époque. Et la région allait être aux premières loges pour la vivre. Avec son antenne au sommet du mont Orford, CHLT-TV deviendra rapidement un des plus importants diffuseurs du Québec. Des émissions produites dans les studios de Sherbrooke, comme *Soirée canadienne*, *Tonton Bonbon* et *Avec André Guy*, se hisseront au rang des classiques.



LOUIS BILODEAU

CHLT-TV

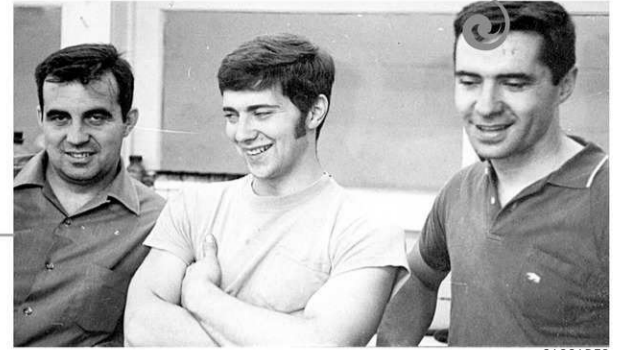
1957
INAUGURATION DE LA FACULTÉ DES SCIENCES DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

Les premiers pas de l'Université de Sherbrooke sur le site de l'ancienne école d'agriculture Noé-Ponton marqueront le destin de cette petite institution aux immenses ambitions bien davantage que sa naissance trois ans auparavant. Avec l'ajout des différentes facultés, dont celle de médecine associée dès sa naissance à un hôpital à la fine pointe, l'Université de Sherbrooke deviendra le principal employeur de la région et lui offrira une vitrine inestimable sur le monde.



UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

1964
LES FRÈRES LEMAIRE METTENT SUR PIED PAPIERS CASCADES



CASCADES

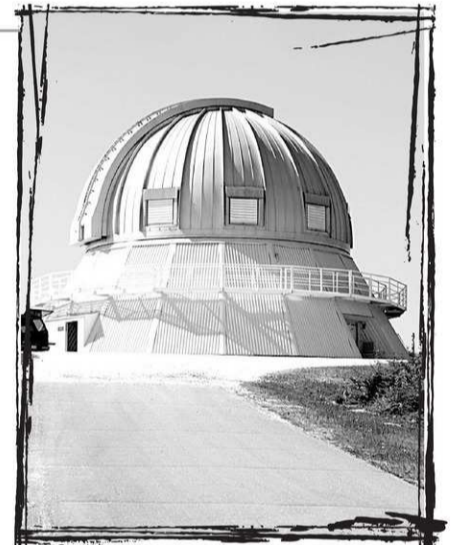
À une époque où la vie d'un journal se terminait au mieux dans le foyer, au pire à la «dump» du coin, trois frères de Drummondville se mettent dans la tête de lui donner une nouvelle vie. Aujourd'hui, l'entreprise vient en tête parmi les récupérateurs au Canada. Avec Domtar, le plus important propriétaire foncier privé de la région, et Kruger, les usines de Cascades ont permis à la région de demeurer un chef de file dans le domaine des pâtes et papiers malgré les turbulences que traverse cette industrie à l'échelle mondiale.

1965
INAUGURATION DE L'AUTOROUTE DES CANTONS-DE-L'EST

Sherbrooke n'est plus qu'à une heure trente de la métropole, qui devient une destination et un marché plus intéressants que jamais. Mais ce sont surtout les Montréalais qui s'enticheront de la région, de ses lacs, ses montagnes, ses rivières et ses vallées en même temps que les Laurentides perdent leur attrait. En 1980, l'achèvement de l'autoroute 55 vers Drummondville, qui deviendra l'autoroute Joseph-Armand-Bombardier, complétera le réseau interurbain.

1978
OUVERTURE DE L'OBSERVATOIRE DU MONT-MÉGANTIC

Les chercheurs des universités de Laval et Montréal rêvaient d'un endroit d'où ils pourraient scruter le ciel. Ils ont trouvé le mont Mégantic à mi-chemin. Leur volonté de mettre cet outil à la disposition du public allait donner naissance au tourisme scientifique dans la région, plus encore après l'ajout de l'AstroLAB au pied de la montagne, en 1996. Les scientifiques pourraient maintenant changer la face de la région la nuit dans leurs efforts pour réduire la pollution lumineuse.



OBSERVATOIRE DU MONT MÉGANTIC

Merci aux membres de la table ronde :
Marc Bernier, ex-adjoint au recteur de l'Université de Sherbrooke;
Jean-Marie Dubois, géographe et professeur émérite de l'Université de Sherbrooke; Guy Laperrière, historien; Serge Denis, journaliste à *La Tribune*.

METRO
PLUS
PLOUFFE

*Pour et avec
les gens
de sa communauté*

Une entreprise familiale près de ses clients, Métro Plouffe est heureux de souligner le 100^e anniversaire de *La Tribune*, un média qui travaille pour et avec les gens de sa région.



Sherbrooke mercredi 17 février 2010 • Édition de collection • La Tribune

Magog Sherbrooke (Fleurimont) Sherbrooke (Rock Forest) Farnham Bedford



ACTEURS D'UNE ÉPOQUE

Tout le défi quotidien du journaliste se trouve dans une maxime de Louis-Philippe Robidoux, rédacteur en chef de *La Tribune* de 1920 à 1956 : «Le journaliste cherche moins à avoir le dernier mot que le bon.»

Depuis sa fondation, *La Tribune* suit l'actualité de la région avec cette règle d'or de la profession. Ses journalistes se font un devoir de couvrir l'actualité avec un respect des opinions les plus diverses. Cependant, malgré toute leur intégrité, ils ne peuvent bien souvent que raconter les événements d'un œil extérieur.

Pour ce 100^e anniversaire, *La Tribune* a invité des acteurs d'une époque à nous raconter à leur façon des manchettes d'autrefois.



La Vie
fait partie
du programme

L'Université de Sherbrooke veut saluer *La Tribune*, un partenaire qui nous a vu naître et qui, depuis, témoigne de notre développement tout en participant activement à la vie universitaire. **BON CENTENAIRE!**

**Faire connaître.
Expliquer.
Prendre part à l'avancement
des connaissances.**

 UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKE

www.USherbrooke.ca



Jim Corcoran

ARCHIVES LA TRIBUNE, JOCELYN RIENDEAU

Fabuleux souvenirs



JIM CORCORAN
COLLABORATION SPÉCIALE

Juste un peu avant que n'arrive le curieux tsunami planétaire du disco qui a momentanément imposé son uniforme sur le monde de la chanson, le Café du quai de Magog a été complètement détruit par les flammes.

Ce sinistre nous a permis de garder intact le fabuleux souvenir de cet antre mythique où, soir après soir dans les années 1970, il y avait de décisives rencontres et d'indélébiles découvertes. De nouveaux auteurs-compositeurs et musiciens se présentaient et nous en étions d'heureux pre-neurs.

De nouveaux styles et de nouvelles formes de chansons et de musiques prenaient forme et nous en étions témoins, innocemment convaincus que nous participions à l'origine de quelque chose.

J'étais aussi souvent devant la scène que sur la scène à cette

époque et toujours habité du même enthousiasme et du même abandon.

Les dimensions du Café du quai permettaient que l'auditoire et l'artiste soient toujours présents et attentifs l'un à l'autre.

Le Café du quai se devait de brûler et de ne jamais renaître de ses cendres, parce qu'il était, à l'image de l'époque, intensément fertile, libre et brièvement à l'abri de la main mercantile et banalisante de l'industrie du disque et du showbiz.

Richard Pouliot ne pouvait pas imaginer ni l'envergure de sa modeste scène ni la portée des instants magiques qui ont modelé la communauté artistique de l'Estrie et, par ricochet, tout le Québec.

Originaire de Sherbrooke, Jim Corcoran est auteur-compositeur-interprète. Il a remporté un Félix en 1990. Il anime une émission consacrée à la musique francophone à la radio de la CBC.

L'excellence en tout temps, depuis longtemps !

Qu'est-ce qui permet à une entreprise d'être encore présente après des décennies ?

Chez Toyota Magog, nous croyons en deux ingrédients essentiels : la qualité du produit et la personnalisation du service.

Dans le paysage estrien depuis 40 ans, Toyota Magog embauche une quarantaine d'employés qualifiés, expérimentés et dévoués au service à la clientèle. Dans chaque département, vous retrouverez toujours ce souci de vous offrir pleine satisfaction. Ajoutez à cela la renommée des produits Toyota, et vous obtenez la formule gagnante qui a permis à Toyota Magog de poursuivre sa croissance.

De notre fondation à aujourd'hui, nous avons pu compter sur un allié important pour nous faire connaître à travers la région : La Tribune. Nous sommes donc heureux aujourd'hui de souligner les 100 ans de cette institution, un partenaire d'affaires pour de nombreuses entreprises de chez nous.

Bon 100 ans à La Tribune !

**Toyota
MAGOG**

TOYOTA MAGOG, FAIRE TOUJOURS MIEUX !

2500, rue Sherbrooke
Magog 819 843-9883
www.toyotamagog.com

Au matin du 14 février 1949...



PIERRETTE MARTINEAU-THÉROUX
COLLABORATION SPÉCIALE

Mon père va répondre à la porte. Ce sont deux de ses compagnons de travail qui viennent lui dire de ne pas rentrer au travail, la grève a été déclarée hier soir. Mon père leur répond que de toute façon, il ne serait pas rentré «à matin», il s'en va à l'hôpital à Sherbrooke avec sa femme, qui sera opérée pour «le foie»... Dans sa chambre, ma mère pleure et se jette dans les bras de mon père. «Ça fait mal... ça fait très mal...»

Dans les mois qui suivent, mon père joue le rôle de «servante». Il porte le tablier de maman, fait la cuisine, le lavage et passe le balai. De temps en temps, les gars de la «shop» viennent le voir et l'encouragent à ne pas rentrer à la compagnie. Le cousin de mon père, demeurant sur le chemin de Saint-Georges, vient lui aussi pour l'encourager. Il ouvre son journal *Le Devoir* et lui montre les articles du journal qui parlent de ce conflit de travail. Il parle fort et répète toujours le même discours. J'en avais presque peur. Un oncle vient de la campagne et recommande à mon père de rentrer travailler. Au moins, lui il est assuré d'avoir un salaire, tandis que sur les fermes, c'est moins sûr...

Plus les semaines avancent, plus mon père est inquiet. Il gruge sur

ses économies pour payer le compte d'hôpital et nous faire manger. Le dimanche soir, on a droit à la soupe au pain. Il se décide à aller chercher de la nourriture avec mes frères et rapporte quelques sacs qu'il dépose dans la petite voiture à quatre roues. C'est très «vivant» dans ma mémoire, cette scène-là.

Je suis en quatrième année au couvent des sœurs de la Congrégation Notre-Dame. Dans la classe, notre enseignante, M^{lle} Angéline Goudreau, nous répète qu'il ne faut pas parler de la grève entre nous. Elle ne veut pas de «chicane» dans la classe. Et pendant les journées de l'émeute, les 5 et 6 mai, elle prend bien soin de s'assurer que nous avons compris les consignes : s'en aller tout de suite chez nous, marcher deux par deux sur le trottoir, ne parler à personne.

Et le soir, c'est le mois de Marie. Nous allons à l'église Saint-Aimé avec notre costume bleu, notre blouse blanche, sans oublier le béret. Au retour, on se retrouve quelques petites filles de la rue, on se balance et on chante les chansons des grévistes : «Les *bootleggers* sont des grosses poires, vive le syndicat! Qui courent les femmes et aiment à voir, vive le syndicat...» On ne savait même pas ce qu'était un *bootlegger*, mais on savait qu'on parlait de la PP (police provinciale) dans ces chansons.

Nous sommes au début de septembre. Mon père n'a pas encore reçu son avis de retour au travail et la grève est réglée depuis le 1^{er} juillet. Beaucoup d'inquiétude dans la maison... Mon père songe à s'acheter une ferme. Il en a visité une à Melbourne. Maman ne veut pas. Soulagement. Mon père reçoit enfin son avis de recommencer à travailler à la C.J.M. dans le même département. Il était un manoeuvre à la «machine shop».

Nous, les filles, on disait à nos frères que plus tard, ils ne devraient pas marier une fille de «scab», sinon on ne leur parlerait plus...

C'était en 1949. Chez nous, aucun de mes frères n'a franchi l'interdit...

Pierrette Martineau-Théroux est présidente de la Société d'histoire d'Asbestos.



COLLECTION PERSONNELLE DE PIERRETTE MARTINEAU-THÉROUX

Wilbrod Martineau devant les *boilers* de la manufacture de la mine Jeffrey d'Asbestos. Ces chaudières procuraient la vapeur pour la fabrication de papier de recouvrement auquel on ajoutait de l'amiante, soit pour le bardeau à couverture ou les isolants pour les tuyaux d'eau chaude ou de vapeur. M. Martineau y travailla de 1937 à 1947. Ensuite, il fut transféré à la *machine shop* jusqu'à sa retraite en 1965.

Obsession...

Depuis 100 ans,
La Tribune reste centrée sur une
information de qualité, jour après jour.
Bravo!

Suprem Automobile, Sherbrooke, 819.821.9272

La réforme scolaire

ESTELLE CHAMBERLAND-GOBEIL
COLLABORATION SPÉCIALE

En 1960, Jean Lesage, chef du parti libéral du Québec, devient le premier ministre du Québec.

Le système scolaire à cette époque est géré par le département de l'Instruction publique. À sa tête se trouvent le surintendant et des inspecteurs d'écoles qui voient au bon fonctionnement de celles-ci dans les villes et les villages. Comme la population rurale détient le record de familles nombreuses, c'est-à-dire 5, 10, 15, 18 et même 20 enfants, presque chaque rang possède son école.

L'institutrice doit assumer l'enseignement aux enfants de la première à la septième année inclusivement. Il n'y a pas de transport organisé, les enfants marchent beau temps, mauvais temps, et certains parents transportent leurs enfants. Pour leur part, les commissaires d'écoles doivent voir à l'entretien des bâtiments et aux achats du matériel scolaire, avec la collaboration des institutrices et des instituteurs.

Au mois de mars 1961, Jean Lesage institue une Commission d'enquête sur l'éducation présidée par M^{re} Alphonse-Marie Parent, accompagné, entre autres, de Gérard Fillion, ancien directeur du *Devoir*, de la philosophe et religieuse Ghislaine Roquet

et du sociologue Guy Durocher.

La Commission proposait un programme de 25 ans. L'opération a tourné en chambardement. Les réunions de parents, de citoyens, de commissaires d'écoles se sont multipliées et ont été parfois très orageuses. Ce sont les technocrates du ministre qui ont décidé d'imposer leur concept plutôt que d'adapter l'école à l'évolution de la société avec une vision d'avenir.

Dès la fin de 1964, le nouveau ministère de l'Éducation lance l'«Opération 55», qui prévoit un réseau de 55 commissions scolaires régionales catholiques pour l'enseignement secondaire. Les écoles primaires demeurent sous la responsabilité des commissions scolaires locales.

Entre 1964 et 1969, on avait créé les polyvalentes, les cégeps, l'Université du Québec, le regroupement des commissions scolaires; l'inspection des écoles est abolie, les collèges classiques de même que les écoles techniques et commerciales sont fermés, les enseignants, spécialisés en vitesse et syndiqués.

La voix des parents n'a pas eu d'écho auprès des technocrates. Combien d'enfants ont payé de leur santé et de leur avenir ces changements brusques, sans aucune considération pour les fatigues causées par les longues heures de transport



FONDS JACQUES DARCHÉ, SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

En juillet 1961, des membres du Crédit social défilent devant l'église Sainte-Jeanne-d'Arc pour protester contre la réforme scolaire.

et le mauvais état des routes dans le milieu rural, où les chemins de terre ou de gravier étaient la dure réalité...

En résumé, on a décidé d'effacer «le passé» sans discernement. Celles et ceux qui ont essayé et qui continuent encore aujourd'hui de mettre une âme dans ce système de structuration méritent toute notre reconnaissance. Puisse l'école de nos enfants être un lieu d'apprentissage

du savoir et de l'art de vivre afin que la qualité de vie et l'espérance soient l'héritage d'une société en quête de justice et de paix.

Originaire de Windsor, Estelle Chamberland-Gobeil est présidente des commissions scolaires du Québec en 1981 et 1982. Le Centre des femmes de Montréal lui a remis le prix Simone-Monet-Chartrand en 2001.

1910 1911 1912 1913 1914 1915 1916 1917 1918 1920 1921 1922 1923 1924 1925 1926 1927
28 1929 1930 1931 1932 1933 1934 1935 1936 1937 1938 1939 1940 1941 1942

Toujours d'actualité

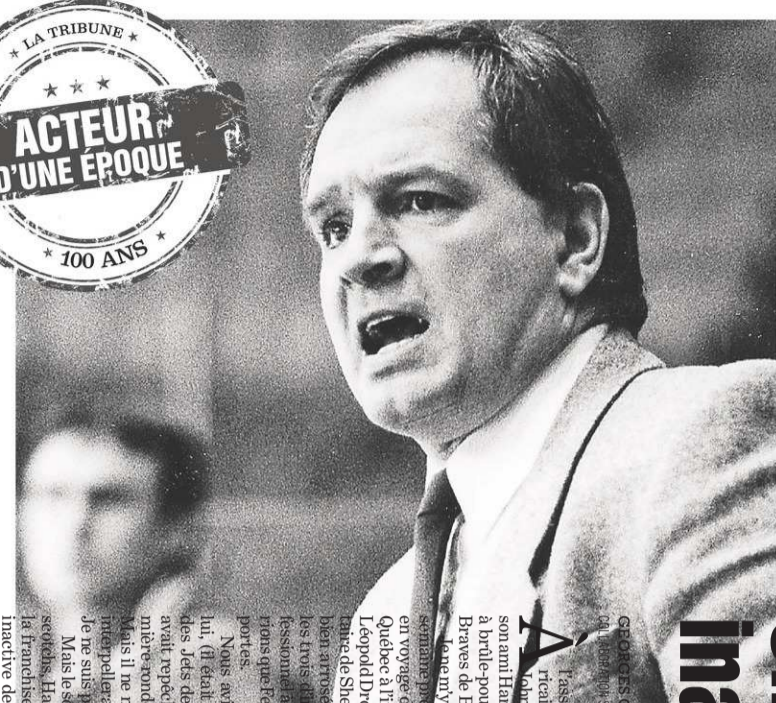
43 1944 1945 1946 1947 1948 1949 1950 1951 1952 1953 1954 1955 1956 1957 1958 1959 1960
1961 1962 1963 1964 1965 1966 1967 1968 1969 1970 1971 1972 1973 1974 1975 1976 1977
1978 1979 1980 1981 1982 1983 1984 1985 1986 1987 1988 1989 1990 1991 1992 1993
1994 1995 1996 1997 1998 1999 2000 2001 2002 2003 2004 2005 2006 2007 2008 2009 2010...

Cent ans et toujours pertinent. **Félicitations!**



Une question inattendue

GEORGES GUILBAULT
COLLECTIF SPÉCIAL



L'assemblée de la Ligue américaine de hockey en été 1981, John Ferguson se tourne vers son ami Harry Shinden et lui demande à brûle-pourpoint : la franchise des Braves de Boston est-elle à vendre? L'ancien entraîneur n'a pas du tout l'air attentif. Il est en train de se faire un sandwich. La semaine précédente, lui et moi étions en voyage de pêche dans le nord du Québec à l'invitation de mon patron, Léopold Drolet, président et propriétaire de Sher-Wood. Dans un souper bien arrosé, nous avons parlé tous les trois, et j'ai insisté sur le hockey professionnel à Sherbrooke. Nous espérons que Ferguson nous ouvre quelques portes.

Nous avions gardé contact avec lui. (Il était alors directeur général des Jets de Winnipeg) depuis qu'il avait repêché Jimmy Mann en première ronde du repêchage de 1979, mais il ne m'avait pas prévenu qu'il n'aurait pas de place pour moi. Je ne suis pas prêt!

Mais le soir même, après quelques semaines, Harry Shinden offre aux Jets la franchise de la LAH des Bruins, inactive depuis 1974. Et Ferguson

me propose d'installer l'équipe à Sherbrooke.

À l'époque, j'étais propriétaire majoritaire des Castors juniors et locataire d'un Palais des sports vide. L'équipe avait eu du succès sur la glace, mais les amateurs désabusés se désintéressaient d'un hockey dit « La LNH et l'AMH » vidant les équipes juniors en s'achetant leurs meilleurs joueurs. Rick Vaive avait soulevé les amateurs avec 76 buts en 68 matchs en 1977-1978. Il aurait pu demeurer à Sherbrooke encore deux ans, mais les Bulls de Birmingham l'avaient gardé avec eux alors qu'il avait à peine 18 ans. Il fallait nous aussi offrir du hockey professionnel.

Au retour, je réunit une dizaine d'hommes d'affaires intéressés par l'aventure. Je trouvais rapidementpreneur à Saint-Jean pour la franchise des Castors, puis la saison suivante, c'est la naissance des Jets de Sherbrooke. Une époque palpitante, mais trébuchante. Après trois saisons, Franche Bissonnette (ma conjointe et trésorière de l'équipe) nous prévient : vous allez perdre une tonne d'argent. L'aventure risque de tourner court.

Le hockey est surtout une affaire de relations. Pour nous donner un coup de main, Fergie fait appel à un spécialiste des relations publiques, André Boudrias, qui nous aide à faire se rencontrer la Ligue et les Canadiens de Sherbrooke, champions de la coupe Calder l'année suivante.

Tout avait commencé avec une question inattendue à Harry Shinden.

Ancien joueur professionnel, Georges Guibault fut propriétaire des Castors juniors de Sherbrooke et des Jets de Sherbrooke, devenant le propriétaire de la LAH des Canadiens de Sherbrooke.

10 ANS
160 000 km
GARANTIE LIMITÉE SUR LE GROUPE MOTOPROPULSEUR
LES VÉHICULES LES MIEUX PROTÉGÉS AU MONDE*

90 JOURS SUR TOUS LES MODÈLES 2010*

0% PENDANT UN MAXIMUM DE 48 MOIS À L'ACHAT FINANCÉ

DE MODÈLES OUTLANDER®

OUTLANDER XLS S-AWC 2010

- Caractéristiques de série:**
- Moteur V6 de 3,0 L, produisant 230 ch
 - Boîte automatique Sportronic® à 6 vitesses avec palettes sur le volant
 - Super contrôle intégral avec différentiel avant actif
 - Sièges en cuir
 - Toti ouvrant électrique

Sherbrooke MITSUBISHI 969, rue Haut-Bois, Sherbrooke 819 346-8222

sherbrookemitsubishi.ca |mitsubishi-motors.ca

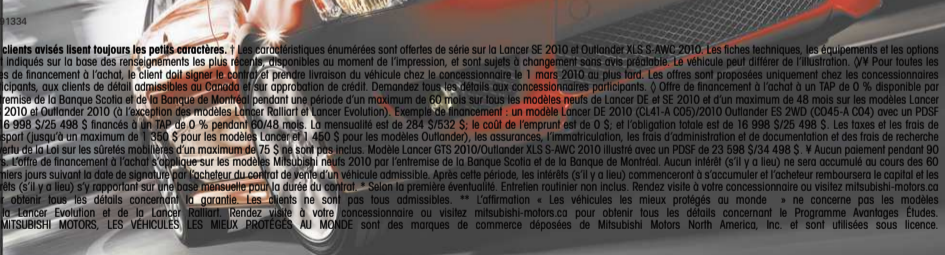
0% PENDANT UN MAXIMUM DE 60 MOIS À L'ACHAT FINANCÉ

DE CERTAINS MODÈLES LANCER

LANCER SE 2010

Caractéristiques de série:

- Un moteur écoénergétique de 2,0 L et 4 cylindres produisant 157 ch
- Des jantes en alliage de 16 po
- Des glaces et des rétroviseurs à commandes électriques et le télélevage de la lunette
- Le régulateur de vitesse
- Un climatiseur



Les clients avisés lisent toujours les petits caractères. * Les caractéristiques énumérées sont offertes de série sur la Lancer SE 2010 et Outlander XLS S-AWC 2010. Les fiches techniques, les équipements et les options sont indiqués sur la base des renseignements les plus récents, disponibles au moment de l'impression, et sont sujets à changement sans avis préalable. Le véhicule peut différer de l'illustration. ** Pour toutes les offres de financement à l'achat, le client doit signer le contrat et prendre livraison du véhicule chez le concessionnaire le 1^{er} mars 2010 au plus tard. Les offres sont proposées uniquement chez les concessionnaires participants, aux clients de détail admissibles au Canada et sur approbation de crédit. Demandez tous les détails aux concessionnaires participants. 0 Offre de financement à l'achat à un TAP de 0 %, disponible par l'entremise de la Banque Scotia et de la Banque de Montréal, pendant une période d'un maximum de 60 mois sur tous les modèles neufs de Lancer SE et SE 2010 et d'un maximum de 48 mois sur les modèles Lancer SE 2010 et Outlander 2010 (à l'exception des modèles Lancer Ralliart et Lancer Evolution). Exemple de financement : un modèle Lancer SE 2010 (CL41-A 005)/2010 Outlander ES 2WD (0045-A 004) avec un POSF de 16 998 \$/25 498 \$ financés à un TAP de 0 % pendant 60/48 mois. La mensualité est de 284 \$/532 \$; le coût de l'emprunt est de 0 \$; et l'obligation totale est de 16 998 \$/25 498 \$. Les taxes et les frais de transport (jusqu'à un maximum de 1 350 \$ pour les modèles Lancer et 1 450 \$ pour les modèles Outlander), les assurances, l'immatriculation, les frais d'administration et de documentation et des frais de recherche en vertu de la Loi sur les sûretés mobilières d'un maximum de 75 \$ ne sont pas inclus. Modèle Lancer SE 2010/Outlander XLS S-AWC 2010 illustré avec un POSF de 23 598 \$/34 498 \$. * * Aucun paiement pendant 90 jours après le début de financement à l'achat est offert sur les modèles Mitsubishi neufs 2010 par l'entremise de la Banque Scotia et de la Banque de Montréal. Aucun intérêt (s'il y a lieu) ne sera accumulé au cours des 90 premiers jours suivant la date de signature par l'acheteur du contrat de vente d'un véhicule admissible. Après cette période, les intérêts (s'il y a lieu) commenceront à s'accumuler et l'acheteur remboursera le capital et les intérêts (s'il y a lieu) s'y rapportant sur une base mensuelle pour la durée du contrat. * Selon la première éventualité. Entretien routinier non inclus. Rendez visite à votre concessionnaire ou visitez mitsubishi-motors.ca pour obtenir tous les détails concernant la garantie. Les clients ne sont pas tous admissibles. ** L'utilisation « Les véhicules les mieux protégés au monde » ne concerne pas les modèles de la Lancer Evolution et de la Lancer Ralliart. Rendez visite à votre concessionnaire ou visitez mitsubishi-motors.ca pour obtenir tous les détails concernant le Programme Avantages Études. © MITSUBISHI MOTORS, LES VÉHICULES LES MIEUX PROTÉGÉS AU MONDE sont des marques de commerce déposées de Mitsubishi Motors North America, Inc. et sont utilisées sous licence.



PROGRAMME AVANTAGES ÉTUDES
RABAIS DE 500\$

JOURNÉES DE RAJTE

Un accident sur la route de Chicoutimi



FRANÇOIS ROBERT
COLLABORATION SPÉCIALE

Mille neuf cent soixante-quatorze, c'était l'année d'une éphéméride tranquille. Robert Bourassa ne se doutait pas de l'imminence de la victoire du Parti québécois et Pierre Elliott Trudeau avait le vent d'Ottawa dans les voiles. À Sherbrooke, le maire Jacques O'Bready venait d'être élu et voulait revitaliser le centre de sa ville et y régénérer les activités culturelles.

Les sportifs vibraient aux exploits du Canadien, mais aussi à la nouvelle aventure des Castors de Sherbrooke, qui entamaient une saison peu ordinaire en annonçant, en grande première au Canada, leur projet de résidence privée pour les joueurs : la Hutte.

Les Castors, c'était une équipe qui arrivait à maturité professionnelle et qui était bien encadrée par des dirigeants innovateurs avec un modèle d'affaires et de marketing jamais vu pour du hockey junior, grâce notamment à Georges Guilbault, héros local et homme d'affaires.

Les Castors formaient une fabuleuse équipe qui leur a permis de

gagner le championnat de la ligue et de se rendre à la coupe Memorial cette année-là. De gagner aussi un match épique contre l'équipe soviétique qui venait tout juste de remporter le championnat mondial junior. C'était dans un Palais des sports plein à craquer, où même les marches avaient été vendues pour asseoir les partisans trop nombreux. Les Castors avaient écrasé les « méchants » Russes 7-0.

Mais comme dans un scénario hollywoodien, le destin devait signer un triste chapitre. Le 24 novembre 1974, en route vers Chicoutimi, l'autobus transportant les joueurs fait une embardée.

Nous sommes en fin d'après-midi, la noirceur est tombée. Une légère pluie se change en neige, laissant de la gadoue sur la route, qui amorce une pente descendante à quelque 50 kilomètres de Chicoutimi.

Dans l'autobus, presque tout le monde dort. Par précaution, le chauffeur veut ralentir et applique les freins. Le mastodonte glisse et fait un tête-à-queue, frappe l'accotement, qui le stoppe de façon tellement brusque que l'autobus fait un tonneau et aboutit dans un fossé.



FONDS DE LA VILLE DE SHERBROOKE, SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

L'équipe des Castors de Sherbrooke, en 1974-1975, a remporté le championnat de la ligue.

Pour sortir de l'amas de ferraille, nous empruntons la grande fenêtre arrière qui, maintenant à la verticale, fait office de porte. Scène désolante que celle d'un accident, on voit et on entend la peur.

L'image cauchemardesque qui apparaît est toujours très présente après toutes ces années. C'est la même image que gardent mes coéquipiers. Je ne l'ai pas oubliée. Eux non plus.

Quand on me demande de raconter, à chaque date anniversaire, je

nous revois, hébétés, cherchant l'espoir autour d'une carcasse d'autobus.

J'entends le sifflement du système hydraulique qui fuit, dans la noirceur.

C'est la vie qui se dérobe.

Non, je n'ai pas oublié Gaétan Paradis.

François Robert est aujourd'hui journaliste à Ruefrontenac.com. Il a écrit un livre sur la saison 1974-1975 des Castors de Sherbrooke.

Lac-Mégantic

Comme nulle part ailleurs!

« Lac-Mégantic, dotée d'une nature généreuse et spectaculaire, vous offre une quiétude qui incite au ressourcement, un lac et des horizons montagneux en pleine ville et des gens qui ont le sens de l'hospitalité.

Lac-Mégantic est une ville près de sa communauté et de ses partenaires d'affaires. Voilà pourquoi elle tient à féliciter La Tribune pour ses 100 ans au coeur de la collectivité. »

www.ville.lac-megantic.qc.ca

Rodrigue TREMBLAY Sherbrooke inc.

Notre **SAVOIR** se passe sous notre **couvre-chef**.

Nos chantiers

Nous sommes partout au Québec, de Sherbrooke à Fairmont, de Gatineau à Matane et même chez vous!

Notre revêtement d'acier mural est disponible dans différents calibres et coloris, avec ou sans isolants. C'est le matériau idéal pour le recouvrement des usines et commerces, garages, entrepôts, institutions et même... **vostra entreprise!**

Notre **EXPERTISE** sur le **chantier**.

Félicitations à La Tribune pour son 100e anniversaire!

2540, rue Roy
Sherbrooke (Québec)
J1K 1C1

Tél. : 819.346.4527
Télec. : 819.565.5097

www.rtsisherbrooke.com ■ info@rtsisherbrooke.com



J'étais là

DENIS MESSIER
COLLABORATION SPÉCIALE

Mon nom n'apparaît à aucun endroit sur la coupe Allan, emblème du championnat senior canadien.

Mais j'étais là, présent à chaque étape des batailles livrées par les Castors de Georges Roy en 1965, les Aigles de Drummondville d'Oscar Aubuchon en 1967 et les Tigres de Victoriaville de Lou Poliquin en 1968.

De ces conquêtes, j'ai gardé un lot d'anecdotes, de secrets et de faits cocasses... Sans oublier les célébrations au vestiaire!

LE MOUCHOIR ROUGE DE DINO!

La scène se passe en avril 1965. Le directeur général des Castors, Georges Roy, ajoute à l'alignement Dino Mascotto en vertu d'une règle de l'ACHA pour les équipes de la coupe Allan. Le porte-couleurs des Gaulois de Saint-Hyacinthe s'avère non seulement un gars robuste, il jouit également d'une grande popularité dans toute la Ligue provinciale senior du Québec.

Dino s'amène donc chez les Castors à la grande joie des partisans... mais sans son fameux mouchoir rouge dans sa poche arrière,

la marque de commerce du robuste défenseur.

Au premier match, Sherbrooke subit une défaite de 4-2 contre les Rangers de New Glasgow, champions senior des Maritimes. Au pas de course, Mascotto part aussitôt à la rencontre de Gaston «Doc» Plouffe, le préposé à l'équipement de Sherbrooke, et il insiste pour qu'il fabrique une poche arrière à sa culotte de hockey. Il en a besoin pour y mettre son mouchoir rouge.

La poche fut apposée sur-le-champ... et les Castors de Sherbrooke ont filé vers la conquête de la coupe Allan sans aucune autre défaite dans les séries, les clubs Kingston, Woodstock et Nelson passant dans le tordeur!

Trois ans plus tard, par un beau lundi de printemps, décalage horaire de deux heures dans le corps, sans ordinateur portable comme aujourd'hui, me voilà à Winnipeg avec les Tigres de Victoriaville.

Comme l'équipe de Lou Poliquin mène 3-1 contre les Mohawks de Saint-Boniface, elle pourrait boucler la série... très tard en soirée, heure du Québec.

Quoi faire? Au journal, pas question de retarder l'impression pour «attendre» les Tigres. Après deux années d'une conquête de la coupe Allan, un gars est capable de se



ARCHIVES, LA TRIBUNE

Ron Racette (au centre) en tête, les Aigles de Drummondville ont mis la main sur le championnat canadien de hockey senior en 1967.

revirer de bord. Donc, au diable le beau soleil, ma place est dans ma chambre d'hôtel à la préparation de textes qui ne seront peut-être bien jamais publiés advenant une défaite.

Un p'tit édito sur le coach Lou Poliquin et la saison! Un autre p'tit papier avec le vétéran Andy Payette, cerbère emprunté par les Tigres, qui va vivre une première coupe Allan! Les vétérans Andy Besette, Pierre Potvin et compagnie, ayant une dernière chance de gagner la coupe Allan, ça valait aussi un papier. À l'exception du pointage final du cinquième match et les marqueurs, tout était sur papier.

En route vers l'aréna Saint-James de Winnipeg, je n'ai pas osé

dire ça au coach Lou Poliquin, lui qui était dans sa bulle. Ça aurait été la fin de nos relations!

Victoriaville a gagné le match 2-0 et la série 4-1 pour ainsi devenir la première équipe de l'Est à ravir la coupe Allan en territoire de l'Ouest.

À la course, je saute dans un taxi en route pour la gare de Winnipeg où un télégraphiste m'attendait. Il a transmis les textes à *La Tribune*... et le lendemain matin, la section des sports est tapissée de mes articles!

Denis Messier a été journaliste à La Tribune de 1963 à 2005. Il a dirigé la section des sports pendant une trentaine d'années.

**Félicitations à
La Tribune pour
100
ans
d'efforts,
de persévérance
et de succès!**

**Le succès tient à l'effort.
L'effort tient à la persévérance.
La persévérance ne tient qu'à nous.**



**Et nous tenons
au succès
de tous!**



Commission scolaire
de la Région-de-Sherbrooke

Pourquoi pas ?

ANDRÉ LAROCQUE
COLLABORATION SPÉCIALE

C'était en mai 2002. Je venais d'annoncer mon intention de quitter mes fonctions de directeur général à Télé 7 pour relever «de nouveaux défis», sans trop savoir lesquels. Et puis, un matin de printemps, j'ai reçu un appel de Marc Bernier, nouveau retraité de l'Université de Sherbrooke et amant de l'athlétisme devant l'éternel. Marc m'a alors proposé de joindre les rangs de l'organisation des Mondiaux Jeunesse 2003, un Championnat d'athlétisme sanctionné par l'IAAF.

«Et pourquoi pas?» me suis-je dit après réflexion. De mettre l'épaule à la roue pour présenter à Sherbrooke un événement d'envergure internationale constituait à mes yeux tout un défi. De le faire avec succès m'animait au plus haut point, d'autant que je pouvais mettre à profit mon expérience en communications dans le cadre d'un projet mobilisateur pour la région.

J'ignorais cependant à quel point je serais aspiré par un véritable tourbillon où chaque minute devait compter jusqu'à l'échéance ultime de juillet 2003. La somme de boulot à abattre en quelques mois devait s'avérer colossale.

Nous devions compléter la composition du comité organisateur,

embaucher et former le personnel, négocier avec les nombreuses instances locales, régionales, nationales et internationales engagées dans le dossier, recruter des commanditaires et promouvoir un événement qui n'avait jamais été présenté en Amérique du Nord.

De la folie. De la pure folie. Mais quelle effervescence pendant cette période d'une rare intensité!

En quelques mois, des dizaines de personnes avaient été embauchées au sein du comité organisateur. Une véritable PME est venue au monde, s'est développée, a accompli sa mission et a disparu en l'espace d'un an et demi. Quelle frénésie!

Et je me souviendrai toujours de cette journée, en automne 2002, quand Raymond Tardif, alors président-éditeur de *La Tribune*, avait accepté d'ouvrir toutes grandes les pages du journal pour faire la promotion des Mondiaux Jeunesse. Sans cet appui de taille, jamais n'aurions-nous pu recruter autant de commanditaires et leur offrir une aussi bonne visibilité.

Mon défi à titre de directeur général adjoint responsable des communications et du marketing était simple : faire connaître un événement inconnu et faire rayonner Sherbrooke. Nous avons donc multiplié les conférences de presse, les activités de financement et les campagnes de sensibilisation. Mais



malgré la bonne couverture de presse, nous avons souvent l'impression que nos efforts étaient insuffisants et que les Estriens ne réalisaient pas l'ampleur de l'événement à venir.

Et puis, tout d'un coup, environ deux semaines avant la date fatidique, un déclic s'est produit et les gens ont réalisé que le monde arrivait à Sherbrooke.

Le 9 juillet 2003, le soir des cérémonies d'ouverture des Mondiaux Jeunesse, alors que les spectateurs étaient massés dans le nouveau stade d'athlétisme construit pour l'occasion, et que le soleil se couchait sur le mont Orford, un frisson m'a parcouru l'échine. Quand j'ai vu tant de gens pleurer de joie et de fierté en voyant défiler chez eux 1500 athlètes de 165 pays, je me suis dit : « Mission accomplie. »

Le comité organisateur a certes joué un rôle important dans le succès de cet événement sportif. Mais l'apport des quelque 3000 bénévoles a assurément fait des Mondiaux Jeunesse un événement inscrit à tout jamais dans l'histoire de Sherbrooke.

Cette expérience marquante m'a permis de rencontrer des gens d'exception qui, chacun à sa façon, ont consolidé cette expertise et cette



ARCHIVES LA TRIBUNE, JOCELYN RIEUNDEAU

La Canadienne Nikita Holder au 100 mètres haies.

image de marque qui ont permis à Sherbrooke de décrocher la présentation des Jeux du Canada en 2013.

Je suis fier d'avoir fait ma part.

André Larocque est rédacteur en chef du *Droit* d'Ottawa.

La Tribune,
une solide institution
digne des plus grands
bâtisseurs.

Joyeux
100^e!



50 ans d'innovations
et de passions

APCHQ-Région de l'Estrie
100, rue Belvédère Sud, bureau 300, Sherbrooke (Québec) J1H 4B5
Tél. : 819 563-9643 • 1 888 563-9335 (régional) • Téléc. : 819 563-0000

apchq@apchq-estrie.com
www.apchq.com/Estrie/

306617



Félicitations
à notre partenaire
en OR!



Merci de promouvoir
les exploits des étudiantes
et étudiants athlètes
du Vert & Or.

Faites partie de l'équipe!

Site internet :
www.USherbrooke.ca/vertetor

UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKE

306605

Vivre l'histoire

JEAN GOULET
COLLABORATION SPÉCIALE

J'ai eu le privilège exceptionnel de vivre un peu l'histoire, sans le savoir bien sûr, en compagnie de mon grand-oncle Maurice O'Bready.

Professeur de philosophie et d'histoire au Séminaire de Sherbrooke, musicien et musicologue, M^{re} O'Bready était le premier secrétaire général de l'Université de Sherbrooke. J'avais 10 ans en 1959 lorsqu'il m'a emmené visiter les terres acquises quelques années plus tôt au pied du mont Bellevue. Arpentant avec moi la cité universitaire encore embryonnaire, il m'a décrit comment il en voyait l'avenir.

Il n'y avait à peu près pas de bâtiments sur le campus. La faculté des sciences y trônait majestueusement. Elle venait d'être inaugurée quelques mois plus tôt par le premier ministre Maurice Duplessis. Il y avait aussi la résidence universitaire, où logeait mon grand-oncle, devenue aujourd'hui le pavillon John-S.-Bourque.

Comme nous le faisons tous, M^{re} O'Bready envisageait l'avenir dans la simple continuité du présent. Il ne faisait qu'extrapoler sur la situation courante, sans bris. Il avait d'ailleurs écrit un article à ce sujet, où il prévoyait la construction

d'une grande chapelle pour accueillir les très nombreux étudiants de l'an 2000. Il n'avait pas prévu la révolution qui s'en venait dans les relations entre le clergé et la société civile. Mais qui d'autre l'avait prévu?

Il fallait planifier longtemps d'avance des constructions qui s'harmoniseraient bien les unes avec les autres. Combien d'étudiants viendraient en génie? En administration? Est-ce qu'on intégrerait l'École normale qui venait tout juste d'être mise sur pied? Est-ce qu'on pourrait embaucher suffisamment de professeurs pour prendre la relève des professionnels de Sherbrooke qui avaient jusque-là accepté d'enseigner en sus de leur tâche quotidienne?

Tout en marchant, il m'a raconté comment la spéculation avait été évitée lors de l'achat de cinq fermes nécessaires à l'implantation du campus. Les transactions avaient été réalisées en secret, via cinq prête-noms, en vue d'une revente immédiate à l'Université. Un seul petit hic : l'affaire avait été tenue tellement secrète qu'un des vendeurs avait innocemment vendu une petite parcelle de son terrain une semaine auparavant. Cette erreur a pris quelques années à être réparée, et à grands frais!

Quelques années plus tard, en 1963, étudiant au Séminaire de Sherbrooke, j'ai participé à l'Uni-



ARCHIVES, UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

M^{re} Georges Cabana procède à la bénédiction de la faculté des sciences de l'Université de Sherbrooke, en présence de M^{re} Paul Desruisseaux, de Maurice Duplessis, premier ministre du Québec, du juge Gaston Desmarais et de Jacques Lemieux.

versité à une soirée d'information sur les carrières en sciences. Je n'en suis pas revenu! J'y ai rencontré un professeur de mathématiques qui a su me présenter des problèmes séduisants, sur lesquels j'ai travaillé par moi-même les semaines suivantes, et qui m'ont convaincu de poursuivre des études à l'université construite près de chez moi.

L'Université a bien changé depuis 1954, mais le même esprit de débrouillardise et d'imagination

s'y manifeste aujourd'hui autant qu'à ses débuts. Et le besoin d'attirer les jeunes vers les sciences est aussi criant aujourd'hui qu'il pouvait l'être dans les années 1950. On ne sait jamais quelle petite action peut avoir un grand effet à long terme. Il ne faut rien négliger.

Jean Goulet est professeur d'informatique et doyen honoraire de la faculté des sciences de l'Université de Sherbrooke

POUR PERDRE DU POIDS 50% de rabais

Obtenez jusqu'à %

ET GARDER LA Forme

ET NOUS PAYONS L'ÉQUIVALENT DES 2 TAXES* OU PAYEZ EN 36 VERSEMENTS ÉGAUX SANS INTÉRÊTS JUSQU'EN 2013**

<p>Exerciseur AB KING PRO Prix sugg. 159⁰⁰</p> <p>99⁰⁰†</p>	<p>Spinner SPK08 Prix sugg. 1199⁰⁰</p> <p>699⁰⁰ 36 versements 1942</p>	<p>Tapis roulant PATH Prix sugg. 1299⁰⁰</p> <p>799⁰⁰ 36 versements 2219</p>	<p>Elliptique HM6006 Prix sugg. 699⁰⁰</p> <p>399⁰⁰ 36 versements 1108</p>	<p>Multistation G1S Prix sugg. 1699⁰⁰</p> <p>1299⁰⁰ 36 versements 3608</p>
---	--	---	---	--

CLUB PISCINE SUPER Fitness
www.clubpiscinesherbrooke.ca

* Nous payons pour vous l'équivalent de la TPS et de la TVQ. ** Si vous optez pour le programme de paiements différés (applicable à partir d'un achat de 150 \$ et plus), les 2 taxes sont payables à l'achat. Sous réserve de l'approbation du crédit. La promotion des 2 taxes et/ou 36 versements est applicable seulement sur les appareils d'exercice (à l'exception du AB KING PRO et des accessoires d'entraînement) et à l'achat des tables de billard. Voir détails en magasin. Ces promotions ne peuvent pas être jumelées à aucune autre promotion et son valables jusqu'au 28 février 2010 ou jusqu'à épuisement des stocks. Les produits et promotion peuvent varier d'un magasin à l'autre et ne sont pas applicables dans le Centre de liquidation, voir détails en magasin. Photos à titre d'illustration seulement. Malgré le soin apporté lors de l'impression de cette annonce, certaines erreurs ont pu s'y glisser. Si tel est le cas, nous vous en ferons part dans nos succursales.

4275, boul. Bourque, Sherbrooke 819 822-2582

Lundi au mercredi de 9h à 17h **Samedi de 9h à 17h**
Jeudi et vendredi de 9h à 18h **Dimanche de 11h à 16h**

La salle Maurice-O'Bready

ANTOINE SIROIS
COLLABORATION SPÉCIALE

Sherbrooke, en 1960, est en manque d'une grande salle de spectacle.

Le His Majesty's, ouvert en 1901 rue Wellington avec ses 1012 sièges, a fermé ses portes dans les années 1930. Le Théâtre Granada, construit en 1929, est vaste, mais il offre un plateau trop étroit pour les arts de la scène. L'Auditorium du Séminaire Saint-Charles (1277 sièges), ouvert en 1952, ne peut, faute de fonds, être adéquatement aménagé pour les spectacles. Il fermera définitivement ses portes en 1972 et son balcon donnera naissance au Théâtre Léonard-Saint-Laurent.

En 1960, la direction de l'Université de Sherbrooke s'installe de façon provisoire dans un bâtiment du campus de l'Ouest et doit prévoir un édifice contenant les bureaux administratifs et la bibliothèque générale. Le recteur, M^{re} Irénée Pinard, préconise l'ajout, à même le nouvel édifice déjà approuvé par les fonctionnaires du ministère de l'Éducation, d'une grande salle pour les collations des grades et autres rassemblements. Le secrétaire général lui signale le besoin d'une salle de spectacle d'envergure pour Sherbrooke

et la région. Le recteur adhère à l'idée d'une telle construction et la propose au conseil d'administration, qui l'accepte. Les collations des grades pourront quand même s'y tenir.

L'architecte Gérard Notebaert s'enquiert alors auprès de plusieurs imprésarios du nombre de sièges nécessaire à la rentabilité. Ce serait quinze cents. Les deux directeurs de l'École nationale du théâtre, Jean Gascon, section française, et James de B. Domville, section anglaise, viennent sur place pour faire leurs suggestions. Une visite est aussi organisée à la Place des arts. La construction entreprise, une compagnie spécialisée aménage la scène avec cintres, herses, fosse mobile, trappes et loges pour les artistes. Un bureau d'ingénieurs vient parfaire l'acoustique architecturale. Afin de diminuer les frais, le matériau isolant, de bonne apparence, sert de finition pour les murs internes. Sous la grande salle, on trouve une petite salle qui, avec quelques adaptations, servira plus tard à la troupe professionnelle de l'Atelier et aux étudiants de l'option théâtre.

Nous pouvons imaginer le prix de construction, de nos jours, d'une salle qui compte maintenant 1726 sièges. Seulement pour l'agrandissement et le réaménagement réa-



ARCHIVES, UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

M^{re} Irénée Pinard, à l'époque recteur de l'Université de Sherbrooke, montre l'évolution des travaux du futur campus à Alvarez Vaillancourt, un des responsables de la campagne de financement qui a rendu possible la construction de plusieurs des premiers pavillons du campus.

lisés de 1996 à 1998, il en a coûté 6 millions \$. À mon souvenir, la salle, à l'origine, avait coûté 500 000 \$.

En 1960, un peu d'audace avait suffi pour lancer le projet qui a abouti en 1964. Les citoyens de Sherbrooke et de la région savent

bien apprécier, aujourd'hui, leur salle Maurice-O'Bready.

Antoine Sirois est professeur émérite de l'Université de Sherbrooke. Il en a été le secrétaire général de 1960 à 1965.

Le CSSS-IUGS et la Fondation Vitæ, tout comme La Tribune, accompagnent et soulignent les événements importants de la vie des Sherbrookoïses. **Bon 100^e!**



- 2500 employés et médecins
- 50 chercheurs
- 400 bénévoles

vous offrent chaque jour des soins de santé et des services sociaux

 819 780-2222

www.csss-iugs.ca

- Un partenaire essentiel du CSSS-IUGS
- Du soutien pour la recherche
- De l'aide financière aux soins de santé des plus démunis
- La réalisation de rêves d'ainés
- L'achat d'équipements spécialisés

 819 829-7138

www.fondationvitae.ca





Quitter le système



ALAIN DE LAFONTAINE
COLLABORATION SPÉCIALE

Dans ma mémoire et dans celle de plusieurs, la fin des années 1960 et le début des années 1970 revêtent une allure mythique. En lien avec cette époque, on évoque souvent la révolution hippie, importée des États-Unis.

En 1971, je n'avais pas encore 20 ans. J'avais abandonné mes études en administration à l'UdeS. J'avais, avec deux amis, élaboré le projet d'une auberge de jeunesse que nous avions ouverte durant l'été, sur le chemin Georgeville, tout près de Magog. Nous étions voisins de la discothèque La Poupée, connue dans toute la région en ce temps où l'alcool et le volant faisaient encore bon ménage.

Une prise de conscience découlant de la fréquentation des drogues hallucinogènes nous invitait à quitter le système que nous dénoncions allègrement pour son incitation à la consommation de masse, au style de vie axé sur l'argent, au racisme et à la guerre au Viêt-Nam.

Notre auberge connut rapidement le succès et nous avons établi une filiation avec le Café du quai à Magog, cette boîte à chansons où les artistes de la relève de l'époque se produisaient (les Séguin, Beau Dommage, Jim et Bertrand, Raoul Duguay...).

Peut-être est-ce à cause de ces lieux que plusieurs décidèrent de s'installer sur les terres des Cantons-de-l'Est. Nous avons, dans ce milieu, tous été influencés par la philosophie de Timothy Leary, qui était à la base de la transfor-

mation hippie : «*Turn on, tune in, drop out.*» Une prise de conscience découlant de la fréquentation des drogues hallucinogènes nous invitait à quitter le système que nous dénoncions allègrement pour son incitation à la consommation de masse, au style de vie axé sur l'argent, au racisme et à la guerre au Viêt-Nam.

À la suite de cette révolution, nous cherchions une façon de mettre en pratique nos nouvelles valeurs. De cela découle l'élaboration des communes. La commune était un lieu où un groupe de jeunes décidaient de vivre ensemble

afin de tout mettre en commun afin de le partager. Un peu sur le même principe que les communautés religieuses, mais accessibles aux deux sexes et sans règles strictes, sauf celle de valoriser la liberté. Ce qui n'était pas pour faciliter l'expérience!

Comme l'argent n'était pas au centre des valeurs de la communauté, il va sans dire que nous achetions nos meubles chez le brocanteur et nos vêtements dans les surplus d'armée et comptoirs familiaux, d'où naquit une grande période de créativité dans l'habillement et l'aménagement des lieux.

Il existait plusieurs formes de communes. La commune idéale devait se trouver à la campagne, territoire éloigné des méfaits de la civilisation. Nous ignorions à cette époque qu'on rendrait l'agriculture responsable de la pollution des lacs et rivières, que les champs de maïs seraient génétiquement modifiés et que les engrais chimiques et pesticides seraient accusés d'être responsables du cancer.

Donc, à la campagne la plus reculée possible se trouvait la commune idéale. Le bout d'un rang avec un étang ou un ruisseau propice à



COLLECTION PERSONNELLE, ALAIN DE LAFONTAINE

Un groupe de jeunes des communes de Stoke et de Waterville, au début des années 1970. Alain de Lafontaine se trouve tout en haut, avec un chien dans ses bras.

La Ville de Drummondville

Et la Société de développement économique de Drummondville

Saluent les 100 ans de La Tribune

Reflète fidèlement le dynamisme de notre communauté

Témoin privilégié de son évolution

Félicitations au journal, à ses dirigeants et à son personnel

Soucieux, depuis un siècle,

De diffuser une information de qualité

De rapprocher nos communautés

De favoriser le partenariat avec notre milieu

Où la vitalité, l'entrepreneuriat et le savoir-faire nous distinguent.

Drummondville, une force d'avenir... avec vous!





la baignade en costume d'Ève ou d'Adam et une érablière où produire un ou deux gallons de sirop, après avoir fait beaucoup d'efforts, représentaient le summum.

Il y avait aussi la commune en ville, mais c'était le repaire des maoïstes, des léninistes, trotskistes ou «d'autres idéalistes qui se crissaient de tout», comme le dit Jim Corcoran dans une chanson. Le plus souvent, c'était le lieu où se rassemblaient étudiants, hippies et travailleurs, toutes tendances confondues, pour prendre de la grosse bière, tirer un joint et baiser dans les chambres disponibles. C'était le royaume de la pizza, des chattes espagnoles, des plantes vertes défraîchies, des bouteilles de bière vides, des bas sales et des festins au spaghetti... En fait, la commune était l'ancêtre de la cohabitation en appart.

Mais dans les véritables communes, celles des campagnes, on décelait un réel désir de recréer un monde meilleur, ce qui n'empêchait pas la fête. Certaines étaient axées sur l'idéologie. C'étaient des communes de penseurs qui avaient découvert l'Orient, qui lisaient Allen Ginsberg et qui se renseignaient sur le bouddhisme.

Dans ces communes, on avait pour livre de chevet la revue *Maimmise*, véritable bible de la contre-culture au Québec. On y expérimentait de nouvelles façons de construire les maisons, on cultivait de grands potagers avec du fumier de mouton, on élevait des poules brunes, on mangeait une cuisine végétarienne du pain dur, on cultivait du pot et on s'intéressait à l'énergie solaire.

En fait, c'était le début du mouvement écologique. On revenait de visiter l'Inde, le Népal et l'Amérique du Sud et on était à l'affût des nouvelles psychologies, thérapies et médecines douces. On redécouvrait en même temps les racines amérindiennes et on faisait des fêtes aux solstices. On découvrait la terre et le ciel avec la lune et l'astrologie.

Il y avait aussi des communes plus pragmatiques, axées davantage sur l'action que sur l'expérimentation. J'appartenais à cette communauté. Nous avons opté pour un mode de vie

artisanal. Nous découvrons le travail à faire avec nos mains. Potiers, ébénistes, tisserands, travailleurs du cuir et souffleurs de verre surgirent de partout, redécouvrant d'anciens métiers et inventant beaucoup à partir d'idées audacieuses.

Nous partagions une ou plusieurs maisons, en aménageant des ateliers pour exercer notre art. Des diplômés universitaires se transformaient en potiers, des médecins s'achetaient des chèvres, des femmes redécouvraient le métier à tisser. Par les objets que nous fabriquions, nous prônions le retour aux vraies valeurs.

Nous étions au début des années 1970, après l'apogée de la vague hippie. Dans notre commune, la grosse Black Label était plus prisée que le LSD, délaissé par la plupart de ceux qui en avaient tenté l'expérience. Rangés, les disques de Hendrix, Janis Joplin et Jim Morrison, tous morts dans un intervalle de deux ans. Nous découvrons Gilles Vigneault, les Séguin, Harmonium, Raoul Duguay et plusieurs autres. Nous étions passés de l'Amérique au Québec, sans le réaliser.

Certes, nous fumions encore un joint à l'occasion des fêtes, mais celles-ci s'étaient transformées autour d'expositions d'artisans, de méchouis, de la découverte du vin, de l'installation de tentes ou de tipis autour d'un feu de joie. Nous avions de grandes terres et nous en profitions.

Sans délaissier mon intérêt pour le reste du monde, après avoir traversé l'Amérique du Nord sur le pouce en 1969 avec à peu près rien dans les poches, je découvrais la Gaspésie, la Côte-Nord et le Saguenay. Évidemment, en cette période bouillonnante, toutes les tendances s'entremêlaient et s'influençaient. Il y avait des communes axées sur le théâtre, d'autres sur la musique.

Je me souviens de la ferme du jazz libre à Sainte-Anne-de-la-Rochelle qui, semble-t-il, avait été un lieu où le FLQ se réunissait. Il y a eu aussi l'éclosion du féminisme et l'accueil de nos amis homosexuels qui n'étaient pas des tapettes. Et il y avait la libération sexuelle dont on a tant parlé



COLLECTION PERSONNELLE, ALAIN DE LAFONTAINE

Alain de Lafontaine a œuvré en tant qu'artisan au sein de la commune de Waterville.

et qui était loin d'être la partouze que plusieurs imaginent. La société partait de tellement loin à cause du carcan de l'Église que la moindre audace paraissait énorme.

J'ai été au coeur de l'action et j'ai connu beaucoup de partys, mais je n'ai jamais été au coeur des orgies que certains ont décrites. Cela arrivait peut-être, mais c'était marginal.

Nous rêvions de changer le monde, mais, plus réalistes peut-être, en se concentrant sur le Québec. Puis en 1976, année de la victoire du PQ de René Lévesque, j'ai quitté la commune, qui s'était transformée peu à peu en lieu de cohabitation, pour revenir vivre en ville avec ma blonde et ouvrir une boutique d'artisanat.

Quelques années plus tard, ma blonde donna naissance à une fille. Et 1980 arriva enfin avec son débat référendaire et la défaite du Oui. Tout comme l'engouement du Québec avait soudainement surgi dans les années 1970, une désillusion s'ins-

talla après le référendum. Presque du jour au lendemain, les produits des artisans n'ont plus intéressé. J'ai fermé ma boutique pour ouvrir un bar pour les trentenaires.

Les assiettes en poterie ont été remplacées par celles d'IKEA, les trippeux ont lâché le pot pour la coke et les rêves se sont meublés de BMW et d'entreprises internationales. La fête terminée, nous nous étions transformés en gens d'affaires.

Il fallut connaître la dérive des régimes d'épargne-actions pour retrouver un peu nos sens. Était-ce la coke qui nous avait rendus aussi rêveurs? À choisir entre les années 1970 et 19 80, je préférerais revivre les premières, même si, à l'époque, j'étais pauvre comme Job. Mais qui ne choisirait pas de revivre ses 20 ans?

Alain de Lafontaine est directeur général et artistique du Théâtre Granada.



Ville de
Thetford Mines

www.ville.thetfordmines.qc.ca



Merci d'être témoin de l'évolution de notre ville,
d'être un acteur de nos communications régionales,
d'être quotidiennement le reflet de notre dynamisme.

Bon centenaire!

306517

Sherbrooke mercredi 17 février 2010 • Édition de collection • La Tribune

C71

Le petit nouveau

ROBERT DE COURCEL
COLLABORATION SPÉCIALE

Dès mes premiers pas dans l'édifice de *La Tribune*, j'ai senti une envahissante odeur d'encre. Une musique, à travers le mur de la réception, parvenait à mes oreilles. Cette bâtisse ne vibrait pas seulement au rythme de ses immenses presses, mais aussi de ses studios de radio et de télévision. Elle fourmillait d'artistes et d'artisans de la région.

Au fil des dix années précédentes, les propriétaires de *La Tribune* les avaient recrutés pour créer des émissions originales qui ont eu tôt fait de rayonner au-delà de nos frontières. Ils offraient ainsi le premier et seul choix autre que Radio-Canada. Nous étions en 1966 et j'arrivais à peine dans la Ville-Reine des Cantons-de-l'Est. CHLT-TV, le canal 7 comme nous l'appelions, venait de célébrer son dixième anniversaire.

Soudainement, une porte s'est ouverte devant moi. Apparaît alors un géant que je regardais déjà au petit écran, car nous captions la station sherbrookoise dans mon patelin, à Shawinigan. Louis Bilodeau en chair et en os!

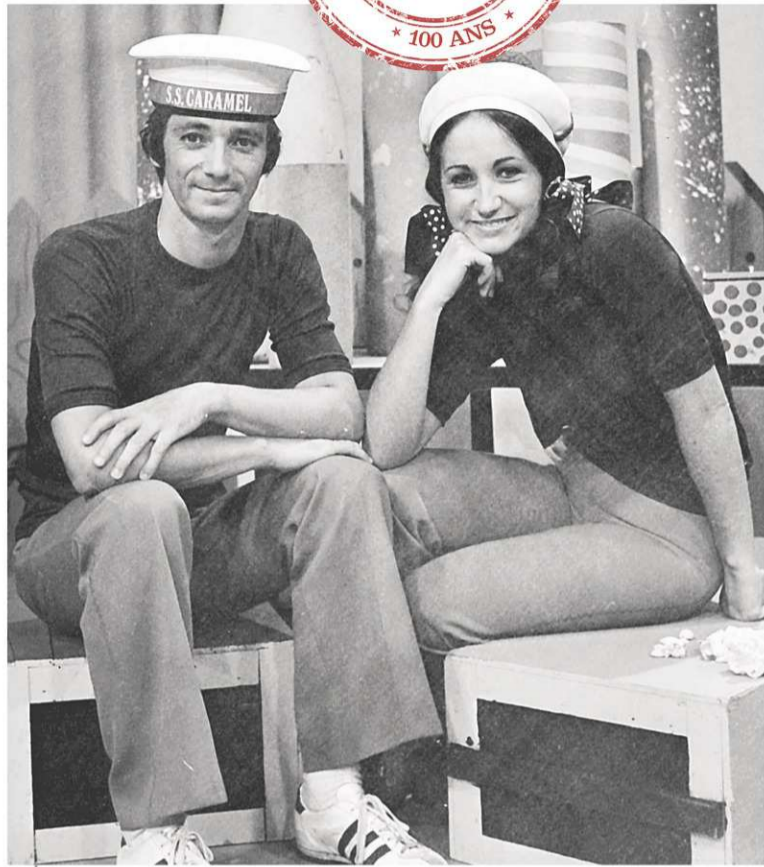
Il me sourit de toute sa grandeur. Je sentis tout de suite que je ne quitterais plus jamais ce lieu magique.

Je me souviens d'un grand gala, quelques mois plus tard, pour inaugurer le tout nouveau Palais des sports. Au cours de la soirée, on allait élire la toute nouvelle mademoiselle Canal 7. Devant une foule de plusieurs milliers de spectateurs, les candidates ont défilé au bras de vedettes comme André Guy, Jacques Tremblay, René Ouellette, André Desève, Jean-Maurice Bilodeau, Louis Bilodeau... Et moi-même le petit nouveau.

Ce fut le début pour moi d'années fabuleuses. D'abord celles de Tonton Bonbon qui allait rencontrer les jeunes à l'écran pendant dix ans. Puis celles de Ti-Bob qui prendrait son café chaque matin en charmante compagnie dans une émission matinale qui allait faire école au Québec. Nos patrons étaient soufflés par nos cotes d'écoute!

Tout avait commencé par quelques pas dans ce lieu enchanteur qu'était l'édifice de *La Tribune*.

Robert de Courcel était chroniqueur à l'hebdomadaire La Nouvelle.



ARCHIVES, CHLT-TV

Robert De Courcel et Louiselle Fortier, à l'époque du *Cirque à Tonton*, émission avec laquelle il a rencontré les jeunes à l'écran durant une décennie.

Félicitations à La Tribune pour ses 100 ans!

Depuis 100 ans
La Tribune

Une entreprise familiale

Les Résidences Soleil
fières partenaires de La Tribune



Le choix des consommateurs
Le service de l'excellence
Depuis 2003

50 ans
SOCIÉTÉS LES MEUX GÉRÉES
Depuis 2003

Regroupement Québécois des Résidences pour Aînés



Les Résidences Soleil MANOIR DU MUSÉE
245, rue Frontenac, Sherbrooke 819 822-1938
Sans frais 1 800-363-0663



Les Résidences Soleil MANOIR SHERBROOKE
1150, rue Quatre-Saisons, Sherbrooke 819 822-1038
www.residencessoleil.ca



LE SUCCÈS À LONG TERME EXIGE UNE PLANIFICATION HORS PAIR.

LA TRIBUNE, PLUS QU'UN JOURNAL, UNE TRADITION.

Qu'est-ce qui a fait du journal *La Tribune* un média si exceptionnel depuis si longtemps? La passion, la détermination et la bonne stratégie. *La Tribune* a un plan et elle le suit. C'est exactement ce que nous faisons au Groupe Investors. Nos Conseillers qualifiés savent vous écouter puis vous donner une évaluation franche et honnête de votre situation et de vos besoins financiers. Le Plan du Groupe Investors^{MC}. Une approche personnalisée en matière de planification financière, conçue pour vous aider à prospérer maintenant et à long terme. Agissez dès maintenant et créez votre propre tradition.

3425, rue King Ouest (bureau 140),
Sherbrooke (Québec), J1L 1P8
Tél. : 819 566-0666, sans frais : 1 800 569-4662

Le Plan
du **Groupe Investors**^{MC}

^{MC} Marque de commerce de Société financière IGM inc.
Utilisation sous licence par ses filiales.

Services Financiers Groupe Investors Inc.
Cabinet de services financiers

De la neige et des étoiles

RENÉ RACINE
COLLABORATION SPÉCIALE

La petite histoire de l'Observatoire du mont Mégantic est riche en épisodes mémorables. Les universités québécoises n'avaient pas l'habitude de marcher main dans la main dans les années 1970. Surtout pas l'Université Laval et celle qui avait été l'«Université Laval à Montréal».

En 1974, sachant que l'Université de Montréal prépare un projet d'observatoire, Laval fait de même. Les deux demandes de financement se retrouvent en compétition au Conseil national de recherches du Canada. Après moult tractations, la raison, imposée par le Conseil, prévaut. Une demande conjointe est acheminée. L'accord du ministère de l'Éducation du Québec de financer l'infrastructure est obtenu. La subvention du Conseil pour l'équipement scientifique est accordée. Ainsi naquit le premier centre de recherche interuniversitaire du Québec.

Construire un observatoire à 1100 m d'altitude au Québec est un défi. Retards. Bâtiment prêt à recevoir la coupole en hiver 1978 plutôt

qu'au printemps 1977 comme prévu. Monteurs du fournisseur, venus du Mississippi, n'ayant jamais vu de neige. L'enfer! De dire l'un d'eux avec son accent caractéristique après six semaines de labeur: «*Ah gonna go back home and lay on the grass in the sun for two weeks!*» L'inauguration, ministres et recteurs en tête, est aussi mémorable. Pluie à torrents, marquise emportée par le vent, empilement de dignitaires et d'invités dans l'exiguïté du rez-de-chaussée du bâtiment. Mais l'esprit est à la célébration. Nous avons réussi.

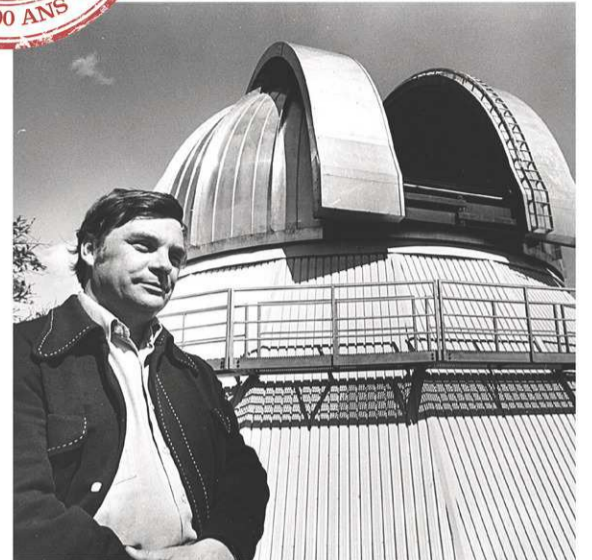
En 1975, le Québec comptait trois professeurs d'astrophysique. Trente-cinq ans plus tard, l'Observatoire est un élément clé du Centre de recherche en astrophysique du Québec qui regroupe 25 professeurs, une vingtaine de stagiaires post-doctorat et 70 étudiants aux cycles supérieurs dans trois universités : Laval, McGill et Montréal. En août 1979, l'Union astronomique internationale tient son premier congrès triennal au Canada, à Montréal! Depuis, des astronomes québécois se retrouvent dans plusieurs grands centres de par le monde, y faisant preuve de

l'expertise acquise ici.

Les gens de la région ont toujours manifesté intérêt et affection pour l'Observatoire. Aussi celui-ci s'est-il voulu accueillant pour eux, et pour tous, dès le début. Peu importe qu'au premier printemps le dégel emporte de large sections de la route d'accès, que la Sûreté du Québec doive calmer la circulation, les samedis soirs d'ouverture au public. Chaque année, l'Observatoire au sommet et l'ASTROLab au bas de la montagne permettent à plus de 25 000 visiteurs d'apprécier le spectacle qu'offre la première réserve de ciel noir de la planète.

Le personnel de l'Observatoire et les amateurs d'astronomie travaillent depuis 30 ans à faire partager à toute la population leur émerveillement face aux choses célestes. Témoignage touchant : un astéroïde découvert par un amateur québécois a été nommé «reneracine», portant ainsi au ciel la reconnaissance d'une contribution à la mise sur pied de l'Observatoire astronomique du mont Mégantic.

René Racine a été le premier directeur de l'Observatoire du mont Mégantic.



COLLECTION PERSONNELLE, RENÉ RACINE

Le jeune professeur René Racine pose devant l'observatoire, en mai 1979.

sports experts[®]

Carrefour de l'Estrie

35 ans de présence active!

- Meilleurs prix
- Meilleur choix
- Meilleur service



Julie Roy et Roger Héroux, propriétaire

Liquidation d'hiver

Jusqu'à **50%** de rabais sur toute la marchandise d'hiver en magasin

sports experts[®]

Carrefour de l'Estrie 819 346-5286

De Laurier à Charest... des occasions saisies

MARIANNE DANDURAND

Le 21 février 1910, le (jeune) Canada était aux mains d'un des plus grands politiciens qu'il ait connu. Un de ses grands architectes, alors que le Canada politique tel qu'on le connaît aujourd'hui était encore à dessiner.

Le 21 février 2010, le Québec est entre les mains d'un politicien d'une rare habileté, alors qu'un profond bouleversement politique n'attend qu'un coup de pouce pour se produire.

Cent ans après que Sir Wilfrid Laurier eut largement contribué à jeter les bases du Canada contemporain, Jean Charest pourrait, à son tour, «devenir un personnage plus grand que nature», croit Isabelle Lacroix, professeure à l'École de politique appliquée de l'Université de Sherbrooke.

Ainsi, le centenaire de *La Tribune* a commencé, politiquement, avec la fin du règne du

plus brillant et du plus influent politicien que la région ait connu. Et il pourrait se clore sur l'essor d'une seconde icône politique dans la région.

«Ce qui fait les grands personnages, les grands leaders, les grandes personnalités politiques, c'est un mélange de deux choses, souligne la politologue. C'est un mélange des capacités individuelles et des occasions que l'histoire, que le contexte offre.»

Sir Wilfrid Laurier, originaire de Saint-Lin mais député de Drummond-Arthabaska, a profité de ce parfait mélange il y a un siècle. Le brillant politicien a gouverné au moment où les institutions politiques du Canada étaient à construire. «On l'associe à un fondateur, remarque Mme Lacroix. Quand on pense à Laurier, on pense aux valeurs canadiennes. On l'associe à une figure libérale marquante; le li-

béralisme au-delà du parti», précise-t-elle.

Le député de Sherbrooke et premier ministre du Québec, Jean Charest, n'a pas la stature de Wilfrid Laurier, précise la politologue. «Le recul historique n'est pas là. Mais actuellement, rien ne nous indique que M. Charest ne pourrait pas avoir cet impact sur l'histoire.»

Les capacités individuelles sont là. Et le contexte est au rendez-vous : «La politique canadienne et québécoise est en mutation, remarque la politologue. On ne sait pas quelle tangente ça va prendre, mais ça va prendre des hommes et des femmes politiques pour donner cette tangente.»

Éthique et corruption, loi électorale, contributions aux partis... «Choisir entre une politique ou l'autre, ce n'est pas une remise en question de fond. Mais quand on se met à se questionner sur l'éthique, quand c'est la façon dont on fait la politique qui est remise en question, ça peut être porteur de changements intéressants.»

«Il pourrait y avoir une petite révolution comme lorsque [René] Lévesque a décidé qu'il réformait tout ça.» Pour reprendre une expression qu'il a rendue populaire, M. Charest a les deux mains sur le volant pour devenir plus grand que grand.

LOYAUTÉ, FIDÉLITÉ, LONGÉVITÉ

Si les deux plus grands politiciens issus de la région encadrent le centenaire du quotidien régional sherbrookoïse, le long espace entre ces deux pointes n'est pas dénué d'intérêt. «Surtout dans les années plus récentes, où on a des personnages estriens qui sont très marquants et qui vont faire l'histoire, qui vont rester», affirme Mme Lacroix.

Marquants, assurément, mais ce n'est pas leur nom que portent les grandes réformes, bien qu'elles soient rares au pays. «On a cette impression [au Canada] qu'il ne faut pas trop bouger, ne pas brusquer les choses, ne pas aller trop vite. Ça n'appelle pas les grands leaders et les grandes personnalités. Les grands leaders de talent, dans ce contexte, se trouvent plus utiles ailleurs qu'en politique», expose la politologue.

Sur ce point, les politiciens des Cantons-de-l'Est ne sont pas différents de ceux du reste du Canada. Mais quelques traits les distinguent des autres, traits qui

leur ont permis, au fil du temps, d'être porteurs de changement.

S'il fallait une illustration contemporaine de ce qu'est le politicien estrien, l'image que dégage l'actuel président de l'Assemblée nationale et député de Richmond, Yvon Vallières, pourrait servir de référence. «Les politiciens estriens sont des forces tranquilles», estime Mme Lacroix.

«On a cette impression [au Canada] qu'il ne faut pas trop bouger, ne pas brusquer les choses, ne pas aller trop vite. Ça n'appelle pas les grands leaders et les grandes personnalités. Les grands leaders de talent, dans ce contexte, se trouvent plus utiles ailleurs qu'en politique.»

Les élus estriens sont souvent les travailleurs de l'ombre influents au sein d'équipes fortes, à l'instar de Raynald Fréchette. «Il est souvent présenté comme membre des cabinets Lévesque, remarque Mme Lacroix. Il n'est pas directement associé à une grande réforme, mais on peut croire qu'il était influent à l'interne.» Il fallait une grande force de caractère pour se tailler une place au sein de cabinets si puissants et y faire sa marque. «Ç'a été la même chose pour John S. Bourque sous Duplessis.»

Une des raisons pour lesquelles les politiciens de la région peuvent ainsi devenir influents est la loyauté de leur électorat. «De façon générale, les Estriens sont très, très, très fidèles. Ils donnent du temps [aux élus] et une marge de manœuvre pour continuer.»

Une grande loyauté envers l'élu n'est pas un phénomène, insiste la politologue, mais c'est le régionalisme de la tendance qui l'est. «Ce n'est pas simplement le phénomène d'une circonscription par-ci par-là.»

Monique Gagnon-Tremblay par exemple. «Cette femme va se retirer avant d'être battue, croit Mme Lacroix. Ce n'est pas rare chez nous que nos politiciens quittent avant d'être battus. Ils décident simplement de ne plus se présenter, parce qu'ils ont donné tout ce qu'ils avaient à donner. C'est révélateur.»

De la vieille garde du Parti libéral, assurément. «Mais Monique Gagnon-Tremblay a été plus que de son temps», soutient la politologue. Une des petites révolutions que la politique québécoise lui doit est celle de la place des femmes à des postes-clés. La députée de Saint-François a été la toute première femme ministre des Finances, sous Robert Bourassa. «Encore aujourd'hui, on a



ARCHIVES, LA TRIBUNE, CHARLES-ANTOINE AUGER

Député libéral de Richmond depuis maintenant 30 ans, Yvon Vallières pourrait servir de référence comme «force tranquille» dans la politique provinciale.

tendance à associer ce genre de ministère à des hommes.»

À ainsi réélire toujours les mêmes politiciens, on pourrait croire que les Estriens sont frieux, soulève la politologue, tout en s'y opposant. «Les Estriens ne sont pas plus fous que les autres. Si ça ne fait pas l'affaire, le candidat ne sera pas réélu.»

«Les députés à long terme, ç'a été payant pour l'Estrie. Ç'a permis à des gens de travailler sur le fond des dossiers. Quand un député est élu, réélu et réélu, le message est clair : on lui fait confiance.»

Rarement les grands Estriens ont-ils eu très peu de temps pour faire leur marque. «Un Estrien par adoption qui a été marquant sans avoir beaucoup de temps est Pierre-Marc Johnson. On l'a associé à l'aile modérée du Parti québécois après les années Lévesque. Il a transformé son parti dans le peu de temps qu'il a eu.»

Son père, Daniel Johnson, n'a pas eu beaucoup de temps non plus. La question du contexte ressurgit, mais il a joué en sa défaveur. «Le contexte historique ne met pas en valeur les capacités de l'homme. Il a été là au mauvais moment, constate simplement Mme Lacroix. L'Union nationale représentait l'ancienne façon de faire la communication politique quand le Parti libéral est arrivé, forgeant une communication plus contemporaine. M. Johnson a été victime de ça.»

Le contexte a mieux servi



ARCHIVES. LA TRIBUNE

Raynald Frechette est de ces politiciens qui ont marqué la vie publique estrienne en effectuant un travail de fond efficace.

Louis S. Saint-Laurent, qui a tenu les rênes du Canada après la Deuxième Guerre mondiale.

«C'était le développement de l'État canadien dans son aspect interventionnisme. Il n'a pas lan-

cé le mouvement, mais il a été de plusieurs de ces réformes importantes», souligne la politologue. L'adhésion à l'OTAN, que l'on présente comme un de ses principaux faits d'armes, était en quelque sorte la marche de l'histoire.

«L'image qu'il dégagait, rappelle-t-elle, était celle du bon grand-papa. Il est difficile pour moi de voir dans ce qualificatif celui d'un politicien marquant.»

«Les députés à long terme, ç'a été payant pour l'Estrie. Ç'a permis à des gens de travailler sur le fond des dossiers.»

Au cumul, c'est l'hétérogénéité des personnages qui marque la politologue. De toutes allégeances, des personnalités fort différentes... Des politiciens diversifiés, à l'image des Cantons-de-l'Est.

L'histoire s'écrit encore au quotidien. Les forces tranquilles estriennes y ont contribué. Jean Charest pourrait la marquer profondément. «Il y a des analystes qui lui reprochent de pas faire beaucoup de vagues et d'espérer que les tempêtes s'apaisent d'elles-mêmes. Sa carrière sera-t-elle marquée par cette couleur estrienne ou est-ce qu'il pourra être déterminant, marquant, associé à un moment fort? C'est entre ses mains. Ce n'est pas le contexte qui va lui nuire.»

www.imacom.qc.ca

IMACOM
COMMUNICATIONS
design et solutions marketing



STRATÉGIES DE COMMUNICATION • DESIGN GRAPHIQUE • SOLUTION WEB
IMPRESSION GRAND FORMAT • IMPRESSION NUMÉRIQUE • MATÉRIEL D'EXPOSITION

1304, rue King Ouest, Sherbrooke, J1J 2B6 - Tél. : 819 565-0055

www.zoneimage.ca

TOTALEMENT PHOTO
ZONE
IMAGE



ÉQUIPEMENTS PHOTOGRAPHIQUES • SERVICE DE LOCATION • COURS DE PHOTO NUMÉRIQUE
LABORATOIRE PHOTO EN LIGNE • VOTRE LIVRE PHOTO EN LIGNE

1306, rue King Ouest, Sherbrooke, J1J 2B6 - Tél. : 819 565-0000

«Ça fait 20 ans qu'ils tiennent leurs promesses!»

«Usinex livre des maisons de qualité impeccable, à la date prévue et sans aucun dépassement de coût.

C76 La Tribune - Édition de collection - Sherbrooke, mercredi 17 février 2010
 Dans cette entreprise familiale bien de chez nous, tous les membres partagent la même philosophie : **respecter le client, c'est tenir ses promesses. Toutes ses promesses. Je le sais : j'ai déjà fait affaires avec eux!**»

Marcel Leboeuf



SIMPLICITÉ



MARIKA



CHALET ÉVASION

PLUS DE 100 MODÈLES DISPONIBLES

PLANS ADAPTÉS À VOS BESOINS

GAGNANT DE NOMBREUX PRIX D'EXCELLENCE

dont celui du «Meilleur constructeur au Québec» décerné par Qualité Habitation pour :

- sa qualité de fabrication
- son service après-vente
- les meilleurs prix sur le marché

4 POINTS DE VENTES :

Milan (Estrie)	819 657-4268
Sainte-Anne-des-Lacs (Laurentides) Sortie 57 de l'autoroute 15	450 240-1001
Mont-Tremblant (Laurentides)	819 717-1352
Saguenay (Saguenay-Lac Saint-Jean)	418 543-4310

www.maisonusinex.com

100 ans.
 c'est du solide!
 Bravo à La Tribune,
 un bâtisseur
 pour notre région



Usinex, une maison de confiance!

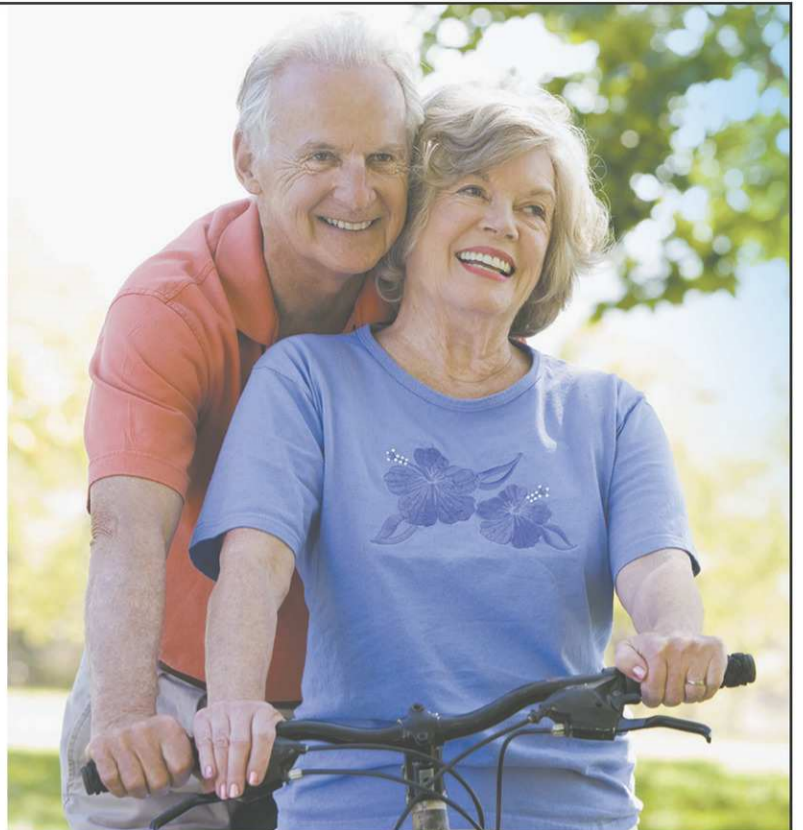
MESSAGE IMPORTANT

Vous reconnaissez-vous dans ces exemples?

OUI NON

- | | | |
|--------------------------|--------------------------|--|
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | Mes oreilles sillent ou bourdonnent . |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | Les gens doivent me parler plus fort . |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | Lorsque plusieurs personnes parlent en même temps, j'ai de la difficulté à comprendre . |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | Je ne vais pas au cinéma ou voir des spectacles parce que je n'entends pas bien . |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | Je dois monter le volume de la télévision ou de la radio pour mieux comprendre . |

Saviez-vous que? Si vous avez répondu **oui** à un ou plusieurs de ces exemples, **vous devriez consulter un professionnel.**



Saviez-vous que?

1 personne sur 2 de 75 ans et plus souffre de surdité
1 personne sur 3 de 65 ans et plus souffre de surdité
1 personne sur 10 souffre de surdité
et 1 personne sur 100 consulte!

Saviez-vous que?

Nous consultons...
Un spécialiste **pour nos yeux** régulièrement
Un spécialiste **pour nos dents** annuellement
Prenez votre santé auditive en mains!
Consultez un professionnel pour vos oreilles!

Saviez-vous que?

Nous offrons...
Une nouvelle technologie 100% digitale
- Réduction de bruits de fond
- Maximisation de la parole
- Aucun volume à contrôler

Nous offrons une
GARANTIE DE 4 ANS
SANS FRAIS DE SERVICE
sur toute nouvelle prothèse*

Incluant :
Examens - Visites annuelles
Nettoyages - Modifications - Ajustements
- Examens électroacoustiques
- Réparations faites au bureau



Entendre et comprendre enfin!

LaPlante & Associés

AUDIOPROTHÉSISTES

CENTRE PROFESSIONNEL BELVÈDÈRE
300, rue Belvédère Nord, bureau 104
SHERBROOKE

Aussi à DRUMMONDVILLE, GRANBY et THETFORD MINES

819 821-4435 Sans frais : **1 888 821-4435**

Consultation, examen
et prothèse auditive

SANS FRAIS†



†Prothèse illustrée non couverte par la R.A.M.Q. *Excluant les prothèses auditives défrayées par le gouvernement. Certaines conditions s'appliquent.

Terre d'immigrants

ISABELLE PION

Sherbrooke, ville multiculturelle. Sherbrooke, terre d'immigrants, avec ses quelque 1000 nouveaux arrivants chaque année. Ce n'est pas d'hier que la capitale des Cantons-de-l'Est peut se targuer du qualificatif de terre d'accueil : depuis plus de 200 ans, les arrivées rythment son histoire et lui ont apporté de nombreux legs.

«Sherbrooke a tissé son histoire dans la diversité», rappelle à juste titre l'exposition permanente de la Société d'histoire de Sherbrooke.

Selon des données du ministère de

La bourgeoisie anglophone, même minoritaire, domine l'économie, la société et la culture, nous apprend *Sherbrooke, terre d'accueil*, l'exposition de la Société d'histoire de Sherbrooke.

l'Immigration et des Communautés culturelles (MICC) de 2008, la région estrienne arrive au cinquième rang quant à la destination des personnes immigrantes, après Montréal, la Capitale-Nationale, la Montérégie (sans Longueuil) et l'Outaouais.

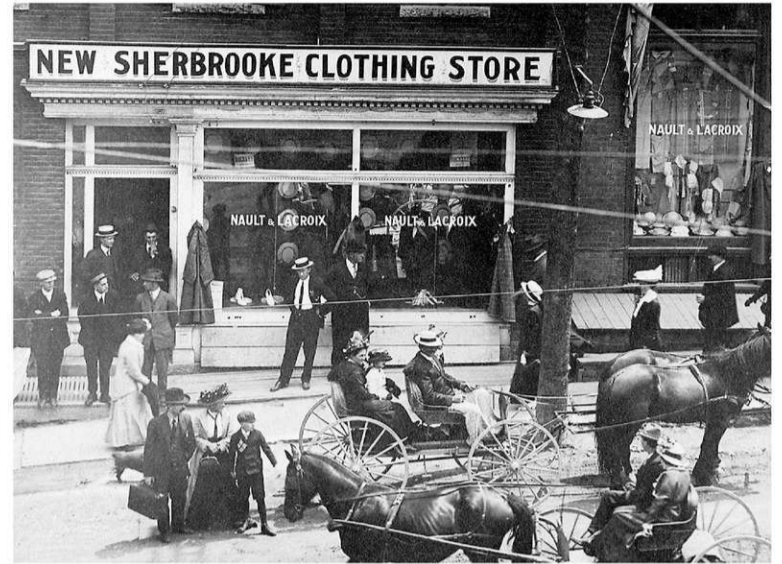
Véritable mosaïque constituée de plus d'une centaine de peuples, Sherbrooke a accueilli l'an passé des gens provenant principalement

de la Colombie, de l'Afghanistan et du Congo.

Depuis sa fondation en 1802, celle qui s'est d'abord appelée Lower Farks puis Hyatt's Mill s'est développée sur la base de tous ces nouveaux arrivants. Les communautés ont marqué, à leur façon, le développement de la ville et de son histoire.

Dans les années 1850, par exemple, c'est à l'initiative de membres de la communauté irlandaise que naissent plusieurs magasins généraux, notamment grâce aux familles McManamy et Murray. «Les Irlandais travaillent à la construction du chemin de fer», cite en exemple Marie-Ève Gingras, diplômée à la maîtrise en histoire de l'Université de Sherbrooke, et qui signe des chroniques dans *La Tribune* dans le cadre du centenaire. «Ça va demeurer une communauté très active. Certains travaillent dans les usines, d'autres dans les commerces.» Fin du XIX^e siècle, début XX^e, environ six pour cent de la population est irlandaise, ajoute-t-elle en soulignant que Sherbrooke a eu quatre maires irlandais.

Parmi eux, l'histoire se souviendra notamment de Daniel McManamy, conseiller municipal qui a travaillé à la municipalisation de l'électricité. Mimi Shea, pour sa part, fera beaucoup pour le développement de la culture à Sherbrooke. «Elle a travaillé beaucoup pour qu'il y ait une



DON DE THÉRÈSE LECOMTE, LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

Un groupe de nouveaux immigrants devant le New Sherbrooke Clothing, en 1915, rue King Ouest.

école supérieure de musique, parce que les bons musiciens s'en allaient dans les grandes villes», raconte Marie-Ève Gingras. Décédée en 1985, Mimi Shea ne verra cependant pas l'aboutissement de son travail.

La bourgeoisie anglophone, même minoritaire, domine l'économie, la société et la culture, nous apprend *Sherbrooke, terre d'accueil*, l'exposition de la Société d'histoire de Sherbrooke.

En se penchant sur cet angle précis de l'évolution de Sherbrooke, l'ex-

position inaugurée en juin dernier à la Société d'histoire montre bien le rôle important qu'ont joué les personnes immigrantes dans leur nouveau milieu. Il s'agit d'un intéressant cours d'histoire en accéléré.

L'exposition met d'ailleurs en exergue quelques noms: Albert Zakaïb, un Libanais arrivé en 1912 à qui l'on doit la «première roulotte à patates frites», Carlos Skinner, bijoutier, horloger, inventeur, Mimi Shea et son engagement à Sherbrooke...



Félicitations
à La Tribune
100 ans!

En tant que chef de file en assurance voyage au Canada et employeur majeur en Estrie,

etfs est fière de contribuer à l'essor économique de notre région.

etfs | Assurance voyage
www.etfsinc.com



Médias Transcontinental est fier de contribuer à mettre en lumière les réussites des gens de chez nous !

Félicitations aux 100 ans de la Tribune !

mieux choisir
mieux acheter

publi sac

Transcontinental

LES ANNÉES 1900

Le début des années 1900 est marqué par l'installation en sol sherbrookoise des premières familles syriennes et libanaises, «des chrétiens qui fuient les persécutions» ou encore une situation économique difficile.

Sherbrooke compte aussi, comme plusieurs grandes villes du monde, sa propre communauté juive, qui prend forme autour des années 1870. Comme l'église catholique refuse d'instruire les gens pratiquant une autre religion, les Juifs s'intègrent davantage à la société anglophone. On compte parmi eux beaucoup de marchands et de tailleurs. Au nombre des familles juives connues, on compte notamment les Echenberg et les Rosenbloom. Une seconde vague d'immigrants juifs survient après la Première Guerre mondiale, faisant grossir les rangs de la communauté, qui possède sa propre synagogue. La communauté juive disparaît cependant peu à peu, les jeunes quittant les Cantons-de-l'Est au profit des grandes villes.

Des Italiens débarquent aussi à Sherbrooke au début du XX^e siècle, principalement dans l'est de Sherbrooke. Souvent perçus comme des voleurs d'emplois, ils sont nombreux à travailler dans le domaine du commerce et de la construction. Une deuxième vague d'immigration amène de nombreux citoyens italiens ici après la Seconde Guerre mondiale.

Il n'y a qu'à regarder les peuples qui s'installent à Sherbrooke pour remonter la ligne du temps et retracer les grands conflits qui ont marqué l'histoire. Dans les années

1970, Cambodgiens, Laotiens et Vietnamiens, entre autres, quittent leur pays pour démarrer une nouvelle vie en sol sherbrookoise. Avec toutes les guerres qui marquent au fer rouge certaines régions du globe, la région s'enrichit aussi d'Afghans, de Colombiens, de Serbes, en particulier dans les années 1990.

Pour plusieurs, Sherbrooke ne sera qu'une escale. On peut penser au camp d'internement Newington, qui a accueilli quelque 700 ressortissants juifs durant la Seconde Guerre mondiale et qui a été établi dans les anciens ateliers de réparation de chemin de fer du Québec Central. Le même camp accueillera plus tard (en 1942) des prisonniers de guerre allemands. Parmi les groupes qui ne font que poser leurs valises, on peut penser entre autres à la communauté estonienne, qui a d'abord effectué un très long voyage pour occuper un emploi à la Dominion Textile.

«Entre janvier 1948 et octobre 1949, plusieurs groupes de travailleurs spécialisés s'installent à Sherbrooke. Ils viennent notamment de Pologne, d'Ukraine, de Yougoslavie et d'Estonie. À la fin de l'année 1950, la nouvelle communauté estonienne compte 68 membres. Néanmoins, comme c'est le cas pour plusieurs autres communautés immigrantes de l'après-guerre, Sherbrooke n'est qu'un lieu de transition. Certains immigrants préfèrent rejoindre des compatriotes habitant dans des métropoles comme Montréal, alors que d'autres traversent aux États-Unis. Ainsi, la communauté estonienne s'efface, en quelques années seulement, du pay-

sage ethnique sherbrookoise», écrit à ce sujet Marie-Ève Gingras dans l'une de ses chroniques.

ET LE PRÉSENT...

Selon le dernier recensement, soit les données de 2006, la majorité des immigrants établis dans la région métropolitaine de recensement (RMR) de Sherbrooke provient de la France.

Cependant, si l'on s'attarde aux statistiques du Service d'aide aux Néo-Canadiens (SANC), ce sont les Colombiens et les Afghans qui ont été les plus nombreux à s'installer à Sherbrooke entre juillet 2008 et juin 2009. Ces dernières années, beaucoup de personnes arrivant de la région des Grands Lacs africains ont aussi déménagé leurs pénates à Sherbrooke.

Qu'est-ce qui rend Sherbrooke accueillante? Pourquoi les gens font-ils le choix de vivre ici? «Sherbrooke est très bien située, elle est près de la frontière. Il y a aussi l'habitude de cohabitation entre les francophones et les anglophones, le réseau d'enseignement dans les deux langues jusqu'à l'université, la campagne près de la ville», énumère la directrice du SANC, Mercedes Orellana.

Ceux qui peuvent décider où ils iront vivre se retrouvent dans certaines catégories d'immigrants, comme les «indépendants», c'est-à-dire des personnes qui immigreront à leurs frais. Les réfugiés peuvent aussi faire leur demande; le gouvernement peut accéder à leur souhait en fonction de ses critères.

En 2008-2009, le SANC a accueilli 369 nouvelles familles provenant de



ARCHIVES. LA TRIBUNE. MAXIME PICARD

50 pays différents, dont des contrées aussi lointaines que le Bhoutan, la Russie ou l'Inde, par exemple. La vaste majorité des nouveaux arrivants se classait dans la catégorie des réfugiés.

Et pour l'avenir?

«Nous avons ici la chance de pouvoir côtoyer le monde à nos portes. Ces réfugiés sont à la fois des témoins de l'histoire, des «réservoirs» de savoirs, des personnes qui ont résisté à des situations insoutenables et des citoyens à part entière, prêts à s'investir dans leur nouvelle société. Il faut sans aucun doute nous défaire de plusieurs de nos préjugés avant de bénéficier pleinement de cette richesse et d'ouvrir vraiment nos portes», écrivait récemment dans nos pages la professeure Michèle Vatz-Laaroussi, spécialiste de l'immigration à l'Université de Sherbrooke.

Les années 2000 n'échappent pas au concept de terre d'accueil qu'a acquis la région. Le Festival des traditions du monde en est aujourd'hui un intéressant reflet.



COATICOOK

et ses *joyaux!*

- Des équipements de loisirs et culturels de qualité
- Des politiques familiales et d'accès à la propriété généreuses
- Un secteur économique diversifié et des perspectives de développement encourageantes
- Des logements abordables et de qualité



Patrimoine authentique

La Ville de Coaticook considère La Tribune comme un joyau de l'information en région, et profite de cette occasion spéciale pour lui souhaiter le plus beau des anniversaires!

Bertrand Lamoureux, maire de la ville de Coaticook

Luc Marcoux, conseiller siège 1

Sonia Montminy, conseillère siège 2

Sylvain Véronneau, conseiller siège 3

Raynald Drolet, conseiller siège 4

Simon Madore, conseiller siège 5

François Lévesque, conseiller siège 6

306509

**Que de chemin parcouru en 100 ans...
Bravo à toute l'équipe de La Tribune!**



www.toyotarichmond.com

TOYOTA
Richmond

**151, route 116
RICHMOND
1 877 815 8646**

Sherbrooke mercredi 17 février 2010 • Édition de collection • La Tribune

C79 291768

Au coeur du

DENIS DUFRESNE

La région des Cantons-de-l'Est connaît un véritable âge d'or industriel au XX^e siècle, grâce à sa proximité avec la Nouvelle-Angleterre, à son abondante énergie hydraulique, à l'innovation technique et à l'entrepreneuriat local.

Elle est la première au Canada à développer des fabriques de lainages, de produits de la laine et de coton, sans compter la production de papier à partir d'un procédé à base de pulpe, à Windsor Mills en 1866, alors une première canadienne!

La fondation de la Eastern Townships Bank, en 1859, contribue à l'essor industriel et le nombre d'emplois industriels double entre 1881 et 1891.

Uniquement à Sherbrooke, entre 1889 et 1927, le nombre d'emplois industriels passe de 1640 à 4962 grâce aux Walter Blue, Paton, Julius Kayser, Canadian Connecticut Cotton (achetée par Dominion Textile en 1928), Sherbrooke Iron Works, Panther Rubber, Ingersoll-Rand (ex-Jenckes Machine) et Superheater (qui deviendra Combustion Engineering dans les années 1950).

La diversité du paysage industriel de l'époque est remarquable : textile, vêtement, usinage, construction mécanique, caoutchouc, acier, matériel industriel et de chemin de fer, etc.

Magog et Saint-François répond difficilement à la demande de l'industrie, dit-il.

Il faudra attendre la construction de lignes de transport, un peu avant 1920, pour amener l'énergie de l'extérieur et augmenter la production manufacturière.

«*La Tribune* arrive à cette période (1910). De la Première Guerre mondiale et jusqu'aux années 1920, on va ouvrir de très grandes usines, comme la Kayser, ce qui coïncide avec l'arrivée de l'hydroélectricité. C'est seulement en 1916 que l'électricité a pu venir de Shawinigan grâce aux lignes à haute tension», mentionne M. Southam.

Mais dès 1910, la Ville de Sherbrooke et la Chambre de commerce tablent sur la production locale d'électricité, grâce aux barrages de la rivière Magog, et lancent des campagnes publicitaires pour attirer les capitaux américains et anglo-canadiens avec des thèmes tels *The Cheapest Electric Power in Eastern Canada* et *Sherbrooke the Electric City*.

Les Cantons-de-l'Est des années 1920, tout comme le Québec, connaissent alors une croissance importante de l'emploi, notamment dans le textile et le vêtement.

Ainsi, de 1920 à 1956, le nombre de travailleurs dans ces secteurs bondit de 2600 à 13 200 dans la région!

C'est l'époque des Julius Kayser et Dominion Textile, à Sherbrooke, Bruck Silk, à Cowansville, Collins and Aikman, à Farnham, et Burlington Ribbon, à Granby.

À Sherbrooke, en 1941, 59 pour cent des emplois manufacturiers se retrouvent dans le textile!

«Mais cela signifie une perte de diversité dans l'industrie et un déplacement vers des emplois de moindre qualité», observe M. Southam.

Un avantage toutefois : durant la crise des années 1930, la forte présence du textile, un bien essentiel, permet à la région de s'en tirer mieux qu'ailleurs au Québec, avec le taux de chômage le moins élevé de la province.

Les conditions de travail, souvent difficiles dans l'industrie, notamment dans le textile, s'améliorent lentement, avec l'implantation des syndicats internationaux et catholiques.

De nombreuses grèves sont déclenchées entre 1936 et 1956, particulièrement, et la semaine de travail, de 55 heures en 1939, passe à 42,5 heures en 1957, avec un salaire moyen de 1,25 \$ l'heure.

Après la guerre de 1939-1945, la concurrence étrangère commence à faire mal à l'industrie du textile et la signature du GATT (Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce), en 1947, entraînera la perte de milliers d'emplois durant les trois décennies suivantes.

Les secteurs de la machinerie, de l'équipement industriel et du caoutchouc vivent eux aussi des difficultés durant les années 1950 et le début de la décennie 1960, alors qu'ils se portent bien à Montréal...

L'emploi industriel, qui dépassait les 4200 en 1947, diminue à 3500 en 1958.

Durant la crise des années 1930, la forte présence du textile, un bien essentiel, permet à la région de s'en tirer mieux qu'ailleurs au Québec, avec le taux de chômage le moins élevé de la province.

Sherbrooke possède même une fabrique de cigares et, jusqu'en 1930, une brasserie, la Silver Spring.

Mais le passage au XX^e siècle est difficile pour les Cantons-de-l'Est.

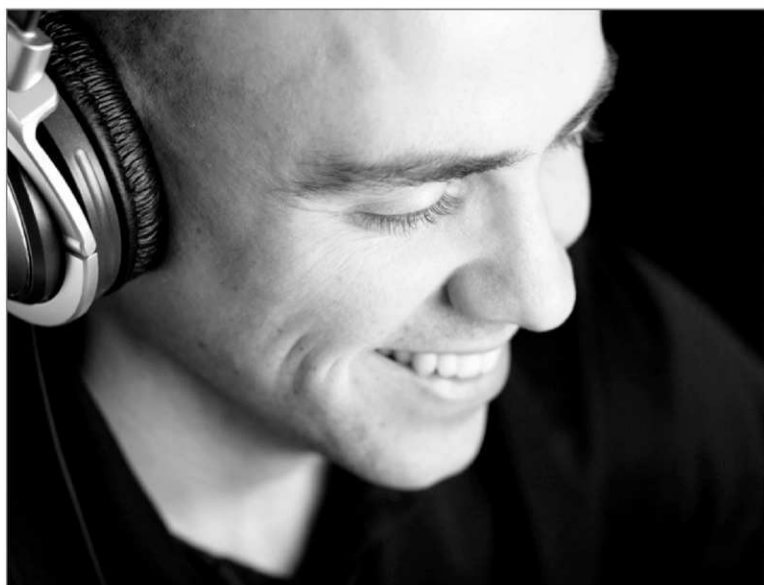
«Tous ces facteurs-là faisaient en sorte que c'est ici que ça se passait. Mais à la fin du XIX^e siècle, les facteurs positifs deviennent négatifs, parce que le centre de gravité du Canada se déplace peu à peu vers l'Ouest, vers Montréal et l'Ontario», explique l'historien Peter Southam, auteur de *l'Histoire des Cantons-de-l'Est* avec Jean-Pierre Kesteman et Diane Saint-Pierre.

La concentration du capital et la création de grands groupes industriels entraînent la disparition du capital autochtone et une perte de l'autonomie économique locale.

Même la Eastern Townships Bank, la principale institution financière de la région, est absorbée par la Banque de commerce en 1912.

«Le développement industriel devient alors plus dépendant de l'extérieur, puisque les usines sont dirigées à partir des grands centres avec des gestionnaires sur place», signale M. Southam.

D'autre part, la production hydroélectrique à partir des rivières



Une qualité d'écoute ultime... Découvrez le summum de la stéréophonie!



Un produit NAD synonyme de performance à prix abordable!

L'ensemble Nad et Focal comprend : Amplificateur intégré C315BEE, lecteur CD C515BEE de NAD et enceinte acoustique Chorus705V idéale pour l'utilisation dans les pièces de petites dimensions. **12977\$**

Ajouter une station d'accueil NAD IPD2 pour appareils iPod pour **1777\$**

Nouveauté 2010

Faites sensation grâce à un design ultraplat et élégant qui vous offre des performances exceptionnelles!

SONY

Téléviseur LED 40 po

à partir de **1799\$**
Prix imbattables!



KDL40NX700

Téléviseur ACL BRAVIA de 40 po de série NX700
Rétroéclairage Edge LED • Full HD 1080 résolution 1 920 x 1 080 pixels
Nouvelle technologie BRAVIA ENGINE 3 • Wi-Fi® intégré
Connectez votre téléviseur à Internet grâce à la technologie BRAVIA internet vidéo

Détaillant autorisé NAD et JM Lab en Estrie

sonxplus
www.sonxplus.com

Les Promenades King 2223, rue King Ouest
SHERBROOKE (819) 822-3344

FIER PARTENAIRE DE LA RÉUSSITE DE LA TRIBUNE

306487



*Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

L'Estrie

c'est plus de 300 000 personnes qui habitent une région solidaire, innovante où il fait bon vivre.

L'esprit,
l'espace,
l'essentiel.

C82

La Tribune • Édition de collection • Sherbrooke mercredi 17 février 2010

La MRC du Val-Saint-François

c'est :

- 18 municipalités
- 29 381 habitants

On choisit d'y vivre pour... son héritage inspirant.

Photo : museebombardier.com

RÉGION DE F. ARNAUD BOMBARDIER
Val-Saint-François
Municipalité Régionale de Comté

www.val-saint-francois.com

La MRC des Sources

c'est :

- 7 municipalités
- 14 609 habitants

On choisit d'y vivre... son rêve d'entrepreneurship, sa nature et pour sa communauté.

Photo: portail Mes Sources

MRC des Sources

www.mrcdessources.com

La MRC du Granit

c'est :

- 20 municipalités
- 22 712 habitants

On choisit d'y vivre pour... sa beauté exceptionnelle et son dynamisme.

Municipalité Régionale de Comté du Granit

www.mrcgranit.qc.ca

La MRC de Memphrémagog

c'est :

- 17 municipalités
- 47 162 habitants

On choisit d'y vivre pour... sa qualité de vie incomparable et la richesse de son économie et de sa culture.

Memphrémagog
MRC

www.mrcmemphremagog.com

La MRC du Haut-Saint-François

c'est :

- 14 municipalités
- 22 623 habitants

On choisit d'y vivre pour... que ma famille profite du meilleur de la campagne tout près de la ville, au cœur de l'Estrie.

MRC du Haut-Saint-François
Engagée vers l'avenir

www.haut-saint-francois.qc.ca

En 100 ans, l'Estrie est une région qui s'est fort développée et c'est un privilège de pouvoir bénéficier d'un média de qualité qui traite de sa réalité tous les jours.

La ville de Sherbrooke

c'est :

- 6 arrondissements
- 152 027 habitants

On choisit d'y vivre pour... son savoir, son savoir-faire et son savoir vivre.

Ville de Sherbrooke

www.sherbrooke.ca

La MRC de Coaticook

c'est :

- 12 municipalités
- 18 750 habitants

On choisit d'y vivre pour... son dynamisme, ses paysages inspirants et ses produits agroalimentaires savoureux.

MRC de Coaticook

www.mrcdecoaticook.qc.ca

La Conférence régionale des élus de l'Estrie, les MRC et la Ville de Sherbrooke sont fières de souligner les 100 ans de ce quotidien estrien.

www.creestrie.qc.ca



Conférence régionale
des élus de l'Estrie



EMPLOIS
compétences inc.

Curriculum⁺
PAR EMPLOIS COMPÉTENCES

Experts en recrutement de
personnel et solutions en
ressources humaines
emploiscompetences.com

Sherbrooke mercredi 17 février 2010 • Edition de collection • La Tribune

« Emplois Compétences est fière
de souligner les **100 ans de la Tribune**
et lui souhaite de faire partie
du quotidien des gens de la région
encore longtemps. »

Toute l'équipe

ENRICHISSEZ VOS RESSOURCES

1520 King Ouest, Sherbrooke, Qc, J1J 2C2 1.800.218.3250
356 Principale, Bur. 5, Granby, Qc, J2G 2W6 1.877.360.0558



C83
30643



Maison régionale
de l'industrie

La **MRI**, *mon* incontournable
réseau de ressources pour
l'industrie.

« **100 ans d'actualités régionales** et de présence
pour les entreprises d'ici. La MRI vous offre ses
meilleurs vœux et vous souhaite un autre **100 ans**
couronnés de succès. »

Toute l'équipe

mamri.ca 1520 King Ouest, Sherbrooke, Qc, J1J 2C2 819.566.5235

Merci!

100 ANS AVEC VOUS... GRÂCE À VOUS

Voilà 100 ans que l'équipe de La Tribune unit ses efforts pour vous offrir, jour après jour, un produit de qualité. Et la popularité du journal auprès des lecteurs, qui ne se dément pas au fil du temps, prouve à quel point nous sommes appréciés en région.

Mais au-delà des abonnements et des ventes en kiosque, ce qui assure la survie d'un journal, ce sont les annonceurs. Sans commerce, industrie ou institution pour nous appuyer, nous ne pourrions réaliser notre mandat de bien vous informer.

Depuis 100 ans, vous êtes nombreux à avoir choisi La Tribune pour vous faire connaître, pour recruter du personnel, pour annoncer vos promotions ou vos services.

Dans le cadre de cette édition bien particulière, qui souligne notre 100^e anniversaire, nous profitons de l'occasion pour vous remercier. Annonceurs passés, actuels et futurs, vous faites partie de notre succès!



Sylvain Denault
Directeur des ventes
La Tribune

La Tribune

LA TRIBUNE
DE SHERBROOKE

LA TRIBUNE
LA TRIBUNE

LA TRIBUNE
LE PLUS GRAND QUOTIDIEN

La Tribune

La Tribune

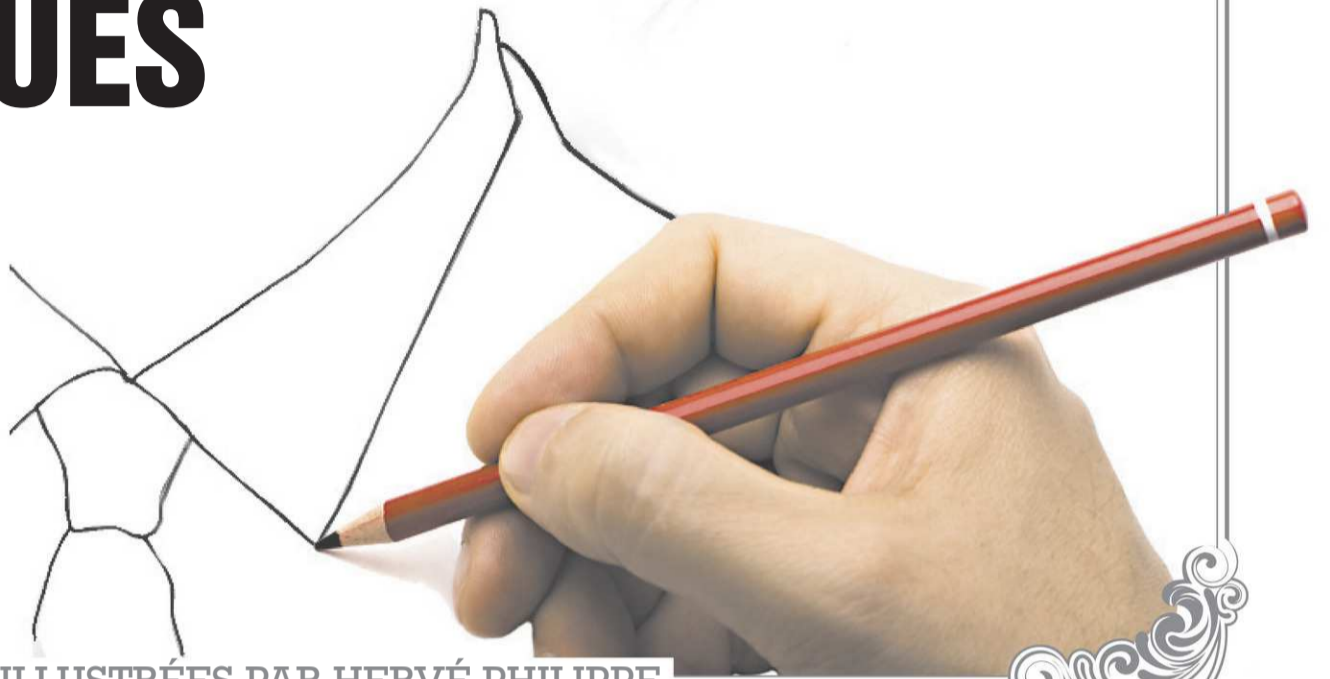
1910 100 ANS 2010
La Tribune



Nicole Beaudette • Gilles Boisjoly • Lyne Boisvert • Diane Boutin • Benoît Charland • Yvan Couture • Christine Daigneault • Julie Desfossés • François Dion • Jean-François Duplessis • Anick Durocher • Michel Fournier • Daniel Gagnon • Chantal Gaudet • Francine Gauthier • Suzanne Hamel • Martin Lachance • Sylvie Laflamme • Sarah Lamarche • Carolynn Lawlis • Alain LeClerc • Sonia Lefebvre • Gilles Morency • Pierrette Pérusse • Lyne Roberge • Dominique St-Aubin • Carole St-Louis • Sophie Thibaudeau • Johanne Vachon • Raymond Vincent

LES GRANDES ENTREVUES

Jacob Nicol a fondé *La Tribune* pour aider les Cantons-de-l'Est à se bâtir et se faire valoir. Quelques Estriens ont fait les manchettes au fil des décennies avec la même vision. Nous avons rencontré dix de ses personnalités pour souligner leurs faits d'armes.



ILLUSTRÉES PAR HERVÉ PHILIPPE



Merci à
La Tribune

Cascades

VERT DE NATURE™

RÉCUPÉRATION + EMBALLAGE + PAPIERS CASCADÉS.COM

FAIRE SA CHANCE

YANICK POISSON

Même s'il ne considère pas les communications comme l'une de ses forces, Bernard Lemaire maintient que *La Tribune* fait partie des partenaires qui ont contribué à l'essor de Cascades au fil des ans.

Le premier président du géant des pâtes et papiers a toujours considéré le quotidien comme un allié. Il a abonné l'entreprise à *La Tribune* dès les premières années et a pu suivre avec intérêt la progression de Cascades dans ses pages. Il considère la publication comme un outil pour à la fois informer les employés, la population et d'éventuels actionnaires.

«À un moment donné, c'est devenu difficile d'informer chacun de nos employés de nos projets à venir et pourtant, je considérais important qu'ils s'attendent à ce que nous progressions toujours, que nous visions toujours plus haut. À travers *La Tribune*, ils pouvaient en apprendre sur nos projets», raconte-t-il.

«Pour réussir en affaires, il faut être entrepreneur, il faut aimer le trouble et ne pas avoir peur de prendre des risques. Ce que j'aimais faire, c'était mettre la main à la pâte. Je pouvais faire tout fonctionner dans le moulin et prendre la place de n'importe qui.»

Du plus loin qu'il puisse se souvenir, Bernard Lemaire considère avoir toujours été traité avec professionnalisme par les journalistes de *La Tribune*. Il privilégie d'ailleurs le quotidien régional à certaines parutions montréalaises avec lesquelles il lui est arrivé d'avoir certains accords,

notamment depuis que Cascades est inscrite en Bourse.

Selon lui, le quotidien est un acteur de développement majeur dans les Cantons-de-l'Est, une région qui fourmille de petites entreprises. «Depuis que les grandes entreprises du domaine du textile ont disparu, la région est composée de petites entreprises et elles ont la chance d'être valorisées par un journal régional comme celui-là. Nous nous sommes toujours sentis soutenus, surtout lors de nos émissions d'action», mentionne-t-il.

UN MODÈLE ENTREPRENEURIAL

C'est tout sauf un hasard si Bernard Lemaire a réussi en affaires. Le gestionnaire est né avec la fibre entrepreneuriale et il n'a pas tardé à la mettre à profit, au grand bénéfice des 13 000 travailleurs qui gagnent leur vie au sein de Cascades.

«Pour réussir en affaires, il faut être entrepreneur, il faut aimer le trouble et ne pas avoir peur de prendre des risques. Ce que j'aimais faire, c'était mettre la main à la pâte. Je pouvais faire tout fonctionner dans le moulin et prendre la place de n'importe qui», se souvient-il.

Prendre la place de n'importe qui, il l'a fait, et plus d'une fois. Ingénieur mécanicien de formation, il lui est arrivé à plusieurs reprises de se rendre à l'usine en pleine nuit afin de réparer une pièce de machinerie.

«Au début, on me réveillait environ une nuit sur deux parce qu'il y avait des problèmes à l'usine. Heureusement, je me rendormais rapidement. Il m'est arrivé de m'assoupir sur une pile de papiers en attendant de voir si la machine fonctionnait comme il se doit.»

La meilleure façon d'insulter Bernard Lemaire est de lui dire que lui et ses frères ont été «chanceux» d'avoir développé un

créneau qui est devenu très à la mode, celui du recyclage. À ces gens, l'homme d'affaires répondra du tac au tac.

«Il n'y a rien qui m'insulte plus, un bon entrepreneur fait sa chance. Si on n'avait pas commencé à recycler le papier au moment où le Canada était le premier producteur et que personne ne voulait de nos produits, on n'en serait pas là. Il y a de l'opportunisme, mais il faut qu'il y ait un projet à la base pour grandir.»

Bernard Lemaire se souvient avoir mis au monde une entreprise, «son bébé», alors que les concepts de «protection de l'environnement» et de «développement durable» n'existaient pas au Canada. Pour recycler, Cascades devait s'approvisionner en vieux papier auprès d'entreprises américaines, car même les papetières de la région préféraient jeter leur matière. «Ils nous voyaient comme de la compétition.»

UN HOMME PRÈS DES GENS

La plupart des individus qui ont eu l'occasion de côtoyer Bernard Lemaire diront qu'il est une personne simple et humaine, quelqu'un de transparent et authentique de qui on obtient toujours la vérité.

M. Lemaire inspire confiance et c'est ce qui a permis à Cascades de prospérer au cours des premières années. Même s'il n'était pas en mesure d'offrir un salaire décent aux premiers travailleurs, ces derniers étaient aussi fidèles que dévoués. Le patron leur a très bien rendu et rapidement, avec des augmentations de salaire et des primes reliées aux profits.

Encore aujourd'hui, M. Lemaire essaie d'être le plus près possible de ses employés. Il se fait d'ailleurs un devoir de prendre part aux soirées d'initiation des nouveaux arrivants et au grand party de Noël.

UNE GRANDE FIERTÉ

Lorsqu'il a eu l'idée d'acquérir

une usine afin de recycler le vieux papier, Bernard Lemaire s'attendait à un certain succès, mais jamais comme celui-là. À l'âge de 73 ans, il ne peut plus s'imaginer gérer une multinationale qui compte plus d'une centaine d'usines un peu partout dans le monde et qui a un chiffre d'affaires dépassant largement le milliard. «Pour moi, un million, c'était gros, imagine 1000 millions. Je n'aurais jamais cru que mon entreprise en arriverait là un jour», dit-il.

Cascades est et demeurera toujours la plus grande fierté de Bernard Lemaire. Ce dernier aimerait qu'elle devienne également la fierté de toute une nation. Qu'elle soit un modèle pour les Québécois qui désirent se lancer en affaires.

«C'est une grande fierté en tant que Québécois d'avoir réussi dans un monde qui était alors géré essentiellement par des anglophones. C'est quelque chose d'être parti d'aussi bas pour bâtir une entreprise comme celle-là. Si nous avons pu le faire, c'est que tous les Québécois peuvent le faire», ajoute l'aîné des frères Lemaire.

Il y a un peu plus de deux ans, Bernard Lemaire s'est retiré de son poste de président du conseil d'administration de Cascades au profit de son frère Laurent. Cela ne signifie pas pour autant qu'il entend délaisser l'entreprise. Depuis ce temps, il s'occupe des dossiers «majeurs». En compagnie de ses deux frères et de l'avocat Robert Hall, il analyse et prend des décisions relativement à l'achat ou à la fermeture d'entreprises.

Bien qu'il ne puisse pas en révéler la nature, Cascades étant une entreprise publique, M. Lemaire a indiqué qu'il y avait plusieurs projets dans les aires et qu'il fallait s'attendre à certains changements sur la façon de gérer. «Ça a progressé pendant 40 ans et nous voulons relancer ça. Nous allons trouver une façon de gérer un peu différemment», annonce-t-il.



HERVÉ
TRIIPP
2010

50 ANS DE SUCCÈS

DAVID BOMBARDIER

Les réalisations de Jean Perrault ont alimenté les pages de *La Tribune* pendant la moitié de l'existence du quotidien sherbrookoise.

Il y a pratiquement 50 ans, les lecteurs pouvaient déjà lire les exploits du jeune Perrault. Le Sherbrookoise, fils du bijoutier Jean-Paul Perrault, accumulait alors les succès en ski, tant sur l'eau que sur la neige.

Un demi-siècle plus tard, le sportif devenu politicien aguerri est l'une des personnalités ayant le plus souvent fait parler d'elles dans l'histoire récente de *La Tribune*.

Au moment de prendre sa retraite de la mairie de Sherbrooke, en novembre dernier, Jean Perrault a reçu une revue de presse de tous les articles portant sur ses réalisations au cours de ses 27 ans de vie politique. Il doit bien y avoir 3000 pages de textes.

«Pour changer les choses et influencer la population, j'ai toujours utilisé les moyens de communication qui étaient à ma disposition», explique le nouveau retraité âgé de 64 ans. «Pour avoir la meilleure communication possible, il faut des médias à grand déploiement et *La Tribune* en fait partie.»

Que ce soit pour intéresser les Sherbrookoises au ski nautique, pour les convaincre d'utiliser les infrastructures sportives du Collège de Sherbrooke (devenu Cégep de Sherbrooke) ou pour faire valoir ses idées politiques, M. Perrault s'est constamment tourné vers les médias. Et ces derniers se sont tournés vers lui pour relater son heureux parcours.

EN SKI, ÉTÉ COMME HIVER

Adolescent, Jean Perrault s'initie au ski nautique en 1958 alors qu'il séjourne au chalet de ses parents au lac Magog.

À l'époque, aucune école de ski nautique n'existe dans la région. Débrouillard, le jeune Perrault commande des livres des États-Unis dans lesquels les différentes figures de ski nautique sont expliquées et illustrées, mouvement par mouvement.

«Quand j'arrivais aux Champion-

nats du monde, relate-t-il, j'étais en compétition contre les gars de qui j'apprenais dans les livres! C'était quelque chose!»

«Dans ce temps-là, le ski nautique n'était connu de personne, se souvient M. Perrault. Je ne sais même pas pourquoi je m'étais embarqué là-dedans...»

L'été 1963, Jean Perrault termine sixième aux Championnats du monde de ski nautique en France. Aucune mention de cet exploit dans *La Tribune*. Frondeur, le Sherbrookoise appelle Denis Messier qui, à 22 ans, vient tout juste d'être embauché comme journaliste dans les pages sportives du quotidien. «Dans ces années-là, Denis Messier ne couvrait que le baseball, le hockey et le golf... Il avait finalement écrit quelques lignes sur mes résultats dans le journal...»

En 1965, il devient champion canadien de ski nautique tout en étant membre de l'équipe canadienne de ski alpin. Il est alors le seul athlète à faire partie simultanément de deux équipes nationales.

Deux ans plus tard, en 1967, Sherbrooke accueille à son tour les Championnats du monde de ski nautique, auquel Jean Perrault participe. Le pavillon Armand-Nadeau (nommé en l'honneur du maire de l'époque) est construit pour l'occasion au parc Jacques-Cartier.

L'année suivante, le jeune mordu de ski nautique se cherche un emploi d'été. Il projette d'ouvrir une école de ski nautique au lac des Nations afin d'offrir gratuitement cette activité à quelques centaines de jeunes. Pour ce faire, il a uniquement besoin d'une subvention de 3000 \$ de la Ville pour payer les employés. Le conseiller municipal Amédée Roy, «un gars de baseball», lui répond, catégorique : «On ne donne pas de champagne aux pauvres.»

«Ça m'avait insulté!» raconte Jean Perrault. Déterminé, il débarque à l'hôtel de ville avec deux de ses «monocles» pour appuyer. C'est fort nerveux qu'il s'avance devant les conseillers et le maire Armand Nadeau pour leur exposer son projet.

«Je trouvais que c'était tellement difficile de faire ça! C'est pour cette raison que, comme maire de Sherbrooke, j'étais très sympathique quand des jeunes venaient parler

au conseil municipal pour la première fois.»

Avec la bénédiction des élus, M. Perrault parvient à fonder l'école de ski nautique qui porte aujourd'hui son nom. Il crée aussi la Fête du lac des Nations pour la financer.

UN COMITÉ PLUS POLITIQUE QU'IL EN A L'AIR

Diplômé en éducation physique et sportive de l'Université de Sherbrooke en 1969, il est embauché la même année par le Collège de Sherbrooke. Il y agit à titre de professeur, de directeur du service des sports et de directeur du Centre d'activité physique (CAP) pendant près de 25 ans, jusqu'à ce qu'il devienne maire de Sherbrooke.

Au collège, M. Perrault contribue à l'éclosion de plusieurs équipes d'élite dans différentes disciplines.

Il fait aussi des pieds et des mains pour que le CAP devienne accessible à toute la population en dehors des heures d'ouverture de l'établissement situé dans l'est de Sherbrooke.

À la veille des élections municipales de 1982, M. Perrault est l'un des trois membres d'un comité (formé par la Ville) dont le mandat consiste à améliorer les services sportifs offerts par la municipalité. Seule une partie des recommandations de ce comité sont finalement retenues par la Ville.

«C'est là que j'ai décidé de me lancer comme conseiller municipal, pour mettre en application les recommandations que nous avions faites», souligne celui qui a mené à bien plusieurs projets majeurs, dont la mise en place de la Société de développement économique de Sherbrooke.

15 ANS À LA MAIRIE

Après trois mandats comme conseiller municipal, Jean Perrault brigue la mairie en 1994. À la surprise générale, il déloge Paul Gervais.

Il est ensuite reconduit dans ses fonctions trois fois, réussissant à conserver son poste lors de la fusion municipale de 2002.

Outre la fusion, les Sherbrookoises lui doivent notamment le projet de Cité des rivières, la construction du stade d'athlétisme à l'Université de Sherbrooke, l'avènement du centre

multisport Roland-Dussault et la tenue des Jeux du Canada à Sherbrooke en 2013.

Comme maire, il est omniprésent dans la communauté, se faisant un devoir de participer à la plupart des événements, brunchs et autres activités de financement.

En parallèle, M. Perrault accède à la présidence de l'Union des municipalités du Québec en 2005, puis à la présidence de la Fédération canadienne des municipalités en 2008, où il représente environ 30 millions de contribuables canadiens. «Je le fais pour mettre Sherbrooke sur la *mappe*», clame-t-il alors.

L'ENVERS DE LA MÉDAILLE

Même si sa carrière politique était fort exigeante, Jean Perrault a quotidiennement feuilleté *La Tribune*. «Je ne pouvais pas commencer une journée sans savoir ce qui se passait», affirme-t-il.

Athlète couronné à maintes reprises, Jean Perrault sait pertinemment qu'une médaille a deux côtés.

Est-ce difficile de se faire critiquer publiquement, que ce soit dans le dossier du plan d'urbanisme ou lors des négociations de conventions collectives? Est-ce pénible de voir les problèmes de santé de son épouse Nicole étalés au grand jour?

«Ça fait partie du métier», répond-il simplement.

Ses deux enfants, Mélanie et Jean-François, avaient beaucoup plus de difficulté à vivre avec cette réalité lorsqu'ils étaient jeunes. Ils ne comprenaient pas pourquoi leur père pouvait être dénigré sur la place publique alors qu'il «travaillait tellement fort», relate celui qui est aujourd'hui grand-papa.

Même si Jean Perrault a pris sa retraite de la vie politique en novembre dernier, après 27 ans à l'hôtel de ville dont 15 à la mairie, pas une semaine ne passe sans que son nom soit encore imprimé dans nos pages. Pas une semaine ne passe non plus sans qu'il se fasse encore appeler «Monsieur le maire».

Gageons qu'il en sera ainsi pendant plusieurs années et que M. Perrault continuera d'influencer, à sa façon, l'histoire de «sa» ville. On ne le surnomme pas «Monsieur Sherbrooke» pour rien!



H. R. V. S.
PHILIPP
2010

RUPTURE ET CONTINUITÉ

LUC LAROCHELLE

«Si nous étions en 1910, j'exercerais sûrement un métier ou une profession qui me mettrait en contact avec les gens, car c'est ce qui me stimule et c'est ce que j'aime. Je serais directeur du marché public, hôtelier ou restaurateur. Peut-être en politique...»

Jean Charest recule dans le temps et s'imagine un instant à l'époque où Sir Wilfrid Laurier fut le premier francophone à diriger le Canada pendant qu'un anglophone, Charles-Walter Cate, occupait la mairie conformément à la règle d'alternance qui prévalait alors à Sherbrooke.

Cent ans plus tard, cet héritier des deux cultures, élevé à deux pas du Sherbrooke High School mais inscrit à l'école française, est premier ministre d'un Québec qu'il perçoit comme étant résolument francophone.

« Mon histoire, l'histoire de ma famille, c'est beaucoup l'histoire du Québec. »

«Mes parents auraient pu nous envoyer à l'école anglaise qui était à deux pas de la maison. Ils étaient avant-gardistes et ils avaient choisi leur camp. Mon histoire, l'histoire de ma famille, c'est beaucoup l'histoire du Québec. De cela, j'en suis très fier», trace comme parallèle le leader politique qui est aux commandes du Québec depuis 2003.

Cette personnalité marquante du dernier siècle à Sherbrooke est un hybride dont le parcours colle à l'évolution de la société québécoise. Au moment où son arrière-grand-père maternel est débarqué d'Irlande, la maison et les écuries de Jos Charest (son arrière-grand-père paternel) se trouvaient en bas de la côte King, dans le berceau de la ville.

Né un 24 juin mais baptisé «John James», Jean Charest a prêté serment comme premier ministre du Québec dix ans après avoir passé à un cheveu d'être désigné pre-

mier ministre du Canada au terme d'une course au leadership du Parti conservateur. Décrit comme le «sauveur du Canada» après le référendum serré de 1995, il a été choisi à peine trois ans plus tard comme député provincial de Sherbrooke, circonscription qui venait d'appuyer l'idéal des indépendantistes québécois.

AUCUNE CONTRADICTION

«Je suis encore étonné et déçu que des gens pensent ou perçoivent que le fait d'être Québécois est une contradiction par rapport au fait d'être Canadien. Je ne l'ai jamais vu ni vécu comme cela», dit le premier ministre.

«Plusieurs politiciens parlent les deux langues officielles, mais peu s'expriment avec autant d'aisance que lui autant en français qu'en anglais. J'ai vite décelé ce talent et sa personnalité attachante», confie l'ex-premier ministre Brian Mulroney, ayant fait de cette recrue politique, à 28 ans, le plus jeune ministre de l'histoire du Canada.

Diplomate mais rebelle, le jeune Charest, car il plaide un jour sans embarras son retard au 24, Sussex.

«J'avais invité un groupe de jeunes parlementaires à la résidence de fonction et conscients de ce privilège, tous s'étaient fait un devoir de ponctualité. Sauf lui. Il avait pour excuse d'être allé reconduire sa fille à la garderie. Je ne m'attendais à une pareille explication mais j'ai dû admettre qu'elle était valable», rigole l'ancien premier ministre Mulroney.

Deux décennies plus tard, le Sherbrookois devenu chef d'État défend les généreux programmes de soutien parental offerts par le Québec.

«C'est l'une de mes responsabilités de premier ministre de veiller à ce que le Québec ait plus d'enfants pour maintenir son poids démographique, économique et politique. Nos programmes coûtent cher mais ils donnent d'excellents résultats. Moi, je pense que nous faisons les bons choix», insiste-t-il.

«En amenant sa famille avec lui

à Ottawa dès le début de sa carrière, M. Charest a pris un risque. C'était peu commun à l'époque. Les gens auraient pu lui reprocher de manquer d'attachement à sa circonscription. Les Sherbrookois ont accepté cette décision, car ils ont compris pourquoi leur député agissait ainsi. Son parcours politique n'a pas été linéaire, mais Jean Charest n'a jamais dévié de ses valeurs et de ses convictions profondes», témoigne la ministre Monique Gagnon-Tremblay, sa marraine en politique québécoise.

«Ces points d'ancrage ne sont pas seulement la résultante de mon éducation familiale. Au fil des ans et sous l'influence des nombreuses personnes que j'ai croisées, c'est toute la région qui a fait de moi ce que je suis devenu», répond à ce sujet le premier ministre.

DES SIMILITUDES

«Il y a peut-être un élément de destin dans le centenaire de *La Tribune*, parce que 2009 est l'année de la crise économique la plus importante en 70 ans. C'est l'année du 50^e anniversaire de la Révolution tranquille et du gouvernement de Jean Lesage. Donc, c'est un moment d'arrêt et aussi un nouveau départ».

Jean Charest parle du passé industriel de Sherbrooke en relevant les similitudes avec la Nouvelle-Angleterre et ses usines de textile. Or, c'est à ce marché qu'il destine aujourd'hui «l'énergie propre» du Québec. Avec son plan Nord, il marche dans les pas de son grand-père Ludovic, un entrepreneur général prospère ayant participé au défrichage des terres où tournent de nos jours les turbines de l'hydroélectricité.

On a beau savoir d'où l'on vient et s'appuyer sur le passé pour bâtir l'avenir, le passage d'un siècle à un autre n'est pas que continuité.

Avant que ne sévisse la récession mondiale, le gouvernement Charest a été plongé dans la crise de la forêt, qui a fauché près de 17 000 emplois au Québec. L'Estrie est éclopée.

«Nous sommes arrivés, en 2006, au bout d'un certain modèle dans

le domaine forestier au Québec. Notre marché traditionnel, celui des États-Unis, est complètement asséché et la force du dollar canadien empire les choses. Si cette crise s'était produite à l'époque de mon grand-père Leonard, qui était marchand de bois à Bury, il serait au cœur de cette tempête-là. Il n'y échapperait pas».

Rupture brutale avec le passé qui n'est toutefois pas sans lendemain.

«Nous avons vécu pareille saignée au début des années 1980 avec la fermeture des grandes usines de Sherbrooke et la région s'est relevée de brillante façon. Cela nous a obligés à entreprendre un virage majeur. Les résultats ont tardé à venir mais ils seront durables», poursuit le député de Sherbrooke.

Pour lui, il ne fait pas de doute que la région et le Québec sont outillés pour composer avec les facteurs extérieurs provoquant des bouleversements économiques et sociaux.

«Le modèle que l'on croit porteur d'avenir, on en dessine les contours. Il faut en même temps accepter que cette projection soit bouleversée dans un an ou deux. C'est devenu la règle. Par contre, l'Université de Sherbrooke n'existait pas il y a 100 ans et nous comptons aujourd'hui sur un solide réseau d'institutions pour rester à l'avant-garde.»

Que sera le Québec dans 100 ans ?

«Notre langue et notre culture seront bien vivantes. Nous avons eu beaucoup de débats sur notre identité dans le passé, il y a eu des inquiétudes et de l'anxiété. Parfois, des bavures. Mais le Québec est une terre prête à intégrer à la majorité francophone des hommes et des femmes venant de partout pour enrichir ce que nous sommes.»

«Je veux être un premier ministre qui aura contribué à faire grandir le Québec en lui ouvrant de nouvelles portes, dont celles de l'Europe. Notre réussite dépend de notre capacité à nous déployer ailleurs et de notre ouverture sur le monde».



HERVÉ
PHILIPPE
2010

EN PAIX

LAURA MARTIN

Un signe de *peace*.
Ce n'est pas l'eau, ce n'est pas le boulot. C'est le symbole universel de la paix qui a attiré Richard Séguin dans les Cantons-de-l'Est, au début des années 1970.

De retour d'une tournée triomphale dans l'Ouest canadien, poursuivant au Québec son pieux pèlerinage des boîtes à chansons avec sa sœur jumelle, il était tombé dessus. L'emblème béni des hippies, tatoué à la lame sur le bois d'une grange de Magog. C'était une de ces communes, qui poussaient alors comme des chanterelles dans un temps de pluie.

«Vivre dans un petit milieu est un antidote au cynisme. Tu peux influencer ton milieu. Dans le microcosme, tu peux changer les choses, intervenir, apporter des idées, en ne sachant jamais jusqu'où elles seront portées. Ici, on renonce à renoncer.»

Il avait 20 ans. Les cheveux dans le vent. Il n'en fallait pas plus pour que cet urbain, grandi dans le terreau de Pointe-aux-Trembles, qui ne connaissait l'Estrie que par son abbaye où les frères enseignants le entraînaient en classe verte, prenne pays.

Heureusement, le signe de *peace* n'était pas frauduleux. Si ce sont les valeurs de la paix, comme antonyme de la guerre — celle du Vietnam qui se dégradait alors dans le napalm —, qui l'ont séduit, c'est plutôt la paix, la sainte, comme antonyme du vacarme, qui l'a retenu. Qui l'a fait grimper jusqu'à Saint-Venant-de-Paquette, où les terres se vendaient alors pour une

chanson, pour ne plus jamais en redescendre.

«Nous étions beaucoup sur la route, à l'époque, multipliant les concerts partout. Pour moi, l'Estrie est vite devenue un refuge, un ancrage, qui prenait toute sa signification quand j'y revenais. À la ville, je suis dans le mouvement, dans l'action; ici, je laisse monter l'eau de source, je m'installe dans un état contemplatif. La vie ici est à l'antipode de l'accélération. J'ai l'impression d'y avoir une maîtrise sur le temps.»

Ne cherchez plus d'explication pour l'étincelle adolescente dans le regard de celui qui, mathématiquement, frise la soixantaine. Elle se trouve dans l'air de ce village, situé au bout de la route 253. Quand le touriste pense être perdu et s'apprête à rebrousser chemin, il doit monter encore un peu, et, juste avant qu'un douanier américain ou le Dieu du ciel le dévisagent, il arrive à ce village-promontoire, chatouillé par les nuages.

Dans la bibliothèque municipale qui dessert les 111 âmes, où il nous rencontre, les seules interférences brisant le roi silence sont les lamentations aiguës des chaises Adirondack et les flagellations ininterrompues du vent dans les grandes fenêtres, ouvertes sur ces montagnes poudrées d'une nacre froide. Ce décor d'hiver, digne d'un tableau de Coburn, fait plus que placer Richard Séguin dans un mode de création. Il oriente son œuvre depuis trois décennies, d'une *Place comme ici* (1979), aux *Portes du matin* (1991) à *La route ouverte* (2006).

«S'ancrer dans un territoire, c'est aussi accepter qu'il nous façonne. La proximité avec les États-Unis teinte notre travail de folk, reconnaissable chez d'autres Estriens, comme Jim Corcoran et Vincent Vallières. Aussi, chaque région façonne la voix de ses artistes. Le vent, l'élément qui prédomine ici, influence directement mon chant. J'ai l'impression que ma voix a besoin d'espace pour s'exprimer, qu'elle prend du terrain. L'espace est l'oxygène de la

création. Et le silence, son moteur. Si tu n'as pas de silence, tu n'as pas de musique.»

UNE AMITIÉ FÉCONDE

À son arrivée en hauteur appalachienne, Richard Séguin a ouvert sa propre boîte à chansons, où un Raoul Duguay comme des Jim et Bertrand se produisirent. L'aventure, qui dura deux ans, fera que l'artiste accordera avec le chapeau du diffuseur ses premières entrevues au quotidien régional.

Parmi les dizaines de journalistes qui le questionnèrent au fil des années, une le marquera pour la vie. Fidèle et précis anémomètre, la chroniqueuse culturelle Rachel Lussier savait capturer dans sa main et mesurer, mieux que quiconque, les vents légers comme les fortes rafales qui balayaient le créateur. «Une entrevue avec Rachel était une conversation ininterrompue. Il n'y avait pas de rupture. Je ne me suis jamais ouvert à un journaliste plus qu'à elle. Je lui en disais toujours plus, parce qu'elle avait cette écoute et cette compréhension de notre travail. Elle posait les bonnes questions, elle ne sarçait pas les orties. Tellement qu'elle m'amenait toujours plus loin dans ma réflexion. Quand tu viens de finir un album, tu n'as pas de recul. Elle m'aidait à prendre cette distance.»

Le lien critique-critiqué n'a pas empêché l'amitié de s'installer. La journaliste était invitée en coulisses, recevait les disques en primeur, méritait les exclusivités. Cette relation d'admiration mutuelle a plus tard trouvé son plus beau canal dans la création commune d'une chanson. Lors de la mobilisation contre le projet de vente d'une partie du parc du Mont-Orford en 2006, le guitariste a déposé sa musique sur les mots de la journaliste retraitée, pour en faire l'hymne *Nos héritiers*, ensuite incluse sur l'album *Lettres ouvertes*.

«Rachel disait dans ce texte exactement ce que je voulais dire. Sa colère était pareille comme la mienne. Je ne pouvais pas faire mieux. Briser ce parc provincial

aurait trahi le désir des gens qui, à l'époque, avaient cédé leurs terres gracieusement. J'avais peur que ça crée un précédent. Ce projet était aberrant pour toutes sortes d'autres évidences. J'ai l'impression que les générations futures vont nous juger pour n'avoir rien compris que tout sur cette Terre est lié...»

NE RENONCER JAMAIS

Ce cheval de bataille est l'un des nombreux qu'il a tenus en bride, fougueux. Tenant dans la main gauche le porte-voix contre un projet de ligne d'Hydro-Québec qui «défigurerait le territoire» ou contre le harnachement des rivières, il a toujours eu son cœur sur la main droite, s'associant à des causes comme le Téléthon du CHUS et L'Estrie pour Haïti. Le mot toujours posé. Les débordements toujours contenus.

À la région, qui lui a inspiré bien des chansons, il ne fait pas que prendre comme un voleur. Il redonne plus que son dû, il protège, il embellit, comme avec ce Sentier poétique qu'il a mis sur pied avec sa communauté il y a dix ans, sans subvention.

«Vivre dans un petit milieu est un antidote au cynisme. Tu peux influencer ton milieu. Dans le microcosme, tu peux changer les choses, intervenir, apporter des idées, en ne sachant jamais jusqu'où elles seront portées. Ici, on renonce à renoncer. Tous les citoyens déploient beaucoup de ferveur, un mot rare de nos jours. Ça m'enrage quand, dans le discours ambiant, on essaie de faire croire aux gens qu'ils n'ont pas de pouvoir. On ne mesure jamais l'ampleur de ce qu'on peut faire, comme on l'a réussi pour Orford. Réussir à faire bouger une pierre à Saint-Venant, c'est comme lancer une pierre à l'eau. Elle peut faire plusieurs bonds.»

À la sortie de la bibliothèque, le vent fouette encore le décor et les nuages pèsent de tout leur poids sur le paysage. Richard Séguin enfonce sa tuque. Il part à pied.

Plus besoin de symboles pendus au cou ou gravés dans l'écorce. La paix, c'est lui.



H. R. V. S.
PHILIPP
2010

DES AMIS POUR LA VIE

ALBERT BÉRUBÉ

«**S**herbrooke est une des plus belles expériences de ma vie. Ça a été le changement de ma vie et ma famille. Ça m'a donné des possibilités. Je suis devenu un gros poisson dans un petit étang. Sherbrooke m'a fait connaître à Montréal. Ça s'est avéré la meilleure décision de ma vie. Je m'y suis fait des amis pour la vie, tous très proches et j'en suis fier.»

Du haut de ses 71 ans, l'homme d'affaires Dennis Wood jette un regard reconnaissant sur la région où il a fait fortune, d'abord grâce aux Papiers peints Berkley dans la première moitié des années 1980, puis surtout avec la grande aventure du fabricant de composants électroniques C-MAC.

Cette participation au capital-actions de C-MAC entamée en 1985, en compagnie notamment du notaire Louis Lagassé «qui a mis le projet en place», rappelle-t-il, a été ponctuée de refinancement et de persévérance. C-MAC est passée en bourse en 1992 et elle a prospéré.

Elle lui a même valu un fabuleux montant de plus de 300 millions \$ en actions de l'acheteur, lorsqu'il a vendu la compagnie à Solectron en novembre 2001. Il a liquidé ses dernières actions de Solectron lorsque celle-ci est passée aux mains de Flextronics en 2007.

«C-MAC a été la plus grosse activité financière de ma carrière, de loin!» dit-il. Et certainement l'un des plus grands coups d'éclat de l'histoire du milieu des affaires estrien.

«On a eu beaucoup de difficulté avec C-MAC», se rappelle-t-il, lui qui a été président et chef de la direction de la compagnie de 1992 à 2001. «On l'a bâtie dans une récession et vendue dans le début d'une autre récession.»

Juste avant de vendre à l'américaine Solectron, C-MAC avait éliminé 1500 de ses 8500 emplois, à cause de la baisse de la demande. L'entreprise avait eu «jusqu'à 12 000 employés dans 52 usines à travers le monde», souligne M. Wood. «Nous étions le plus gros fournisseur de Nortel. C'était 98 pour cent de nos ventes.»

MULTIPLES ENTREPRISES

Aujourd'hui très actif au bureau de direction de multiples entreprises cotées en Bourse, Dennis Wood passe ses semaines à Montréal même s'il habite le bord du Memphrémagog à Magog. Son réseau et son regard aiguisé sur les affaires en font un homme à l'expertise recherchée.

On le retrouve au conseil d'administration de Blue Mountain Wallcoverings (avec son fils Christopher), puis membre aussi des bureaux de direction du Groupe Jean Coutu, de Rite Aid Corporation, de GBO (l'ex-Groupe Bocenor), de Trust Banque Nationale, d'Azimut Explorations, de 5N Plus, ou encore de Transat A.T. Cependant, ajoute-t-il, «des conseils d'administration, je n'en prends plus».

«Je n'ai jamais eu de mauvais associés», dit-il pour expliquer une partie de ses succès. «Je suis un gars ordinaire et je n'ai pas peur de travailler. Mon succès n'a pas été fait tout seul... Je suis très exigeant. Mais je suis juste. Je ne me traite pas mieux que les autres.»

Assez curieusement, cet homme a bien failli prendre sa retraite au milieu des années 1980, après avoir vendu les Papiers peints Berkley, l'entreprise qui l'a amené à Sherbrooke et qu'il a fondée à la demande du gouvernement du Parti québécois.

«Le Québec était le plus gros utilisateur de papiers peints des dix provinces, et on l'importait d'Angleterre», note-t-il. Or, en partenariat avec la Société de développement industriel du Québec (SDI) et l'investisseur français Max Foucray, il a lancé les Papiers peints Berkley, grâce aux 250 000 \$ qu'il s'est fait avancer de la banque en mettant en garantie un hôtel montréalais de 62 chambres dans lequel il avait investi.

«On était en 1980. Beaucoup de villes voulaient nous avoir, dont Trois-Rivières et Granby», souligne M. Wood. La présence d'institutions scolaires pour son fils et sa fille l'ont convaincu d'opter pour Sherbrooke. Aujourd'hui, sa fille de 40 ans est

plus francophone, tandis que son fils de 45 ans est plus anglophone.

«Nous avons été la première entreprise privée à aller en Bourse avec le Régime d'épargne-actions», se remémore-t-il. «Nous avions quelques centaines employés.» Puis il a privatisé les Papiers peints Berkley et les a vendus 15 millions \$ à une société britannique. «J'avais besoin d'argent pour continuer à faire ce que je voulais.»

Il a été payé moitié en argent et moitié en actions, et ces actions lui ont valu rien de moins que le triple six mois plus tard, quand cette compagnie a été revendue à son tour à des Américains en 1985.

C'est à ce moment que Dennis Wood a pu investir et réinvestir dans C-MAC. Les années 1980 ont aussi été pour lui l'occasion de se réseauter de façon exemplaire, notamment par l'entremise de la Chambre de commerce de Sherbrooke dont il a été président.

ARRIVÉ D'ANGLETERRE À 9 ANS

Avant d'arriver en Estrie au début de la quarantaine, Dennis Wood avait fait ses classes en affaires principalement à Montréal, et un peu à Toronto.

Après sa 11^e année à l'école anglaise et plusieurs petits emplois, le garçon qui était arrivé d'Angleterre à 9 ans, seul avec sa mère, avait commencé sa carrière comme commissionnaire chez le fabricant de papier CIP à Montréal. C'était pour lui l'école de la vie. «Je rencontrais tout le monde!»

Onze ans plus tard, après des études universitaires en commerce à Sir George Williams («je me suis rendu à mi-chemin d'un baccalauréat»), alors âgé de 28 ans et étant devenu directeur de la division polythène de CIP à Pointe-aux-Trembles, il quittait pour Consolidated Bathurst comme vendeur à travers le pays.

Il s'est ensuite joint comme directeur des ventes à un ancien de CIP qui ouvrait une cartonnerie (Kirk Containers) à Toronto. La faillite de l'entreprise le ramène à Montréal en octobre 1970 comme directeur de distribution chez Price Wilson.

«J'ai appris des erreurs de la faillite.» Revenu à Montréal avec femme et enfants, il achète un quadruplex dont il habite une des unités. «Les autres dirigeants de la compagnie avaient des belles grandes maisons à Beaconsfield, mais moi, j'avais des revenus...»

«C'est à ce moment que j'ai commencé à brasser des affaires», se rappelle-t-il. Avec un partenaire, il fonde en 1973 une cartonnerie à Montréal-Nord, les Emballages PW. «Ma mère m'a prêté 3000 \$ et l'autre avait 3000 \$, et j'ai eu un prêt de 50 000 \$ de la Banque de développement du Canada après six mois de négociations. Ça m'a lancé en affaires.»

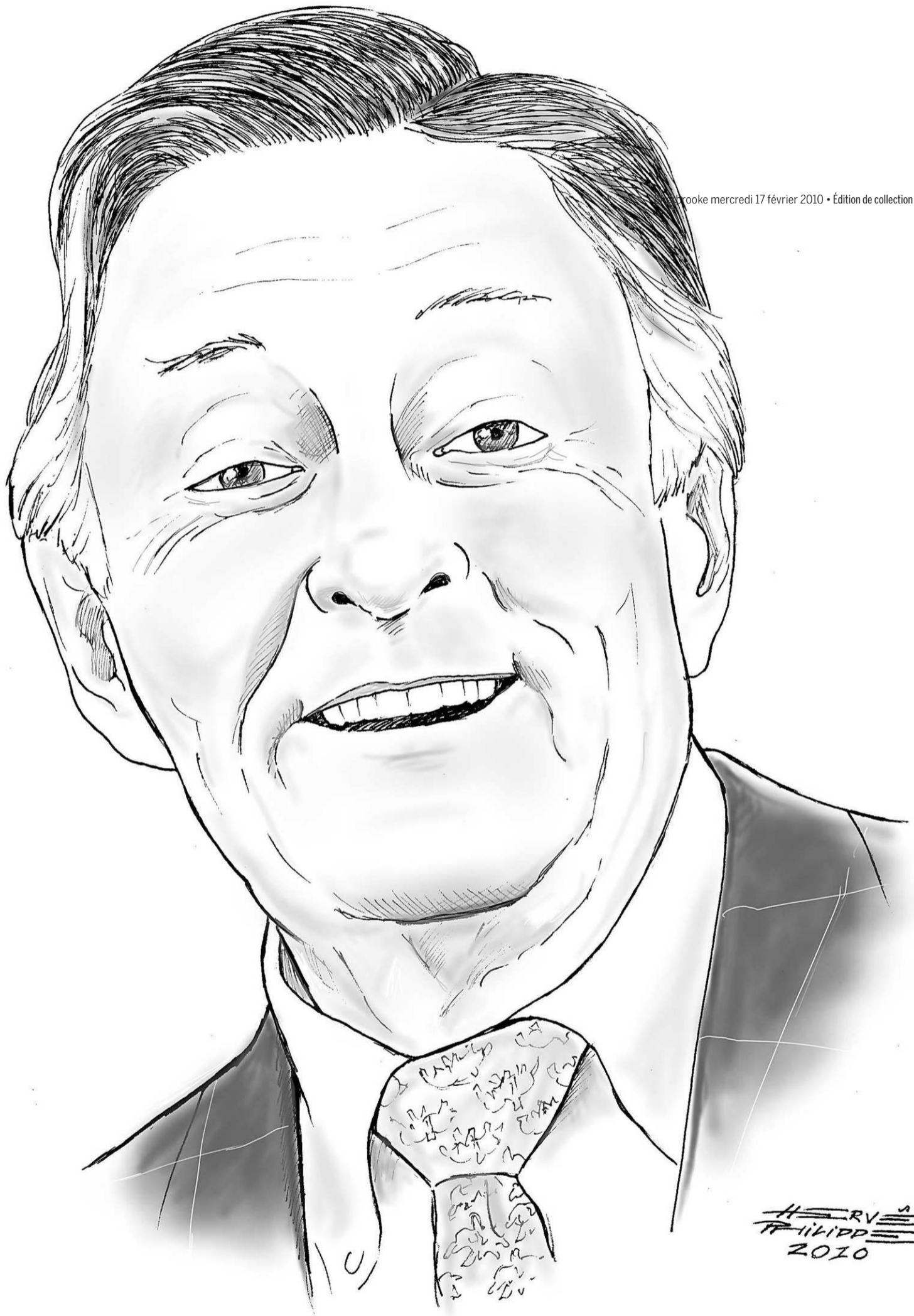
«On travaillait toutes les heures qu'on pouvait. Ma femme et mon fils m'aidaient. On est monté à une trentaine d'employés.» Mais l'entreprise a été détruite par un incendie (allumé par deux enfants) en 1975 et le prêt a été rappelé.

Dennis Wood s'occupe donc de divers placements, dont un hôtel, puis il travaille à redresser la division des papiers peints chez International Paint en 1977. Le gouvernement du Parti québécois a alors tenté de convaincre les dirigeants de la compagnie torontoise d'investir au Québec, mais sans succès. Dennis Wood devait reprendre l'idée avec la SDI en 1980, à Sherbrooke...

Le parcours de Dennis Wood en affaires est d'autant plus exceptionnel qu'il est issu d'une famille pauvre. Il n'a jamais connu son père et il est arrivé au Québec en février 1948 après une traversée en bateau de Londres à New York.

Sa mère avait comme contact un soldat qui s'appelait Jos Tremblay. Ils ont élu domicile dans le quartier ouvrier du Centre-Sud de Montréal, surnommé le «faubourg à m'lasse». Mais il est allé à l'école anglaise, pendant que sa mère lavait des planchers pour vivre.

Dennis Wood n'a pas oublié ses origines modestes. On l'a vu redonner en s'engageant notamment au comité exécutif de l'Université Bishop's, à la Fondation de l'Université de Sherbrooke, à la Fondation du Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke et à la Fondation de l'hôpital de Memphrémagog.



MONSIEUR LOYAUTÉ

ALAIN GOUPIL

Lorsqu'est venu le temps pour le comité des sages d'élire la personnalité sportive du siècle sur le territoire de *La Tribune*, le choix de Jean Béliveau a été ce qu'on appelle, dans ce genre d'exercice, un choix unanime.

«De par ses exploits sportifs, sa personnalité, le rayonnement qu'il a toujours incarné à la fois pour son sport, pour les nombreuses causes qu'il a endossées et pour Victoriaville, le grand Jean a été pour nous un choix absolument incontournable», a indiqué le journaliste Denis Messier, membre du comité de sélection en compagnie de Marcel Bureau, de la Société Saint-Jean Baptiste de Sherbrooke, et de Jacques Petit, d'Excellence sportive Sherbrooke.

Intronisé au Temple de la renommée du hockey en 1972, un an seulement après avoir annoncé sa retraite, gagnant de dix coupes Stanley, le célèbre no 4 du Canadien de Montréal a connu l'une des carrières les plus prolifiques dans toute l'histoire de la Ligue nationale de hockey (LNH).

«S'il y a une leçon que j'ai retenue de mes années au Collège du Sacré-Cœur, c'est que la meilleure façon de t'améliorer dans la vie, c'est de toujours te mesurer à des meilleurs que toi. C'est vrai au hockey et c'est aussi vrai dans la vie.»

En 20 saisons dans l'uniforme du Tricolore, celui que l'on surnomme encore aujourd'hui le «gros Bill» aura marqué 507 buts et 712 passes pour 1219 points en 1125 parties régulières et 70 buts et 97 aides pour 176 points en 162 parties éliminatoires.

À ses dix conquêtes de la coupe Stanley s'ajoutent les trophées Art Ross, remis au meilleur compteur de la LNH (1956), Conn Smythe, décerné au joueur le plus utile en séries éliminatoires (1965), ainsi que Hart, attribué au joueur le plus utile en saison régulière (1956 et 1964).

DE TROIS-RIVIÈRES À VICTORIANVILLE

Né à Trois-Rivières le 31 août 1931, Jean Béliveau a grandi et fait ses études à Victoriaville au milieu d'une famille de huit enfants (cinq garçons, trois filles) dont le père était monteur de lignes à l'emploi de la Shawinigan Water & Power, devenue par la suite Hydro-Québec.

À 78 ans bien comptés, l'homme dit conserver de précieux souvenirs de son enfance à Victoriaville, de la résidence familiale de la rue Notre-Dame ainsi que du Collège du Sacré-Cœur où il fait ses études. Des souvenirs liés au hockey et à des leçons de vie.

«Lorsque je pense à Victoriaville encore aujourd'hui, cela représente l'endroit où j'ai appris à patiner et à jouer au hockey. C'est vraiment là que tout a commencé», relate le légendaire capitaine du Canadien.

«Mes parents m'avaient offert ma première paire de patins à Noël. Comme tout le monde dans le voisinage, nous avions une patinoire derrière la maison. Une patinoire que mon père entretenait minutieusement. Pas besoin de vous dire que j'ai passé des heures et des heures sur cette patinoire à patiner et à jouer au hockey avec mes frères et les autres garçons du voisinage.»

Son intérêt pour le hockey se transforme en passion le jour où il effectue son entrée au Collège du Sacré-Cœur de Victoriaville, là où les études se marient à la pratique quotidienne de notre sport national.

«Les frères du Sacré-Cœur aimaient beaucoup le hockey. Certains d'entre eux étaient même d'excellents joueurs», se rappelle Jean Béliveau.

Ce sont ces mêmes frères du Sacré-Cœur qui, dans les années 1940, décèleront chez le jeune Béliveau le talent et l'acharnement qui lui permettront d'envisager la possibilité de faire une carrière au hockey.

Dès sa première année au collège, Jean Béliveau est donc invité à faire partie de l'équipe d'étoiles du Sacré-Cœur appelée à se mesurer aux différents clubs de travailleurs et d'usine de Victoriaville et des environs.

L'idée derrière la création de cette équipe d'étoiles, explique Jean Béliveau, était de permettre aux étudiants de se mesurer à des joueurs plus gros et plus forts qu'eux.

«S'il y a une leçon que j'ai retenue de mes années au Collège du Sacré-Cœur, c'est que la meilleure façon de t'améliorer dans la vie, c'est de toujours te mesurer à des meilleurs que toi. C'est vrai au hockey et c'est aussi vrai dans la vie», insiste-t-il en parlant de cette vérité universelle.

UN RÔLE À REMPLIR

«Et lorsque tu deviens le meilleur, ton rôle doit changer. À ce moment-là, tu dois t'arranger pour enseigner ce que tu as appris aux plus jeunes afin qu'eux aussi puissent s'améliorer et même te dépasser.»

Une leçon qui lui aura permis de se démarquer dès ses débuts dans l'uniforme des Tigres de Victoriaville, de 1947 à 1949, pour ensuite devenir l'une des figures marquantes des Citadelles et des As de Québec où il a soulevé les foules durant quatre saisons.

Fait officier de l'Ordre du Canada en 2006 et récipiendaire

d'un doctorat honoris causa de l'Université Laval en 2008, Jean Béliveau a poursuivi, en dehors de la patinoire, une carrière tout aussi florissante que celle de hockeyeur. Une carrière au cours de laquelle il est resté fidèle aux valeurs d'honnêteté, d'intégrité et de loyauté auxquelles il dit attacher la plus grande importance.

«La loyauté a toujours été quelque chose de très important pour moi. Que ce soit envers ma famille, les personnes ou les organisations qui m'ont aidé, j'ai toujours essayé de faire preuve de loyauté. Et je dois reconnaître aujourd'hui que cela m'a toujours bien servi.»

C'est cette même loyauté envers l'organisation du Canadien ainsi qu'envers sa famille qui a amené Jean Béliveau à décliner, trois fois plutôt qu'une, la possibilité de faire le saut dans l'arène politique.

Par deux fois, au début des années 1990, on lui a offert un poste de sénateur à Ottawa. Et chaque fois, il est demeuré fidèle à ses convictions. «Si j'avais voulu faire de la politique, j'aurais voulu être élu et non pas nommé», a-t-il rappelé.

Quelques années plus tard, lorsque le poste de gouverneur général du Canada lui a été offert, ce sont des considérations familiales qui ont dicté son refus.

«Ma fille venait alors de perdre son mari et comme ses deux filles étaient encore très jeunes, je ne me voyais pas occuper une fonction qui m'aurait tenu éloigné d'elles pendant au moins cinq ans. Je ne pouvais peut-être pas remplacer leur père, mais j'avais le sentiment que je devais rester auprès d'elles.»

Aujourd'hui encore, Jean Béliveau demeure fidèle à ses principes et loyal envers ceux et celles qui ont jalonné sa vie. Pas surprenant que Victoriaville soit si fière de lui.



H. R. V. S.
P. HIPP
2010

UN ENTREPRENEUR-NÉ

FRANÇOIS GOUGEON

Trouver les occasions, avoir de la vision et développer les bonnes stratégies.

C'est une partie de la recette que l'homme d'affaires à la retraite Serge Racine a appliquée au cours de sa vie et qui a contribué à son succès. Particulièrement les quasi 25 ans passés à développer et à diriger l'entreprise de meubles Shermag, qui a embauché jusqu'à 2000 personnes dans près de 20 usines et scieries, avec un chiffre d'affaires de près de 200 millions \$.

«Le succès, ça tient aussi à d'autres facteurs, comme se faire confiance et travailler d'arrache-pied. Je ne me considère pas comme plus intelligent qu'un autre, mais j'ai une grande capacité de travail», fait observer l'homme originaire de Farnham, où son père, chef d'une famille de sept enfants, tenait un dépanneur.

«En toute modestie, j'ai fait tout mon possible pour contribuer au développement de Sherbrooke et de la région.»

Serge Racine a donc appris très jeune le sens des affaires. «Je suis né entrepreneur et j'ai appris sur le tas», dit-il, soulignant que c'est justement en partie à cause du développement d'une petite entreprise de vente de cartes de Noël que le Séminaire de Saint-Hyacinthe lui a montré la porte, en rhétorique. C'est la meilleure chose qui ait pu lui arriver, car il ne se voyait pas porter la soutane que d'autres espéraient pour lui.

Par un concours de circonstances, il a plutôt poursuivi des études à Loyola, dans la langue de Shakespeare, qu'il ne connaissait aucunement et qu'il voulait apprendre. Son premier rêve à la fin de ses études de sciences politiques? Travailler dans le milieu diplomatique, où les Québécois étaient cruellement absents dans les années 1960 et 1970.

REPÊCHÉ

Ce rêve ne s'est pas matérialisé et Serge Racine a plutôt profité d'une rare chance, grâce à une bourse, de poursuivre des études supérieures en sciences économiques, jusqu'à la maîtrise, à l'Université Georgetown, de Washington. Il a même enseigné cette matière à l'Université de Virginie, avant d'être repêché au début de 1970 par l'Université de Sherbrooke.

«J'ai bien aimé enseigner. J'ai même passé un an à l'Université nationale du Rwanda, où j'ai contribué à la formation d'étudiants dans le milieu économique coopératif. Mais il s'est présenté une autre occasion en 1972. À la suite de la mise sur pied du Centre de recherche en aménagement régional (CRAR) (qui a donné lieu à des investissements en infrastructures de 220 millions \$ dont Sherbrooke a largement profité), celle d'en devenir directeur général de la Ville.»

Pendant cinq ans, il occupera habilement une fonction municipale à la tête de 1000 employés, répartis dans 22 services et dotée d'un budget de 100 millions \$. Sa plus grande réussite est d'avoir «sorti les élus de la gestion quotidienne». «À l'époque, rappelle-t-il, les élus fouillaient quasiment

sous les bouches d'égouts pour les tâches d'entretien. J'ai travaillé à la rédaction d'un guide délimitant les tâches administratives de celles politiques et qui a été utilisé dans d'autres municipalités. Je disais aux élus: développez les politiques et laissez les fonctionnaires les appliquer», fait-il valoir.

Mais en 1977, son flair lui prédit que le développement d'un fauteuil coulissant sur roues à billes pourrait faire du chemin. C'était le premier produit Shermag en marché, qui a connu une immense popularité. «Grâce à des immeubles à appartements que je possédais, j'ai pris le risque, en investissant à coups de 50 000 \$ pour lancer l'affaire... Mais il a fallu que le gérant de banque me force la main pour que je quitte la direction générale de la Ville de Sherbrooke et que je me consacre entièrement au démarrage de Shermag, afin que ça décolle pour vrai. Autour, on me traitait de fou de laisser un emploi sécuritaire et bien payé, mais j'avais confiance en l'avenir», évoque M. Racine.

ALLER DE L'AVANT

La suite lui a donné raison: Shermag a profité de vents favorables, dont plusieurs acquisitions d'usines en difficulté ou fermées. «Même au plus fort de la crise économique de 1982, on allait de l'avant», dit-il fièrement.

C'est en pleine gloire qu'il a quitté le navire Shermag en 2001... qui s'est mis à couler dans les années suivant son départ. Bien sûr que la disparition du géant canadien de la fabrication de meubles le peine.

«Mais je n'ai pas grand-chose à dire là-dessus. Je n'étais plus là depuis plusieurs années», dit-il simplement.

Il lui reste toutefois «la grande fierté d'avoir travaillé au développement de la région» et d'avoir persisté à maintenir le siège social de Shermag à Sherbrooke, «même si tout aurait été plus facile dans un grand centre, comme Montréal».

«En toute modestie, j'ai fait tout mon possible pour contribuer au développement de Sherbrooke et de la région», fait-il valoir.

Engagé dans une foule de projets au cours de sa vie active, dont la présidence du comité de transition de la nouvelle Ville de Sherbrooke, Serge Racine a fondé et présidé en 2002 le projet Novare. L'idée, c'est de construire des passerelles entre les chercheurs et les entreprises, les laboratoires, la production, le savoir et le capital. Le tout pour créer un véritable leadership en innovation technologique, sans oublier de faciliter l'accès des jeunes au monde des affaires.

Or, avec le recul, Serge Racine constate que le «bouillonnement» de l'entrepreneuriat n'a pas l'ampleur qu'il souhaiterait. «Je ne veux pas dire que tout était mieux dans mon temps, mais je me demande s'il y a encore une culture entrepreneuriale au Québec», laisse-t-il échapper.

Finalement, à propos de *La Tribune*, qu'il félicite pour son centenaire, Serge Racine évoque la chance pour la région de compter sur un quotidien écrit. «C'est une institution qui dérange parfois, mais qui joue un rôle essentiel dans la société», résume-t-il.



HERVÉ
PHILIPPE
2010

UNE BELLE CROISSANCE

ALBERT BÉRUBÉ

«**Q**uand je regarde les jeunes générations de Sherbrookoises ouverts sur le monde, comme les 25-45 ans, je m'attends à ce qu'ils créent de la richesse et j'entrevois une belle croissance pour Sherbrooke au cours des prochaines années. Je dirais qu'en 2020 on va être passés de 152 000 à 200 000 de population. Tout est en place pour ça.»

Fier artisan du Sherbrooke d'aujourd'hui, lui-même issu d'une famille de bâtisseurs, le notaire et homme d'affaires Louis Lagassé jette un regard enthousiaste sur l'avenir estrien.

«Nous sommes un peu gâtés par notre milieu. Ça nous fouette moins par exemple que si nous étions en Beauce et que nous devons compter surtout sur l'entrepreneuriat local.»

L'homme de 62 ans est aujourd'hui à la tête d'une dizaine d'entreprises qui comptent plus de 1200 employés, dont 950 au Québec et les autres en France et en Allemagne. Avec des entreprises comme Media5 et Gexel, il œuvre dans l'équipement de télécommunications et les centres d'appel. «Notre chiffre d'affaires global était de 250 millions \$ en 2008», observe-t-il.

«LA CRÉATION DU PRODUIT»

Louis Lagassé, un des Sherbrookoises qui auront marqué le tournant du siècle, est à l'origine de l'élan du fabricant de composantes électroniques C-MAC en 1985, qui a compté jusqu'à 1000 employés à Sherbrooke avant de passer aux mains de l'américaine Solectron en 2001. M. Lagassé avait déjà vendu ses actions à la fin des années 1990, lesquelles lui ont rapporté de nombreux millions.

«Je voulais me rapprocher de la création du produit plutôt que d'être dans la fabrication», explique-t-il, d'où sa participation à Mediatrix (de son holding Media5) à Sherbrooke dont il est actionnaire majoritaire. L'entreprise compte 75 employés affectés au design et à la conception des appareils d'accès à la voix sur protocole internet.

CONFIANCE

Qu'est-ce qui le rend si confiant pour l'avenir de Sherbrooke? «La croissance endogène de Sherbrooke est en place : les universités, le Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke, les écoles secondaires et collégiales, l'accès aux sports, les montagnes, les lacs, un coût immobilier raisonnable, des distances courtes à parcourir pour obtenir toutes sortes de services, l'accès à des professionnels, les services gouvernementaux, nous avons tout ça», fait-il observer.

Un bémol : il y a un danger de s'asseoir sur ces réussites, estime-t-il. «Nous sommes un peu gâtés par notre milieu. Ça nous fouette moins par exemple que si nous étions en Beauce et que nous devons compter surtout sur l'entrepreneuriat local. Nous avons longtemps été dopés par la présence de l'Université de Sherbrooke qui nous éblouissait par sa seule croissance.»

«Mais je pense que nous sommes sur la bonne voie», ajoute M. Lagassé, qui est président de Sherbrooke Innopole, l'ex-Innovation et développement économique Sherbrooke qui a succédé l'an dernier à la Société de développement économique de Sherbrooke.

Sherbrooke Innopole, comme son nom l'indique, met résolument le cap sur les entreprises innovantes pour développer la ville, en plus du secteur manufacturier plus traditionnel. «Avec l'installation des Laboratoires Charles River et les recherches pour mettre au point de nouveaux médicaments annoncées récemment par Tranzyme Pharma, on voit qu'il y a des actions structurantes qui donnent un bon élan à la roue, dans la filière des sciences de la vie», se réjouit-il.

UNE ANNÉE HISTORIQUE

Quand il se penche sur le passé pour regarder le cheminement de Sherbrooke, Louis Lagassé s'arrête à une année historique, 1954. C'est l'année de la fondation de l'Université de Sherbrooke (UdeS), 101 ans après celle de l'Université Bishop's.

Jusqu'à la guerre de 1939-1945, rappelle-t-il, le tissu industriel sherbrookoise fournissait de nombreux emplois, «pas hautement rémunérés, mais en quantité abondante». A suivi après la guerre une période d'accalmie, marquée toutefois par l'explosion du taux de natalité et une expansion immobilière.

Puis au beau milieu du siècle est arrivée l'Université de Sherbrooke, un prolongement du Séminaire de Sherbrooke grâce à une charte amendée.

«Cet événement a amené un essor qui a duré 25 ans, avec l'ajout continu de nouvelles facultés qui généraient de nouveaux emplois», constate M. Lagassé.

Les années 1970 ont par la suite été marquées par une inflation galopante stimulée par le choc des nouveaux prix pétroliers, puis les années 1980 sont arrivées avec des taux d'intérêt hypothécaires prohibitifs de 20 pour cent, suivis tout de même d'investissements prometteurs tels Shermag, C-MAC, et Tie Communication.

Au milieu des années 1990, souligne M. Lagassé, on a assisté à une nouvelle expansion de l'UdeS, qui comptait à peine 6000 étudiants, et qui en compte aujourd'hui 18 000 à Sherbrooke.

CHEMINEMENT PERSONNEL

Louis Lagassé, né en 1947, a baigné tout jeune dans l'univers des transactions immobilières et de la création d'entreprises. Son grand-père et son père étaient notaires, tout comme lui.

Son grand-père, Joseph-Arsène Lagassé, a lancé des entreprises dans le secteur de Richmond et Windsor dans la première moitié du XX^e siècle. Son père, Joseph-Jacques, qui a pratiqué de 1939 à

1996 et qui est décédé en 2000, était cofondateur en 1952 du grossiste en alimentation Denault Ltée, devenu par la suite Provigo.

Fort de sa licence en droit et d'une maîtrise en administration des affaires, Louis Lagassé s'est joint à l'étude notariale de son père en 1975, et déjà il avait le goût des affaires. «Dans la création de la richesse, un professionnel contribue, mais l'entreprise est plus près de la création», fait-il valoir.

Comment a-t-il prospéré? «Je me suis lancé dans l'investissement immobilier avec près de 25 000 \$ que mon père m'a avancé. Ça m'a ensuite servi de levier financier pour C-MAC en 1985, puis Mediatrix et les autres.»

Louis Lagassé récolte aujourd'hui le fruit de ses nombreux placements, mais il a aussi beaucoup donné. Président de la Chambre de commerce de Sherbrooke en 1979, puis de la Chambre de commerce du Québec en 1986, nommé Grand Estrien en 1996, il a cofondé en 1998 le Centre d'entrepreneuriat Dobson-Lagassé en collaboration avec l'Université Bishop's. Ce centre rend un immense service aux entrepreneurs débutants en leur évitant bien des faux pas.

Initié au violon dès son jeune âge, entre autres en fréquentant le Centre d'arts Orford, Louis Lagassé a grandi comme ami des arts et de la musique. Il continue de collaborer avec le Centre d'arts, comme il a collaboré avec l'Orchestre symphonique de Sherbrooke.

En plus de contribuer à différentes fondations, il a créé la Fondation J.A. Louis Lagassé, qui a pour mandat de promouvoir les arts, la musique, la philanthropie, la science et la culture. Un don de cette fondation a d'ailleurs permis à la Ville de Sherbrooke d'acquérir en 1997 le Théâtre Granada, un immeuble construit en 1928.

Parmi ses dons, on remarque un piano à queue Yamaha à l'Université de Sherbrooke en 1999, et un autre pour les élèves de l'école secondaire Montcalm, auxquels s'ajoutent des bourses de perfectionnement pour les artistes de la musique, aux États-Unis ou en Angleterre.



H. R. V. ²
PHILIPP
2010

FEMME D'ACTION

JEAN-PIERRE BOISVERT

Elle fait régulièrement les manchettes de la politique depuis près d'un quart de siècle. Éluë à la mairie de Drummondville en 1987, après un mandat de conseillère, Francine Ruest-Jutras a toujours été très à l'aise sur «sa» chaise... qu'elle quittera en 2013.

Témoin privilégié et artisan d'un bouleversement culturel et économique sans précédent à Drummondville et dans la région, celle qui demeure encore la seule femme à avoir assuré la présidence de l'Union des municipalités du Québec, de 2002 à 2004, et qui occupe toujours des fonctions importantes au sein de cet organisme, a su faire preuve de leadership pour faire passer Drummondville d'une «ville à l'agonie», selon le magazine *L'actualité*, et d'une «ville drôle», selon *Croc*, à une ville prospère, dynamique et enviable à plusieurs égards.

«Nous avons développé ce réflexe de tous tirer ensemble. C'est un atout extraordinaire. Notre richesse naturelle, c'est notre monde. Cela nous a permis de prendre tôt le virage de la diversification économique.»

«Ici, dit-elle sans s'accorder un mérite particulier, nous avons pris l'habitude de la concertation, qui n'existe pas toujours ailleurs. Nous avons développé ce réflexe de tous tirer ensemble. C'est un atout extraordinaire. Notre richesse naturelle, c'est notre monde. Cela nous a permis de prendre tôt, plus tôt que dans bien d'autres villes, le virage de la diversification économique. Grâce aux Lemaire, Soucy,

Girardin, Dubois, Nadeau, Bourret et autres gens d'affaires, nous avons eu la chance de voir s'affirmer un entrepreneurship local.

«Et cela s'est répercuté aussi dans le domaine du tourisme où de bonnes idées, facilitées et encouragées par le milieu, se sont concrétisées pour nous donner le Village québécois d'antan, les Légendes fantastiques et le Mondial des cultures.»

UN SLOGAN ANNONCIATEUR

C'est après avoir présidé un comité consultatif sur l'aménagement du territoire, prélude à la loi 125 qui créera la région du Centre-du-Québec, que la future mairesse s'intéresse à l'engagement politique. Le rapport est déposé en 1981, quelques jours avant l'accouchement de la quatrième de ses filles (ses deux jumelles sont aujourd'hui âgées de 37 ans). Deux années plus tard, fortement appuyée par son mari, l'avocat Germain Jutras, Francine Ruest se porte candidate dans le quartier Drummondville-Ouest avec un slogan pour le moins annonciateur: «Changeons l'image de Drummondville.»

Son élection comme conseillère marque le début d'une carrière florissante en politique municipale, un milieu peuplé d'hommes. «Je voyais bien que je portais un regard différent sur les événements. On me disait souvent : on ne sait jamais quel type de question vous allez nous poser. Je crois que les femmes en politique ont cette capacité de percevoir un projet sous toutes ses coutures, avec le souci du détail. On dit que le diable est dans les détails», souligne-t-elle en riant.

Une fois élue mairesse, elle confie : «C'est ma chaise, je me sens à l'aise.» Forte d'un baccalauréat en pédagogie, de crédits en droit et d'un brevet d'enseignement en musique, elle se sent en confiance pour attaquer le défi de sa vie.

«À l'époque, les femmes n'étaient pas nombreuses en politique, mais je ne me suis jamais questionnée

sur mes capacités à tenir ce rôle. J'avais été démocratiquement choisie et j'avais cette confiance d'être en mesure de bien représenter mes concitoyens. C'était aussi une question de tempérament. Ma mère avait du caractère et j'ai été élevée comme ça. Les religieuses également nous avaient bien préparées à faire notre place et à atteindre l'université.»

Les partis fédéraux et provinciaux, qui voient une femme engagée, s'empressent de la courtiser. Mais elle résiste. Elle a souvent dit qu'elle n'avait jamais regretté d'avoir choisi la politique municipale. «On voit plus rapidement les résultats de nos décisions. La politique municipale est le niveau de pouvoir le plus près du citoyen.»

L'une des belles réussites de Francine Ruest-Jutras est d'avoir contribué à la formation de la Société de développement économique de Drummondville (SDED), une entité qu'elle préside, conjointement avec le directeur général Martin Dupont. Un outil formidable, selon elle.

«Le rôle des élus est d'aider à créer un climat favorable à l'investissement. La SDED est un organisme branché, qui voit venir, qui soutient les entreprises naissantes grâce à l'incubateur industriel, qui s'aventure dans la prospection. Il ne faut pas oublier que nous comptons maintenant plus de 40 filiales d'entreprises multinationales sur notre territoire. Cela contribue considérablement à la notoriété de Drummondville. Les investisseurs sont portés à aller là où ça va bien», tient à rappeler celle qui a participé à des missions économiques en Allemagne, en France, au Mexique, en Afrique et en Chine.

Francine Ruest-Jutras en est à un dernier tour de piste, selon son expression, alors que sa décision est résolument prise de quitter à la fin de son mandat. «Ah oui, c'est définitif. Je laisserai ma place à d'autres. Il y a une belle relève, sans compter que d'autres vont sans doute se découvrir un intérêt et faire connaître leur intention d'ici 2013.»

C'est donc dire qu'elle ne sera pas sur «sa» chaise de mairesse lors du 200^e anniversaire de fondation de Drummondville en 2015. «Je serai fort probablement émue mais sereine. D'ici là, nous aurons à préparer activement les festivités du 200^e. Ce genre d'événement ne s'improvise pas. Je souhaite que notre anniversaire soit un tremplin pour projeter la ville de Drummondville dans le futur et non pas juste un party avec un dur lendemain. Des idées étonnantes commencent déjà à émerger. Plusieurs de nos projets majeurs, tels le Centre culturel et le Centre Famille-Enfant, seront alors réalisés.

«D'ailleurs, ajoute-t-elle en s'obligeant à ne pas en dire trop, il y a de gros projets qui s'en viennent ici. Et je ne parle pas de projets qui exigent une contribution des gouvernements. Je peux vous dire que 2010 sera une très grosse année pour Drummondville, qui connaîtra un élan imperturbable. C'est très encourageant.»

LA TRIBUNE : TÉMOIN HORS LES MURS

C'est en prenant connaissance des journaux que la première Drummondilloise commence ses journées. Les journalistes couvrant la politique municipale ont maintes fois pu constater que rien ne lui échappe en termes d'actualité. Lectrice assidue de *La Tribune*, elle considère que le journal sherbrookoise est un atout.

«*La Tribune* n'est pas un journal local à Drummondville, mais cette relative distanciation en fait un témoin hors les murs important. C'est un outil précieux qui nous permet de voir notre différence et de l'afficher à l'extérieur. Il est tout à fait dans notre intérêt que soient présentés et observés les événements majeurs qui touchent notre communauté. Nous apprécions que *La Tribune* couvre les activités municipales, y compris le conseil municipal. Pour ma part, je considère que *La Tribune* nous a toujours bien servis», fait-elle remarquer.



H. RY
PHILIPP
2010

ROGER NICOLET

LE GÉNIE REJOINT LA POLITIQUE

JEAN-FRANÇOIS GAGNON

On connaît deux carrières à Roger Nicolet : celles d'ingénieur et de politicien. Les deux univers professionnels dans lesquels il a évolué ne paraissent aucunement liés, mais l'ex-président de la Conférence régionale des élus de l'Estrie (CRÉE) établit des parallèles. Tout compte fait, les habiletés développées en coordonnant de grands chantiers l'ont bien servi en politique.

Bien que natif de la Suisse et arrivé dans la région en 1974 seulement, Roger Nicolet a été pour l'Estrie un ambassadeur de premier plan au cours des 35 dernières années, autant à titre d'ingénieur que d'homme politique. Il a su clairement laisser sa marque.

«C'était tout de même fascinant que [l'Union des municipalités régionales de comté et municipalités locales du Québec] prenne un Suisse égaré comme moi comme président!»

En tant qu'ingénieur, il a notamment été responsable d'importants travaux au très réputé musée du Louvres à Paris. Il a également été associé à la construction du tunnel Louis-Hippolyte-Lafontaine à Montréal, dans les années 1960, et du Village olympique, toujours dans la métropole.

Sur le plan politique, en plus de présider la CRÉE, il a agi à titre de maire d'Austin durant 33 années consécutives, a occupé la fonction de préfet de la MRC de Memphrémagog pendant près de 20 ans et a siégé comme président de l'Union des municipalités régionales de comté et municipalités locales du Québec (UMRCQ).

En de rares occasions, ses deux carrières ont semblé ne faire qu'une. Ce fut le cas quand il a assumé la présidence de la commis-

sion sur la crise du verglas de 1998 et de celle portant sur les inondations survenues au Saguenay deux ans plus tôt.

Roger Nicolet considère que les fonctions de l'ingénieur recoupent celles de l'homme politique, car elles lui demandent de coordonner les efforts de différents spécialistes. «Les ingénieurs apprennent la coordination interdisciplinaire. Et, dans les MRC par exemple, on doit continuellement travailler en coordination», note-t-il.

Son travail de coordination des travaux du tunnel Louis-Hippolyte-Lafontaine est en partie à l'origine de son engagement en politique active. «Pour ce projet, j'ai eu à faire avec tout l'appareil gouvernemental. Ça m'a permis de comprendre le rôle des grands acteurs de la société», confie-t-il.

Sa première expérience dans le secteur municipal, il l'a vécue avant de s'établir en Estrie. Elle consistait à siéger au comité consultatif d'urbanisme de Longueuil, qui examinait alors la faisabilité d'un projet de métro entre cette ville et Montréal.

UN HASARD DE LA VIE

Dans les années suivant son arrivée à Austin, le maire de l'endroit décède en cours de mandat et il accepte de le remplacer sans même être élu au suffrage universel. C'est précisément l'obtention de ce poste qui l'amènera plus tard à diriger la MRC de Memphrémagog, la CRÉE et l'UMRCQ.

Son accession à la présidence de l'UMRCQ en 1985 l'avait vraisemblablement surpris. «C'était tout de même fascinant que cette organisation prenne un Suisse égaré comme moi comme président!»

Dans le cadre de ses fonctions de président de cette organisation municipale, Roger Nicolet a visité la province au grand complet. «J'ai vu la richesse de ce Québec et de ses gens. On ne comprend pas le Québec sans comprendre ses régions», estime-t-il.

L'ancien président de l'UMRCQ se souvient avoir reçu un bel accueil de la part des différentes communautés de la province pendant son

mandat de neuf ans. Or, cela signifiait vraisemblablement beaucoup pour lui. «J'étais peut-être sensible au fait d'être accepté», confesse celui qui a non seulement vécu en Suisse mais aussi en Belgique durant son enfance.

DES STRUCTURES UTILES

Parler de lui-même, Roger Nicolet n'aime pas beaucoup. Il répond souvent en quelques mots aux questions qui concernent sa vie, son intériorité. Mais proposez-lui de discuter de développement ou d'enjeux sociaux divers et le voilà qui devient plus volubile. Abordez le rôle des MRC ou de la CRÉE avec lui et la discussion s'animerait.

«Les MRC ont articulé le territoire comme jamais auparavant. Les gens commencent à fonctionner en tant que MRC», soutient l'ancien préfet de la MRC de Memphrémagog.

Quant à la Conférence régionale des élus de l'Estrie, il la juge trop jeune pour avoir une influence majeure dans le milieu. Il pressent néanmoins qu'elle «permettra un meilleur arrimage entre le gouvernement et le monde municipal».

En outre, Roger Nicolet espère que Sherbrooke apprendra à travailler encore plus étroitement avec les MRC qui l'entourent, ce à quoi la CRÉE pourrait contribuer. Quant aux maires des municipalités environnant la métropole régionale, il croit qu'ils auraient avantage à penser plus souvent en fonction de l'ensemble de la région.

«On commence à se parler entre Sherbrooke et la périphérie. Mais il faudra plus d'efforts concertés», soutient-il celui qui, en 2004, est devenu le premier président de la CRÉE.

Un souhait qu'il émet est de voir la région accroître son rayonnement au Québec et ailleurs. «L'Estrie ne rayonne pas suffisamment. C'est le grand défi des prochaines années», lance-t-il.

À son avis, l'Université de Sherbrooke et l'Université Bishop's possèdent déjà un rayonnement qui «déborde de l'Estrie». Il laisse toutefois entendre que ce pôle universitaire n'a pas l'impact sou-

haité sur «l'ensemble de l'activité régionale».

Le Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke, qu'il qualifie de *success story*, a aussi un rôle à jouer dans le développement de la région. «Il a un potentiel considérable. C'est un atout majeur dans ce que l'Estrie peut devenir.»

S'il reconnaît la présence d'organisations motrices en région, il déplore l'état de l'économie estrienne, rappelant du coup la série de fermetures d'usines à Magog ces dernières années. «La situation est extrêmement préoccupante. Il importe de se demander comment traduire les actifs de l'Estrie pour renverser la tendance», soutient-il.

«L'ART DU POSSIBLE»

Évidemment, comme n'importe quel politicien, Roger Nicolet n'a pas l'admiration de tous. N'empêche, plusieurs intervenants provenant d'univers différents ont la plus grande estime pour lui. Certains lui attribuent d'ailleurs une forme de sagesse.

Face aux commentaires élogieux à son égard, l'ancien préfet est visiblement mal à l'aise. «Restons modeste. J'ai essayé de gérer au mieux de mes capacités. La politique, c'est l'art du possible! Je n'ai jamais pensé que j'étais en mesure de réformer le monde.»

Il ajoute que le politicien ne «gagne rien à brusquer les gens» et prône plutôt une approche conciliante pour régler les dossiers épineux. «Il faut avoir les antennes dégageées et essayer de comprendre les préoccupations de la population», renchérit-il.

Cela dit, il précise qu'il n'est pas toujours simple de connaître l'opinion réelle des intervenants composant un milieu donné. «On est très isolé dans une fonction de pouvoir. Les gens ne se sentent pas très à l'aise de vous parler de leur vision et de ce que vous faites», affirme-t-il.

Et, puisque les choses avancent rarement très vite en politique, il reconnaît qu'il faut être armé de patience pour arriver à tenir. Homme patient, donc, que Roger Nicolet!



Remonter l'histoire d'hier

La nuit du 20 mars 1948 a paru apocalyptique aux habitants de Bromptonville: 60 familles ont vu leurs maisons emportées par les flots ou écrasées par la glace à la suite de la débâcle de la rivière Saint-François. Au lendemain de la catastrophe, des sinistrés ne peuvent que constater l'étendue des dégâts, estimés à 1 million \$.



FONDS DE LA MAISON FUNÉRAIRE H.-N. BRIEN, SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

L'histoire de *La Tribune* s'écrit depuis 100 ans. Et vice-versa : depuis 100 ans, *La Tribune* écrit l'histoire. Votre histoire. Elle est faite de réussites et de victoires, d'épreuves et de batailles, de grands événements comme de tranches du quotidien. Produite par *La Tribune*, l'exposition *D'hier à aujourd'hui* propose de se remémorer quelques grandes lignes de cette longue histoire... en images. Le focus se porte sur des scènes d'époque, puis sur des images d'actualité que l'équipe de photographes de presse d'Imacom Communications a croquées dans la dernière année. Tous les pans de l'histoire illustrés ont trouvé écho dans les pages de votre quotidien. Comme quoi *La Tribune* est un témoin et un acteur bien de son temps.

Voici un avant-goût de la galerie de photos qui vous attend au Centre culturel de l'Université de Sherbrooke.

RECHERCHE ET RÉDACTION:
MARIE-CHRISTINE BOUCHARD
ET JOSIANE GUAY

Un Racinois a abandonné son bébé d'un an dans un boisé de Sainte-Anne-de-la-Rochelle le 26 avril dernier. Après que l'enfant eut été repéré par un hélicoptère, le policier Patrick Sullivan s'est enfoncé dans le boisé pour secourir le bébé qui s'en sortira sans séquelle malgré sa nuit à la belle étoile par une température de huit degrés Celsius.



IMACOM, JOCELYN RIEUNDEAU

VOUS VOULEZ Y ALLER

D'hier à aujourd'hui

Au Centre culturel de
l'Université de Sherbrooke
Jusqu'au 14 mars 2010

La Tribune,
toujours aussi branchée
après 100 ans.
Bravo !

Aussi offerts :

Jackpot, Part Two,
Eric Alexandre,
Mexx, Steilmann,
Joseph Ribkoff,
Frank Lyman,
Spanner

Boutique
Giselle inc.

De la collection
Sandwich

Prêt à porter "au Féminin"

38, rue Principale Nord, Windsor 819 845-4796

290483

Service
et EXPÉRIENCE

- Examen de la vue
- Caméra fond d'oeil
- Lunetterie
- Laboratoire sur place
- Verres de contact de spécialité :
Astigmat - Double foyer

M. Pierre Vallée, optométriste
Dre Chantal Brisson, optométriste

4777, boul. Bourque
Rock Forest
819 564-8282

PIERRE VALLÉE
CLINIQUE D'OPTOMÉTRIE

306704

à aujourd'hui en images

Réclamant leur juste part des profits de leur employeur, 5000 mineurs d'Asbestos et de Thetford Mines déclenchent la «grève de l'amiante» en février 1949. Le conflit de travail, qui s'imposera ensuite comme modèle pour la reconnaissance syndicale, dure 120 jours. La répression sera particulièrement sanglante le 6 mai, alors que plus de 300 policiers brutalisent et arrêtent plusieurs grévistes, dont le Thetfordois Laurent Bernatchez, aujourd'hui décédé.



FONDS SYNDICAT DES TRAVAILLEURS HORAIRES DE L'AMIANTE CSN INC., CENTRE D'ARCHIVES DE LA RÉGION DE THETFORD




ARCHIVES LA TRIBUNE, MAXIME PICARD

Après un début de saison difficile, les Gaiters de l'Université Bishop's ont terminé le calendrier 2009 en lion pour se tailler une place en séries éliminatoires de la Ligue de football universitaire du Québec. Les Mauves avaient aligné deux victoires quand ils en ont concrétisé une troisième alors qu'il restait 25 secondes au cadran. Vivement célébré, ce gain in extremis a propulsé l'équipe en demi-finale, qu'elle perdra finalement aux mains des Carabins.


Le chanteur Jean Leloup a amorcé en novembre sa première série de spectacles depuis sa résurrection, lui qui avait quitté les planches il y a trois ans. Avec la présence sur scène de deux musiciens mexicains et d'un Cubain, il a mis la musique au centre de sa prestation.



ARCHIVES LA TRIBUNE, MAXIME PICARD



Le Vieux Clocher



Le Vieux Clocher de Magog veut rendre hommage à La Tribune pour son engagement dans le monde des arts de la scène depuis 100 ans

Chapeau La Tribune !!

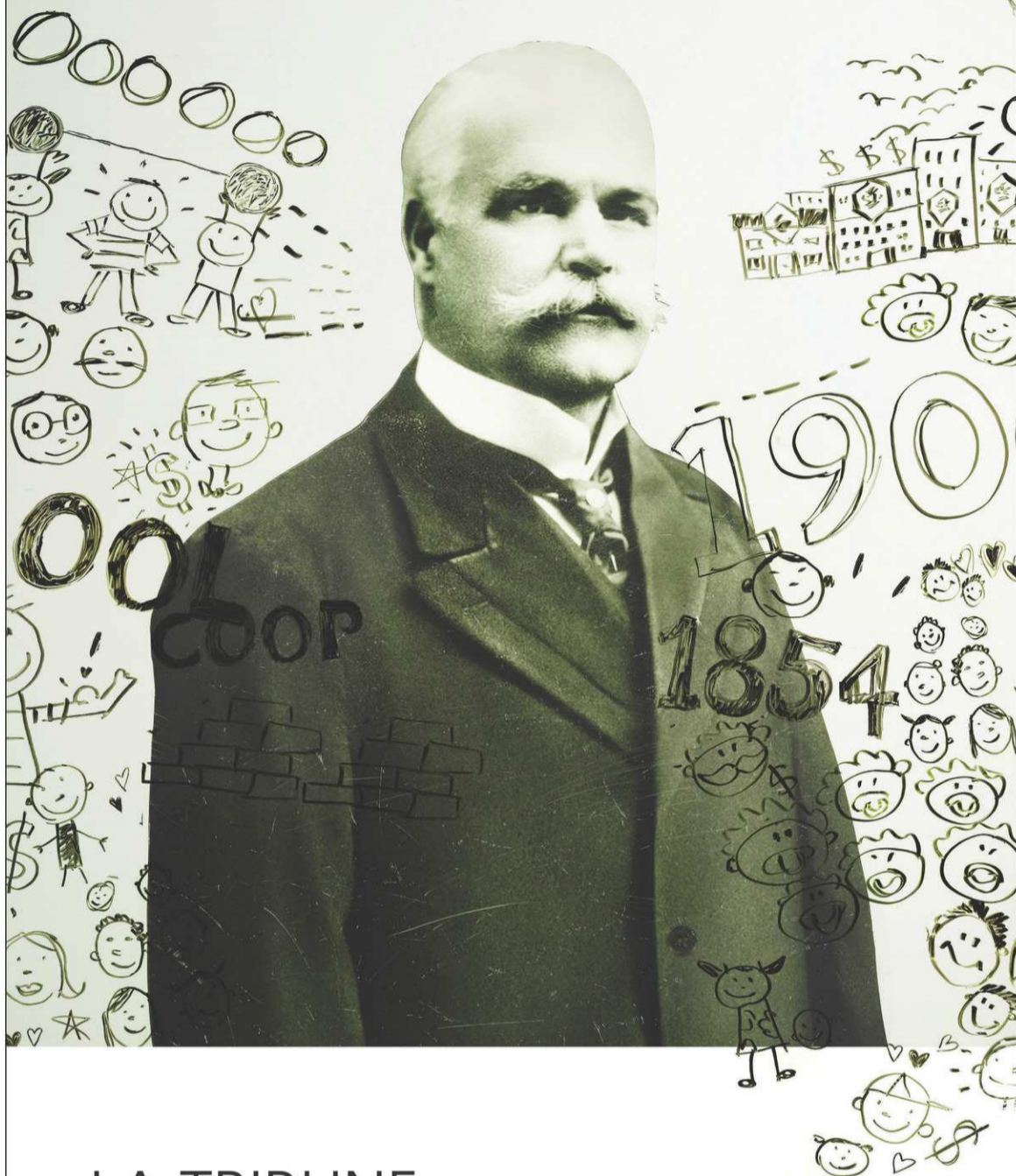
290436



MERCI DE NOUS ÉCLAIRER SUR L'ACTUALITÉ DEPUIS 100 ANS.



Sherbrooke mercredi 17 février 2010 • Édition de collection • La Tribune C107 291834



LA TRIBUNE : CENT ANS D'INFORMATION

Les entreprises centenaires contribuent à bâtir notre patrimoine collectif et tracent la voie de la réussite. Les caisses Desjardins sont heureuses de souligner les 100 ans de La Tribune et sa contribution à l'information et à l'enrichissement de la communauté estrienne.

Dans les Cantons-de-l'Est, Desjardins, c'est 321 000 membres et plus de 6,7 milliards d'actif.

C'est plus qu'une banque. C'est Desjardins.



Conjuguer avoirs et êtres

desjardins.com

FAITS DIVERS

Le journalisme de faits divers est un art délicat. Devenir témoin d'accidents mortels, d'incendies dévastateurs, de drames familiaux ou encore de crimes odieux exige la plupart du temps du sang-froid et une solide force de caractère. Mais en faire le compte rendu requiert aussi du doigté et de la compassion.

Si les lecteurs de *La Tribune* apprécient être au courant des coups durs qui touchent des gens de leur communauté ou d'ailleurs, ils ont rejeté de tout temps tout jaunisme ou voyeurisme. Ils exigent une décence de leur journal.

Dans cet esprit, nous faisons un survol pudique (autant que la chose soit possible) de faits divers mémorables survenus au cours des 100 dernières années.

1985

Une naissance sanglante pour les Hells Angels de Sherbrooke

RENÉ-CHARLES QUIRION

La naissance du chapitre des Hells Angels à Sherbrooke en décembre 1984 a été marquée par l'une des pires purges internes de l'organisation criminelle.

Attirés par la tenue d'une fausse assemblée spéciale, les membres du chapitre North (Laval) des HA sont accueillis le 24 mars 1985 par leurs «frères» au repaire rouge et blanc de la rue Queen à Lennoxville.

Une fois abattus, Guy-Louis «Chop» Adam, Guy «Brutus» Geoffrion, Michel «Willie» Mayrand, Laurent «L'Anglais» Viau et Jean-Pierre «Matt» Mathieu sont transportés jusqu'au fleuve Saint-Laurent. Leurs corps sont placés dans des sacs de couchage lestés de blocs de béton, avant d'être balancés à l'eau.

Les cadavres sont retrouvés en juin de la même année dans le fleuve à la hauteur de Berthierville.

En 1986, Luc Michaud, Jacques Pelletier et Réjean Lessard ont été déclarés coupables des cinq meur-

tres prémédités et condamnés à la prison à vie, dont 25 ans fermes, à la suite de cette purge interne.

On reprochait à ces cinq membres assassinés d'avoir enfreint les règles du code de conduite des Hells Angels, soit d'avoir développé une dépendance aux stupéfiants. On décide donc de se débarrasser de ces membres que l'on ne considère plus fiables et qui font perdre plus d'argent qu'ils n'en génèrent.

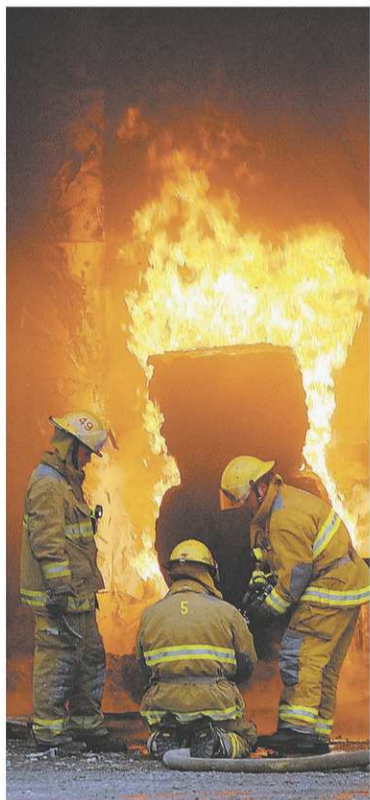
Une perquisition aura lieu à Lennoxville dans le cadre de cette enquête.



ARCHIVES LA TRIBUNE, CHRISTIAN LANDRY

1917

Le feu tourne au drame



ARCHIVES LA TRIBUNE, JESSICA GARNEAU

RENÉ-CHARLES QUIRION

Si le feu a détruit d'importants bâtiments ou des parties entières de villes comme à Black Lake en 1977 ou à Coaticook en 1923, il a aussi fauché des vies comme à Saint-Ferdinand-d'Halifax à la fin de 1916.

Dans l'édition du 2 janvier 1917, on relate cet incendie qui a emporté 45 femmes aux prises avec des troubles mentaux et une religieuse qui œuvrait à cet endroit. L'incendie, qui s'est déclaré en soirée du 30 décembre 1916, s'est rapidement propagé à la bâtisse qui accueillait 180 femmes. C'est l'incompréhension de certaines résidentes face à la situation d'urgence qui a causé leur perte.

1984

Le massacre de Compton

RENÉ-CHARLES QUIRION

À Compton comme ailleurs en région et au Québec, le nom de la famille Pouliot continue de rappeler de mauvais souvenirs.

La nuit du 25 au 26 juin 1984 reste gravée à jamais comme celle où les frères Pouliot ont sauvagement enlevé la vie à Renaud Paquette, France Michaud, Gaston Scalabrini et Jean-Pierre Truchon.

Les Pouliot reprochaient à Paquette et à sa gang d'avoir saccagé le chalet de leur père après un vol de motos perpétré au cours de la journée.

Les quatre innocentes victimes dans la vingtaine sont réveillées en pleine nuit par Mario, Serge et Ronald Pouliot de même qu'André Maheu. Ils sont conduits chez le père Pouliot à Compton pour être battus et torturés.

Les ravisseurs emmènent leurs victimes au bord d'un ravin à Compton-Station. Gaston Scalabrini est tué d'une balle au visage par Ronald Pouliot. Mario Pouliot s'empare de la carabine de calibre 303 et abat Jean-Pierre Truchon, Renaud Paquette et France Michaud qui supplient qu'on les épargne.

Les corps sont jetés dans le ravin et recouverts de branches. Ils sont retrouvés la journée même.

Mario Pouliot est toujours derrière les barreaux. Ronald Pouliot a été condamné à la prison à vie et son admissibilité à une libération conditionnelle a été révisée en 2000.

André Maheu, Jean-Luc Pouliot de même que les frères Serge et Marc Pouliot ont purgé moins de huit ans de prison pour avoir participé à cette nuit d'horreur de l'été 1984.

GRATTEZ et ÉPARGNEZ

jusqu'à **50%***

ÉCONOMIES FORMIDABLES
NOUS PAYONS LES TAXES*

MATELAS à partir de 299\$
PLATEAU RÉGULIER
PLATEAU COUSSIN
EUROPLATEAU

MULTI MEUBLES VOTRE Expert **BRAND SOURCE**

Ma source de confort... et d'inspiration!

Gilles Boisvert
www.multimeublesgillesboisvert.com

Accord D Desjardins

AIR MILES md/mc Ça fait plaisir!
Obtenez maintenant des milles de récompense AIR MILES md/mc!
*Détails en magasin

231, rue King Ouest, Sherbrooke
819 563-4743

Posturepedic
Expérience Sommeil
UN MEILLEUR SOMMEIL COMMENCE AVEC VOTRE MATELAS
Fabriqué par SEALY, la marque de matelas la plus vendue au Canada

NATURA
La solution naturelle pour le sommeil

Spa Sommeil

UN MEILLEUR SOMMEIL COMMENCE AVEC VOTRE MATELAS
Garantie confort de **90 jours**
Renseignez-vous auprès de notre conseiller en sommeil pour tous les détails

et sur notre garantie du meilleur prix

Hybride	Ressorts	Latex	Mousse visco mémoire	Lit ajustable	Plateau Coussin

*INSTALLATION PAR DES EXPERTS * NOUS REPRENONS VOTRE VIEUX MATELAS
*SERVICE PERSONNALISÉ *FINANCIEMENT *LIVRAISON À DOMICILE



1931 Six pendaisons à la prison Winter

RENÉ-CHARLES QUIRION

Chaque pendaison qui a eu lieu à la prison Winter de Sherbrooke était un événement suivi.

Si la peine de mort a été abolie en 1976 au Canada et la dernière peine capitale exécutée en 1962 au pays, à Sherbrooke la dernière pendaison a eu lieu le 15 mai 1931 dans la cour intérieure de la vieille prison.

La Tribune rapporte l'exécution rapide d'Albert Vincent pendu pour le meurtre d'Edmond Trudeau.

Une semaine auparavant, soit le 6 mai 1931, Pierre-Albert Saint-Pierre avait été conduit à l'échafaud.

La pendaison d'Antonio Poliquin, le 20 février 1931, avait défrayé la manchette.

Poliquin avait tué froidement son épouse Maria Carmella Ceminaro. La Tribune titrait alors dans son édition Poliquin meurt repentant.

L'individu avait été condamné le 24 novembre 1930 à être pendu pour le meurtre de son épouse survenu lors du dernier jour de 1929.

Poliquin s'est repenti quelques instants avant sa mort en déclarant: «Mon Dieu, mon Dieu, je vous donne ma vie.»

Deux peines capitales avaient été exécutées à la prison Winter en 1890: William Blanchard pour un meurtre commis lors d'une orgie et Rémi Lamontagne pour le meurtre de son beau-frère.

Il faut remonter dix ans plus tôt pour la première pendaison, soit celle de William Gray en décembre 1880 à la suite du meurtre de Thomas Mulligan.



ARCHIVES LA TRIBUNE, JESSICA GARNEAU

Les cellules de la vieille prison Winter gardent aujourd'hui les souvenirs d'une autre époque.

1956 Il liquide sa famille à coups de marteau

RENÉ-CHARLES QUIRION

Plusieurs drames familiaux ont marqué l'histoire de Sherbrooke.

L'un des plus sordides est survenu la veille de la Saint-Valentin 1956, sur la 7^e Avenue Sud.

Souffrant d'une «dépression nerveuse», Roméo Drapeau a choisi le 13 février de cette année-là pour tuer froidement sa femme enceinte et ses quatre enfants à coups de marteau.

La folie meurtrière de Roméo Drapeau a d'abord frappé sa femme, Carmen Boudreau, alors que tous les membres de la famille étaient réunis autour de la table pour le déjeuner.

L'individu a poursuivi la «boucherie de la 7^e Avenue», en liquidant sa fille Michèle, quatre ans, et son bébé Sylvie, 11 mois, impuissante dans sa chaise haute. Le père de famille a rattrapé ses deux garçons Pierre et Claude, âgés de six et sept ans, qui s'étaient réfugiés dans une chambre pour échapper à la folie meurtrière de leur père.

Les problèmes de santé mentale combinés à des problèmes financiers auraient incité Roméo Drapeau à commettre ces meurtres avant de tenter d'incendier la résidence.

Acquitté pour cause d'aliénation mentale au terme d'un court procès de quatre heures, Roméo Drapeau a fini ses jours interné dans un hôpital psychiatrique.

PROJET DE CONSTRUCTION?

OUVERT 7 JOURS

EN AFFAIRES
depuis 75 ans!



Apportez-nous vos **plans...**
Nous **calculons** pour vous!

- Conseils dans le choix des matériaux
- Évaluation des coûts de votre projet de A à Z!



Spécial: 159\$

Rég.: 228\$

Plancher Laminé
Masters Choice
12,3 mm

modèle 437 11873
modèle 437 11875

RONA

Renovateur

J. Anctil inc. www.janctil.com

3110, Route 222, Saint-Denis-de-Brompton

Tél. : 819 846-2747

Télec. : 819 846-4100

Possibilité
de financement
avec :



Accumulez vos milles
de récompense
Air Miles!



1977

La plus longue prise d'otage au pays

RENÉ-CHARLES QUIRION

Le gérant de crédit de la Caisse populaire de Sherbrooke-Est Charles Marion s'est retrouvé au coeur de la plus longue histoire d'enlèvement au Canada.

C'est le 6 août 1977 que Marion est kidnappé par deux hommes à son chalet «Mon repos» du 11^e Rang à Stoke.

Un groupe s'identifiant comme «Les Sept Serpents» réclame une rançon d'un million \$ en échange de la vie de l'otage.

Une série de communiqués et de messages sont émis par les ravisseurs. Des policiers de partout au Québec recherchent Charles Marion, dont l'enlèvement fait la manchette partout au pays et même aux États-Unis.

Après de multiples négociations et tentatives de remise de rançon, Charles Marion est libéré le 27 octobre 1977 sur les terrains de l'aéroport de Sherbrooke après le dépôt d'une rançon de 50 000 \$, avec des billets marqués d'encre invisible.

Charles Marion a dû supporter les soupçons d'avoir orchestré cette machination, jusqu'à l'arrestation, en juin 1978, puis la condamnation de ses ravisseurs, Michel de Varennes ainsi que Claude et Jeanne Valence.

Charles Marion ne s'est jamais véritablement remis de cette longue captivité de 82 jours dans un abri souterrain de Gould. Il a trouvé le repos éternel à l'âge de 79 ans en décembre 1999.



ARCHIVES, LA TRIBUNE

Charles Marion a été photographié par ses ravisseurs dans la cache de Gould avec un exemplaire de *La Tribune* pour prouver qu'il était toujours vivant.

Le **Zoo de Granby** est fier d'être un partenaire de longue date de **La Tribune**.

Félicitations pour votre centenaire!

ZOO GRANBY
zoodegranby.com

Ouvert tous les week-ends et tous les jours de la relâche!

290449

100 ANS

ÇA SE CÉLÈBRE EN GRAND!

PROPRIÉTAIRE À SHERBROOKE:
G. DOYON TV INC.

Dumoulin

Audio | Vidéo | Informatique | Photo | Communications

FIÈRE PARTENAIRE
Depuis 1967

FÉLICITATIONS!

1910 100 ANS 2010

La Tribune

Sherbrooke mercredi 17 février 2010 • Édition de collection • La Tribune

C111 306048

1978 Horreur au lac d'Argent

RENÉ-CHARLES QUIRION

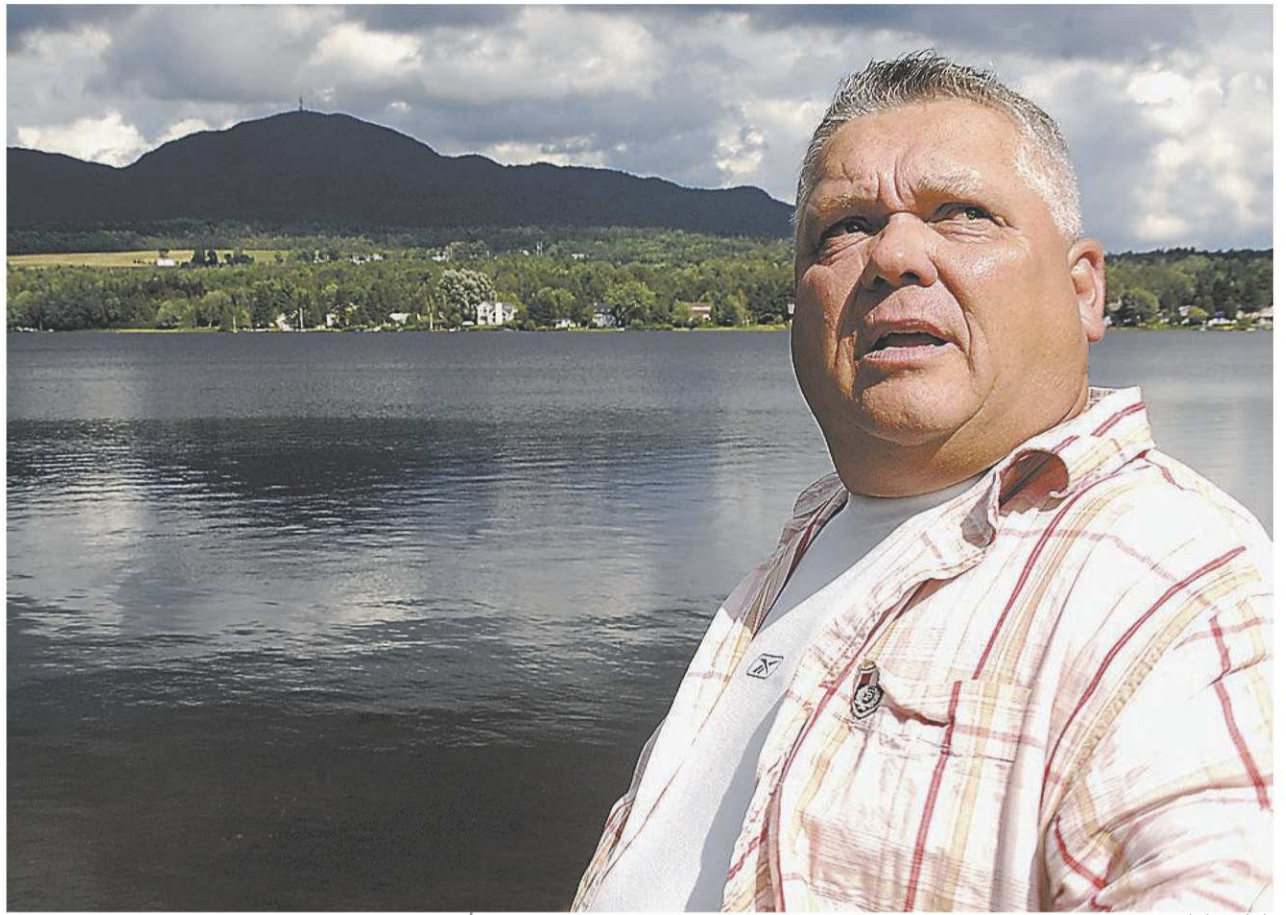
La nuit du 4 août 1978 a marqué à jamais les habitants d'Asbestos.

La tragédie du lac d'Argent à Eastman a fauché la vie de 40 personnes quand un autobus a plongé dans le lac. Seulement sept personnes qui prenaient place à bord du véhicule ont survécu au drame.

C'est une défaillance des freins de l'autobus qui est à l'origine de la pire tragédie routière de l'Estrie, la plus importante du Canada jusqu'en 1997.

L'autobus, qui revenait au théâtre de La Marjolaine vers minuit, a terminé sa course folle au milieu du lac d'Argent. Le véhicule a coulé debout par l'arrière à 110 mètres du rivage. Les témoins se souviennent de la scène d'horreur où les passagers, pour la grande majorité des personnes handicapées intellectuellement, criaient leur désarroi.

Ce n'est que deux jours plus tard que l'autobus devenu un tombeau a été retiré des eaux du lac d'Argent et que la pénible tâche d'identification des corps s'est mise en branle.



ARCHIVES LA TRIBUNE, FRÉDÉRIC CÔTÉ

Alain Pouliot a vécu avec douleur la tragédie du lac d'Argent qui a coûté la vie à 40 personnes.

Le personnel de la Caisse populaire de Windsor félicite toute l'équipe du quotidien *La Tribune*. 100 ans, ça se fête!



La force de l'équipe

Tél. : 819 845-2707
www.desjardins.com/caissedewindsor



Desjardins
Caisse populaire de Windsor

Conjuguer avoirs et êtres

306325

MOTREC

Tourné vers l'industrie

www.motrec.com



Félicitations La Tribune
pour vos 100 ans
de présence en Estrie!

306328

200, des PME, Sherbrooke (arr. Brompton), QC J1C 0R2
Tél. : 819 846-2010; téléc. : 819 846-3050

2005 Des assassinats qui ne tombent pas dans l'oubli

RENÉ-CHARLES QUIRION

Les assassinats gratuits de deux jeunes Sherbrookoises, Isabelle Bolduc en 1996 et Julie Boisvenu en 2002, ne sont pas tombés dans l'oubli.

Dans un élan de recherche de justice à la suite du meurtre gratuit de sa fille par un récidiviste, Pierre-Hugues Boisvenu a décidé de se retrousser les manches pour changer les choses. Il s'est adjoint les pères de personnes assassinées ou disparues, dont le père d'Isabelle Bolduc, Marcel Bolduc, pour fonder l'Association des personnes assassinées ou disparues (AFPAD) en 2005.

Cette association a vu le jour pour permettre aux familles touchées de se rencontrer et d'influencer des changements judiciaires.

L'AFPAD multiplie les pressions auprès des gouvernements du Québec et du Canada dans le domaine de l'aide aux victimes et de la réforme du système judiciaire.

L'association conseille et soutient les familles dans leurs actions en les accompagnant durant les premières heures de leur épreuve.

Les luttes politiques de Pierre-Hugues Boisvenu ont eu des échos jusqu'au parlement canadien. En janvier 2010, M. Boisvenu a été nommé au sénat par le premier ministre Stephen Harper.



ARCHIVES LA TRIBUNE, JOCELYN RIEUNDEAU

Pierre-Hugues Boisvenu pourra porter sa cause en plus haute instance maintenant qu'il a été nommé sénateur.

GRANDE VENTE ANNUELLE

ÉPARGNEZ SUR TOUT!

15% et 20%

sur meubles et rideaux en magasin et sur commande



- Meubles
- Lampes
- Tissus
- Stores
- Papiers peints
- Accessoires et plus encore

Écoutez notre CHRONIQUE DÉCO tous les mercredis matin à 8h50 sur les ondes de CHLT

La décoration, notre passion!

5087, boul. Bourque, Sherbrooke
819 823-4100

Jusqu'au 28 février 2010



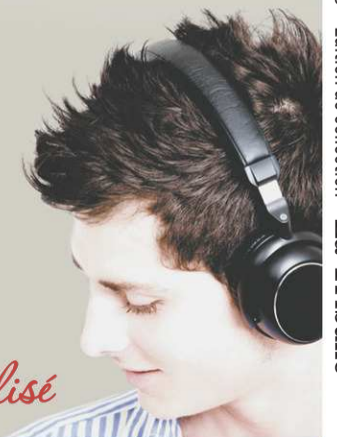
CENTRE AUDIO VIDÉO
Bourget

Les spécialistes du son et de l'image

- Cinémas maison
- Systèmes de son
- Télévisions
- Haut-parleurs

Service personnalisé

5087, boul. Bourque, Sherbrooke
819 569-4242



La nature se déchaîne

RENÉ-CHARLES QUIRION

L'eau, le vent, les orages... La nature a causé de nombreuses cicatrices au cours du dernier siècle en région.

Si la crue des eaux record de 1982 a marqué l'imaginaire collectif récent à Sherbrooke, la rivière Saint-François et les cours d'eau de la région ont fait craindre le pire à plusieurs reprises.

Le 18 avril 1982, la rivière Saint-François a atteint son plus haut niveau depuis le début de la compilation des statistiques, soit plus de 6,5 mètres (21 pieds). Un niveau qui dépassait de 22 cm (9 po) celui atteint le 15 juin 1942.

Si les dommages de 1942 étaient évalués à 500 000 \$, ceux de 1982 ont dépassé le 10 millions \$.

C'est une rupture dans les estacades des digues de la Brompton Pulp Company à East Angus qui avait provoqué les inondations de 1942, à la suite de pluies diluviennes qui ont duré une trentaine d'heures.

À chaque décennie depuis 1910, la crue des eaux du Saint-François a défrayé la manchette. Le 11 septembre 1924, *La Tribune* titrait : «Crue désastreuse des eaux de la Saint-François». L'eau avait emporté ponts et digues, battant le niveau record établi en 1913 au centre-ville de Sherbrooke.

Bromptonville s'était retrouvé enseveli sous la glace dans la nuit du 20 au 21 mars 1948. La glace, qui a déferlé lorsqu'un embâcle a cédé à Sherbrooke, s'est retrouvée coincée à la hauteur du village de Bromptonville, retenue par un autre embâcle formé au barrage de la Brompton Pulp. Dix-sept maisons avaient été emportées par le torrent d'eau et de glace.

Le vent a aussi causé son lot de dégâts en région.

Le 23 juillet 1949, Rock Forest était fouetté par un cyclone. Le vent qui s'était déplacé de Saint-Élie vers Rock Forest avait «tout ravagé sur une largeur de 100 à 300 pieds sur une distance de 4 milles».

Le toit de l'église Saint-Roch avait été arraché par la force du vent et une maison avec des enfants à l'intérieur avait été projetée dans les airs.

Le vent a sévi de nouveau presque 50 ans jour pour jour après ce cyclone.

La nature s'est déchaînée dans la nuit du 5 juillet 1999. Le toit et un pan de murs de briques de l'église St. Andrew de la rue Frontenac avaient été arrachés et des arbres jetés par terre aux quatre coins de la région.

Le secteur de Johnville et du Canton d'Eaton avait été touché,

alors qu'une plantation de 1500 arbres avait été fauché. Des bâtiments de ferme s'étaient envolés et des silos avaient été endommagés.

Les puissantes rafales de vents, soufflant à plus de 100 km/h, ainsi que les 6000 éclairs à l'heure avaient laissé leurs traces partout.



LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

La journée du 22 juillet 1949 a pris fin par une catastrophe naturelle à Rock Forest. Un cyclone, qui a fait beaucoup de dommages sur son passage, a complètement éventré l'église Saint-Roch.

Boutique du Voyage souhaite 100 autres années à La Tribune!

Voilà plus de 35 ans que la Boutique du Voyage participe à l'envolée de milliers de vacanciers, globe-trotters et explorateurs.

Dès son tout premier décollage, l'entreprise sherbrookoise a fait appel à La Tribune pour s'offrir une vitrine sur le monde d'ici.

Depuis, une fidèle complicité s'est installée pour durer.

Afin de souligner le centenaire de La Tribune, la Boutique du Voyage est donc fière de participer au concours 100 ans... 100 cadeaux!, en donnant la chance aux lecteurs du quotidien de remporter un voyage pour deux personnes en Jamaïque.

100 fois bravo à La Tribune pour ses 100 années à faire voyager ses abonnés à travers une information de qualité!



BOUTIQUE DU VOYAGE
de l'Estrie (1980) inc.
Permis du Québec

Sherbrooke
Les Promenades King,
2339 King Ouest
819 563-7343

Asbestos
525, 1^{re} Avenue
819 879-7188

306371

Félicitations!

Félicitations à La Tribune pour 100 ans d'information au service de la région.



Després Laporte, c'est la destination « shopping cuisine » par excellence. C'est aussi la boutique sommelier la mieux garnie. C'est la destination pour les passionnés de cuisine, des plaisirs de la table et pour les amoureux du vin.

De tout, pour tous les budgets!



DESPRÉS LAPORTE
Boutique Sommelier Gourmet

SHERBROOKE
GRANBY
LAVAL



Achetez en ligne
www.despreslaporte.com

306400



Ils avaient la vie devant eux

RENÉ-CHARLES QUIRION

Ily a de ces morts inexplicables, encore plus incompréhensibles lorsqu'elles touchent des jeunes qui ont toute la vie devant eux.

Le 10 juin 2001, la région a perdu cinq adolescents de 15 à 18 ans qui ont péri dans une carrière de Lingwick.

Lors de cette sombre nuit, Marie-France Morin, Patricia Strauss, Carl Benoit, Sébastien Poulin et Steve Gravel sont morts noyés lorsque le véhicule dans lequel ils prenaient place a fait un plongeon dans la carrière désaffectée.

Seul celui qui conduisait, Steve Rousseau, a survécu au drame. Il a cependant dû composer avec le triste souvenir de ses amis et les poursuites criminelles. Le conducteur de la voiture, alors âgé de 22 ans, a été acquitté par un jury en juin 2002 des accusations de conduite dangereuse et de conduite avec les facultés affaiblies ayant causé la mort de cinq personnes.

En janvier 2008, un accident à la suite d'un après-midi entre amis a tourné au cauchemar, cette fois à Coaticook.

Quatre vies, celles de Charles Riendeau, 23 ans, Jean-François Pelletier, 22 ans, Brigitte Bonsant, 15 ans, et Kathy Bibeau, 15 ans, ont été fauchées.

La Pontiac Sunfire dans laquelle ils se déplaçaient est entrée en collision frontale avec un camion Ford E-450 de la compagnie U-Haul, dans une courbe entre le 9^e et le 10^e Rang, à Coaticook. L'alcool, la vitesse et la drogue ont été des facteurs contributifs à cet accident mortel.

La localité de Coaticook était éprouvée pour une deuxième fois en l'espace d'une génération. Une vague de suicides avait frappé les élèves de la polyvalente La Frontalière de Coaticook entre le 15 novembre 1996 et le 7 janvier 1997.

En l'espace de sept semaines, quatre adolescents âgés de 13 à 16 ans s'étaient enlevés la vie dans la région de Coaticook.

«Les médias régionaux et aussi nationaux étaient débarqués à Coaticook. C'est en faisant des liens entre les différents avis de décès que j'avais découvert cette vague de suicides. J'avais été invité à l'émission *Droit de parole* à Télé-Québec pour discuter de cette histoire», explique le chroniqueur de *La Tribune* Mario Goupil.



ARCHIVES LA TRIBUNE, JOCELYN RIENDEAU

La voiture dans laquelle cinq adolescents sont morts noyés a été sortie des eaux de la carrière désaffectée de Lingwick sous le regard de policiers et de badauds.

SAQ présente
La fête des vendanges
MAGOG-ORFORD

Les initiatives locales combinées à cette vitrine extraordinaire qu'offre La Tribune ont permis à la région d'évoluer et de prospérer depuis 100 ans.

Merci à La Tribune de croire en nous!

290460

La Chambre de commerce de Sherbrooke, fière partenaire de La Tribune, tient à souligner sa reconnaissance pour l'apport du journal, à la région de l'Estrie, depuis les 100 dernières années.

Félicitations!

Chambre de commerce de Sherbrooke
LE SENS DU SUCCÈS, L'ESSENCE DES AFFAIRES

Sherbrooke mercredi 17 février 2010 • Édition de collection • La Tribune

C115 306580



Mœurs et publicité

SONIA BOLDUC



Il n'y a rien comme un chocolat chaud après le ski ou un chocolat au lait après la course à pied ! Et la consigne ne date pas d'hier, General Foods vantant dès 1943 les mérites de son Cacao Baker, un incontournable des cantines (les boîtes à lunch!) de l'époque.

La publicité affiche mille visages. Au fil des décennies, dans *La Tribune* comme dans les autres quotidiens du monde, la publicité penche tantôt vers l'institutionnel, tantôt vers le commercial, proposant aux lecteurs et à leurs proches information, invitations, nouveautés, produits miracles et aubaines à ne pas manquer.

Mais plus encore que la bonne affaire du moment, la publicité qui aura trouvé place dans les pages du quotidien sherbrookoise au fil des ans s'avère un long témoignage coloré de l'activité économique, des préférences des consommateurs, des préoccupations et tendances de chaque époque et de l'évolution de la société québécoise.

Ne cherchez plus aujourd'hui dans les pages des quotidiens canadiens ces annonces de bière vous invitant à vous la couler douce ou vous promettant qu'il n'y a «rien qui la batte». Encore moins ces images de sportifs ou d'actrices profitant de la vie, cigarette aux lèvres. Époque révolue, tout comme celle où

les nouveautés alimentaires et les appareils ménagers allaient, Mesdames, alléger le lot quotidien des reines du foyer.

«Aujourd'hui, la plupart des pubs sont unisexes. À quelques exceptions près, elles s'adressent un peu à tout le monde, aux hommes comme aux femmes», explique Éline Coulombe, créatrice publicitaire à *La Tribune* depuis 1984.

«Ce qui a changé au fil du temps, c'est la place que le visuel a pris par rapport au texte», observe-t-elle en zébrant quelques archives de années 1940 et 1950. «Les gens lisent moins naturellement aujourd'hui, tu dois d'abord accrocher leur attention.»

L'utilisation de la couleur a ainsi fait son apparition dans les années 1970, mais en solo. Il faudra patienter jusqu'à l'introduction des systèmes informatiques au début des années 1990 avant qu'on puisse superposer les quatre couleurs de base dans les publicités de *La Tribune*.

«L'arrivée des ordinateurs a facilité le travail de montage», fait valoir Éline Coulombe, dont l'initiative de

la page d'emballage des Fêtes avait valu à *La Tribune* et à sa graphiste deux premiers prix nationaux lors du concours des Extra de 1994.

Dix ans plus tôt, lorsque Éline Coulombe avait fait son entrée à *La Tribune*, on travaillait pourtant encore par collage et plaques de montage, se fiant aux quelques catalogues empilés sur les bureaux pour dégoter les images utilisées dans les pubs. Aujourd'hui, d'un seul clic, les graphistes et rédactrices publicitaires, qui offrent toujours le service de création aux clients de *La Tribune*, ont accès à un monde infini de possibilités. «Mais la créativité est tout aussi importante qu'elle l'était auparavant», note-t-elle.

Qu'elle soit institutionnelle ou commerciale, qu'elle cherche à informer, à inviter la population à un événement, à lui faire part de la dernière invention révolutionnaire ou à écouler les soldes du moment, la publicité doit faire son chemin jusqu'à l'œil averti et sollicité du lecteur, avant de devenir à son tour la mémoire d'une époque.

Le Pavillon ROCK FOREST

- Pour une succulente nourriture, préparée avec soin par des cuisinier(ère)s accompli(e)s et qui vous sera servie à votre table.
- Pour des pieds toujours bien au chaud, grâce à un efficace système de planchers chauffants installé dans les studios et les logements.
- Pour le plaisir d'être charmé par un bon feu de foyer.
- Pour le confort moderne des unités munies de portes patio qui vous emportent vers la tranquillité et la beauté des jardins de fleurs et des potagers de légumes.
- Pour ne plus jamais être seul (préposées ou infirmières présentes de jour et de nuit).

**POUR TOUTES
CES RAISONS...
VOTRE PLACE,
C'EST
AVEC NOUS !**



Réservez dès maintenant
5323, rue de Gaspé

819 564-2911

CHAMBRES, STUDIOS, LOGEMENTS

La Boutique JACLINE tient à souligner les 100 ans de La Tribune et à féliciter toute l'équipe d'avoir su, toutes ces années, demeurer fidèle à sa communauté de lecteurs.

La mode est en perpétuel mouvement! Chaque année, pour ne pas dire chaque saison, La Boutique JACLINE est votre vitrine sur la mode féminine actuelle.

- Prêt-à-porter Taille de 2 à 18
- Maillots de bain et accessoires de plage
- Fine Lingerie Gr. 32 à 46 Bonnet A à H
- Accessoires mode

JACLINE
LA VIRÉE SHOPPING COMPLÈTE!
COLLECTIONS EXCLUSIVES • SERVICE INÉGALÉ

432, rue Lindsay à Drummondville • 819.478.5002



1960

On vient de franchir un pas, avouez ! Début des années 1960, l'image et le slogan gagnent en force le mode publicitaire, avec des produits de marque comme la bière 50, dont plusieurs se souviennent encore des campagnes dans les imprimés, à la radio et à la télévision. Pour les plus jeunes, notons que c'est un décapsuleur que monsieur tient à la main. C'était avant les bouchons qu'on dévisse...



1919

Dans le confort du XXI^e siècle, on oublie assez aisément qu'il fut une époque où le pain et les gâteaux de fête étaient cuits avec un poêle à bois, avec des résultats plus ou moins concluants. L'arrivée sur le marché des cuisinières électriques, annoncée dans une publicité de 1919, laissait entendre à la maîtresse de maison qu'elle allait rapidement amortir son investissement en épargnant 20 % de nourriture et 50 % de travail ardu.

La technologie, loin devant.



CSX 2010
i-TECH

**ENSEMBLE TECH SANS FRAIS
VALEUR DE 3 000 \$
INCLUANT**

- Système de navigation Acura bilingue
- Système mains libres HandsFreeLink^{MC} et interface de téléphone mobile Bluetooth^{MD}
- Chaîne sonore de 160 watts et radio satellite XM^{MD}
- Phares à décharge à haute intensité

PAIEMENT MENSUEL
LOCATION 48 MOIS
298 \$*



acuraquebec.ca

TSX 2010
MOTEUR V6
MAINTENANT DISPONIBLE



PAIEMENT MENSUEL
LOCATION 48 MOIS
398 \$*

DISPONIBLE AVEC **SH-AWD**

TL 2010



PDFS À PARTIR DE
39 990 \$*
RABAIS ALLANT
JUSQU'À **3 500 \$***
SUR MODÈLES SÉLECTIONNÉS

PRECISION ACURA

S H E R B R O O K E

4900, boul. Bourque, Sherbrooke 819 564-8909

29135

L'acheteur avisé lit les petits caractères : * Offres d'une durée limitée du 2 février au 1er mars 2010 applicables à la location pour usage personnel seulement des modèles neufs Acura CSX 2010 (F05E7AKNX) et Acura TSX 2010 (CU2ESA) par le biais de Services Financiers Honda sur approbation de crédit. Le versement mensuel pendant 48 mois s'élève à 298 \$/398 \$ moyennant un versement initial de 2 998 \$/3 668 \$ ou un véhicule de reprise d'une valeur équivalente pour le CSX/TSX. Les frais d'inscription au RDRPM, incluant les droits de registre, les frais de transport et d'inspection pré-livraison de 1 395 \$/1 895 \$, le paiement du premier mois et un dépôt de garantie de 0 \$ sont payables dès l'entrée en vigueur du contrat de location. Les taxes, frais d'immatriculation, d'assurance, d'enregistrement, ainsi que les droits sur pneus neufs sont en sus. Le locataire est responsable de l'excédent de kilométrage après 96 000 km pour 48 mois au taux de 0,12 \$/km pour le CSX ou 0,15 \$/km pour le TSX. Le concessionnaire peut louer à plus bas prix. Sujet à approbation de crédit. Le concessionnaire peut devoir commander ou échanger un véhicule. Valable sur les véhicules en inventaire seulement. Offres valides pour les résidents du Québec seulement chez les concessionnaires participants Acura du Québec. Photos à titre indicatif seulement. Voyez votre concessionnaire Acura pour tous les détails. † Cette offre d'une durée limitée s'applique aux livraisons au détail pour usage personnel seulement des modèles neufs Acura TL 2010 (JA8FZA), achetés et livrés entre le 2 février 2010 et le 1er mars 2010 chez les concessionnaires Acura participants. Le PDSF initial est de 39 990 \$ pour les modèles neufs Acura TL 2010 (JA8FZA). Les frais d'inscription au RDRPM, incluant les droits de registre, les frais de transport et d'inspection pré-livraison 1 895 \$ ainsi que les frais d'immatriculation, d'assurance, d'enregistrement, les droits sur pneus neufs et les taxes sont en sus et seront exigés à la livraison. Le concessionnaire peut vendre à prix moindre. Valable sur les véhicules en inventaire seulement. Offre valide pour les résidents du Québec seulement chez les concessionnaires participants Acura du Québec. Les offres peuvent changer sans préavis. Voyez votre concessionnaire Acura pour tous les détails. Le rabais de 3 500 \$ est applicable avant les taxes sur les modèles TL AWD 2010 seulement. Voyez votre concessionnaire Acura pour tous les détails.



MADemoiselle, VOUS PERDREZ VOTRE EMPLOI SI VOUS PERDEZ VOTRE SANTE...

Pensez un peu combien serait tragique la perte de votre emploi si l'ANEMIE en diminuant vos forces vous empêchait de faire votre travail ! Peut-être aidez-vous vos vieux parents, un frère, une sœur ? Combien il vous serait dur de ne pouvoir remplir vos responsabilités ! N'hésitez pas à prévenir un état beaucoup plus grave en prenant les bonnes PILULES ROUGES au moindre signe de : pâleur, faiblesse, manque d'appétit, fatigues, douleurs de dos, de reins, périodes douloureuses, irrégularités, troubles internes essentiellement féminins (sympômes ou conséquences de l'ANEMIE). C'est la raison qui dit "qu'il vaut mieux prévenir que subir".



"Le travail que je faisais dans une manufacture de coton depuis plusieurs années me causait beaucoup de fatigue. Je m'aperçus un jour que je n'avais plus la même énergie, que mes forces avaient beaucoup diminué; en plus, je souffrais de douleurs dans le dos qui augmentèrent à un tel point que je dus quitter mon emploi. Je crus qu'un repos de quelques semaines me ferait du bien, mais à mon grand désappointement, je demeurais toujours aussi faible et aussi souffrante. Une de mes amies me conseilla, alors, les PILULES ROUGES; j'en fis l'essai et un traitement d'une douzaine de boîtes me rétablit complètement. Depuis deux ans, je travaille à la couture; je n'ai pas ressenti de douleurs de dos depuis. Je suis contente de recommander les PILULES ROUGES comme étant un très bon tonique. Je certifie n'avoir reçu aucune rémunération pour le témoignage ci-dessus ni aucune promesse de recevoir quoi que ce soit en argent ou autrement, directement ou indirectement; en donnant ce témoignage, je le fais dans le seul but de rendre service à des femmes malades comme je l'ai été."

(Signé)—YVONNE DESCOTEAUX.
Rue Mont-Royal, TROIS-RIVIERES, P.Q.

ASSERMENTEE DEVANT MOI A TROIS-RIVIERES,
ce 17ème jour de juillet 1935.
(Signé)—ROBERT POIRIER, notaire.

TONIFIEZ-VOUS EN PRENANT LES BONNES PILULES ROUGES

pour les Femmes Pâles et Faibles
Cie Chimique FRANCO Américaine Ltée, 1570, rue S.-Denis, Montréal

1936

Les remèdes miracles ne datent pas d'hier, mais au moins de 1936, année où cette publicité vantant les mérites des bonnes «pilules rouges» annonçait la remise sur pied rapide des demoiselles «pâles et faibles» que le travail et l'anémie affligeaient de mille maux. On remarquera en deuxième paragraphe l'emploi d'un témoignage émouvant et personnalisé qui aura sans doute inspiré quelques campagnes publicitaires de notre époque.

L'Amour?

C'est merveilleux...et c'est un épiderme doux et velouté qui nous le gagne..."

"Toute femme devrait avoir un beau teint séduisant," dit cette ravissante étoile. "Voici mon nettoyage facial quotidien au doux Savon de Toilette Lux: Tapotez la mousse crémeuse dans la peau. Rincez à l'eau chaude, puis froide. Asséchez en tapotant avec une serviette douce. Votre épiderme est si doux au toucher!"

VERONICA LAKE
ETOILE PARAMOUNT

LA DOUCE MOUSSE DU SAVON DE TOILETTE LUX EST TOUT INDIQUEE POUR UN ÉPIDERME DÉLICAT. JE L'EMPLOIE TOUJOURS!

9 étoiles de l'écran sur 10 emplois le Savon de Toilette Lux

VOUS voulez un épiderme doux, velouté, séduisant! La Mousse Crèmeuse enlève à fond poussière, impuretés, cosmétiques fanés — protège l'épiderme.

Essayez la MOUSSE CRÈMEUSE durant 30 jours!

1943

De quoi parle cette publicité ? Il faut effectivement y regarder de près avant de réaliser qu'on nous mousse (!) ici les bienfaits du savon Lux, qui vous ouvrira la voie vers l'amour. Parce que l'amour, c'est bien connu, on le gagne par un épiderme doux et velouté. Si c'est le cas pour Veronica Lake et la majorité des étoiles du grand écran (9/10), ce sera le cas pour vous !

J'ai réussi j'ai mon diplôme!



Félicitations à La Tribune

Centre Saint-Michel
FORMATION POUR ADULTES

Adultes et formateurs réussissent ensemble
Inscription et début des cours en tout temps, le jour comme le soir! **822-5520**

306367

 Votre problème Pour vos rénovations ou pour votre opération de homestaging. Vous ne savez pas quoi faire avec vos meubles dans l'attente de votre nouvelle maison ? Besoin d'espace ?..	 Notre solution La solution: réservez ou commandez une ou des unités d'entrepôts (cubi) Les CUBIS peuvent contenir: 1 pièce, des divans 3 places et/ou des lits "king-size". Ils sont livrés chez vous...	 Nous livrons Nous déposons les CUBIS à l'aide de notre chariot élévateur à l'endroit idéal sur votre propriété. Vous avez tout votre temps pour les remplir facilement et sans stress !..
---	--	---

Archivage - Entreposage - Déménagement

CUBi Entreposage Mobile

Résidentiel & commercial

LA solution parfaite d'entreposage et de déménagement : innovateur, facile et logique.

infos@cubicube.ca cubicube.ca
177 Léger, Sherbrooke 819.572.2824

 Vous remplissez Vous remplissez et, lorsque vous avez terminé, vous les barrez et vous nous contactez pour qu'ils soient entreposés ou déposés à une autre adresse ...	 Nous entreposons Nous entreposons vos biens dans notre entrepôt chauffé et sécurisé pour la durée voulue. Vos CUBIS sont accessibles sur rendez-vous (24 h)...	 Le retour Lorsque vous voulez avoir vos articles, vous nous recontactez pour qu'ils vous soient retournés à votre domicile ou à toutes autres adresses.
--	--	---

CHACQUE FILAMENT DÉGAGE
UNE *savueur*
SANS ÉGALE

TABAC À PIPE
AROMATIQUE

ROSE QUESNEL

DOUX ET NATUREL

Ce bon vieux tabac à pipe est entièrement Canadien. Planté par des Canadiens — produit et traité scientifiquement en des ateliers propres et bien aménagés. Préféré des Canadiens depuis au-delà de 30 ans. Aucun autre tabac Canadien ne possède une saveur aussi riche, aussi douce, aussi veloutée.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
100% Canadienne et Indépendante

Faquets de 10c et boîtes métalliques d'une demi-livre.

O QU'Y FAIT BON SE LA COULER DOUCE!
Au pays du Québec, la pêche sur la glace est aussi caractéristique que le coureur des bois! Qu'il fait bon pêcher dans ces abris confortables et chauds où règnent la gaieté et le plaisir. On y est au comble de la joie, entourés d'amis et approvisionnés de bière O'Keefe, naturellement! O'Keefe est brassée avec le houblon sans graines qui lui assure une douceur naturelle. Participez à la vie joyeuse du Québec—buvez O'Keefe, la bière douce!

BUVEZ O'Keefe LA BIÈRE Douce!

1936

Une petite virée de pêche à la mouche avec une bonne pipée de Rose Quesnel, ça vous dit? Peut-être pas très bon pour la santé, mais ce tabac aromatisé riche, doux et velouté devait chasser les moustiques tout l'après-midi. Plus sérieusement, on remarquera le discours vantant un tabac entièrement canadien, planté par des Canadiens et préféré par les Canadiens, et ce, en pleine effervescence du nationalisme et du fascisme au milieu des années 1930.

On savait que l'O'Keefe était la bière parfaite pour se la couler douce. Ce qu'on ignorait, par contre, c'était que la pêche sur glace et le coureur des bois étaient tout aussi caractéristiques du pays du Québec. N'empêche, on retrouve dans cette publicité (qui pourrait dater des années 1950) l'esprit des annonces de bière d'aujourd'hui où le plaisir du houblon se savoure entre amis.



Cent ans d'engagement

dans la communauté estrienne

Les entreprises de presse ont largement épaulé la culture québécoise en offrant au lectorat une information éclairée et éclairante.

La Tribune joue ce rôle depuis un siècle auprès de la population des Cantons-de-l'Est. Je suis très heureuse de souligner cette pérennité qui témoigne d'un souci de qualité et de diversité qui a présidé à sa création et qui continue d'inspirer l'équipe d'aujourd'hui.

Au cours de son histoire, le quotidien sherbrookoise a bénéficié de talents issus de la région qui lui ont apporté un ton, une couleur, une signature propres à ce coin de pays. Je pense aux poètes Alfred Desrochers et Éva Sénécal, au cinéaste et romancier Claude Fournier, pour ne nommer que ceux-là, qui y ont laissé leurs marques.

Bon 100^e anniversaire et longue vie à La Tribune!

La ministre de la Culture, des Communications et de la Condition féminine,

Christine St-Pierre

Québec

291837

LE SIÈCLE DE LA TRIBUNE...

L'HISTOIRE D'UNE RÉGION...

LA PEINTURE D'UNE ÉPOQUE!

LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
www.histoiresherbrooke.com
819 821-5406

Musée des beaux-arts de Sherbrooke
www.mbas.qc.ca
819 821-2515

F.S. Coburn. Femme lisant le journal, n.d.
Crayon sur papier. Coll.: MBAS

Le Musée des beaux-arts de Sherbrooke et la Société d'histoire de Sherbrooke félicitent La Tribune et lui souhaitent longue vie!

Culture, Communications et Condition féminine
Québec

Sherbrooke
Plus que jamais!

Roger Batrie au comptoir du Café King dans les années 1950.
Fonds de la famille Batrie. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Sherbrooke mercredi 17 février 2010 • Édition de collection • La Tribune

Les photographes de presse

CLAUDE PLANTE

En comparaison avec celles d'aujourd'hui, les pages des premières éditions de *La Tribune* n'avaient rien de bien excitant. L'œil du lecteur ne pouvait s'accrocher qu'à des colonnes de textes et des titres. Très peu d'illustrations.

«En 1995, nous avons acheté un appareil Nikon numérique. Ça pesait dix kilos, cette affaire-là! L'équipement coûtait 25 000 \$. Deux ans plus tard, l'appareil ne valait plus rien. La technologie avait tellement évolué.»

Aujourd'hui, les photos ont une place de choix dans les pages des journaux: les couleurs, les grands formats et l'abondance. Sans compter les éléments graphiques comme les tableaux qui agrémentent la lecture.

Il faut remonter aux années 1930 avant de voir se développer le visuel dans le journal. Souvent, on utilisait le dessin. L'évolution a été lente. La photo a pris du temps à s'imposer.

Les moyens techniques se développaient à pas de tortue. La chambre noire a fait place aux appareils de développement pour la couleur.

L'ÂGE D'OR DE LA PHOTO

Le patriarche des photographes de *La Tribune*, Claude Poulin, se souvient de son arrivée au journal. En 1977, la photo était reine. Plus nombreuses que dans les éditions contemporaines. «L'espace rédactionnel était plus important qu'aujourd'hui. Nous pouvions publier plus de photos», dit-il.

«Par exemple, aujourd'hui, on photographie les gens en groupe. Avant, on publiait des vignettes séparées des gens. Pour un accident, on pouvait passer plusieurs photos. On avait de l'espace pour le faire.»

Ernest Breton a commencé à prendre des photos pour *La Tribune* dans les années 1950. Par la

suite, il a décroché le contrat de sous-traitance pour le journal et l'a gardé pendant 25 ans. C'était pour lui une période de grande effervescence. «J'ai eu jusqu'à dix photographes avec moi pour le contrat de *La Tribune*. J'avais installé des radios-téléphones dans les voitures pour offrir un meilleur service.»

«Quand il y avait des accidents, j'arrivais avant la police et les ambulances, raconte l'homme de 85 ans. J'avais des informateurs. Avec le temps, je connaissais tout le monde.»

Dans le passé, la couverture des événements n'était pas la même. Claude Poulin se souvient d'avoir pu approcher de très près des scènes d'accidents graves pour prendre ses photos. «Aujourd'hui, il y a des périmètres de sécurité. On ne peut pas approcher comme on veut.»

«On couvrait plus de faits divers qu'aujourd'hui. Des accidents mortels, il pouvait y en avoir deux par semaine. Aujourd'hui, les matériaux



Photographe pour *La Tribune* depuis 1977, Claude Poulin en a vu passer, des événements, dans sa lentille d'appareil photo.

Ici, c'est la belle vie!

Pourquoi attendre?
Faites de la résidence Les Seigneuries du Carrefour
votre nouvelle demeure dès aujourd'hui.



Appartements
disponibles
1 ½, 3 ½ et 4 ½



PROGRAMME DE PAIEMENTS DIFFÉRÉS
ZÉRO LOYER AVANT LA VENTE
DE VOTRE PROPRIÉTÉ



LES SEIGNEURIES
DU CARREFOUR

HABITATION ÉVOLUTIVE POUR RETRAITÉS

819 566-0808

445, rue des Érables
Sherbrooke

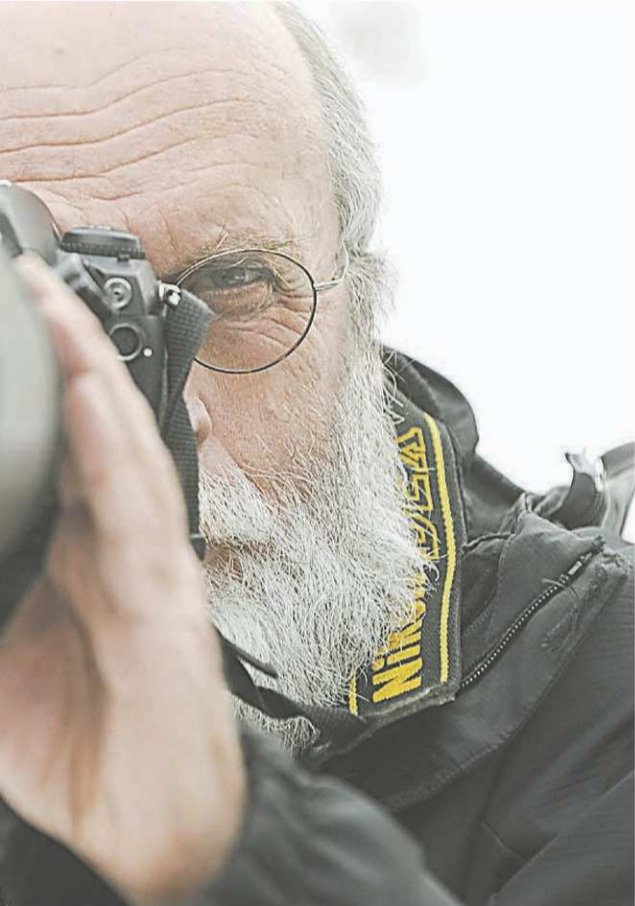
La référence en habitation
évolutive pour retraités

www.chartwellquebec.ca

Pour plus d'information, contactez nos conseillères en hébergement.



dans l'objectif



IMACOM, JOCELYN RIENDEAU

des maisons résistent mieux au feu, les voitures sont plus sécuritaires. Et puis, les mœurs ont changé. L'alcool au volant, c'est banni.»

RÉVOLUTION NUMÉRIQUE

Il y a une dizaine d'années, la technologie, ou plutôt le numérique, a fait exploser les possibilités. Les documents images demeurent sous format numérique, du clic du photographe jusqu'à l'impression sur papier. Le photographe, les journalistes, les metteurs en page se servent des ordinateurs pour consulter l'éventail des images.

Dans ce domaine, *La Tribune* a été pionnière. Au Québec, le quotidien sherbrookoise a été le premier à publier une photo prise numériquement, se souvient le président du sous-traitant Imacom, Jean Bourgault. C'était en 1995.

«Nous avons acheté un appareil Nikon numérique. Ça pesait dix kilos, cette affaire-là! Ce n'était pas vraiment rapide ni flexible. Les photographes ne pouvaient pas couvrir des événements sportifs avec...»

«L'équipement coûtait 25 000 \$. Deux ans plus tard, l'appareil ne valait plus rien. La technologie avait

tellement évolué. Aujourd'hui, les films (35 mm) ont pratiquement disparu. Tout est numérique», constate-t-il.

La photographie connaît actuellement des années de perfectionnement, poursuit M. Bourgault. La puissance et le temps de réaction augmentent. Les appareils photo intègrent la vidéo.

Mais le patron du commerce Imacom à Sherbrooke croit que la prochaine étape sera celle de la troisième dimension. «La suite, c'est le 3D. Ça s'en vient pour la photo. C'est maintenant au cinéma et bientôt dans la télé», assure-t-il.

LE SIXIÈME SENS

Mais la technologie n'est rien sans l'œil de lynx du photographe de presse. C'est l'avertissement que lance un autre photographe de *La Tribune*, Jocelyn Riendeau. Toutes les avancées développées au cours des dernières années ne remplacent pas le sixième sens de celui qui décide de capter l'image à la bonne fraction de seconde.

«Le photographe doit être capable de lire les événements», commente celui qui, en avril dernier, a fait parler de lui pour sa photo du sauvetage d'un bébé abandonné

dans un boisé de Sainte-Anne-de-la-Rochelle.

«La technique, c'est secondaire. Il faut que le photographe l'ait maîtrisée auparavant. Le numérique nous permet de prendre des tas de photos pour ensuite garder les meilleures.»

«Il faut donner comme un électrochoc aux gens quand ils regardent une photo dans les pages du quotidien. La photo, c'est la plus-value visuelle.»

La démocratisation de la photo force les photographes de presse à se dépasser. Les standards sont plus élevés, ajoute Jocelyn Riendeau. «Des images, il y en a partout. Les gens s'attendent à ce que le journal leur propose mieux que ce qu'ils font à la maison», analyse-t-il.

«Il faut leur donner comme un électrochoc quand ils regardent une photo dans les pages du quotidien. La photo, c'est la plus-value visuelle.»

FÉLICITATIONS!

DÉCORATION KING et LA TRIBUNE
partenaires depuis maintenant **40 ans**

La Tribune
DÉCORATION KING

2400 King Ouest, Sherbrooke
819 563-3855

Bruno et Gérard Vachon,
propriétaires

Sherbrooke mercredi 17 février 2010 • Édition de collection • La Tribune

906475

C121



IMACOM, MAXIME PICARD

La Tribune trouvait une place de choix dans les classes de Normand Maurice et de ses collègues Robert Arsenault et Jean-Marc Gosselin.

La Tribune, un manuel

YANICK POISSON

Il n'est pas inutile de chercher un manuel scolaire dans les pupitres des élèves de l'Atelier de culture et du Centre de formation en entreprise et récupération (CFER), dirigés par Normand Maurice et son équipe. Leur manuel, c'était *La Tribune*.

Robert Arsenault, celui que plusieurs percevaient comme le bras droit de Normand Maurice, se souvient de la relation privilégiée qui existait entre le quotidien et l'enseignement prodigué aux élèves ayant de graves difficultés d'apprentissage.

«Tout ce qui se trouvait dans *La Tribune* pouvait nous servir pour enseigner. On se servait des mots des articles pour le français, des publicités pour leur faire calculer les taxes. Si une nouvelle avait lieu à Rivière-du-Loup, on faisait de la géographie et on se servait des éphémérides pour l'histoire», raconte l'enseignant maintenant à la retraite.

La méthode n'est peut-être pas des plus orthodoxes, mais elle donne de bons résultats. Selon M. Arsenault, les groupes composés des élèves les plus faibles

du premier cycle du secondaire obtenaient de meilleurs résultats que ceux des classes régulières de cinquième secondaire lors de tests d'actualité.

«On ne leur en passait pas. Ils connaissaient l'identité des différents ministres et connaissaient les opinions des différents dirigeants politiques comme Yasser Arafat. Ils en savaient beaucoup sur chacun et étaient en mesure de les identifier», a-t-il raconté.

Le choix de *La Tribune* ne s'est pas fait au hasard. Le fait qu'ils ne paraissent que deux fois par semaine éliminait tout de go les hebdomadaires locaux et l'entêtement du *Nouvelliste* à ne plus couvrir adéquatement la région des Bois-Francs en faisait une candidature de moins bonne qualité. Aussi, quelques membres de l'équipe de professeurs de Normand Maurice entretenaient de bonnes relations avec Raymond Tardif, un petit gars de la place, qui était président-éditeur du journal à l'époque.

La Tribune ne représentait pas uniquement des économies en matériel scolaire, elle servait également à informer la population des activités de l'Atelier de culture et du CFER. Robert

Arsenault se souvient avoir eu l'occasion de rencontrer Maurice Cloutier, puis Gilles Besmargian à l'époque où ils étaient journalistes.

«Normand faisait beaucoup de conférences de presse afin de tenir les gens au courant des développements. Nous devons lever notre chapeau à *La Tribune*, qui nous a toujours bien couverts», dit-il.

L'ENVIRONNEMENT : UN PRÉTEXTE

Robert Arsenault soutient que c'est par un concours de circonstances si Normand Maurice a été reconnu comme l'un des plus grands défenseurs de l'environnement au Québec et comme le «père» du développement durable. L'environnement était d'abord et avant tout, pour M. Maurice, un prétexte pour mener à bien ses projets pédagogiques.

En fait, le choix du créneau environnemental a pratiquement été fait par défaut. Puisqu'elle était subventionnée, l'usine de formation des élèves en difficulté d'apprentissage ne devait pas entrer en compétition avec d'autres

PUBLIREPORTAGE

MESSIEURS, MESDAMES, LAISSEZ-VOUS VOUS GÂTER SANS VOUS RUINER...

Décoiffez-vous du quotidien avec Mundo Cabello!

Se sentir bien, détendu, en beauté... N'est-ce pas là le plus beau cadeau à s'offrir?

Et quand l'expertise rime avec prix accessible, l'expérience n'en est que plus agréable! C'est justement ce que vous propose Mundo Cabello, un centre bien établi à Sherbrooke depuis une dizaine d'années, à travers ses différents soins :



MASSOTHÉRAPIE: MOMENT DE PUR DÉLICE...

Massages suédois, californien, sportif, «deep tissue», prénatal... Pour la détente ou pour contrer les douleurs musculaires, rien d'un tel qu'un massage! Forts d'une dizaine d'années d'expérience, Hélène et David, massothérapeutes et naturopathes certifiés, recréent pour vous l'expérience spa.

SOINS DU VISAGE : RAJEUNIR EN UN SEUL SOIN!

Pour la première fois offert en Estrie, le Spa du visage, avec sa fameuse ligne de produits Algothorm, procure des résultats impressionnants, que ce soit pour le vieillissement, les taches, la couperose, la rosacée, l'acnée et les points noirs. En un seul

soin, vous verrez la différence! Sous les mains habiles de deux esthéticiennes d'expérience, Marie-Josée et Virginie, vous prendrez un coup d'éclat!

COIFFURE : QUE LE MEILLEUR À VOUS OFFRIR!

Après 25 ans de métier, Diane Plante a la même flamme qu'au premier jour, une passion qu'elle partage au quotidien avec une solide équipe de stylistes et coloristes tout aussi allumées! À l'affût des tendances et toujours en quête de nouvelles façons de faire pour des résultats optimaux, l'équipe n'utilise que les meilleurs produits, et est notamment réputée en extension de cheveux et en coiffures hautes.

BRONZER EN TOUTE SÉCURITÉ

Pour un teint lumineux et santé, rien de mieux qu'un coup de pouce à la nature avec les lits de bronzage. Pour un hâle sans danger, Mundo Cabello opte pour des néons de qualité supérieure.

OFFREZ-VOUS MUNDO CABELLO DE LA TÊTE AUX PIEDS

Épilation, maquillage, manucure, pose d'ongle, blanchiment des dents, pédicure... La liste des soins offerts par les deux esthéticiennes d'expérience est longue! Et pour prolonger l'expérience à la maison, des produits de qualité vous sont

proposés, que ce soit en coiffure, en soin du corps ou en soin du visage.

VENEZ VIVRE L'EXPÉRIENCE MUNDO CABELLO!

Des professionnels attentionnés et qualifiés, une ambiance chaleureuse, des soins éprouvés et des résultats qui font WOW... voilà ce que vous propose cette équipe dynamique et digne de confiance!



**Centre de beauté
Mundo Cabello
POUR LUI ET ELLE**

952, rue King Ouest,
Sherbrooke
819 346-1133
www.mundocabello.com

Vaste choix d'accessoires
Chèques-cadeaux disponibles
Reçus d'assurance

Ouvert lundi au vendredi,
9 h à 21 h
Samedi, 9 h à 15 h



Bon centenaire au quotidien La Tribune !



scolaire pour Normand Maurice

entreprises. Comme l'environnement était un concept qui gagnait en popularité, il s'est avéré un choix logique.

M. Arsenault s'est d'ailleurs toujours étonné de constater que Normand Maurice avait souvent été récompensé par des organismes du domaine de l'environnement et même par la Chambre de commerce et d'industrie des Bois-Francs avant d'être honoré par ses pairs du domaine de l'enseignement. «Normand n'était pas un entrepreneur, c'était un enseignant d'abord et avant tout. Il avait un intérêt pour les jeunes et se servait de l'environnement pour les attirer à ses cours.»

M. Maurice ne recyclait pas que de la matière, il recyclait des êtres humains. Il est, en quelque sorte, à l'origine d'une toute nouvelle façon d'enseigner aux élèves en difficulté. Dès le départ, l'approche par projet de Normand Maurice et de son équipe a permis à certains jeunes de s'accrocher à l'école et de compléter leurs années d'études beaucoup plus rapidement.

«On leur faisait faire du deux en un, ils achevaient une année scolaire avant Noël et en faisaient une autre après les Fêtes. Ils venaient apprendre dans un environ-

nement qui les intéressait et nous étions toujours présents pour les encadrer», a expliqué Jean-Marc Gosselin, un autre collaborateur de la première heure.

LA BELLE HISTOIRE DES CFER

Le Centre de formation en entreprises et récupération a été fondé en 1990 par Normand Maurice et ses collègues Robert Arsenault, Jean-Marc Gosselin, Gérard Leclerc et Claude Bachand, grâce à une subvention gouvernementale provenant d'un surplus du fonds Laprade. M. Maurice

avait convaincu le premier ministre de l'époque qu'il était important de créer une entité qui entraînerait les jeunes en difficulté d'apprentissage sur le marché du travail plutôt que sur l'aide sociale.

Au fil des années, le CFER a mis sur pied la caravane du développement durable, puis a fait suffisamment de profits dans le cadre d'une entente avec Hydro-Québec concernant le démantèlement des luminaires au mercure pour acquérir les équipements nécessaires à la création d'une usine de peinture recyclée. Celle-ci a été vendue au coût de 4 millions \$ à Société Laurentides et transforme 6 millions de kilos de peinture annuellement.

Cette somme a permis le développement d'îlots de recyclage et de mise à niveau pour le matériel informatique et les accessoires de téléphonie cellulaire. Elle a aussi donné un coup de pouce à la création de 18 autres CFER à travers la province et quelques-uns en Europe.

MISSION ACCOMPLIE

Robert Arsenault se rappelle fort bien sa réaction lorsqu'il a appris que les jours de son ami Normand Maurice étaient comptés. En apparence indestructible, le colosse, qui avait pourtant un rythme de vie relativement sain, devait être le premier à tomber au combat.

Normand Maurice ne recyclait pas que de la matière, il recyclait des êtres humains.

«Quelques-uns d'entre nous vagabondaient pas mal. Le géant, lui, n'abusait pas. Lorsqu'il avait pris deux coupes de vin, il jasait déjà pas mal.»

Malgré son décès hâtif à l'âge de 58 ans, Normand Maurice a pu s'éteindre avec le sentiment du devoir accompli. S'il avait sûrement d'autres rêves à l'esprit, son aventure pédagogique était terminée et l'avenir des CFER assuré par son successeur, Sylvie Castonguay.

«Il m'a confié avant sa mort à quel point il était satisfait du travail de la nouvelle directrice et du conseil d'administration. Il m'a dit que tout fonctionnait bien et qu'on pouvait maintenant se tasser du chemin», raconte M. Arsenault.



NORMAND MAURICE

**BEAUDIN
LE PROHON**
Traitement de l'air et du froid

- GÉOTHERMIE
- SYSTÈME CENTRAL
- UNITÉ MURALE
- ÉCHANGEUR D'AIR
- HUMIDIFICATEUR

Obtenez

21°C

à l'année!



FÉLICITATIONS!

100 ans

6171, BOUL BOURQUE
SHERBROOKE
819 563-2454



À bout de bras

SONIA BOLDUC

Milieu des années 1950, dans l'est de la ville de Sherbrooke. Lorsqu'il sort de classe, en fin d'après-midi, le jeune Clément Jacques saute sur son vélo, passe par le dépanneur Laflamme de la rue du Conseil et y ramasse la soixantaine d'exemplaires de *La Tribune* destinés à ses clients.

«Pour moi, c'était ma *job* principale, mais surtout un vrai plaisir», insiste le boucher et homme d'affaires sherbrookois. «C'était important que les pères de famille aient leurs nouvelles en revenant à la maison après le travail, j'étais fier d'être là pour le faire et je m'amusais à le faire.

«Moi-même, déjà à l'époque, je lisais le journal d'un bout à l'autre pour savoir ce qui se passait dans les nouvelles locales et nationales», poursuit l'ancien camelot, éternel abonné du quotidien.

«Être informé de ce qui se passe dans sa région et dans le monde, c'est le premier engagement et ça nous amène à s'engager encore davantage. Je le pensais à l'époque en distribuant *La Tribune*, je le pense encore aujourd'hui quand je la lis chaque matin», déclare Clément Jacques.

Le futur boucher avait tout juste 9 ans lorsqu'il a obtenu sa première *run* de distribution. Un passe-droit, explique-t-il, parce que son frère Réal agissait alors comme chef de tirage de *La Tribune*. Pendant deux ou trois ans, il s'est contenté de sa trentaine de clients, puis à 12 ans, il a décidé de doubler la mise. Son père a alors agrandi le panier de métal fixé sur le 28CCM qu'il s'était offert en cumulant salaire et pourboires.

«Je passais toujours avec mon vélo, se souvient Clément Jacques. L'hiver, j'enroulais ce qu'on appelait de la *broche de Tribune* sur mes pneus et je roulais dans la neige.»

À Richmond, dix ans plus tôt, André Morin avait trouvé un autre moyen ingénieux de faire sa tournée quotidienne, toujours après l'école. «La première année, c'est mon chien danois qui tirait la charrette ou le traîneau dans lequel était la boîte à journaux. L'année suivante, j'ai attelé mon poney pendant toute l'année. Il connaissait la *run* et s'arrêtait lui-même devant chaque maison.»

Et il y en avait, de ces maisons. Entre 150 et 180, se souvient le



ARCHIVES. LA TRIBUNE

L'histoire de *La Tribune* est remplie de camelots qui ont enfourché le vélo pour distribuer le quotidien. La photo de celui-ci a été publiée en 1958.



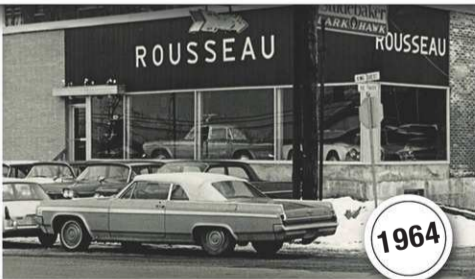
1958



Sherbrooke Toyota
et la famille Rousseau
fiers partenaires
de **La Tribune** depuis 50 ans.

Sherbrooke
TOYOTA

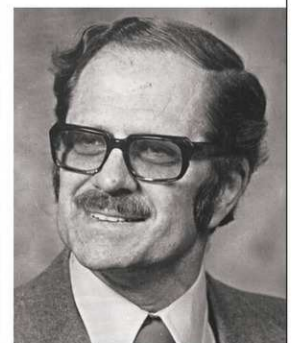
2059, rue King Ouest, 819 563-6622
sherbrooketoyota.ca



1964



1980





de porte en porte

nouveau retraité des finances. «Je faisais le tour en deux heures chaque jour après l'école et je réussissais à me ramasser 9 dollars par semaine. C'était presque autant qu'un travailleur d'usine à temps plein», se rappelle André Morin.

C'est vers le tournant des années 1960 que les abonnés de *La Tribune* ont commencé à recevoir leur journal en début de journée. «On recevait le journal à 5 h 30 et on le livrait vers 6 h avant de partir pour l'école», se souvient Bertrand Dubuc, qui, du haut de ses 5 ans, prêtait main forte à son frère aîné.

«Une chance qu'on était costauds, parce que *La Tribune* était grosse et lourde à l'époque, surtout le samedi lorsqu'on mettait *Perspectives* dedans en plus», remarque le Coaticookois André Lajeunesse, qui se partageait la tâche avec ses frères.

«Le samedi, c'était plus difficile», avoue aussi la Sherbrookoise Chantal Ricard, l'une des rares filles à avoir agi comme camelot dans les années 1970. «Non seulement c'était beaucoup plus lourd, mais c'était aussi le seul matin où on n'avait pas à se lever pour l'école. Il fallait que notre mère nous tire hors du lit, mon frère et moi.»



COURTOISIE PIERRE L'ESPÉRANCE

L'homme d'affaires Clément Jacques avait 9 ans lorsqu'il a commencé à distribuer *La Tribune*. Aujourd'hui, ses petits-fils Samuel et Antoine sont à leur tour devenus camelots pour le quotidien sherbrookois.

Pendant 41 ans, Suzanne et Raynald Breton, eux, n'ont jamais eu à se faire violence pour compléter leur distribution quotidienne dans le secteur de Weedon. Dès que les gens de l'endroit ont eu l'occasion de recevoir *La Tribune* par camelot plutôt que par la poste,

c'est avec les Breton qu'ils ont fait affaire.

«On en a usé, des autos, à passer le journal pendant toutes ces années, mais on adorait ça et ça se mariait bien à notre horaire sur la ferme», fait valoir Raynald Breton, qui a accroché son sac de camelot

il y a deux ans. «Peu importe le temps de l'année ou la météo, on était là. Parfois, la poste ne passait pas, mais nous, on allait porter *La Tribune*, même si c'était un peu plus tard dans la journée. C'était important pour nous et pour les abonnés.»

«Je passais toujours avec mon vélo, se souvient Clément Jacques. L'hiver, j'enroulais ce qu'on appelait de la *broche de Tribune* sur mes pneus et je roulais dans la neige.»

Merci à
La Tribune,
complice de
Notre succès

100 ANS
Félicitations

Derrière le *génial*, le génie.

Voyez nos réalisations
www.teknika-hba.com
sans frais: 877 283-5364

TEKNIKA HBA
Membre de Trow Global

Sherbrooke mercredi 17 février 2010 • Édition de collection • *La Tribune*

C125
306172

QUELQUES CANTONS DE PIÈGES

RÉPONSES

1. Comment s'appelait le régiment sherbrookois envoyé au Débarquement de Normandie?
d) The Sherbrooke Fusilier Regiment
2. Quels joueurs sherbrookois ont porté les couleurs du Canadien de Montréal avec Maurice Richard?
a) Gérard Plamondon
d) Gilles Dubé
3. La charte de l'Université de Sherbrooke appartenait à l'origine à quelle institution scolaire?
b) Le Séminaire Saint-Charles-Borromée
4. Louis S. Saint-Laurent, ancien premier ministre du Canada, était originaire de...
c) Compton
5. Quelle travailleuse de la Penman's de Coaticook est devenue sénatrice?
a) Yvette Rousseau
6. Dans quel ordre ces événements sont-ils survenus entre 1954 et 1959?
b, a, c, d
7. De quel parti politique provenait la majorité des députés estriens aux élections de 1976?
d) Union nationale
8. Quelle émission jeunesse les comédiens sherbrookois Jean Besré et Clémence DesRochers ont-ils écrite ensemble?
a) *Grujot et Délicat*
9. Qui a inventé le nom «Estrie» pour remplacer l'appellation «Cantons-de-l'Est»?
d) M^{gr} Maurice O'Bready
10. L'épicier sherbrookois Antoine Turmel a créé quelle bannière?
c) Provigo
11. La rue Galt a été baptisée en l'honneur de quel personnage?
Toutes ces réponses; Alexander Galt a porté tous ces chapeaux.
12. Combien de communautés religieuses sont admises dans le diocèse de Sherbrooke entre 1940 et 1960?
d) Quarante-deux
13. Quelle était la vocation d'origine des bâtiments du camp Val-Estrie de Waterville, bâtis en 1942?
b) Orphelinat agricole des Frères de Sainte-Croix
14. Quelle municipalité s'appelait Springhill avant d'être rebaptisée en français en 1957?
c) Nantes
15. En quelles années les Castors de Sherbrooke ont pris part au tournoi de la Coupe Memorial?
a) En 1975, 1977 et 1982
16. En l'honneur de qui le Foyer Wales Home de Richmond a-t-il été nommé?
b) Un marchand de Richmond
17. Quel fut le premier ministre assumé par Jean Charest?
d) La Jeunesse
18. Quel honneur le poète Alfred DesRochers n'a pas reçu?
d) Prix Émile-Nelligan
19. Quelle rue honore le père de la municipalisation de l'électricité à Sherbrooke?
b) McManamy
20. Quel fait divers célèbre a été perpétré le 24 mars 1985?
d) Tuerie au repaire des Hell's Angels de Lennoxville



100 ans d'innovation



1910
LA TRIBUNE. Création du 1^{er} quotidien français à Sherbrooke.



1968
UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE. Régime d'enseignement coopératif. Un modèle d'enseignement reconnu en Amérique.



1988
UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE. Technologie ACELP. Technologie de compression de la voix utilisée partout dans le monde.



2003
ENERKEM. Technologie de conversion thermochimique. Transformation des matières résiduelles en biocarburant de deuxième génération.



2010
TEKNA SYSTÈMES PLASMA. Synthèse de nanomatériaux et poudre sphérique par plasma. Application en microélectronique, en biotechnologie, en métallurgie et dans le forage pétrolier.

sherbrooke
innopole

La Tribune livrée aux Boudreau de Rock Forest depuis 1910

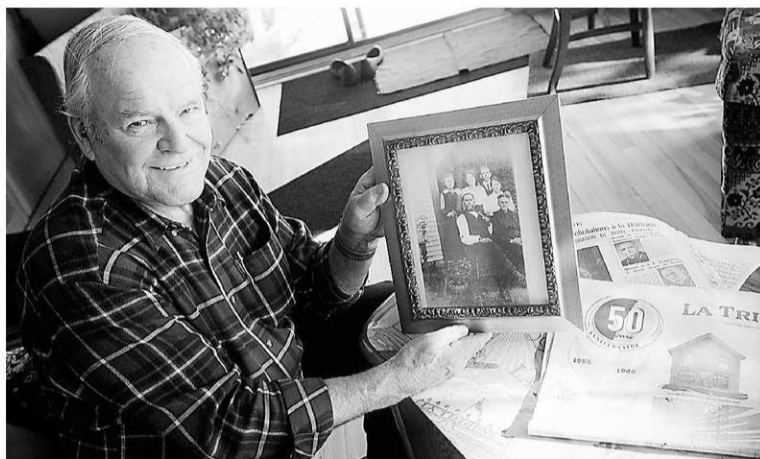
RENÉ-CHARLES QUIRION

Témoin et acteur de l'actualité régionale, l'ancien maire de Rock Forest Laurent Boudreau a vu *La Tribune* servir de trame de fond aux grands événements depuis sa plus tendre enfance.

«J'ai appris à lire dans *La Tribune* avec les bandes dessinées de Tarzan et Dick Tracy», explique l'homme de 77 ans.

Du facteur à cheval jusqu'au camelot motorisé qui se rendait jusqu'à la maison familiale située à l'intersection de la route nationale devenue boulevard Bourque, le quotidien fondé par Jacob Nicol a été livré à la famille Boudreau depuis 1910.

«Le facteur nous livrait *La Tribune* en échange du dîner. Mon grand-père payait son abonnement en bois de chauffage. En plus des nouvelles du journal, le facteur nous apportait celles du village. Avant l'avènement de l'électricité et de la radio, le journal était notre seule source d'information. Les nouvelles du front lors de la Deuxième Guerre mondiale nous parvenaient par le journal», se remémore M. Boudreau.



IMACOM, RENÉ MARQUIS

L'ancien maire de Rock Forest Laurent Boudreau a grandi avec le quotidien *La Tribune*, auquel sa famille est abonnée depuis les débuts, en 1910.

Conseiller municipal dans les années 1970, puis maire de 1979 à 1983, Laurent Boudreau se levait à 4 h pour être informé des nouvelles politiques.

«Je me souviens d'être allé au congrès de l'Union nationale à Québec avec Armand Nadeau et Reynald Fréchette. Le journaliste Yvon

Rousseau nous y accompagnait», se remémore Laurent Boudreau.

Si son nom a été publié par le quotidien sherbrookoise pour la première fois alors qu'il était à l'école primaire, il se souvient aussi des fois où il aurait aimé ne pas faire la manchette.

«Le journaliste Gilles Dallaire avait écrit que nous avions invité le

dirigeant de la Banque de la Nouvelle-Écosse au restaurant Le Provençal à Rock Forest. Nous venions de faire épargner 150 000 \$ à la municipalité», se souvient maintenant en riant Laurent Boudreau.

Dans les années 1970 et 1980, Laurent Boudreau était un acteur politique important en région. Il a même tenté sa chance aux élections municipales en 2005 comme conseiller municipal à la Ville de Sherbrooke. Ce fidèle abonné considère le quotidien de la rue Dufferin, puis de la rue Roy, comme un incontournable dans le développement de la région.

«Le rayonnement du journal va de Sherbrooke, à Disraeli, East Angus et Drummondville. Tu ne peux faire de politique en région sans lire *La Tribune*. Même avec les nouvelles sur l'internet, c'est dans le journal que nous obtenons les détails. Le contact avec le papier demeure important», estime M. Boudreau.

Comme il l'a fait quelque 30 000 fois, le camelot de *La Tribune* fera encore un arrêt demain matin chez les Boudreau de Rock Forest.

**BANQUE
NATIONALE
FINANCIÈRE**

455, rue King Ouest, Bureau 600
Sherbrooke, Qc. J1H 6E9
Téléphone: 819 566-7212
Sans Frais: 1-800-567-3588

D'une institution centenaire à une autre!

Les conseillers en placement et tout le personnel de Financière Banque Nationale sont heureux de féliciter «*La Tribune*» pour ses 100 ans! Longue Vie!

Notre Mission :
Gérer les placements les plus importants au monde : Les vôtres!



La Financière Banque Nationale est une filiale en propriété exclusive indirecte de la Banque Nationale du Canada.
Banque Nationale du Canada est une société ouverte inscrite à la cote des bourses canadiennes.



306191

LE THÉÂTRE
GRANADA
Salle Sylvio-Lacharité
THÉÂTRE D'ATMOSPHÈRE

**FÉLICITATIONS À LA TRIBUNE
POUR SES 100 ANS**



**Offrez-vous le
Théâtre Granada!**

L'endroit tout indiqué pour vos événements : spectacles, conférences, banquets, réunions, mariages, galas reconnaissances, défilés de mode, lancements, projections, bals, etc.

Renseignements : info@theatregranada.com

Consultez également
notre programmation au
www.theatregranada.com

Le Théâtre Granada - Salle Sylvio-Lacharité
53, rue Wellington Nord Sherbrooke (Québec)

819 565-5656

306187

DEPUIS BIENTÔT **25 ANS**,
LE GROUPE BEAUCAGE
SE DÉVELOPPE GRÂCE À SES
QUALITÉS EXCEPTIONNELLES.



*Au fil des années,
pour bâtir sa réputation d'excellence,
le Groupe Beaucage a toujours su
s'entourer de partenaires d'affaires
à l'image de son leadership.*

*Il salue aujourd'hui
un autre leader dans son domaine:*

La Tribune
pour ses 100 ans!

Daniel Beaucage

CONFIANCE
PERFORMANCE
EXPÉRIENCE



LE GROUPE **BEAUCAGE**

18 CONCESSIONNAIRES POUR VOUS SERVIR:

- **OCCASION BEAUCAGE** DE SHERBROOKE, GRANBY, DRUMMONDVILLE ● **NISSAN/INFINITI** DE SHERBROOKE
- **NISSAN** DE GRANBY, DRUMMONDVILLE ● **KIA** DE SHERBROOKE, GRANBY, DRUMMONDVILLE, MAGOG
- **MITSUBISHI** DE GRANBY ET DRUMMONDVILLE ● **MAZDA** DE SHERBROOKE ET MAGOG
- **OCCASIONS MAX** DE SHERBROOKE ● **MERCEDES-BENZ** DE SHERBROOKE
- **AUTOPNEU** DE SHERBROOKE ● **GROUPE BEAUCAGE** CARROSSIER